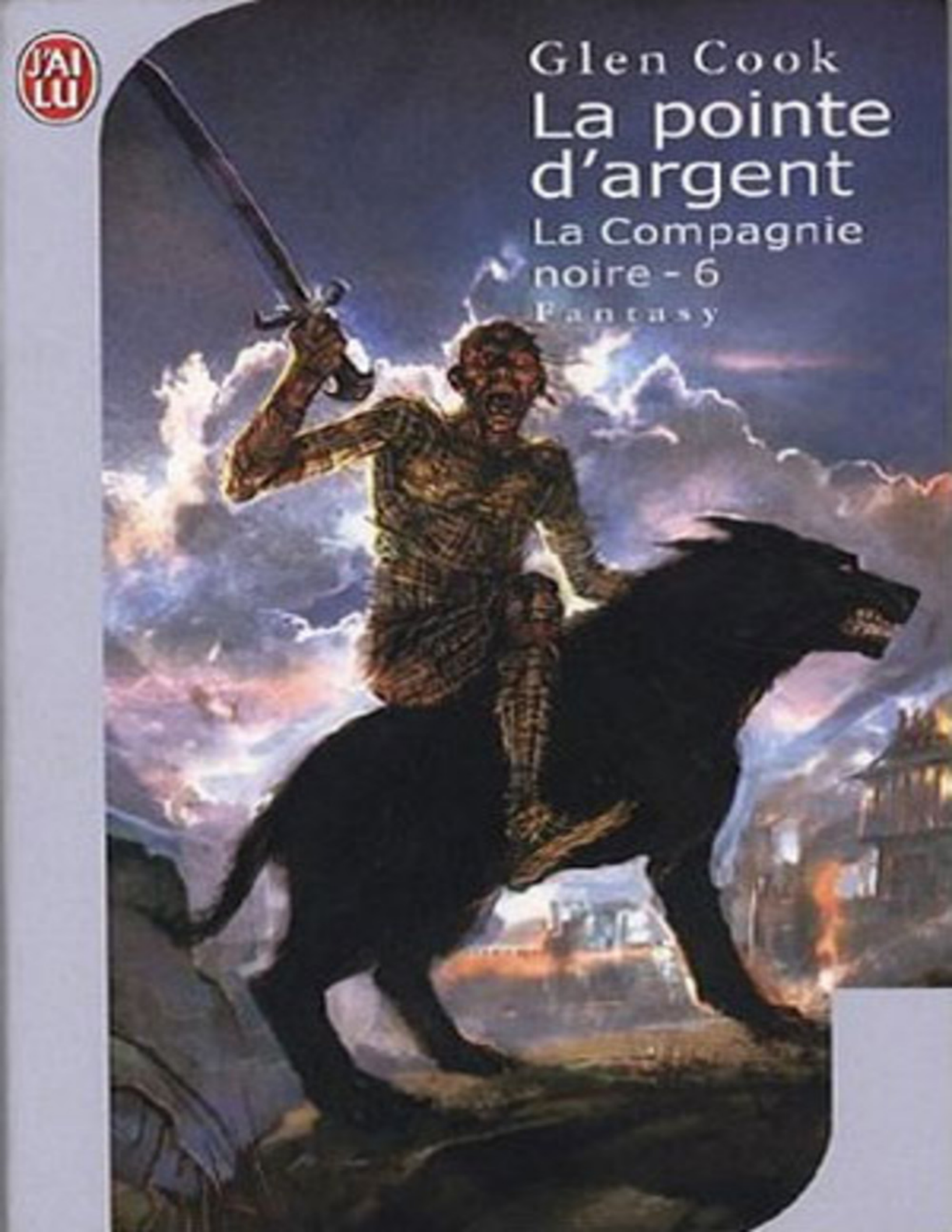
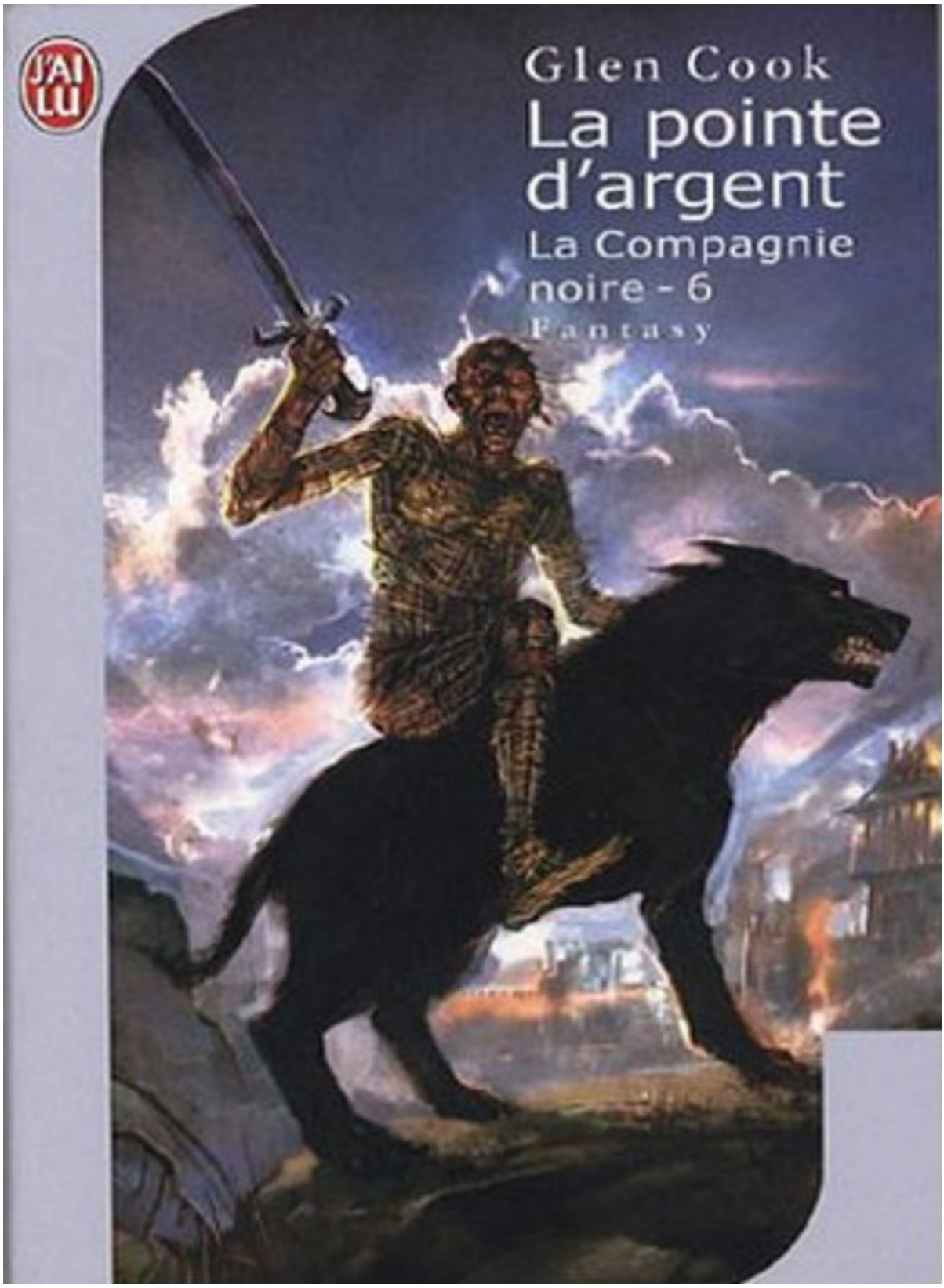

J'AI LU
Glen Cook
La pointe d'argent
La Compagnie noire - 6
Fantasy


J'AI LU
Glen Cook
La pointe d'argent
La Compagnie noire - 6
Fantasy

Glen Cook

La pointe d'argent
Les Annales de la Compagnie Noire – 6
Traduit de l'Américain par Alain Robert

Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.

H-1.0

I

Le présent journal est l'idée de Corbeau, mais quelque chose me dit qu'il n'en sera pas trop fier si jamais il met le nez dedans parce que, pour le plus gros, je vais raconter la vérité. Même s'il est mon meilleur pote.

À chacun ses pieds d'argile. Les siens remontent jusqu'aux roubignoles et peut-être plus haut. Mais c'est un type bien, même s'il se comporte comme un cinglé à tendance homicide et suicidaire la moitié du temps. Si Corbeau décide qu'il est ton pote, alors tu as un pote à vie, qui le prouvera au besoin en jouant du couteau.

Mon nom est Casier. Philodendron Casier. La faute à 'man. Je n'en ai jamais parlé à Corbeau. C'est pour ça que je me suis engagé dans l'armée. Pour fuir des ramasseurs de patates foutus de coller un prénom pareil à un mouflet. J'avais sept sœurs et quatre frères la dernière fois que j'ai fait le compte. Tous portaient le nom d'une saloperie de fleur.

Pour une fille, Iris ou Rose, ça passe, pas vrai ? Mais j'ai un frère qui s'appelle Violette et un autre Pétunia. Qui faut-il être pour faire ça à ses gosses ? Où sont donc les Victor, les Martial ?

Ramasseurs de patates.

Des péquenots qui passent leur vie à biner, le nez dans la poussière du soir au matin, pour récolter des pommes de terre, des choux, des oignons, des panais, des rutabagas. Des navets. Je déteste les navets. Je n'en refilerais même pas à des cochons. Je me suis engagé dans l'armée dès que j'ai pu me faire la belle.

Ils ont essayé de m'arrêter. Mon père, les oncles, frères et cousins. Pas longtemps. Je n'en reviens toujours pas de l'air mauvais qu'a réussi à prendre ce vieux sergent : rien qu'à le voir, tout le clan s'est dégonflé.

Voilà ce que je voulais devenir en prenant de la bouteille. Un type à l'air si dur qu'à sa vue seulement tout le monde se pisserait dessus. Mais je crois que c'est inné.

Corbeau a ce don. Si quelqu'un lui porte sur le système, il suffit qu'il le regarde pour que le type devienne blême.

J'ai donc signé, reçu la formation et je suis parti comme soldat, quelquefois avec Plume et Trajet, quelquefois avec Murmure, la plupart du

temps ici, dans le Nord. Et je me suis rendu compte qu'être soldat, ce n'était pas ce que j'avais cru. Je me suis rendu compte qu'au fond ça ne me plaisait pas mieux que ramasser les patates. Cela dit, j'avais des dispositions pour ce boulot. Malgré ma tête de lard qui me valait engueulade sur engueulade, on m'a nommé sergent. J'ai fini par être affecté aux Gardes des Tumulus. Un grand honneur, soi-disant. Personnellement, je ne l'ai jamais pensé.

C'est comme ça que j'ai rencontré Corbeau. Sauf qu'il se faisait appeler Choucas à l'époque. Je ne savais pas que c'était un espion de la Rose Blanche. Tu m'étonnes… personne ne le savait, sans quoi il n'aurait pas fait de vieux os. C'était juste un vieil éclopé qui se prétendait ancien soldat sous les ordres du Boiteux, réformé pour ses douleurs à la jambe. Il s'était installé dans une vieille maison abandonnée qu'il avait restaurée. Il gagnait sa croûte en se tapant les corvées des autres. Les Gardes touchaient une bonne solde et les Tumulus se trouvaient à cent cinquante kilomètres à l'intérieur de la Grande Forêt où il n'y avait rien pour la dépenser à part la bibine. Choucas ne manquait pas de chaussures à cirer, ni de chambrées à balayer ou de chevaux à étriller. Ça lui arrivait de passer au bureau du colonel et de jouer aux échecs avec lui, et, d'ailleurs, c'est là que je l'ai croisé pour la première fois.

D'emblée j'ai pensé que ce type cachait quelque chose. Non pas qu'il fût du camp de la Rose Blanche, mais on flairait que ce n'était pas un garçon de ferme fugueur comme moi ou un gamin des taudis engagé faute d'avoir trouvé que faire de sa peau. Il avait de la classe quand il le voulait. Il avait de l'éducation. Il parlait peut-être cinq ou six langues, il savait lire et je l'ai entendu tenir avec le vieux des conversations où je n'entravais rien.

Alors ça m'a donné cette idée : j'allais devenir son pote et le convaincre de m'enseigner à lire et à écrire.

Toujours le même refrain, voyez. S'enrôler dans l'armée, c'était fuir la ferme, partir à l'aventure pour la belle vie. Apprendre à lire et à écrire, c'était quitter l'armée, repartir à l'aventure et le tremblement.

Ben voyons.

Je ne sais pas si tout le monde est ainsi. Je ne suis pas du genre à poser des questions pareilles. Mais je me connais assez pour savoir que, quoi qu'il m'arrive, ce sera en deçà de mes attentes et que je serai déçu. Et voilà où ces grandes ambitions m'ont mené pour l'instant : à partager une piaule minable avec un ivrogne qui me vomit ses tripes régulièrement après avoir ingurgité dix litres de la piquette la moins chère qu'il a pu trouver.

Enfin, bref, j'avais réussi à convaincre Corbeau de me donner des cours et on est devenus potes, même s'il était bizarre. Et ça a failli me coûter cher quand toute la chiasserie s'est déclenchée et qu'on s'est rendu compte que c'était un espion. Heureusement pour moi, mes chefs et les siens ont dû se liguer pour faire face au monstre enfoui là-bas, que nous autres Gardes étions si grassement payés pour surveiller.

C'est alors que j'ai découvert qu'il était en vérité Corbeau, le type qui avait rejoint la Compagnie noire et soufflé la Rose Blanche au Boiteux quand elle était encore gamine, pour l'élever à l'insu général jusqu'à ce qu'elle soit prête à prendre en main son destin.

Je croyais qu'il était mort. Tout le monde le croyait mort, d'ailleurs, d'un côté comme de l'autre. Et surtout la Rose Blanche qui ne l'aimait ni comme un frère ni comme un père. C'est ce qui l'avait poussé à se faire passer pour mort et à mettre les bouts. Il n'était pas capable d'assumer l'amour de quelqu'un. Prendre la tangente, c'était tout ce qu'il savait faire.

Mais il était amoureux d'elle, lui aussi, et il n'avait pas trouvé d'autre façon de le lui montrer que de se transformer en Choucas et de venir espionner dans l'espoir de trouver une botte efficace qu'elle pourrait employer quand viendrait le moment de la confrontation finale avec la Dame. Ma chef à moi.

Alors qu'est-ce qui s'en est suivi ? Le destin a pris un gros bâton, touillé les ingrédients et, au final, voilà ce que ça a donné : le Dominateur, le vieux monstre enterré dans les Tumulus, l'être le plus terrible que ce monde ait connu, était éveillé et tentait de sortir. Le seul moyen de l'en empêcher, c'était que tout le monde fasse front contre lui. Alors la Dame s'est amenée aux Tumulus avec tous ses ignobles champions, la Rose Blanche est venue avec la Compagnie noire, et les choses ont pris une tournure intéressante.

Pendant ce temps, ce couillon de Corbeau musardait au beau milieu de la pagaille en s'imaginant qu'il allait pouvoir retourner vers Chérie et tout reprendre comme si de rien n'était, comme s'il ne l'avait pas laissée tomber en lui faisant croire qu'il était mort depuis un paquet d'années.

Gros couillon. J'en sais plus long sur la sorcellerie qu'il n'en saura jamais sur les femmes.

Les autres ont laissé le vieux monstre s'extraire du sol et ont mis le paquet pour l'abattre. Il était ténébreux et puissant, tellement puissant qu'ils ont pu venir à bout de sa chair mais pas de son esprit. Ils ont donc brûlé son corps, dispersé ses cendres et emprisonné son âme dans une pointe d'argent.

Ils ont enfoncé la pointe dans le tronc d'un arbuste – le rejeton d'une sorte de dieu – censé vivre éternellement, continuer à pousser et l'empêcher de nuire à jamais. Ensuite tout le monde s'en est allé. Même Chérie, avec un type du nom de Silence.

Elle avait les larmes aux yeux en partant. Elle conservait certains sentiments à l'égard de Corbeau. Mais pas question de s'en ouvrir et de risquer de se faire piéger à nouveau.

Et lui est resté là comme deux ronds de flan à la regarder s'éloigner. Incapable de piger pourquoi elle lui faisait ça.

Gros couillon.

II

C’est étonnant que personne n’y ait pensé tout de suite. Peut-être tout le monde était-il trop obnubilé par ce qui venait de se produire entre la Dame et la Rose Blanche, et par l’incidence de ces événements sur l’Empire et la Rébellion. Pendant un moment, on aurait dit que la moitié du monde s’offrait au pillage. Tous les malins à qui il trottait dans la tête de s’en mettre plein les poches soupesaient leurs chances et scrutaient alentour pour deviner s’ils finiraient eunuques en allant au bout de leurs envies.

En fin de compte, ce sont des malfrats de seconde zone du nord d’Aviron qui ont décidé les premiers de tenter le coup et de voler la pointe d’argent.

Les nouvelles des Tumulus en étaient toujours au stade de rumeurs vasouillardes quand Tully Stahl est venu frapper à la porte du galetas de son cousin Smed Stahl.

Il se composait d’une pièce unique dépourvue de tout sauf de crasse et de cafards, de cinq ou six couvertures volées mangées aux mites et d’une demi-douzaine de chopines à vin en terre qu’il ne se décidait pas à ramener. Il fallait avancer le prix de la consigne à L’Épine et la Couronne. Smed considérait ces chopines comme ses économies. Quand les temps se feraient vraiment durs, il pourrait en échanger huit vides contre une pleine.

Tully jugeait le principe crétin. Chaque fois que Smed rentrait fin soûl, il balançait ses affaires partout. Il gaspillait ses économies. Les tessons, il ne les ramassait pas non plus. Il se contentait de les pousser du pied contre le mur en un tas qui prenait la poussière.

Quand Tully est venu le voir, Smed a cru qu’il prenait ses grands airs parce qu’il était en fonds. Tully avait les faveurs de deux femmes mariées qui lui donnaient des cadeaux pour qu’il s’occupe un peu de leur maison quand le vieux s’absentait. En outre il vivait avec une veuve qu’il s’empresserait de flanquer à la porte dès qu’il aurait trouvé une autre femme pour l’entretenir. Il pensait qu’avoir ce genre de succès l’autorisait à dispenser ses conseils.

Tully a tambouriné sur la porte. Smed l’a ignoré. Les filles Kinbro de l’étage, Marti et Sheena, onze et douze ans, étaient là pour leur « leçon de

musique ». Tous les trois, nus comme des vers, faisaient des galipettes sur la couverture râpée. Le seul instrument des parages était une flûte de peau.

Smed a demandé aux filles d'arrêter de gigoter et de glousser. Tout le monde n'apprécierait pas forcément sa façon de les préparer à la vie.

Boum, boum, boum. « Allez, Smed, ouvre. C'est moi, Tully.

— J'suis occupé.

— Ouvre. J'ai une affaire à te proposer. »

Avec un soupir, Smed s'est détaché des jeunes membres dénudés et s'est avancé jusqu'à la porte d'un pas traînant. « C'est mon cousin. Il est réglo. »

Les filles avaient bu. Elles s'en fichaient. Elles ne se sont pas rhabillées. Elles sont restées assises avec le sourire aux lèvres quand Smed a fait entrer Tully.

« Des amies, a expliqué Smed. Tu veux t'y joindre ? Ça leur est égal.

— Une autre fois. Fais-les sortir. »

Smed a dévisagé son cousin. Il devenait franchement arrogant.

« Allez, les filles. Rhabillez-vous. Papa doit parler affaires. »

Tully et Smed les ont regardées enfiler leurs vêtements élimés. L'idée de s'habiller n'a pas traversé l'esprit de Smed. Sheena a administré une petite tape espiègle à Charles-le-Chauve en passant. « À plus tard. »

La porte s'est refermée. « Tu cherches les emmerdes, a dit Tully.

— Pas plus que toi. Faudrait que tu rencontres leur mère.

— Elle a du pognon ?

— Non. Mais c'est la reine de la pipe. Elle ne pense qu'à ça. Quand elle commence, il n'y a plus moyen de l'arrêter.

— Quand vas-tu nettoyer cette porcherie ?

— Dès que la bonniche sera revenue de vacances. Qu'est-ce qu'il y a donc de si important pour que tu interrompes ma petite fête ?

— T'es au courant des événements aux Tumulus ?

— J'ai entendu des histoires. Je n'y ai pas prêté attention. Qu'est-ce que ça peut me foutre ? Ça ne me concerne pas.

— Que tu crois… T'as entendu ce qui se rapportait à la pointe d'argent ? »

Smed a réfléchi. « Ouais. Ils l'ont plantée dans un arbre. J'ai d'abord pensé que ça serait pratique pour aller la chourer. Et puis, en fin de compte, j'ai conclu que la quantité de métal ne valait sans doute pas le déplacement.

— C'est pas l'argent, cousin. C'est ce qu'il y a dedans. »

Smed a roulé la réponse dans sa tête. Il ne voyait pas où Tully voulait en venir. « Tourne donc pas autour du pot. » Smed Stahl n'était pas connu pour sa vivacité d'esprit.

« Dans ce gros clou, il y a l'esprit du Dominateur emprisonné. Ça en fait un putain de bijou. Et ce qui touche aux sorciers, j'te jure que ça peut ramener du blé. Je parie qu'on pourrait couler un genre d'amulette indestructible avec. Tu sais, comme dans les histoires. »

Smed a froncé les sourcils. « On n'est pas sorciers. »

Tully s'est impatienté. « On serait les intermédiaires. On rapplique là-bas, on arrache la pointe de l'arbre et on la planque jusqu'à ce que la nouvelle se répande qu'elle a disparu. Alors on fait courir la rumeur qu'elle est à vendre. Au plus offrant. »

Smed a froncé les sourcils de plus belle et mis son cerveau tout entier en action. Il n'était pas un génie, mais il ne manquait pas de roublardise, de cautèle, et il avait appris à rester vivant. « Ça me paraît foutrement trop dangereux. Il nous faudrait de l'aide si on veut se tirer de cette affaire entiers.

— Exact. Rien que le plus facile, aller là-bas pour s'emparer de la satanée pointe, ça demandera d'être plus que deux bonshommes. La Grande Forêt, m'est avis que ce n'est pas de la tarte pour des citadins. J'avais estimé qu'il nous faudrait deux gars de plus, dont un qui connaisse la forêt.

— On est déjà en train de parler de quatre parts, Tully. Sur un magot de combien ?

— Sais pas. En laissant monter les enchères, je pense qu'on peut finir tranquilles le restant de nos jours. Et puis je n'ai pas parlé de diviser en quatre non plus, Smed. Deux parts. Ça reste en famille. »

Ils ont échangé un regard. Smed a dit : « T'as cogité ton plan. Explique.

— Tu connais Timmy Locan ? Il était à l'armée, un temps.

— Ouais, tant qu'il a pu trouver des combines pour rester planqué. Ouais. Un type correct.

— En tout cas, il y est resté assez longtemps pour apprendre comment ça marche. On risque de croiser des soldats, là-haut. T'aurais le cœur brisé s'ils le retrouvaient dans une ruelle avec la tête défoncée ? »

Question facile. « Non. » Son cœur resterait d'une pièce tant que ce ne serait pas Smed Stahl qu'on retrouverait.

« Et que dirais-tu de Pépé le Poisson ? Il a été trappeur dans la Grande Forêt.

— Deux types réglos.

— C'est ça qu'il nous faut. Deux escrocs honnêtes. Qui soient pas du genre à essayer de nous filouter notre part. Qu'est-ce que tu en dis ? T'es partant ?

— Dis-moi combien il y a en jeu, encore une fois.

— Assez pour vivre comme des princes. On va en causer à ces gars ? »

Smed a haussé les épaules. « Pourquoi pas ? Je n'ai rien de mieux à faire. » Il a levé les yeux au plafond.

« Tu ferais bien d'enfiler quelques fringues. »

En descendant les escaliers, Smed a dit : « Vaudrait mieux que ce soit toi qui causes.

— Bonne idée. »

Comme ils remontaient la rue, Smed a demandé : « T'as déjà tué quelqu'un ?

— Non. Jamais eu besoin. Je ne vois pas en quoi ça me poserait problème.

— Moi, j'ai eu à le faire, une fois. Égorger un type. C'est pas comme tu crois. Y a du sang qui gicle partout et ils font de drôles de bruits. Et ils mettent une éternité à clamser. Et ils s'agrippent à toi. Je fais toujours des cauchemars de ce type essayant de m'emmener avec lui. »

Tully l'a dévisagé en se rembrunissant. « Alors t'auras qu'à changer de technique la prochaine fois. »

III

Chaque nuit quand il y avait assez de lune, une créature sortait de l'orée septentrionale de la Grande Forêt aussi silencieusement qu'une ombre balayant le sol et s'introduisait dans cette zone interdite, dans ce sanctuaire piégé qui portait le nom des Tumulus. Il y flottait une puanteur de charogne. Un grand nombre de cadavres se décomposaient dans des fosses peu profondes.

Claudiquant sur trois pattes, la créature contournait précautionneusement la carcasse encore entière d'un dragon et allait s'asseoir sur son séant dans le trou qu'elle creusait si patiemment, nuit après nuit, avec le seul membre antérieur qui lui restait. Tout en travaillant ainsi, elle jetait de fréquents regards vers les ruines d'une ville et d'une caserne à plusieurs centaines de mètres vers l'ouest.

Il y avait eu autrefois une garnison chargée de protéger les Tumulus contre les visiteurs malintentionnés et d'ouvrir l'œil pour donner l'alerte en cas de réveil du monstre des ténèbres. Ces raisons d'être n'existaient plus. La bataille – au cours de laquelle la créature à trois pattes avait été blessée, le dragon tué, la ville et la caserne détruites – avait mis un terme à la nécessité d'une intendance militaire.

Sauf qu'aucune instance n'avait songé à donner aux Gardes survivants une nouvelle affectation. Certains étaient restés, ne sachant que faire d'autre ni où aller.

Ces hommes étaient des ennemis jurés de la bête.

En possession de tous ses moyens, la créature ne se serait pas souciée d'eux. De vulgaires humains n'étaient pas de taille à lui faire peur. En bonne santé, elle pouvait affronter une compagnie de soldats. Mais son infirmité, sans compter les douzaines de plaies encore ouvertes dont elle souffrait, l'empêcherait de rattraper une sentinelle à la course, sans parler de mettre hors de combat ceux qui s'interposeraient entre elle et les messagers que les Gardes ne manqueraient pas de dépêcher à leurs maîtres s'ils découvraient sa présence.

Ces maîtres étaient cruels, impitoyables, et la bête n'avait aucune chance contre eux, même au mieux de sa forme.

Son maître à elle ne pouvait plus la protéger. Il avait été découpé en morceaux, chaque morceau incinéré, et son âme était emprisonnée dans la pointe d'argent qu'on lui avait enfoncée dans le crâne.

La bête avait l'apparence d'un chien, un chien de taille indéfinie. Elle était d'une nature inconstante, parfois aussi petite qu'un gros chien, parfois aussi grosse qu'un petit éléphant. Elle se sentait au mieux quand elle avait deux fois la taille d'un destrier. Au cours du grand affrontement, elle avait tué beaucoup d'ennemis de son maître avant qu'une irrépressible sorcellerie la boute hors du champ de bataille.

Elle revenait furtivement, encore et encore, malgré la peur d'être découverte, la souffrance causée par ses blessures et sa frustration. Parfois la paroi de son excavation s'éboulait. Parfois l'eau de pluie remplissait complètement le trou. Et toujours il y avait cette vigilance à laquelle elle ne pouvait échapper : celle du seul garde véritablement attentif que les vainqueurs avaient laissé sur place.

Un jeune arbre se dressait parmi les ossements, solitaire. Il était pour ainsi dire immortel et bien plus puissant que le rôdeur nocturne. C'était le rejeton d'un dieu. À l'approche de la bête, chaque nuit, il se réveillait. Sa réaction était invariable et violente.

Un nimbe bleuté se formait le long de ses branches. De claires fulgurations fusaient vers le monstre. C'étaient des éclairs d'une espèce silencieuse, qui s'accompagnaient d'un grésillement plutôt que d'une détonation ou d'un grondement, mais qui avaient autant d'effet sur la victime qu'une gifle décochée à toute volée par un adulte à un jeune enfant.

Ils ne provoquaient pas de blessure mais une douleur extrême. Une douleur insupportable. Chaque fois qu'elle était touchée, la bête fuyait et attendait une autre nuit pour revenir et profiter du petit répit avant que l'enfant du dieu se réveille.

Le travail du monstre progressait lentement.

IV

Chérie a planté là Corbeau. Elle est partie avec ce type, Silence, et les autres rares rescapés de la Compagnie noire, une équipe de mercenaires pour ainsi dire dissoute. Il y a longtemps, ils étaient du côté de la Dame, mais, piqués par je ne sais quelle mouche, ils avaient changé de camp. Pendant tout un moment, ils représentaient à eux seuls presque toute l'armée rebelle.

Corbeau les a regardés s'éloigner dans les bois. Je sentais qu'il crevait d'envie de s'asseoir et de chialer comme un môme, peut-être d'incompréhension autant que de dépit. Mais il s'est contenu.

Dans la plupart des situations, c'était le salopard le plus coriace, le plus dur qu'il m'ait été donné de voir, et pas toujours dans un bon sens. Le jour où j'ai découvert qu'il était Corbeau et non Choucas, j'ai failli en chier dans mon froc. Longtemps auparavant, un certain Corbeau avait rejoint la Compagnie noire et passait pour avoir été le pire d'entre les pires. Il n'était resté qu'un an avec eux et il avait déserté. Mais il s'était taillé une sacrée réputation tout ce temps-là. Et voilà qu'il s'agissait de ce type.

« On va leur laisser deux heures d'avance, a-t-il dit, pour ne pas donner l'impression qu'on leur colle aux basques, ensuite on décanille.

— « On » ?

— Tu veux rester dans le coin ?

— Si je pars, c'est de la désertion.

— Personne ne sait si t'es mort ou vif. Ils n'ont pas encore fait l'appel. » Il a haussé les épaules. « À toi de voir. Viens ou reste. »

Je voyais bien qu'il avait envie que je vienne. À ce moment-là, j'étais tout ce qu'il avait. Mais il n'allait certainement pas me prier. Pas Corbeau le dur.

Je n'avais aucun avenir aux Tumulus et je vous fiche mon billet qu'il était hors de question que je retourne ramasser des patates. Et puis je n'avais personne au monde, moi non plus. « D'accord. Je marche. »

Il est parti vers la ville. Ce qu'il en restait après le combat. Je lui ai emboîté le pas. Au bout d'un moment, il a dit : « À l'époque où

j’appartenais à la Compagnie, Toubib était ce qui ressemblait de plus près à un ami pour moi. » Il était toujours chamboulé.

Toubib n’était pas encore le chef mercenaire du temps de Corbeau, mais ils avaient vu défiler plusieurs capitaines depuis le tout début. Corbeau était chamboulé parce que son vieux pote et lui s’étaient battus juste après la défaite du Dominateur.

Sans doute pour frimer devant Chérie, Corbeau avait décidé qu’il mettrait un point final à l’histoire et solderait les comptes en liquidant la Dame qui avait perdu ses pouvoirs pendant la bataille. Toubib avait dit macache et lui avait tenu tête. Il lui avait même envoyé une flèche dans la hanche, juste pour lui montrer qu’il ne rigolait pas.

« Un ami, c’est quelqu’un qui se tient en retrait et te laisse faire ce que tu veux quand tu veux ? »

Il m’a adressé un de ses regards déconcertés.

« Peut-être qu’il était bien plus son ami à elle que le tien. D’après ce que j’ai entendu dire, ils ont passé pas mal de temps ensemble. Ils sont allés se balader au coucher du soleil tous les deux. Et tu connais les principes de ces gars sur leur fratrie, la cohésion quel qu’en soit le prix, le giron de la Compagnie, eux contre le reste du monde. Tu m’en as parlé assez souvent. »

Il y a d’autres choses que j’aurais pu dire. J’aurais pu lui balancer ses quatre vérités sur ce qu’ils pensaient des frères qui leur faisaient faux bond, mais il n’aurait pas compris.

Nul n’avait plus de tripes que Corbeau pour le combat. Il n’en rabattait devant rien ni personne. Mais face à un pétrin affectif, il pouvait plier son balluchon et ficher le camp dans la minute. Il l’avait fait avec la Compagnie et aussi avec Chérie, quoiqu’ils aient pu prendre soin d’eux-mêmes dans un cas comme dans l’autre.

Je crois que son plus sale coup, et qui continue de le tarauder drôlement, c’est d’avoir abandonné ses enfants.

Ça datait d’avant son enrôlement dans la Compagnie noire. Peut-être qu’il avait ses raisons, et même sans doute de bonnes, à l’époque. Il m’a servi des excuses potables. Mais il n’y a pas à tortiller : le fait est qu’il a abandonné ses gosses quand ils étaient trop jeunes pour se débrouiller seuls. Sans prendre aucune disposition les concernant. Il n’avait avoué à personne qu’il avait des enfants jusqu’à ce qu’il m’en parle, je crois bien, et c’est

pendant qu'il jouait son rôle de Choucas qu'il avait commencé à s'inquiéter de leur sort. Ils devaient être grands. S'ils vivaient toujours.

Ses recherches n'avaient rien donné.

Je me figurais qu'il allait les reprendre, en faire sa quête. Il n'avait aucun autre projet. Pendant qu'on traînait nos guêtres vers le sud à travers la forêt, il a laissé entendre que c'était son intention.

On n'est pas allés plus loin qu'Aviron. Il s'est pris une cuite. Et il n'a pas dessoûlé.

Je m'en suis pris une, moi aussi. Je me suis payé des filles de rien. Tous les trucs que les gars font en déboulant en ville après avoir passé trop de temps dans la forêt. Il m'a fallu quatre journées pour me lasser de ce programme et une de plus pour soigner ma gueule de bois. Alors je me suis soucié de Corbeau et j'ai vu que, pour sa part, il entrait seulement dans le vif du sujet.

J'ai exploré les parages et dégotté une piaule bon marché. Et puis j'ai trouvé un poste comme vigile pour une famille riche. Du boulot facile. Toutes sortes de rumeurs circulaient sur les événements des Tumulus. Les richards sentaient venir les troubles et prenaient leurs précautions.

Chérie et sa clique se sont trouvés en ville, quelque part, pendant un moment. Tout comme la clique de la Compagnie noire. On n'a croisé aucun d'eux avant qu'ils s'en aillent.

V

Ils n'avaient pas quitté Aviron depuis quatre jours que Smed rendait déjà l'idée de Tully par les yeux. Les nuits étaient froides dans la forêt. Nulle part tu ne pouvais te protéger de la pluie. Des nuées entières de bestioles venaient te bouffer, et pas moyen de t'en débarrasser comme avec des poux, des puces ou des punaises. Pas moyen non plus de t'installer confortablement par terre pour dormir – si de dormir il pouvait être question étant donné le raffut nocturne. Il y avait toujours des branches, des cailloux ou des racines à te rentrer dans le dos.

Et il y avait ce fumier de Pépé le Poisson qui ne décrochait jamais un mot sauf pour se foutre de toi parce que tu ne connaissais rien à la forêt. Comme s'il fallait absolument savoir toutes ces foutaises pour survivre sur la rive nord.

Ç'allait être un plaisir que de lui trancher la gorge.

Timmy ne valait guère mieux. Le nabot rouquin ne fermait jamais son clapet. D'accord, il était drôle la plupart du temps. Il connaissait toutes les satanées blagues jamais inventées et savait les raconter comme il faut, et la moitié d'entre elles étaient de celles que tu crèves d'envie de te rappeler pour faire marrer les potes – mais rien à faire, quand c'est à toi de les dire, ça ne sort pas pareil même si tu t'en souviens… et puis basta, même la rigolade, on s'en lasse au bout de quatre jours.

Pire que son humour à la noix, ce petit con pétait le feu. Il se levait le matin plein d'allant comme si la journée promettait d'être la plus belle de sa vie, et rien ne lui en faisait démordre, jour après jour. Les petits gabarits ne sont pas censés être joyeux, en principe ils sont plutôt arrogants, teigneux. Du coup, on peut leur taper dessus pour les faire taire sans remords.

Le pire de tout, c'est que Pépé le Poisson soutenait qu'ils ne pouvaient pas emprunter la route : ils risquaient, prétendait-il, de tomber sur quelqu'un qui voudrait savoir ce qui les amenait là et pourrait se souvenir d'eux une fois l'affaire terminée. Crapahuter dans le sous-bois touffu était une horreur, même quand Pépé le Poisson ouvrait le chemin.

Tully détestait crapahuter plus encore que Smed, mais il se rangeait à l'avis du vieux.

Smed devait admettre qu'ils avaient raison. Ce qu'il admettait plus difficilement, c'est que cette expédition valait toutes les griffures, égratignures, gifles et écorchures de branches et de ronces, sans parler des saletés de toiles d'araignée dans la figure.

Peut-être pire encore, des ampoules lui étaient venues aux pieds alors qu'ils étaient encore en vue d'Aviron. Il avait eu beau suivre tous les conseils de Pépé le Poisson, elles n'avaient fait qu'empirer. Mais au moins elles ne s'étaient pas infectées. Ce saligaud de Timmy n'arrêtait pas de raconter des petites histoires distrayantes sur des types à l'armée dont les ampoules s'étaient infectées et qui avaient dû être amputés des pieds ou des jambes. Chiennerie.

Pour sa quatrième nuit en forêt, Smed n'a pas eu de mal à s'endormir. À vrai dire, il en était au stade où il pouvait s'endormir sur place sitôt qu'ils s'arrêtaient.

Le vieil homme a observé : « Tu commences à t'endurcir. On fera de toi un homme, Smed. »

Smed aurait pu le tuer à cet instant, mais il aurait fallu qu'il se dégage des bretelles de son barda, qu'il se remue pour passer à l'acte, et c'était trop de fatigue.

Son barda, finalement, c'était peut-être ça le pire. Trimballer ces quarante kilos. Même délesté des rations qu'ils avaient mangées, le fardeau ne paraissait pas s'alléger.

Ils sont parvenus à destination peu après midi, le huitième jour suivant leur départ d'Aviron. Smed s'est posté à l'orée du bois et a scruté les Tumulus.

« Pourquoi on en fait tout un plat ? Pas de quoi casser trois pattes à un canard. » Il a posé son sac et s'est assis dessus, le dos contre un tronc, les yeux clos.

« C'est plus ce que c'était, a concédé Pépé le Poisson.

— T'as un nom, quand on ne t'appelle pas Pépé ?

— Poisson.

— Je veux dire un prénom.

— Poisson me convient. »

Laconique, le salaud.

Timmy a demandé : « C'est notre arbre, là-bas ?

— Faut bien, a répondu Tully. C'est le seul des environs.

— Petit arbre, je t'adore, a lancé Timmy. Tu vas me rendre riche.

— Poisson, est intervenu Tully, je crois qu'on devrait prendre du repos avant de se mettre au boulot. »

Smed a entrouvert une paupière et l'a regardé de biais. C'était ce qui s'approchait le plus d'une plainte dans la bouche de son cousin depuis le début de l'expédition. Mais Tully était un fieffé renard. Smed s'était demandé combien de temps il tiendrait sans piper mot. Ce silence l'avait aidé à tenir. Si Tully mettait tant de lui-même pour réussir, alors c'est que peut-être le jeu en valait vraiment la chandelle.

Le gros coup ? Celui qu'ils espéraient depuis toute leur vie ? Était-ce possible ? Rien que pour en avoir le cœur net, Smed endurerait tout.

Poisson a donné raison à Tully. « Je ne commencerais rien avant demain soir. Au plus tôt. Peut-être la nuit d'après. On a pas mal d'exploration à faire. Il va falloir apprendre à connaître le terrain comme le corps d'une maîtresse. »

Smed a froncé les sourcils. Était-ce bien Poisson le taciturne qui parlait ?

« Il faut qu'on trouve un site en sûreté pour établir un campement et une base de repli en cas d'urgence. »

Smed n'a pas pu se retenir. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Je ne vois pas pourquoi on n'irait pas direct à l'arbre. On arrache le putain de truc et on fout le camp.

— La ferme, Smed ! a tonné Tully. Où tu planes depuis dix jours ? Enlève la merde que t'as dans les oreilles et sers-toi de ton cerveau pour autre chose que faire le tampon entre elles. »

Smed s'est tu. Ses oreilles étaient grandes ouvertes maintenant, car il avait décelé une discrète inflexion dans la voix de Tully. On aurait dit que son cousin commençait à regretter de l'avoir mis dans le coup. Comme s'il venait à penser que Smed était peut-être trop ballot pour rester en vie. En cet instant, il posait sur lui le regard méprisant que Poisson lui adressait si souvent.

Il a fermé les yeux, fait abstraction de ses compagnons, laissé son esprit dériver au gré des souvenirs des dix derniers jours, se concentrant sur des réflexions qu'il avait entendues sans leur prêter attention parce qu'il était trop occupé à s'apitoyer sur lui-même.

Évidemment qu'ils ne pouvaient pas tout bêtement sortir de couvert pour aller abattre l'arbre. Des soldats surveillaient les Tumulus. Et, même sans ces gardes, il y avait l'arbre : du surnaturel de haute volée. Une sorcellerie

assez puissante pour qu'il ait survécu au funeste combat qui avait éventré le champ de cette sanglante bataille.

D'accord. Ça n'allait pas être du gâteau. Il faudrait bosser plus dur que jamais dans sa vie. Et se montrer prudent. Garder les yeux ouverts et le cerveau en alerte. Ce n'était pour donner des leçons de musique à des filles Kinbro qu'il était venu ici.

Cette nuit-là et le lendemain, ils ont pris du repos. Même Pépé le Poisson reconnaissait en avoir besoin. Le jour d'après, Poisson est parti en quête d'un emplacement pour le campement. « T'as des ampoules jusqu'au cul, Smed, a dit Tully. Tu restes ici. Soigne-toi comme t'a expliqué Poisson. Faudra que tu sois retapé quand on devra bouger. Timmy, amène toi.

— Vous allez où ? a demandé Smed.

— On va s'approcher un peu de cette ville. Pour voir. » Ils sont partis.

Poisson est revenu une heure plus tard.

« Tu as fait vite. Tu as trouvé un site ?

— Pas un très bon. La rivière a changé de lit depuis la dernière fois que je suis venu. La rive est à deux cents mètres par là. Ça ne laisse pas grand-place. Montre-moi un peu tes pieds. »

Smed les lui a présentés. Poisson les a examinés en marmonnant, les a palpés ici et là. Smed a demandé en grimaçant : « C'est grave ?

— J'ai vu pire. Pas souvent. Je commence à avoir des gerçures aux pieds. Et les autres sans doute aussi. » Il a regardé dans le vague un moment. « C'est de ma faute. Je savais que t'étais un bleu et que Tully était aussi organisé qu'un poulailler. J'aurais pas dû le laisser forcer l'allure comme ça. Quand on force l'allure, on finit toujours par le payer.

— T'as décidé de ce que tu ferais avec ta part ?

— Non. Quand on arrive à mon âge, on cesse de tirer des plans à long terme. On a trop de chances de ne pas s'en sortir. Un jour après l'autre, mon gars. Je vais ramasser des plantes pour un cataplasme. »

Smed a regardé le vieil homme aux cheveux blancs s'enfoncer en silence dans la forêt, le dos bien droit. Il s'est efforcé de faire le vide dans son esprit. Il ne voulait pas rester seul avec ses pensées.

Poisson est revenu avec une brassée de feuillage. « Coupe-les en morceaux et tasse-les dans ce sac. Mets-en autant de chaque sorte. » Il y en avait de trois variétés. « Quand le sac sera plein, ferme-le et tape dessus avec ce bâton. Tourne-le de temps en temps. Faut bien piler toutes les feuilles.

— Combien de temps ?

— Donne mille à douze cents coups. Et puis vide-le dans cette écuelle. Ajoute une tasse d'eau et touille.

— Et après ?

— Après ? Prépare un autre sac. Touille dans l'écuelle toutes les deux minutes. » Le vieil homme a disparu de nouveau dans la forêt sans dire où il allait.

Smed broyait son troisième sac quand Poisson est revenu. Il a reniflé. « Faut croire que tu peux faire du bon boulot quand tu veux. » Il s'est assis, a pris l'écuelle. « Bien. Ça ira pour ce sac. »

Il a découpé la plus vieille chemise de Smed en lanières et lui a pansé les pieds avec une bouillie de feuilles. Une fraîcheur apaisante s'est diffusée sur les plaies douloureuses.

Poisson a veillé à ce que les autres se soignent à l'identique. Enfin il s'est occupé de lui-même.

Smed s'est adossé contre son arbre, troublé. Il ne se sentait ni assez insensible ni assez mauvais pour tuer le vieil homme.

« Il y a encore soixante ou quatre-vingts gus qu'habitent le patelin, a déclaré Tully. Des soldats pour la plupart. Mais, d'après les conversations qu'on a pu surprendre, une grosse partie d'entre eux devraient partir d'ici deux jours. On a tout intérêt à attendre. On pourrait en profiter pour achever notre exploration. »

Leur exploration des Tumulus a débuté après le crépuscule, à la faveur d'un quartier de lune. Le silence régnait dans le village obscur. Le bon moment pour s'aventurer à découvert.

Les quatre hommes sont sortis du couvert en un rang distendu, à peine en vue les uns des autres. Tully a guidé le groupe vers l'arbre. Smed jugeait le terme d'« arbre » abusif. En cet instant, il l'aurait plutôt qualifié d'arbrisseau, une espèce de peuplier argenté à tronc large, d'environ un mètre cinquante de haut. Il ne lui trouvait rien de remarquable. Pourquoi cette réputation ?

Comme il approchait, il s'est soudain trouvé dans le bon angle de vue : un éclat de lune se réverbérait sur de l'argent. C'était vrai ! Et, accompagnant cette brève vision, il a senti les ondes d'une pulsation maléfique, comme s'il s'agissait non de métal mais d'un glaçon de haine pure.

Il a frissonné, s'est forcé à détourner le regard.

C'était vrai. La richesse se trouvait là, à portée de main. S'ils pouvaient la saisir.

Il a pressé le pas. Une longue clôture basse en pierres lui barrait le chemin. Drôle d'enceinte en ces lieux, a-t-il songé, mais il n'a pas fait le rapprochement avec le dragon qui, disait-on, avait dévoré l'infâme sorcier Bomanz avant de se faire massacrer lui-même. Peut-être, s'il y avait eu assez de clarté pour révéler ce que ses mains et ses pieds dénudaient en éboulant la terre dissimulatrice…

Il arrivait au sommet de l'éminence quand il a entendu le bruit. Comme un grognement assourdi d'animal. Suivi d'un autre bruit, une sorte de grattement contre le sol. Il a cherché les autres du regard. Il n'a repéré que Tully, à dix pas de l'arbre, qui le contemplait. Il se produisait quelque chose d'anormal. Les feuilles sommitales se nimbaient d'une pâle lueur bleutée fantomatique.

Un mirage dû à la lune ?

Il s'est hissé au sommet, s'est assuré que le sol y était stable, puis s'est redressé et a regardé l'arbre à nouveau. Pas de doute, il se passait quelque chose de bizarre. Le feuillage s'éclairait tout entier. Il a baissé le regard devant lui. Son cœur a cessé de battre.

Une créature le dévisageait à cinquante pas. Elle avait la tête grosse comme un panier d'un boisseau. Ses yeux et ses dents luisaient dans la clarté de l'arbre. Surtout ses dents. Jamais il n'avait vu autant de crocs si acérés ni si longs.

La créature s'est avancée.

Smed avait l'impression d'avoir les pieds rivés au sol.

Il a regardé alentour et vu Tully et Timmy lancés dans une course éperdue pour fuir l'arbre.

Quand il a ramené son regard devant lui, le monstre venait de prendre son essor : ses mâchoires s'ouvraient pour lui arracher la tête. Il s'est jeté en arrière. Au moment où la créature allait s'abattre sur lui, un éclair bleu jailli de l'arbre l'a culbutée comme une main humaine un insecte en vol.

Smed s'est reçu durement mais n'a pas perdu une seconde. Il a détalé comme un fou sans jeter un seul regard en arrière.

« Je l'ai vu aussi, a déclaré Pépé le Poisson pour river le clou à Tully qui insinuait que Smed avait tout inventé. Comme il a dit, c'était gros comme

une maison. Une espèce de chien géant à trois pattes. L'arbre l'a canardé. Il a pris la fuite.

— Un clebs à trois pattes ? Ben voyons. Et qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il essayait de déterrer quelque chose, a dit Smed. Il reniflait et grattait le sol comme un chien cherchant un os enfoui.

— Putain de bordel ! Des complications. Pourquoi faut-il toujours qu'il y en ait ? C'est clair, l'affaire nous prendra plus longtemps que je le pensais. Mais on n'a pas de temps à perdre. Tôt ou tard, quelqu'un aura la même idée que moi.

— Ne faites rien dans la précipitation, est intervenu Poisson. Prenez votre temps et procédez dans les règles. Enfin, si vous voulez vivre assez longtemps pour vous enrichir. »

Tully a grommelé. Au moins, personne ne proposait qu'ils abandonnent. Pas même Smed, qui avait senti l'haleine du monstre sur son visage.

« Saigne-Crapaud le Chien, a fait Timmy Locan.

— Qu'est-ce que tu dis ? a demandé Tully.

— Saigne-Crapaud le Chien. Il y avait un monstre dans la bataille des Tumulus qui s'appelait Saigne-Crapaud le Chien.

— Saigne-Crapaud le Chien ? Qu'est-ce que c'est que ce nom à la noix ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? C'est pas mon toutou. »

La saillie n'était pas désopilante, mais tous ont éclaté de rire. Ils en avaient besoin.

VI

Corbeau a rarement dessoûlé pendant trois semaines. Une nuit que je revenais à notre piaule, la mesure a été comble. Il avait fallu que j'amoche salement un type ce soir-là, un connard qui avait essayé de s'emparer des gosses de mon patron. Quand même, je me sentais mal. Curieusement, il me semblait que c'était par la faute de Corbeau si je me retrouvais dans cette situation où j'étais contraint de démolir quelqu'un.

Il était assis par terre, rond comme un manche. « Regarde-toi, à téter ton outre de pinard comme si c'était le sein de ta mère. Ah, il est beau le terrible, le fameux Corbeau ! Si impitoyable qu'il a liquidé son ex-femme dans les jardins d'Opale. Si coriace qu'il a engagé le bras de fer avec le Boiteux. Le voilà : affalé par terre à geindre sur son sort, à pleurnicher comme un mioche de trois ans qu'aurait mal au ventre. Lève-toi et ressaisis-toi, mec. J'en ai marre de te voir comme ça. »

D'une voix bafouillante et pâteuse, il m'a répondu d'aller me faire mettre, que c'étaient pas mes oignons.

« Comment, pas mes oignons ? C'est avec mon pognon qu'on loue cette piaule, bordel ! Et tous les soirs faut que je me tape l'odeur de vinasse, de dégueulis et de ton putain de pot de chambre que t'es pas foutu d'aller vider toi-même. À quand remonte la dernière fois que tu t'es changé ? À quand ton dernier bain ? »

Il m'a injurié d'une voix sourde et éraillée.

« T'es vraiment l'enfant de salaud le plus égoïste que j'ai rencontré. Tu ne nettoies même pas tes dégueulasseries. »

J'ai continué dans cette veine en haussant le ton, en me vidant de ma colère. Il ne s'est pas vraiment rebiffé, ce qui m'a laissé penser qu'il devait être autant dégoûté que moi de lui-même. Mais qui avouerait ouvertement n'être qu'un pitoyable tas de merde ?

Pour finir, le peu de combativité qui l'habitait l'a déserté. Il s'est levé pour sortir en titubant, sans même une parole vacharde. Il ne coupait pas les ponts.

J'ai causé avec un type que je côtoyais au boulot de l'attitude à tenir vis-à-vis des poivrots. Son père était un ancien alcoolique. Il m'a dit qu'il fallait

arrêter d'essayer de les aider à s'en sortir, de leur trouver des excuses et d'accepter qu'eux se dispensent d'en donner. Qu'il fallait les mettre au pied du mur, les confronter à la vérité parce que rien ne peut changer tant qu'eux ne l'ont pas décidé. *Eux* doivent être convaincus qu'ils sont devenus des loques et qu'il faut réagir.

Je ne savais pas si j'aurais la patience d'attendre que Corbeau décide de se voir vraiment comme un adulte et affronte la réalité. Chérie était partie, point. Il lui restait à trouver ses gosses. Il fallait qu'il exhume tout son passé à Opale et qu'il fasse la paix avec.

À vrai dire, j'étais à peu près sûr qu'il accomplirait la démarche le moment venu. Il était en train de virer comme ces types qu'il avait toujours méprisés profondément. Il fallait que la prise de conscience se fasse jour. Mais, pas à dire, c'était frustrant d'attendre son réveil.

Il est revenu à la piaule quatre jours plus tard, à jeun et propre. À mi-chemin entre l'épave et le Corbeau dont je me souvenais. Il s'est répandu en excuses. Il a promis de filer droit et de s'améliorer.

Sûr. Ils disent tous ça aussi.

Je jugerais sur pièces.

Je ne l'ai pas encouragé. Je ne l'ai pas sermonné. Ça n'aurait avancé à rien.

Il a plutôt bien tenu le coup. Il semblait sur la bonne voie. Mais, deux jours plus tard, quand je suis revenu à la maison, je l'ai trouvé cuit au point de ne même plus pouvoir ramper.

Qu'il aille au diable, ai-je dit.

VII

Certes, pour l'heure ils manquaient de bras car Timmy, s'étant fait faucher par une décharge de lumière bleue de l'arbre, devait rester couché. Mais, du point de vue de Smed, ça ne changeait rien. Ils étaient coincés. Ils ne pouvaient pas entrer dans les Tumulus de jour sans être vus de la ville. Après la tombée de la nuit, le monstre continuait de venir creuser dans son trou. Ils ne pouvaient donc pas y aller à ce moment-là non plus. Et l'arbre restait en alerte longtemps après avoir chassé le monstre, guettant d'éventuels intrus. Timmy l'avait appris à ses dépens.

Il semblait que, peut-être, un laps d'une heure – juste avant l'aube – pouvait être mis à profit sans trop de risque.

Mais comment procéder ? Personne n'en avait la moindre idée. Pour sûr, il ne fallait pas compter abattre cette saleté à la hache. Baguer l'arbre ne les mènerait nulle part, si tant est qu'ils puissent s'approcher assez près pour le faire. Un arbre bagué ne crevait pas du jour au lendemain. Surtout un de cette espèce.

L'un d'eux a suggéré de l'empoisonner. L'idée a paru si bonne qu'ils se sont tous emballés, chacun évoquant les produits toxiques et autres désherbants de sa connaissance. Seulement cette tactique requérait un vrai poison. Ce qui impliquait de retourner à Aviron pour en acheter. Avec de l'argent qu'ils n'avaient pas. Et, au final, le tout pouvait durer aussi longtemps que de baguer le fils de pute. Le temps jouait contre eux. Tully paniquait déjà rien qu'à le voir s'écouler. Il jugeait miraculeux qu'aucun concurrent ne se soit encore montré.

« Il faut qu'on agisse vite.

— On ne pourra rien faire tant que le monstre rôdera dans le coin, a dit Timmy.

— Alors peut-être qu'on devrait l'aider à trouver ce qu'il cherche.

— Tu ferais bien de glisser une souris dans ta poche quand tu dis « on », cousin, a rétorqué Smed. Parce qu'il ne faudra pas compter sur moi pour aller filer un coup de main à ce bestiau.

— On va le brûler, a déclaré Poisson.

— Hein ? Quoi ?

— L'arbre, imbécile. On va le brûler.

— Mais on ne va pas s'amener et… »

Poisson a saisi dans leur pile de bois de chauffe une branche qui mesurait un mètre de long et cinq centimètres de diamètre. Il l'a lancée dans la forêt. « Ça prendra du temps, mais ça finira par faire un monceau. Alors, avec une torche ou deux… Wouf. On boute le feu. Tout crame et on récolte notre pointe.

— Tu oublies les soldats, a ricané Smed.

— Non. Mais t'as raison. Faudra qu'on mette au point une diversion.

— C'est la meilleure idée pour l'instant. On part là-dessus tant que personne n'en aura trouvé de meilleure.

— Ça vaudra toujours mieux que rester le cul vissé par terre, c'est sûr », a grommelé Smed. Il s'était habitué à la forêt, maintenant. Le séjour n'embaumait plus l'aventure. Non qu'il y ait beaucoup eu ce parfum auparavant. Il s'ennuyait.

Ils ont commencé à ramasser du bois sur-le-champ. Les trois jeunes ont lancé des paris, misant un peu de leur part. Les branches se sont accumulées.

L'arbre n'appréciait pas le jeu. De temps en temps, il canardait en retour.

Ils ont pensé que Smed devenait dingue à sortir une nuit sur deux pour aller regarder le monstre creuser. « T'as plus de couilles que de cervelle, lui a dit Tully.

— C'est mieux que rester le cul vissé. »

La bête n'était pas dangereuse. Il fallait juste progresser à quatre pattes. Elle ne remarquait pas les formes basses. En revanche, pour celui qui se dresserait de toute sa hauteur, gare !

Ses fouilles avançaient lentement, mais elle travaillait sans relâche. Les nuits s'écoulaient l'une après l'autre.

Avec le temps, elle finirait par exhumer ce qu'elle cherchait.

Smed Stahl l'épiait la nuit où elle est repartie avec un trophée macabre, un trophée d'épouvante : une tête humaine.

Cette tête avait reçu trop de blessures et séjourné trop longtemps dans trop de tombes. Le monstre a refermé ses mâchoires sur une chevelure en lambeaux et soulevé sa répugnante trouvaille. Esquivant les décharges de l'arbre, il a emporté la tête jusqu'à un bras mort de la rivière proche.

Smed a suivi, courbé en deux. Prudemment. Très prudemment.

Le monstre a lavé la tête avec soin et douceur. L'arbre a émis des craquements, des crépitements, incapable d'envoyer ses foudres aussi loin.

Une fois la tête nettoyée, le chien géant est reparti en boitillant d'où il était venu. Smed l'a suivi furtivement, ébahi de sa propre audace. Le monstre a contourné la dépouille du dragon qui, plus qu'à l'accoutumée, ajoutait une note fantastique dans le décor. Il a piétiné sans s'en rendre compte une lanière de cuir déchiquetée retenant un caillou qui affleurait le sol détrempé, à peine visible. Smed l'a remarquée, en revanche. Il l'a empochée machinalement.

De l'autre côté, derrière le dragon, l'arbre continuait à crépiter et à tempêter, frustré.

Quand Smed l'a empoché, le vieux fétiche a tressauté sèchement, annonçant à tous ceux qui pouvaient percevoir son signal qu'il avait été dérangé.

Smed s'est tapi dans une flaque d'ombre et s'est glacé. La clarté de la lune tombait sur cette tête horrible. Il la discernait nettement.

Ses yeux étaient ouverts. Un sourire grotesque étirait sa bouche décomposée.

Elle était vivante.

Smed a failli en perdre le contrôle de son sphincter.

VIII

Aviron est la ville la plus proche de l'ancien champ de bataille et sépulture portant pour nom les Tumulus. L'alarme émise par le fétiche a été reçue par deux résidents.

L'un d'eux était un vieil homme qui vivait là incognito, s'étant arrangé pour mettre en scène sa propre mort pendant le combat qui avait dévasté les Tumulus. L'alarme l'a surpris alors qu'il buvait un verre dans une taverne populaire avec de nouvelles connaissances qui le prenaient pour un astrologue. Sur le coup, il a cédé à une bouffée de panique. Puis, des larmes plein les yeux, il s'est précipité dans la rue.

Une vague de questions a retenti derrière lui. Quand ses camarades sont sortis voir pourquoi il était parti, il avait depuis longtemps disparu.

IX

C'était encore une de ces sales journées. Aviron était une ville en proie au trouble. Ça bardait ici et là : échauffourées entre les rebelles et les partisans impériaux, et beaucoup de délits privés commis sous couvert de politique. Mon patron parlait de fermer sa maison de ville et de se retirer dans une de ses propriétés située près de Donne. S'il faisait ce choix, il faudrait que je décide si je le suivais ou non. Je voulais en parler avec Corbeau, mais…

Il était encore bituré quand je suis arrivé.

« Tout ça pour une môme avec qui t'as même pas couché », ai-je grommelé, puis j'ai envoyé dinguer d'un coup de pied une assiette en fer-blanc. Le fils de pute ne s'était même pas donné la peine de nettoyer ses saletés. L'envie m'a pris de le faire rouler d'un bout à l'autre de la pièce à coups de saton. Mais je n'étais pas assez cinglé pour tenter ça. Même fin soûl et à la dérive, il restait Corbeau, le type le plus redoutable qu'il m'avait été donné de connaître. Mieux valait éviter de le braquer.

Il s'est réveillé si brutalement que j'en ai sursauté. Il s'est relevé en s'appuyant au mur. Il était livide, il tremblait, et pas un instant je n'ai pensé que c'était l'effet du vin. Le lascar crevait de trouille.

Il n'aurait pas tenu debout sans le support du mur et il me voyait sans doute en triple avec une escorte de petits hommes bleus, mais il a gargouillé : « Casier, plie tes bagages.

— Hein ? »

Il s'est traîné vers son tas d'affaires en longeant le mur. « Quelque chose va de travers aux Tumulus… Oh, misère ! » Il s'est effondré à genoux en se tenant l'estomac. Il s'est mis à vomir. Je lui ai passé de l'eau pour qu'il se rince la bouche et un chiffon pour qu'il s'essuie. Il n'a rien repoussé. « Quelque chose s'en est échappé. Quelque chose d'aussi noir que… »

Il a vomi de nouveau.

J'ai demandé : « Tu es sûr que ce n'était pas un cauchemar ? Une divagation due à l'alcool ?

— C'était réel. C'était pas le pinard. Je ne sais pas comment je le sais. Mais je le sais. Je l'ai vu aussi clairement que si j'y avais assisté. Il y avait ce monstre que tout le monde appelle Saigne-Crapaud le Chien. » Il parlait

lentement, s'efforçant de ne pas manger ses mots. Il les mangeait quand même. « Il y avait quelque chose avec lui. Quelque chose de plus puissant. Quelque chose des ténèbres véritables. »

Je ne savais pas quoi dire. J'avais beau la mettre en doute, il croyait à son histoire. Il a rangé son fourbi et entrepris d'entasser ses affaires dans un sac. « Où fais-tu garder les chevaux ? » a-t-il demandé.

Il était vraiment sérieux. Incapable de marcher droit et le cerveau à demi oblitéré, il avait la ferme intention de passer à l'action tout de suite. « Chez Thulda. Pourquoi ? Où vas-tu ?

— Faut qu'on intervienne.

— Qu'on intervienne ? Nous ? T'oublies que j'ai un boulot ici ? J'ai des responsabilités. Je ne peux pas enfourcher mon cheval pour suivre les lucioles que t'as vues dans un marais parce que t'as abusé de l'élixir prescrit par le docteur. »

La colère l'a pris. Je lui ai tenu tête. On s'est mis à brailler tout ce qu'on pouvait. Il a jeté ses affaires parce qu'il n'était pas en état d'avoir le dessus. J'ai piétiné à mort son outre de vin et j'ai regardé son sang se répandre sur le plancher.

La logeuse a ouvert la porte à coups de pied. Elle pesait bien dans les cent kilos et avait un caractère de serpent. « Je vous avais prévenus, connards, que je ne tolérerais plus une seule… »

On lui est rentrés dedans. C'était une menteuse, un escroc tyrannique qui fauchait certainement dans les chambres quand elle se croyait seule. On l'a poussée dans les escaliers. Elle a dégringolé jusqu'en bas et on est restés à se marrer comme deux galopins. Elle s'est remise à hurler au pied de l'escalier. Elle n'était pas blessée.

J'ai arrêté de rigoler. Elle n'était pas blessée, mais elle aurait pu l'être. Et je n'avais pas l'excuse d'avoir trop bu. « Je te suis si tu quittes Aviron.

— Entendu. » Il n'était plus hilare, lui non plus, mais blême.

« Comment comptes-tu sortir de la ville ? On est au milieu de la nuit.

— En graissant des pattes. La tactique magique. » Il a jeté son sac sur son épaule. « T'es bientôt prêt ?

— Ouais. » Il savait que je suivrais toujours.

« Hé, Lou ! a lancé le portier vers la loge tandis que Corbeau faisait tinter ses pièces. Bouge ton cul. On a un autre client. » Il a grimacé un sourire désolé. « Sacré Lou, l'a son autre boulot la journée : il plume des poulets. À

cause de sa palanquée de mioches ; bien de trop, qu'il en a. On s'imagine qu'un gars apprendrait à s'arrêter après la première douzaine. Pas Lou. » Il continuait à sourire.

« On s'imagine, oui, ai-je admis. C'est un si bon boulot que ça ? C'est pas souvent qu'on voit des types aussi heureux de bosser que toi.

— On se barbe pendant les gardes de nuit, la plupart du temps. Mais celle-ci nous aura été profitable, faut reconnaître.

— Il y a eu du monde à nous précéder ? a demandé Corbeau.

— Un type seulement. Un vieux bonhomme, il y a une heure environ. L'était tellement pressé qu'il nous a jeté sa poignée de pièces à la volée. »

C'était ce qu'on pouvait qualifier d'allusion limpide. Corbeau l'a ignorée. J'ai continué à faire la causette jusqu'à ce que Lou s'amène avec les clés et déverrouille la petite porte enchâssée dans la grande. Corbeau gardait le regard braqué droit devant lui. Quand Lou a fini d'ouvrir, il lui a lancé des pièces d'argent.

« Eh ben, grand merci, monseigneur. Revenez quand vous voulez. Quand vous voulez. Vous pouvez compter sur un ami à la porte sud. »

Corbeau n'a pas pipé mot. Il a seulement grimacé et mené sa monture par la porte jusqu'à la route éclaboussée par la lune.

« Merci, ai-je dit aux portiers. À un de ces jours.

— Quand vous voudrez, monseigneur. Quand vous voudrez. J'suis votre homme. »

Corbeau avait dû leur donner une somme coquette.

Il affichait une grimace que je ne lui avais pas vue depuis un moment. « Ta hanche te fait mal ?

— Ça ira. J'ai voyagé avec pire. »

Tête de pioche. Il émergeait de sa cuite, mais la gueule de bois restait à venir. « Ça en met du temps à guérir.

— Qu'est-ce que t'espérais ? Je ne suis plus si jeune. Et puis c'est avec une de ses flèches à *elle* que Toubib m'a aligné. »

Corbeau n'avait pas l'air de lui en garder rancune. Il continuait de ne pas comprendre.

Sans doute ne voulait-il pas comprendre. Corbeau, selon sa propre conception, était un homme d'action, pas un penseur.

Quelquefois je me demandais comment il pouvait se raconter autant de foutaises.

X

Debout près de sa monture à poils longs, le vieil homme harassé regardait la croisée de chemins poussiéreuse. À l'est, il y avait Seigneurie. Au sud, la route menait à Roseraie et d'autres grandes villes au-delà. Le groupe qu'il suivait s'était scindé ici. Il ne savait pas qui était parti où, mais il paraissait logique que la Rose Blanche ait bifurqué vers l'est et sa place forte dans la plaine de la Peur. La Dame, pour sa part, avait probablement continué vers le sud, vers sa capitale, la Tour de Charme.

Cette séparation avait sûrement mis un terme à la trêve entre elles.

« Alors, où va-t-on ? » a-t-il demandé à l'animal. Le poney hirsute n'a pas exprimé d'opinion. Le vieil homme ne parvenait pas à évaluer laquelle de ces femmes était la mieux armée pour réagir à sa nouvelle. Son instinct lui dictait de continuer vers le sud, mais pour la seule raison qu'obliquer vers l'est impliquait de cheminer face au soleil levant.

« On est trop vieux pour tout ça, le canasson. »

L'animal a émis un son qu'il a pris fugitivement pour une réponse. Mais le poney regardait en arrière, par où ils étaient venus.

Un nuage de poussière. Des cavaliers arrivaient ventre à terre. Deux, à vue de nez. Au bout d'un moment, le vieil homme a reconnu l'allure hallucinée de l'homme de tête. « Voilà notre réponse. Allons-y. » En hâte, il a longé la route de l'est, s'est enfoncé dans un taillis et s'y est posté pour épier les cavaliers. Il prendrait la route qu'eux-mêmes délaisseraient.

Ils avaient sans doute la même mission que lui. Il était par trop invraisemblable que ces deux hommes arrivent ici pile à cet instant, éperonnant leur monture comme s'ils avaient le diable aux trousses, pour un autre motif. Celui qui s'appelait Corbeau avait certainement entendu l'alarme. À un moment ou un autre de sa vie, il avait reçu une initiation à l'art et son esprit était resté longtemps piégé dans le dédale des Tumulus. Sa perception était suffisamment affûtée.

Le vieil homme sentait ses paupières tomber. Il a préparé une potion à base de plantes qui l'aiderait à rester éveillé le temps de voir ce que ces hommes allaient faire.

XI

Corbeau a freiné l'allure pour passer au pas. « On a fichu la trouille à ce bonhomme.

— Il nous prend sans doute pour des bandits. On n'a pas l'air d'autre chose, faut dire. Tu comptes crever ces chevaux aujourd'hui ? Ou est-ce qu'on peut espérer les garder encore quelques jours ?

— T'as raison, Casier, a maugréé Corbeau. Ça ne rime à rien de foncer comme des fous si c'est pour mettre deux fois plus de temps au final parce qu'on devra finir le trajet à pied. Marrant. Ce vieux bonhomme me rappelait le sorcier Bomanz qui s'est fait dévorer par le dragon des Tumulus.

— Tous les vieux jetons se ressemblent, pour moi.

— Pas faux. Attends une seconde. » Il a examiné le croisement. J'ai essayé de repérer le vieil homme dans le taillis. J'étais sûr qu'il nous observait.

« Alors ? ai-je demandé.

— Ils se sont séparés comme ils l'avaient dit. »

Ne me demandez pas comment il savait ça. Il le savait. Ou alors il bluffait. Ça n'aurait pas été la première fois.

« Chérie est partie vers l'est. Toubib a continué vers le sud. »

D'accord, j'entrais dans son jeu. « Qu'est-ce qui t'incite à croire ça ?

— *Elle* était avec lui. » Il s'est frotté la hanche. « *Elle* devait se rendre à la Tour.

— Ah. Ouais. » Aha, belle déduction. « Et nous, on va où ? Et puis n'importe, on va devoir faire une halte bientôt.

— Oui. Bientôt. Pour les chevaux.

— Sûr. » J'ai gardé un visage de marbre. Mais je bouillais intérieurement. J'aurais voulu avoir les couilles de lui crier d'abandonner son rôle d'homme d'acier. Il n'avait rien à me prouver, sinon qu'il était capable d'arrêter de biberonner le pinard au décalitre et de se complaire dans sa mouise. Il voulait me montrer comme il avait des tripes, eh bien, qu'il me montre donc s'il en avait suffisamment pour retrouver ses gosses et renouer avec eux.

Il ne cherchait pas à impressionner le vieux bonhomme là-bas dans son bosquet, tout de même ?

J'avais hâte qu'il annonce sa décision puisque je la connaissais d'avance. J'étais mal à l'aise de me savoir surveillé. « Allez. Quel chemin ? »

Il a répondu en engageant sa monture sur la route du sud.

Allons bon ? J'avais déjà tourné la mienne vers l'est avant d'avoir pris conscience de son mouvement.

Je l'ai rejoint. « Pourquoi au sud ? »

Histoire de ne pas me répondre franchement, il a dit : « Toubib a toujours été un type compréhensif. Et indulgent. »

Le fils de pute était cinglé.

Ou peut-être au contraire qu'il était brutalement revenu à la raison et qu'il n'avait plus besoin de se lamenter à propos de Chérie.

XII

Le monstre à trois pattes a emporté la tête au cœur de la Grande Forêt, jusqu'à un autel au centre d'un cercle de pierres levées qui se dressaient là depuis des milliers d'années. Il s'est faufilé non sans mal à travers la clôture de vieux chênes qui cernait le plus prestigieux lieu de culte des primitifs indigènes pitoyablement décimés.

Le monstre a déposé la tête et est reparti clopin-clopant dans le sous-bois moucheté de lumière.

Puis il s'est mis en chasse de tous les chamans des tribus des bois et, l'un après l'autre, les a amenés de force à la tête. De terreur, ces vieux guérisseurs se sont jetés face contre terre et l'ont vénérée comme un dieu. Ils ont prêté des serments d'allégeance par crainte des crocs du monstre. Et puis ils ont commencé à satisfaire les besoins de la tête.

Aucun d'entre eux, à aucun moment, n'a eu l'idée de profiter de son impuissance pour la détruire. La peur était trop profondément ancrée en eux. Ils ne pouvaient pas concevoir de résistance.

En outre, le suppôt monstrueux exerçait une intimidation permanente.

Ils sont repartis du lieu saint pour collecter des brins d'osier, des plantes aux vertus secrètes, des lianes, du cuir frais et du tanné, des plumes sacrées et des cailloux aux vertus magiques. Ils ont capturé les petits animaux consacrés pour les sacrifices et ils ont même amené un voleur promis à la mort. L'homme a hurlé et imploré qu'on le tue selon le rite traditionnel par crainte de l'asservissement éternel et du supplice qu'encourrait son âme ainsi dédiée à ce dieu.

Le plus gros des matériaux qu'ils ont rapportés était bon à jeter. Pour l'essentiel, la magie chamanique relevait de la mascarade, mais ses fondements découlaient néanmoins d'une vérité plus profonde, elle s'abreuvait à une fontaine de pouvoir véritable. Un pouvoir assez tangible pour servir les desseins immédiats de la tête.

Dans ce lieu de culte le plus ancien et le plus sacré, les chamans ont tissé et assemblé un mannequin fait d'osier, de fibres tressées et de cuir brut. Ils ont brûlé leurs plantes et accompli leurs sacrifices, aspergeant, oignant le

mannequin de sang. Leurs chants incantatoires ont résonné dans le cercle de pierres pendant des jours.

Beaucoup de ces chants n'avaient aucun sens, mais des mots de pouvoir oubliés ou à demi compris les rythmaient. Des mots suffisants.

Quand ces hommes ont eu fini leurs cérémonies, ils ont posé la tête sur le cou du mannequin. Ses paupières ont battu à trois reprises.

Une main de bois s'est emparée du bâton d'un chaman. Le vieil homme est tombé. Titubant, l'être composite s'est rendu jusqu'à une zone de terre battue. À la pointe du bâton, il s'est mis à tracer grossièrement des successions de signes sur le sol.

Lentement, il a distribué des ordres aux hommes. Ils sont partis en hâte. Dans une semaine, ils seraient en mesure de parfaire leur ouvrage.

Les rites, cette fois-là, ont pris une tournure plus sanglante, plus bizarre. Deux hommes capturés dans la ville dévastée près des Tumulus ont été sacrifiés. Leur agonie a duré longtemps.

Au terme de cette cérémonie, le mannequin d'osier surmonté de sa greffe pourrissante avait acquis davantage d'aisance dans ses mouvements, même si son corps ne pouvait faire illusion et passer pour un vrai. La tête pouvait maintenant parler, d'une voix faible et rauque.

Elle a ordonné : « Rassemblez vos cinquante meilleurs guerriers. »

Les vieux chamans ont hésité. Ils avaient fait leur part. Ils n'avaient pas le goût de l'aventure.

La créature a entonné à voix basse un chant dont chaque mot portait. Trois hommes sont morts en hurlant, dévorés de l'intérieur par des vers.

« Ramenez-moi vos cinquante meilleurs guerriers. »

Les survivants ont obéi.

Quand ils sont arrivés, les guerriers ont juché l'homme d'osier sur le dos du monstre éclopé. Aucun poney des bois, aucun bœuf n'acceptait de le porter. Il a mené la troupe jusqu'aux vestiges de la ville près des Tumulus. « Tuez-les tous », a-t-il murmuré.

Tandis que le massacre commençait, l'homme d'osier s'est éloigné, son visage décomposé tourné vers le sud. Dans ses yeux brillait une haine démente et diabolique.

XIII

Timmy a surgi en courant comme un dératé quelques instants après le début du raffut. Il avait si peur qu'il pouvait à peine articuler. « Il faut qu'on fiche le camp, a-t-il haleté entre deux inspirations. Le monstre est de retour. Avec une créature sur son dos. Des sauvages massacrent tout le monde en ville. »

Pépé le Poisson a opiné du chef une fois et versé de l'eau sur le feu. « Avant qu'il se souvienne de nous. On fait comme on a dit.

— Hé, pas de blague, a grogné Tully. Timmy a sans doute eu des hallu… »

L'arbre a décoché un éclair bleu d'une formidable intensité. Sa lueur s'est diffusée dans la forêt, accompagnée d'une détonation de tous les diables.

« Sainte merde », a murmuré Tully. Il a détalé comme un ours pris de panique. Les autres se sont élancés sur ses talons. Tout en trottant lesté d'une brassée d'équipement, Smed ne pouvait s'empêcher de penser. Les précautions de Poisson payaient. Probablement. Comme disait le vieux, ils ne perdraient pas grand-chose à prendre le large un moment.

Derrière eux a éclos une lueur rose pêche, suivie en retour d'un nouvel éclair bleu. Un miaulement a retenti, comme poussé par l'âme errante d'un chat géant.

Tully prétendait que Poisson réfléchissait trop. Mais voilà : Poisson s'affirmait de plus en plus comme le meneur du groupe tandis que Tully rétrogradait à l'ancien rôle de Smed, celui du tire-au-flanc geignard de service. Timmy, quant à lui, n'avait pas changé. Il restait le petit gars bricoleur aux mille blagues.

Poisson et Timmy s'investissaient davantage dans l'affaire que Tully. Smed ne se voyait pas les éliminer. Surtout si la récompense s'avérait aussi grosse que Tully l'espérait. Dans ce cas, pas besoin d'être si gourmand.

Smed s'est accroupi près de son tronc et a posé ses affaires dans le nid de branchages confectionné à cet effet. Tully, déjà dans l'eau, s'éloignait de la rive dans un bruit d'éclaboussures. « Chut ! » a fait Poisson. Tout le monde s'est figé sauf Tully, là-bas, qui a continué de baratter la flotte.

Pépé le Poisson a tendu l'oreille.

Smed n'a entendu que du silence. Il n'y avait plus d'éclairs non plus.

Poisson s'est détendu. « Rien ne bouge. On a le temps de se déshabiller. »

Smed a bien entendu le vieil homme, mais il n'a pas perdu de temps à se dévêtir avant de s'élancer dans l'eau en poussant le tronc.

Le torse plaqué contre l'écorce, perdu au milieu d'un fleuve en pleine nuit, il n'a pas tardé à sentir la panique lui titiller le ventre. Il ne voyait pas l'île vers laquelle ils dérivaient, bien que Poisson lui ait assuré qu'ils ne pourraient pas la manquer vu leur point de départ sur la rive. Le courant les y porterait immanquablement.

Ça ne le rassurait guère. Il ne savait pas nager. S'il ratait l'île, il dériverait peut-être jusqu'à la mer.

Une soudaine salve de lueurs bleutées a éclairé le fleuve. À sa grande surprise, il s'est rendu compte que Poisson et Timmy se trouvaient tout près. Et, malgré tous ses furieux battements, Tully ne les devançait que d'une cinquantaine de mètres.

Smed a ressenti le besoin de dire quelque chose, n'importe quoi, juste pour raffermir son courage par un acte de communication. Mais il n'avait rien à dire. Et le silence était impératif. Inutile de provoquer les ennuis.

Durant l'heure suivante, il a revécu tous les moments de peur de sa vie, toutes les épreuves, toutes les malchances et les ratages. Il était à cran quand il a décelé la forme plus sombre de l'île droit devant.

Ce n'était pas une bien belle île. Elle mesurait environ dix mètres de large pour deux cents de long, une rognure d'ongle aux rives bourbeuses semées d'herbes et jonchées de branches et de broussailles. Nulle part sa végétation ne dépassait la taille d'un homme. Smed aurait naguère jugé cette planque bien misérable.

En cet instant, elle avait des allures de paradis.

Une minute plus tard, Poisson a chuchoté : « On a pied. Marchez dans l'eau jusqu'à l'autre rive pour ne pas laisser d'empreintes sur celle-ci. »

Smed s'est laissé glisser le long de son tronc et s'est rendu compte que l'eau ne lui arrivait qu'à la taille. Il a suivi Poisson et Timmy, enfonçant les orteils dans la vase, les mollets empêtrés dans les herbes aquatiques. Timmy a poussé un petit cri en marchant sur quelque chose qui se tortillait.

Smed a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Rien. Plus aucun feu d'artifice depuis l'illumination qui lui avait révélé ses compagnons sur le fleuve. La forêt commençait à résonner de nouveau de son habituel murmure nocturne.

« Hé les mecs, pourquoi vous avez été aussi longs ? a demandé Tully d'un ton anxieux.

— On a pris le temps d'embarquer quelques babioles pour ne pas crever la dalle ici. Qu'est-ce que t'as l'intention de te mettre dans le cornet ? Des boules de feu ? »

Smed s'est demandé si une crise d'angoisse de temps en temps ne ravivait pas le bon sens. Il avait exhumé des souvenirs utiles pendant cette pénible traversée.

Tully lui avait joué bien des tours de cochon par le passé. Pendant leur enfance, il l'avait choisi comme souffre-douleur. Plus tard il l'avait abandonné à la merci de brutes épaisses, et une autre fois il l'avait laissé se faire rosser par un marchand pour une poignée de pièces qu'il avait lui-même escamotées au bonhomme, profitant de sa distraction.

Il faudrait le garder à l'œil, ce Tully.

Smed voyait se dessiner l'avenir tel que son cousin l'envisageait. Il enverrait Pépé le Poisson et Timmy Locan récupérer la pointe. Puis il chargerait ce vieil imbécile de Smed de les liquider. Ensuite il empocherait le trésor et taillerait la route. À qui Smed irait-il se plaindre, avec le sang de deux hommes sur les mains ?

Ce serait bien du Tully. Du Tully tout craché.

Ils sont restés quatre jours sur l'île, à engraisser les moustiques, à cuire sous le soleil, à attendre. C'est pour Tully que c'était le plus dur. Il pouvait quémander aux uns et aux autres assez de nourriture pour tromper sa faim, mais pas leur emprunter de vêtements secs ni de couverture pour se protéger du soleil.

Smed avait l'impression que Poisson prolongeait l'attente rien que pour Tully.

Poisson s'est rendu sur la rive du fleuve l'après-midi du quatrième jour. En marchant. Dans le bras séparant l'île de la berge, l'eau ne lui est jamais montée au-dessus de la poitrine. Il portait son balluchon sur sa tête.

Il n'est revenu qu'à la nuit tombée.

« Alors ? » a demandé Tully, le seul d'entre eux encore capable d'éprouver de l'impatience.

« Ils sont partis. Mais, avant de s'en aller, ils ont trouvé notre campement et l'ont saccagé. Ils ont tout empoisonné et laissé des dizaines de pièges. On

ne retournera pas là-bas. Peut-être qu'on trouvera ce qui nous manque au village. Ses habitants n'auront plus besoin de rien, eux. »

Smed a pu vérifier que Poisson disait vrai le lendemain, après que le groupe fut passé non loin de leur ancien campement pour prouver à Tully qu'il perdait son temps à pleurnicher sur ses affaires perdues. Le massacre était total, on n'avait épargné ni les chiens, ni la basse-cour, ni le bétail. La matinée était chaude et l'air calme. Les battements d'ailes de milliers de mouches emplissaient la forêt d'un vrombissement oppressant. Des charognards criaillaient, aboyaient, grondaient, se disputaient comme si le festin n'était pas suffisant pour dix fois plus d'entre eux.

La puanteur avait de quoi retourner l'estomac à cinq cents mètres.

Smed s'est arrêté. « J'ai rien à faire là-bas. Je vais surveiller l'arbre.

— Je t'accompagne », a dit Timmy.

Tully a dévisagé Smed avec dédain. Pépé le Poisson a haussé les épaules : « On se retrouve là-bas », a-t-il dit. Ni l'odeur ni l'horreur ne semblaient le toucher.

XIV

L'homme d'osier arpentait les rues de la ville dévastée tel un dieu vengeur, piétinant d'un pas raide les légions de morts. Les survivants de ses guerriers des bois le suivaient, impressionnés par la taille de la cité, effrayés par les ravages causés par la sorcellerie. Derrière eux venaient une centaine de soldats impériaux de la garnison d'Aviron, déboussolés. Ils avaient reconnu l'envahisseur et obéi à son appel aux armes – essentiellement parce que le défier revenait à se ranger dans le camp de ceux dont le sang maculait les pavés et les tripes bouchaient les caniveaux.

Mille feux brûlaient à la fois. Les habitants d'Aviron poussaient des clameurs de lamentation dans le noir. Sauf quand approchait la créature d'épouvante qui sillonnait la nuit.

Alors des êtres furtifs se mouvaient dans l'ombre, détalaient hors de leurs cachettes. Ils avaient si peur que s'astreindre à rester immobile le temps que passe le vieux démon était au-dessus de leurs forces. Il ne prêtait pas attention à eux. La colonne vertébrale de la résistance était brisée. Il ne prêtait attention à rien – sauf aux feux, qu'il évitait soigneusement.

Des cordes d'arc ont jappé. Des flèches se sont fichées dans le corps d'osier comme dans une cible d'exercice. Des éclats de bois, des fragments de pierre ont volé. L'homme d'osier a chancelé. Sans les guerriers des forêts, il serait tombé. Une rage sans nom a déformé les lèvres abîmées de son visage.

Alors les mots sont sortis, rauques et sourds, glaçant ceux qui se trouvaient assez près pour les entendre. Davantage de flèches ont lacéré le tissu nocturne, criblant l'homme d'osier, lui incisant une oreille, fauchant l'un des sauvages qui le soutenaient. Il a clos sa formule.

Des cris ont déchiré les ténèbres à cinquante mètres. Des cris abominables. Les soldats en aval en ont eu les larmes aux yeux.

Ces soldats ont bientôt enjambé les corps recroquevillés, gémissants et convulsés d'hommes vêtus d'uniformes identiques aux leurs, des frères d'armes dont le courage avait stimulé la loyauté. Certains frissonnaient et détournaient le regard. D'autres, plus miséricordieux, écourtaient leur supplice d'un bref coup d'épée. D'autres encore reconnaissaient de vieux

camarades parmi les victimes et juraient en silence de les venger à la première occasion.

L'homme d'osier se révélait un irrépressible cataclysme ambulant. Il a traversé Aviron, semant la mort et la destruction, rassemblant une foule grandissante derrière lui. Ainsi, il est parvenu jusqu'à la porte sud où Lou et son collègue ont disparu dans un tourbillon de semelles. L'homme d'osier a tendu une main, marmonné des mots occultes. La porte a volé en éclats et cure-dents. L'homme d'osier l'a franchie et s'est arrêté pour observer la route obscure en contrebas.

La piste devenait confuse. À celle de la proie se mêlaient des odeurs tout aussi familières, à la fois appétissantes et détestées. « C'est aussi bien, a-t-il murmuré. Aussi bien. Que je les prenne tous et j'en aurai fini. » Il a reniflé. « *Lui !* Et cette maudite Rose Blanche. Et celui qui m'a contrecarré à Opale. Et le sorcier qui nous a délivrés. » Ses lèvres en lambeaux ont frémi d'une peur fugitive. « *Elle ! »*

Le monstre appelé Saigne-Crapaud le Chien soutenait qu'*elle* avait perdu ses pouvoirs. Il voulait le croire. C'eût été un châtiment juste et beau. Il avait besoin de le croire. Mais il n'osait pas, pas complètement, pas tant qu'il ne l'aurait pas constaté par lui-même. Saigne-Crapaud le Chien avait pour agir ses propres motivations. Et d'autre part elle était aussi retorse et rusée qu'un être humain peut l'être.

D'ailleurs il avait tenté de la désarmer, jadis, et son échec l'avait réduit à ce qu'il était désormais.

Saigne-Crapaud le Chien est sorti au trot par la porte, bousculant les soldats. Il dégoulinait de sang. Depuis des heures, il écumait la ville, étanchant une vieille soif de sang. Il se déplaçait sur quatre membres maintenant, bien que l'un d'eux fût aussi artificiel que le corps de l'homme d'osier. Lui aussi a observé la route.

Les guerriers des bois se sont effondrés et endormis sur place. L'homme d'osier était possédé. Il se souciait comme d'une guigne de la fatigue de ses suivants.

Un chaman bredouillant, les jambes en coton, a essayé de lui parler, de lui faire comprendre que les gens de chair et d'os ne pouvaient suivre son rythme infernal.

La tête a pivoté lentement. L'expression qui s'affichait sur son visage était pur mépris. « Tenez bon ou mourez », a-t-il rétorqué. D'un geste, il a

ordonné qu'on le juche sur le dos de la bête. L'homme et sa monture sont sortis, poussés par leur folle soif de vengeance.

XV

Ceux qu'on filait ne se cassaient pas la nénette pour camoufler leur piste. Ils ne devaient pas en éprouver le besoin, j'imagine. En tout cas, Corbeau savait où se rendait le gars qu'il suivait. Un bled appelé Khatovar, loin, loin, tout au sud, au bord du monde.

Je connaissais le gars en question, un certain Toubib. Lui et sa Compagnie noire s'étaient servis de moi aux Tumulus, mais je reconnais qu'ils n'avaient pas poussé le bouchon. Je m'en étais tiré vivant. Ce qui fait que mes sentiments étaient partagés vis-à-vis d'eux. C'était une bande de durs à cuire. À dire vrai, je n'avais pas tellement envie de les rattraper.

Plus on chevauchait, plus Corbeau se déshydratait et redevenait le vrai Corbeau. Et je ne parle pas du Choucas que j'avais connu quand je l'avais rencontré, je parle du véritable enfant de salaud, dur et rosse comme la mort incarnée. Je crois que jamais l'idée de reprendre un verre ne lui a traversé l'esprit une fois qu'il a eu décidé qu'il avait mieux à faire.

On s'imposait des séances d'entraînement tous les matins avant de monter en selle et tous les soirs après avoir installé le bivouac. Il fallait au moins ça pour le tenir, même quand il était en petite forme.

Une fois qu'il a commencé à se sentir vraiment mieux, il me battait à toutes les épreuves sauf le lancer de pierre et la course à pied.

Sa hanche continuait de lui en faire voir.

Il refusait qu'on s'arrête à une auberge ou dans un village. Pour se garder des tentations, je suppose.

Si l'envie vous prend un jour d'essayer de m'épater par une description, remballez tout de suite votre boniment si vous ne connaissez pas la Tour de Charme. Je mets la main au feu qu'il n'y a rien de plus grand au monde. Elle doit mesurer facile ses cent cinquante mètres de haut et elle est noire comme le cœur d'un vautour. Je n'avais rien vu de pareil jusqu'à ce jour-là et il m'est avis que je ne verrai plus jamais rien dans le genre.

On ne s'en est pas approchés de trop près. Corbeau pensait qu'il valait mieux éviter d'attirer l'attention. Et, pour le coup, il pensait bien ! C'était le cœur de l'Empire, l'antre de la Dame et de tous ces vieux démons connus sous le nom des Dix qui étaient Asservis.

Je suis resté à quelques kilomètres en me faisant tout petit pendant que Corbeau furetait dans les environs pour essayer de découvrir quelque chose. J'étais tout content de prendre un peu de repos après ces centaines de kilomètres en selle.

Il a réapparu un soir où le crépuscule peignait sur l'horizon un incendie de fin du monde. Il s'est assis en face de moi.

« Ils ne sont pas dans la Tour. Ils y ont séjourné une quinzaine de jours, mais ils ont fini par repartir vers le sud. *Elle* les a suivis. »

Je dois admettre que j'ai bougonné. Je n'ai jamais été du genre râleur quand j'étais soldat, mais je n'avais jamais été mis à si rude épreuve non plus. Du presque inhumain.

« On les rattrape, Casier. Rapidement. S'ils lambinent à Opale comme ils l'ont fait ici, on les aura. » Il m'a adressé un bref sourire. « Tu voulais voir du pays.

— Pas le monde entier en une putain de semaine. J'avais plutôt dans l'idée de profiter des paysages.

— Si on ne les convainc pas de rebrousser chemin pour faire face aux ennuis, il n'en restera bientôt plus grand-chose, du monde.

— Tu prendras le temps de chercher tes gosses, quand on sera là-bas ? »

Je voulais voir la mer. Et ce depuis tout gamin. Un voyageur de passage nous avait parlé des Cités Joyaux et de la mer des Tourments, à nous les gosses. À compter de ce jour-là, je m'étais mis à rêver de la mer chaque fois que je ramassais les patates ou que je désherbais. Je m'imaginais marin astiquant le pont mais destiné à devenir capitaine un beau jour.

Qu'en savais-je ?

Plus que la mer, maintenant, je voulais voir Corbeau agir dignement et régler ses vieux comptes avec lui-même et ses gamins.

Il m'a regardé d'un drôle d'air, puis il a fait passer la question à la trappe en s'abstenant d'y répondre.

On avait récupéré un bel arsenal ici et là, au cours de la chevauchée. Juste avant Opale, on a eu l'occasion de frimer un peu avec.

Ce grand vieux carrosse noir de mes deux est sorti de la ville dans un grondement et s'est engagé sur la route face à nous, tiré par des canassons qui paraissaient cracher le feu. Je n'avais jamais rien vu de pareil.

Corbeau, si. « C'est la Dame ! Faut l'arrêter ! » En un tournemain, il a sorti son arc et encoché une flèche.

« Le carrosse de la Dame ? L'arrêter ? Mec, t'es fêlé ! T'as du guano à la place du cerveau. » J'ai sorti mon arc moi aussi.

Corbeau s'est campé, la main levée pour leur demander de faire halte. On essayait de se donner le genre « tout le monde s'arrête et par ici la monnaie », la bourse ou la vie. Féroces.

Les cochers n'ont pas même ralenti. Comme s'ils ne nous avaient pas vus. J'ai boulé cul par-dessus tête dans un fossé rempli de trente centimètres d'eau boueuse. Quand je me suis relevé, je me suis rendu compte que Corbeau avait fini dans un roncier de l'autre côté de la chaussée. « Vous vous prenez pour qui, bande de salopards ? a-t-il braillé dans le sillage du carrosse.

— Ouais. Y a pus d'respect pour une honnête paire de bandits de grand chemin. »

Corbeau a posé les yeux sur moi et a éclaté de rire. Je lui ai rendu son regard et j'ai ri aussi. Au bout d'une minute, il a déclaré : « Il n'y avait personne dans ce carrosse. » Il paraissait déconcerté.

« Quand est-ce que t'as pu voir ça ?

— Je crois que je sais ce qui se passe. Viens. Faut qu'on se grouille. Retrouve ta jument. »

Je l'ai retrouvée. Elle était trop bête pour me garder rancune. En revanche son cheval l'a promené un moment, tournant la tête en arrière comme s'il pensait : Ça, mon gaillard, tu peux courir pour remettre ton derche sur mon dos. Le petit jeu a duré un certain temps. J'y ai mis fin en venant à pas de loup bloquer l'animal par l'autre côté.

L'incident nous avait fait perdre une bonne demi-heure en piétinements.

Le grand vaisseau noir était engagé dans le chenal depuis une demi-heure environ quand on est arrivés au port. L'espace d'une minute, j'ai cru que Corbeau allait réduire son étalon en bouillie pour appâter le poisson. Mais il s'est contenté de mettre pied à terre et de contempler la mer, planté sur le quai. Quand un autochtone partait à ronchonner qu'on gênait le passage, il lui décochait un de ses regards qui calmait les humeurs et incitait à presser le pas.

Il avait récupéré sa force de persuasion, d'où qu'elle vienne. Et pourtant ce n'étaient pas des enfants de chœur qui travaillaient ici, sur les quais.

Le vaisseau noir s'est évanoui dans la brume de mer. Frissonnant, Corbeau est revenu à la réalité du port, son vacarme et ses odeurs de poisson.

« Bien, je suppose qu'on va devoir vendre les chevaux et trouver un navire en partance pour Béryl.

— Attends, minute, mon pote. La coupe est pleine. Faut revenir à la raison. T'as l'intention de descendre au bout du monde ? Regarde autour de toi. On est à Opale. Depuis que je te connais, je t'entends dire qu'un jour t'iras dans cette foutue ville pour retrouver tes gosses. Eh ben, ouvre les yeux ! On y est. T'as plus qu'à t'y mettre. »

Ce type était mon ami. Mais il avait du mal à s'accrocher. Avant d'être Corbeau, il était Choucas et, avant d'être Choucas, il était Corbeau. Et parfois on le sentait redevenir encore quelqu'un d'autre, celui qu'il était jadis avant d'être Corbeau. Je ne sais pas qui au juste, mais en tout cas quelqu'un de la haute, originaire d'Opale et qui avait abandonné deux gosses, des jumeaux, pour se joindre à Toubib et sa bande et remonter vers le nord et les combats du Forsberg.

Il a laissé ces gamins aux bons soins du destin. Par la suite, il s'est torturé parce qu'il ignorait ce qu'ils étaient devenus, parce qu'il ne valait pas une merde en tant que père. Moi, je trouvais qu'il était grand temps qu'il en finisse avec cette histoire.

Il y a réfléchi longuement. Il scrutait sans cesse la côte à l'est, comme si la réponse pouvait s'y trouver. Ce que je voyais quand je regardais là-bas aussi, c'étaient les maisons des riches au sommet de la falaise, dominant la mer. J'avais toujours suspecté qu'il était autrefois l'un d'eux.

« Peut-être quand on repassera par ici, a-t-il déclaré enfin. Quand on remontera vers le nord.

— Sûr. » Des conneries, oui.

Il m'a entendu réfléchir. Il a paru se ratatiner en lui-même. Il a évité mon regard.

Le meilleur navire qu'on a trouvé en partance pour Béryl était une espèce de nef ventrue dont l'appareillage était prévu le surlendemain. Rien qu'à le voir, j'étais malade.

Corbeau est reparti à picoler ce soir-là et s'est pris une biture bien que je n'aie plus dit un mot sur ses gosses. Je crois qu'il m'entendait penser. Ou qu'il s'entendait lui-même, ce qui était pire.

Je me suis levé de bonne heure. Corbeau se traînerait sa gueule de bois toute la journée. Il faisait partie de ces vieux jetons qui vous soutiennent qu'ils n'en avaient jamais quand ils étaient jeunes. Je suis sorti faire un tour.

J’ai bien fait. Je ne me suis pas perdu. La ville s’était ouverte à tant de gens d’origines diverses, depuis deux générations qu’elle appartenait à l’Empire, que je trouvais presque partout quelqu’un maîtrisant une des langues que je connaissais.

Il y a plus marrant que mener l’enquête sur le passé d’un ami. De toute façon, je n’ai pas appris grand-chose. J’avais du mal à trouver des gens qui se souvenaient de quoi que ce soit et, quand c’était le cas, ils me racontaient des contes à dormir debout. Les bonnes histoires boursouflent toujours avec le temps. Mais je crois que j’ai réussi à tirer quelques informations de tout ce fatras.

Il y a longtemps, un individu dénommé le Boiteux gouvernait la province à laquelle était rattachée Opale. Ce Boiteux était l’un des Dix qui étaient Asservis originels, ces redoutables sorciers morts-vivants, champions de la Dame. On les appelait Asservis car, grands scélérats en leur temps, ils avaient été matés par une force plus puissante et malfaisante encore.

Celui-ci, le Boiteux, était le gouverneur le plus pourri et corrompu qu’on peut imaginer.

J’ai connu le lascar par la suite. Il était venu aux Tumulus pour la dernière grande bataille, où il avait laissé sa peau. Tout ce que je peux en dire, c’est que personne sur ce vaste monde n’a versé une larme quand il s’est fait liquider. De tous les Asservis, c’était lui le plus dément et le plus mauvais.

Bref, il tenait les rênes d’Opale et, avec ses sbires, il pillait la province, raflant jusqu’aux viatiques des morts. Un certain baronnet Corvo, dont la famille s’était ralliée à l’Empire dès ses débuts, a été affecté à un poste quelque part et il est parti assumer ses fonctions. Pendant son absence, son épouse, plus âgée que lui, en a profité pour intriguer auprès du Boiteux et de sa clique. Au point qu’à cause d’elle la famille du baronnet a été spoliée de la plupart de ses titres et lettres de noblesse, ainsi que de tous ses biens. Elle s’est arrangée pour envoyer derrière les barreaux les oncles, les cousins et les frères, pour qu’ils soient exécutés et leurs biens confisqués.

Je n’ai pas pu découvrir grand-chose d’autre à son sujet. Il s’était agi d’un mariage arrangé, totalement dénué d’amour. J’ai cru comprendre qu’il avait été décidé pour mettre fin à une querelle qui perdurait depuis des siècles. Ça n’avait pas marché.

Elle avait fait le ménage et liquidé la famille de Corbeau Ensuite c’est lui qui l’a tuée, elle et toute sa bande, à l’exception du Boiteux. Peut-être qu’il

aurait pu tout récupérer s'il l'avait voulu. Le Boiteux n'avait jamais été en très bons termes avec la Dame. Mais Corbeau a trouvé Chérie, la Rose Blanche, qui est devenue l'ennemie mortelle de la Dame…

J'avais réalisé du bon boulot d'enquête, si je puis me permettre. Même si je n'avais rien trouvé sur les gosses de Corbeau. Je n'ai croisé que deux personnes qui se souvenaient qu'il en avait eu. Ils ignoraient ce qu'ils étaient devenus. Tout le monde s'en fichait, apparemment.

On a vendu les chevaux. Ils n'ont pas rapporté assez. Ils étaient en piteux état après le train d'enfer auquel on les avait menés pendant notre cavalcade vers le sud. Corbeau avait une sale gueule de bois et n'était pas d'humeur à marchander. Mais je devenais plus courageux en vieillissant.

Je lui ai demandé : « À quoi sert de courir après Toubib jusqu'à perpète ? D'autant que, la dernière fois que tu l'as vu, t'as récolté une flèche. Supposons qu'on le rattrape. Admettons qu'il n'ait pas envie de remettre ça et même qu'il accepte de t'écouter, que veux-tu qu'il change à ce qui s'est passé dans le Nord, quoi que ce soit ? »

Je dois admettre que j'étais franchement sceptique à l'égard de ses allégations. Même s'il avait appris des rudiments de magie noire il y avait longtemps.

Pourrait dire que je le cherchais un peu, je suppose. J'ai ajouté : « J'aurais pensé que t'avais plus important à faire ici, à Opale. »

Il m'a lancé un regard noir. « Je me fous de ce que tu penses, Casier. Occupe-toi de tes oignons.

— C'est mes oignons. C'est moi que t'as entraîné à l'autre bout du monde et que tu finiras peut-être par faire tuer dans un bled dont j'ai jamais entendu parler parce que t'as des problèmes dans ta tête.

— T'es pas un esclave, Casier. Personne ne te met le couteau sous la gorge. »

Je ne pouvais pas décemment répondre que j'avais vis-à-vis de lui une dette d'un genre qu'il était incapable de comprendre. Il m'avait appris à lire et écrire, il m'avait permis de prendre conscience que je valais quelque chose comme être humain, avant sa déchéance récente. Alors j'ai répondu : « Si je te plante là, qui te lavera quand tu te vomiras dessus ? Qui te sortira du pétrin quand t'auras provoqué une bagarre dans une taverne et que tu t'en seras ramassé plein la tronche ? »

Il s'agissait de son exploit de la veille et, sans mon arrivée *in extremis*, il se serait peut-être fait refroidir.

Ce type qui prétendait vouloir sauver le monde.

Il était à cran. Il tenait une épouvantable gueule de bois. Sa hanche lui faisait mal. Tout son corps était meurtri de son avoinée. Mais il n'arrivait pas à m'envoyer balader, même de cette humeur. Il a juste dit : « Je ferai ce que je ferai, Casier, bien ou mal. J'aimerais que tu m'accompagnes. Si tu refuses, je ne t'en voudrai pas.

— Bordel, et que veux-tu que je fasse d'autre de ma vie ? Je n'ai aucune attache.

— Alors pourquoi tu râles ?

— De temps en temps, il me plairait que mes actes aient un peu de sens. »

On s'est installés sur le navire, une nef à céréales qui traversait à vide pour chercher sa cargaison, et on a appareillé pour une région du monde où même Corbeau n'avait jamais mis les pieds. Et, avant qu'on soit rendus bien loin, on a eu la putain de certitude qu'on commettait une erreur. Mais on a décidé de ne pas rentrer à Opale à pied quand le capitaine du navire a refusé de faire demi-tour.

Pour tout dire, le voyage avait plutôt bien débuté. C'est quand ils ont largué les amarres que ça s'est dégradé.

Un grain nous a surpris à mi-parcours. Théoriquement, nous n'avions rien à redouter de cette période de l'année. « Ça ne souffle jamais en cette saison », nous a assuré le bosco alors que le vent déchirait une voile que les gabiers n'avaient pas ramenée à temps. Pendant quatre jours, ça a continué de ne pas souffler en cette saison. Ce qui fait qu'on avait encore pris quatre jours dans la vue quand on a accosté à Béryl.

Je n'ai pas regardé en arrière. Ce que j'avais pu penser de Corbeau et de ses obligations vis-à-vis de ses gosses n'était plus d'à-propos. Ils se trouvaient de l'autre côté de la grande mare et j'étais guéri de mon envie d'être marin. Si Corbeau m'avait déclaré soudain qu'il changeait d'avis et comptait sur moi pour faire demi-tour et régler ses vieux comptes, je lui aurais dit de se gratter le nez avec le coude.

La troupe qu'on poursuivait avait laissé une piste évidente. Le pote de Corbeau avait traversé Béryl comme un éclair tonnant, se prétendant un légat impérial en route pour une mystérieuse mission. « Toubib a le feu aux fesses maintenant, a dit Corbeau. La poursuite sera longue. »

Je l’ai regardé, mais j’ai ravalé mon commentaire.

On a acheté des chevaux et du matériel pour le voyage. Quand on a franchi ce que les autochtones appelaient la porte de Camelote, on avait sept jours de retard. Corbeau est parti comme s’il avait l’intention de les rattraper le lendemain matin.

XVI

Au cœur du continent, bien à l'est des Tumulus, d'Aviron, de la Tour et d'Opale, au-delà de Seigneurie et même de ces reliefs désolés baptisés pays du Vent se trouve la vaste contrée inhospitalière, aride et étrange qui porte le nom de plaine de la Peur. Ce nom ne lui a pas échu par hasard. C'est un pays sans pitié pour les hommes. Ils y sont rarement les bienvenus.

Au cœur de la plaine de la Peur s'étend une aire stérile. Au centre de cette aire se dresse un arbre noueux, vieux comme la moitié de l'éternité. Cet arbre est le géniteur de l'arbuste posté comme sentinelle aux Tumulus.

Les quelques nomades endurcis et primitifs qui vivent dans la plaine de la Peur l'appellent le Vieil Arbre Ancêtre et le vénèrent comme un dieu. Et, divin, cet arbre l'est, du moins il s'en approche de si près qu'on peut le considérer comme tel. Mais il s'agit d'un dieu aux pouvoirs circonscrits.

Le Vieil Arbre Ancêtre cliquetait de toutes ses branches. S'il avait été humain, il aurait hurlé de rage. Avec un long, long délai, son rejeton lui avait communiqué des informations sur ses défaillances face au monstre fouisseur, à la tête déterrée et à la démence meurtrière de l'homme d'osier.

La colère de l'arbre n'était pas seulement suscitée par la lenteur de réaction de son fils. Elle découlait surtout de sa propre impotence et de l'effroi que les nouvelles lui inspiraient.

Un vieux démon avait été enseveli à jamais et le monde, soulagé, était revenu à de moindres soucis. Mais le mal n'avait pas manqué sa chance. Il était déjà de retour en lice. Il se déplaçait librement, débridé, sans opposant et manifestement décidé à dévaster le monde qu'il haïssait.

L'arbre était un dieu. À l'aide des indices les plus ténus, il pouvait discerner les formes des avenirs potentiels. Or l'avenir qu'il distinguait ressemblait à une terre ravagée, gorgée de sang et de terreur.

La défaite de son rejeton présageait peut-être une faillite plus grave : celle de la foi qu'on plaçait en lui.

Quand son accès de rage s'est tari, il a dépêché ses créatures, les pierres parlantes, aux confins les plus éloignés, les plus secrets et obscurs de la plaine, afin de transmettre son appel à l'Assemblée des Gents, le parlement

des quarante étranges espèces douées de raison qui habitaient cette partie du monde la plus singulière qui soit.

Le Vieil Arbre Ancêtre était incapable de se déplacer lui-même tout autant que d'exercer son pouvoir au-delà d'une certaine limite, mais il pouvait dépêcher des légats et des combattants à sa place.

XVII

Le vieil homme tenait à peine en selle quand il est arrivé à Seigneurie. Il avait mené une vie sédentaire. Il n'avait que sa volonté et ses arts occultes pour faire face aux aléas du voyage et à ses propres limites physiques.

Sa volonté et sa science n'étaient pas négligeables, mais ni l'une ni l'autre n'étaient infaillibles ou inépuisables.

Il a appris qu'il ne comptait plus désormais que cinq jours de retard sur ceux qu'il suivait. La Rose Blanche et son groupe ne se pressaient pas et pouvaient sans problème éviter les autorités impériales. À son grand dam, il s'est vu contraint de prendre deux jours de repos. Mais cet investissement de temps paierait des dividendes en fin de parcours, il en avait la certitude.

Il a quitté Seigneurie avec un cheval et une mule de bât choisis pour leur endurance et leur vigueur plutôt que leur rapidité et leur élégance. Le long tronçon de l'étape suivante l'amènerait dans le pays du Vent, une contrée de triste renom. Il ne souhaitait pas s'y attarder.

Traversant les hameaux de plus en plus petits, pauvres et espacés qui précédaient le pays du Vent, il a appris qu'il gagnait du temps rapidement – si combler un retard de quatre jours en autant de semaines peut être qualifié de rapide.

Il est entré dans le territoire inhabité sans guère espérer un succès à brève échéance. Il n'y avait pas de routes bien tracées ou permanentes dans le pays du Vent, une région que même l'Empire avait ignorée, la jugeant dénuée d'intérêt. Il allait devoir ralentir et employer son talent pour trouver la piste.

Quoique… Il connaissait leur destination. Pourquoi s'inquiéter de leur parcours ? Pourquoi ne pas sortir au plus direct du pays ? S'il continuait à marche forcée, il les devancerait peut-être.

Il avait franchi les trois quarts de la zone la plus désolée, un massif de rocailles arides et érodées. Il avait établi son bivouac, pris un repas et s'était étendu pour regarder poindre les étoiles. D'habitude, il s'endormait en un

rien de temps, mais ce soir-là quelque chose le titillait en périphérie de sa conscience. Il lui a fallu un moment pour cerner ce que c'était.

Pour la première fois depuis son entrée dans le pays du Vent, il n'était pas le seul dans le champ de conscience ouvert à l'inspection instinctive de sa perception suprasensible. Il y avait un groupe quelque part à l'est, à un kilomètre et demi environ.

Et une créature se déplaçait dans la nuit, une créature immense, dangereuse et étrange qui voguait en altitude, en chasse.

Il a poussé l'exploration mentale vers l'est, précautionneusement.

Eux ! Ceux qu'il suivait ! Et en état d'alerte, aussi inquiets que lui. Persuadés qu'un événement allait se produire.

Il a immédiatement réintégré le monde tangible et entrepris de lever le camp. Il bougonnait, pestait contre sa fatigue et ses douleurs qui ne le quittaient pas. Il a continué de sonder la nuit à la recherche de cette présence en chasse. Elle venait, repartait, lentement, cherchait toujours. Bien. Il aurait peut-être le temps.

Voyager de nuit s'avérait moins facile qu'il ne l'aurait cru. Et il y avait cette chose, là-haut, qui paraissait l'avoir repéré à plusieurs reprises en dépit de ses efforts pour se fondre au terrain rocailleux. Elle inspirait une terreur permanente à ses bêtes qui, du coup, progressaient avec une lenteur douloureuse.

À l'approche de l'aube, franchissant une crête effilée comme une lame, il a découvert le campement de ceux qu'il suivait au creux d'une gorge à ses pieds. Il s'est engagé dans la descente, la gorge nouée. Les bêtes regimbaient davantage à chaque minute.

Une grande ombre s'est déversée sur lui et a continué de se répandre au-devant. Il a levé les yeux. Quelque chose de trois cents mètres de long piquait vers le camp de ceux qu'il allait rejoindre.

Son cri a rompu le silence minéral : « Attendez ! »

Il anticipait à chacun de ses pas la morsure des pointes de flèche. Ou alors ce serait la pression écrasante, l'étreinte nauséabonde d'un tentacule de la baleine de vent. Mais aucune de ces menaces n'a pris corps.

Un grand escogriffe mince s'est campé en travers de son chemin. Il avait les prunelles aussi noires et dures que des éclats d'obsidienne. Quelque part derrière lui, un autre homme s'est exclamé : « Ça alors ! C'est Bomanz, le sorcier qu'avait soi-disant été bouffé par le dragon des Tumulus. »

XVIII

Un serpent de feu sinuait vers le sud, dévorant châteaux, bourgs et villes, s'élargissant tout en fractionnant sa traîne. Il laissait derrière lui une trace noir et rouge, de suie et de sang.

Saigne-Crapaud le Chien et l'homme d'osier composaient les crocs mortels de ce serpent.

Même l'homme d'osier connaissait des limites physiques. Et des moments de lucidité. Après avoir puni la ville de Roseraie dans un accès de déraison, il s'est rendu compte que ni lui ni ses soldats ne survivraient longtemps à ce rythme. Et d'ailleurs, si ses rangs comptaient des pertes, il fallait en accuser le traitement qu'il leur infligeait plus que les actions ennemies.

Il a campé aux abords de la ville en ruine plusieurs jours pour reprendre des forces, jusqu'à ce que des désertions massives de soldats chargés de butin le persuadent que ce repos avait assez duré.

Cinq mille hommes l'ont suivi dans sa marche vers Charme.

La Tour était close hermétiquement. On l'avait reconnu. On ne voulait pas qu'il entre. On l'a traité de rebelle, de traître, de fou, de rebut et pire. On s'est moqué de lui. *Elle* n'était pas là, mais ses larbins, confiants et arrogants malgré tout, n'ont pas pris peur.

Ils ont laissé glisser des tortillons d'énergie depuis le sommet des remparts tapissés de sortilèges datant de la construction de la Tour : des lombrics vert pastel, roses ou bleus, qui filaient en ondulant vers les points d'impact pour neutraliser la sorcellerie extérieure. Les sorciers dans la Tour n'étaient pas plus compétents que leur adversaire, mais ils avaient l'avantage d'exercer leur art à l'abri de défenses érigées par un illustre d'entre leurs prédécesseurs.

L'homme d'osier a tempêté rageusement et a fini par s'épuiser. Ses efforts les plus efficaces n'ont servi qu'à inscrire des marques pareilles à des égratignures sur la paroi de la Tour.

Ils l'ont raillé, injurié, ces sots barricadés, mais au bout de quelques jours ils se sont lassés de ce jeu. Agacés par sa ténacité, ils ont commencé à le

prendre pour cible. Avec des projectiles incendiaires.

Il s'est reculé hors de portée.

Ses troupes ne le croyaient plus quand il affirmait que la Dame avait perdu ses pouvoirs. Si tel était le cas, pourquoi ses capitaines résistaient-ils avec autant d'obstination ?

Sans doute était-il vrai qu'elle ne se trouvait pas dans la Tour. En ce cas, elle pouvait revenir n'importe quand, rappelée à l'aide. Alors il ne ferait pas bon s'être rangé dans le camp de l'homme d'osier.

Son armée s'est mise à s'évaporer. Des compagnies entières disparaissaient. Il lui restait moins de deux mille soldats quand ses sorciers ont enfin ouvert une brèche dans la porte de la Tour. Ils sont entrés à l'intérieur en traînant les pieds et leur pessimisme s'est vu justifié. La plupart d'entre eux avaient péri dans les pièges de la Tour quand leur maître s'est aventuré sur leurs traces.

Il a failli connaître le même sort.

Il a battu en retraite précipitamment, s'est roulé par terre pour étouffer les flammes qui le mordaient. Une grêle de pierres s'est abattue depuis les créneaux, menaçant de l'écraser. Mais il a pu s'échapper, assez vite pour retenir les quelques centaines de soldats encore à ses ordres qui s'apprêtaient à fuir.

Saigne-Crapaud le Chien était resté en arrière. Il a décidé de battre en retraite après l'humiliation. Proférant un juron à chaque pas, l'homme d'osier l'a suivi.

Recourant à leur sorcellerie, les défenseurs de la Tour ont fait en sorte que leurs rires lui tintent aux oreilles pendant des jours.

Les villes entre Charme et la mer ont payé, et Opale doublement. L'homme d'osier a sévi si cruellement qu'il s'est écoulé six jours avant qu'un capitaine intrépide entre au port de la cité en ruine pour inspecter le désastre.

La rage de l'homme d'osier se nourrissait de sa frustration. Le destin semblait s'acharner à contrecarrer sa vengeance. En dépit de ses efforts inlassables, frénétiques, il ne gagnait pas de terrain – sauf dans le domaine de la folie, mais il ne s'en rendait pas compte.

À Béryl, il a dû affronter une sorcellerie presque aussi puissante que celle de la Tour. Les défenseurs de la ville ont préféré livrer un combat féroce plutôt que de courber la tête.

Sa furie, sa démence, alors, ont effrayé jusqu'à Saigne-Crapaud le Chien.

XIX

Tully s'est assis sur un tronc et s'est gratté, les yeux vaguement tournés dans la direction de l'arbre. Il ne regardait sûrement rien du tout, pensait Smed. Il repartait à s'apitoyer sur lui-même. Ou continuait.

« Chiasserie », a grommelé Tully. Puis : « Oh, et puis mon cul !

— Quoi ?

— Je disais mon cul. J'en ai ma claque. On rentre à la maison.

— Non mais, écoutez-le. Et qu'est-ce que tu fais des baraques de luxe, des chevaux de luxe, des poules de luxe et de la vie pépère pour le restant de nos jours ?

— On se met tout ça où je pense. On a passé ici tout ce printemps à la con, on en est à la moitié de l'été, et tout ça pour des nèfles. Je resterai une épave du Nord toute ma vie. J'ai juste pris la grosse tête un moment et j'ai cru que je pouvais péter plus haut que mes fesses. »

Smed a regardé l'arbre. Timmy Locan se trouvait là-bas. Il lançait des bouts de bois, un exercice machinal dont il ne se lassait pas. Aujourd'hui il jouait avec le feu et s'avançait plus près que jamais, récupérait les branches éparses tombées trop loin du but et les ajoutait au bûcher dressé autour de l'arbre C'était moins de travail que glaner du bois mort dans la forêt. Les alentours étaient maintenant mieux ratissés qu'un parc.

Smed estimait qu'ils pourraient bouter le feu n'importe quand. Le monceau s'élevait jusqu'à quatre mètres cinquante par endroits et masquait entièrement l'arbre.

Que manigançait Tully ? Cet accès de défaitisme pleurnichard collait à son attitude depuis leur séjour sur l'île, mais il survenait néanmoins à un moment suspect. « On peut mettre le feu quand on voudra, maintenant. Pourquoi ne pas au moins essayer ?

— Mon cul. Ça marchera pas et tu le sais. Ou, si t'y crois, c'est que tu te mens.

— Si tu veux rentrer à la maison, vas-y. Moi, je reste dans le coin pour voir ce que ça va donner.

— J'ai dit *on* rentre à la maison. Nous tous. »

Bien, s'est dit Smed. Tully cherchait vraiment à ce que ça s'envenime. « On parie que tu finis à une voix contre trois, cousin ? Tu veux y aller ? vas-y. Personne ne te retiendra. »

Tully a affiché un air bravache, comme s'il se prenait pour une espèce de général.

« Arrête ton char, Tully. J'suis pas un génie, mais faut pas non plus me prendre pour un nigaud fini. »

Tully a attendu un instant de trop avant de répliquer : « Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— L'autre nuit, quand t'as eu les foies et que tu t'es jeté dans le fleuve sans nous attendre. Ça m'a remis en mémoire toutes les occasions où tu m'avais laissé en plan par le passé. Tu ne m'auras pas ce coup-ci, Tully. Tu ne ficheras pas le camp avec la pointe en laissant le vieux Smed planté comme un poireau. »

Tully est parti à protester, à jurer que jamais pareille idée ne lui avait traversé l'esprit. Smed regardait Timmy Locan lancer ses morceaux de bois. Il ignorait Tully. Un moment plus tard, il a aperçu Poisson qui arrivait de la direction de la ville. Le vieil homme portait quelque chose sur son épaule. Smed ne parvenait pas à distinguer quoi. Il espérait qu'il s'agissait d'un cerf nain, comme celui que le trappeur leur avait ramené deux semaines auparavant. Ils avaient fait bombance, ce jour-là.

Timmy a vu Poisson, lui aussi. Il s'est désintéressé de son bois et s'est avancé vers lui.

Ce n'était pas un cerf que portait Poisson, mais une sorte de ballot qui a cliqueté quand il l'a laissé tomber devant le tronc. Il a déclaré : « Y a plus d'odeur là-bas. J'ai décidé d'aller jeter un œil. » Il a ouvert son ballot, une couverture râpée dont il avait noué les coins. « Les types n'ont pas pris le temps de piller avant de repartir. »

Smed a laissé échapper un halètement. La couverture contenait des kilos de pièces de monnaie, dont certaines d'or, mais aussi des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles, des broches et des colliers, parfois sertis de pierres précieuses. Il n'avait jamais vu autant de richesse en une fois.

« Il y en a sans doute bien davantage à ramasser, a dit Poisson. J'ai seulement glané ce que je trouvais sans me fouler et je suis parti quand le paquet a commencé à devenir trop lourd. »

Smed a dévisagé Tully. « Et tu voulais te barrer parce que l'affaire était soi-disant un fiasco. »

Tully gardait les yeux rivés sur le butin, impressionné. Puis son expression s'est faite soupçonneuse et Smed a deviné qu'il se demandait si Poisson avait caché les plus belles pièces pour les récupérer plus tard. Une logique à la Tully – et pas d'une grande finesse.

Si Poisson avait voulu jouer solo, il aurait mis en sûreté la totalité de son butin et n'aurait rien dit. Personne n'aurait rien su. Il était le seul à s'être intéressé à la ville. Les autres auraient préféré ne rien savoir de ce qui s'y était produit.

« De quoi parles-tu ? » a demandé Poisson en dévisageant alternativement Tully et Smed.

Smed a répondu : « Monsieur se plaignait que notre affaire se résumait à un gros fiasco, il disait qu'il en avait marre et qu'il voulait qu'on rentre à la maison. Mais regarde ça. Même si ça foire avec l'arbre, on gagne le gros lot comme pillards. Je pourrais vivre à l'aise pendant un moment avec une part de ce pactole. »

Poisson a détourné son regard de Tully pour le poser sur Smed, puis il a observé Tully de nouveau. Il a dit : « Je vois. » Et peut-être était-ce vrai. Ce vieux bonhomme n'était pas tombé de la dernière pluie.

Il a repris : « Timmy, toi qui as l'œil pour ce genre de choses, tu veux bien nous partager ça en lots égaux ?

— Sûr. » Timmy s'est assis et a plongé les doigts dans les pièces en riant. « Il y a un bijou que vous tenez absolument à empocher ? » Personne ne convoitait rien de particulier. Effectivement, Timmy avait l'œil. Même Tully n'a rien trouvé à redire au partage.

« C'est sûr qu'il en reste pas mal, là-bas. Sans parler des quantités d'acier qu'on pourrait nettoyer et revendre au poids si on revenait avec un chariot pour le transporter. »

Quand ils ont eu empaqueté leur part, Tully et Pépé le Poisson sont repartis vers la ville. Smed n'avait aucune envie de s'approcher de ces lieux sinistres, mais il a estimé qu'il avait intérêt à suivre le mouvement pour maintenir Tully dans le droit chemin. Timmy a décidé de ne pas y aller du tout. Il continuerait à grossir son tas de bois.

Écumer la ville leur a pris dix jours entiers, en comptant le temps passé à nettoyer les armes et autres gros objets de valeur, ainsi qu'à les emballer pour les protéger et enfin à les entasser dans une cache où ils les récupéreraient plus tard. Ils sont revenus avec suffisamment d'argent, de bijoux et de babioles pour se charger chacun lourdement.

Même Tully paraissait satisfait. Pour l'heure.

Un soir, pourtant, il a lancé : « Vous savez ce qui me chiffonne ? Comment se fait-il que personne, dans toute la putain de ville d'Aviron, n'a eu la même idée que moi ? J'aurais parié mes grelots qu'au bout de si longtemps les prétendants à vouloir faucher cette foutue pointe auraient pullulé.

— Moi, je me demande pourquoi personne n'est venu voir ce qu'est devenue la garnison », a grommelé Pépé le Poisson.

Nul n'avait d'explication à avancer. Les questions restaient là, un peu comme des charognes trop nauséabondes pour qu'on les ignore et trop grosses pour qu'on les repousse du pied.

« M'est avis, a déclaré Poisson, qu'il est temps de flanquer le feu et de voir si ça marche ou non. Ce tas de bois sera bientôt si haut que Timmy ne pourra plus rien lancer à son sommet. »

Smed s'est rendu compte qu'il rechignait à passer à l'étape suivante. Tully ne paraissait pas brûler d'impatience non plus. Mais Timmy s'est fendu d'un sourire d'une oreille à l'autre. Il était plus qu'à point.

Tully s'est penché et a glissé à Smed : « Ce n'est pas le premier foyer que ce petit con allume. Il est pyromane sur les bords.

— C'est le jour rêvé, a dit Poisson. Petite brise pour attiser le feu. Journée chaude et ensoleillée : on sait que c'est dans ces conditions que l'arbre dort le plus profondément. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est regarder dans notre culotte pour voir si on a les couilles et se jeter à l'eau. »

Ils ont échangé des regards un moment. Pour finir, Smed a dit « D'accord » et il s'est levé. Il a préparé un fagot : sa contribution au lancer incendiaire. Poisson et Timmy ont confectionné le leur. Tully s'est résolu à les imiter.

Ils ont allumé leur fagot au fond du trou qu'avait creusé le monstre, puis se sont précipités dehors et ont foncé vers le bûcher au pas de charge, le vent dans le dos. Ils ont propulsé leur flambeau. Celui de Tully, expédié de trop loin, est tombé trop court, mais ça n'a pas porté à conséquence.

Ils ont couru comme des fous, Smed, Timmy et Poisson en ligne droite, Tully en zigzag.

Ils ont eu le temps de gagner le couvert de la végétation avant que l'arbre se réveille.

À ce moment-là, le feu avait déjà pris des proportions infernales.

Des éclairs bleutés ont fouaillé l'air ici et là, au petit bonheur. Mais ils ont vite cessé.

Smed, accroupi, sentait la chaleur depuis son poste d'observation. C'était un brasier de tous les diables. Mais il n'était pas impressionné. Ce qu'il éprouvait surtout, c'était de la tristesse.

La combustion s'est poursuivie le restant de la journée. À minuit, Timmy, parti en reconnaissance, leur a annoncé qu'il restait encore beaucoup de charbons ardents sous les cendres et qu'il n'avait pas pu s'approcher.

Le lendemain matin, ils sont tous allés voir. Smed n'en est pas revenu : l'arbre était toujours debout. Son écorce était calcinée, il n'avait plus de feuilles, mais il se dressait toujours là, avec sa pointe d'argent luisant d'un éclat mauvais à hauteur d'yeux. Et il ne réagissait pas à leur présence, même quand ils pénétraient dans le périmètre naguère interdit.

Il aurait fallu s'approcher encore davantage. La fournaise couvait sous les cendres. Ils sont allés puiser de l'eau dans le fleuve et se sont ouvert un chemin dans les braises. Timmy Locan s'est porté volontaire pour manier le pied-de-biche et extirper la pointe.

« Je n'y crois pas, a balbutié Tully comme Timmy s'arc-boutait sur son outil, toujours sans aucune réaction de l'arbre. Ça me scie, bordel. On est en train de réussir ! »

Timmy grognait, ahanait, jurait, mais sans obtenir de résultat. « Cette foutue saloperie refuse de venir !… Ah !»

La pointe, soudain libérée, a jailli de l'écorce. Timmy l'a saisie au vol par réflexe et l'a serrée dans son poing gauche un instant.

Puis il l'a relâchée en poussant un hurlement. « Oh, merde, c'est brûlant, vérole ! » Il a trépigné, pleuré, plongé la main dans le dernier seau encore rempli d'eau. Sa paume rougie commençait à cloquer.

Poisson a saisi une pelle et a sorti la pointe des cendres. « Ôte ta main de là, Timmy. Je vais y mettre la pointe.

— Ma main…

— L'eau ne vaut rien pour les brûlures graves, de toute façon. Retourne au camp. Je t'appliquerai un onguent qui te soulagera bien mieux. »

Timmy a sorti sa main. Poisson a laissé tomber la pointe. L'eau a chuinté, bouillonné. « Tu portes le seau, Smed, a dit Poisson.

— Je crois qu'on a intérêt à ficher le camp, est intervenu Tully. J'ai l'impression qu'il commence à se réveiller. »

Ça n'avait rien de flagrant dans le contre-jour, mais il semblait que de minuscules paillettes de bleu se formaient à l'extrémité des plus petites brindilles survivantes.

« La pointe ne diffuse plus de chaleur au cœur du bois. Cassons-nous », a dit Poisson. Mais les autres n'étaient déjà plus que dos, jambes tricotantes et coudes en train de pomper.

Smed a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule avant de plonger dans les bois. À cet instant, l'arbre a lâché une violente décharge à l'aveuglette. L'éclair l'a ébloui. Des nuages de cendres ont moutonné. La douleur, la déception et… la peine ? de l'arbre se sont abattues sur lui comme une pluie douce et triste. Des larmes ont roulé sur ses joues, son cœur s'est étreint de remords.

Pépé le Poisson, hors d'haleine, est arrivé au campement une tête devant Tully, visiblement vexé de s'être laissé doubler par un vieux. « Il reste encore pas mal de temps avant la nuit, a fait Poisson. Je propose qu'on taille la route. Timmy, montre-moi ta main. »

Smed a regardé par-dessus l'épaule du vieil homme. La main de Timmy avait très sale allure. C'est ce que Poisson a estimé aussi. Il l'a examinée, a froncé les sourcils, l'a regardée de nouveau en grommelant. « L'onguent ne suffira pas. Je vais cueillir des plantes pour un cataplasme. Le truc devait être plus chaud que j'imaginais.

— Je douille comme c'est pas permis, a dit Timmy, l'œil toujours vitreux.

— Le cataplasme te soulagera. Smed, quand tu sortiras la pointe de ce seau, n'y touche pas. Dépose-la sur cette vieille couverture. Puis enveloppe-la. Il vaut mieux éviter tout contact, à mon avis.

— Allons bon, et pourquoi donc ? a demandé Tully.

— Parce qu'elle a brûlé Timmy plus gravement qu'elle aurait dû. Parce que ce truc est chargé à mort de sorcellerie et qu'il vaut mieux ne prendre aucun risque. »

Smed a suivi les conseils de Poisson qui était parti fureter en quête de plantes. Après avoir vidé le seau, il a poussé la pointe sur un recoin sec de la couverture à l'aide d'un bâton. « Hé, Tully ! Vise un peu ça. Elle est encore chaude après tout ce temps dans l'eau. » En approchant la main à trente centimètres du métal, il sentait sa chaleur.

Tully s'est livré à l'expérience. Il s'est troublé. « T'as intérêt à bien l'envelopper, à serrer les liens et à la caler pile au milieu de ton sac.

— Hein ? » Il ne voulait donc pas la porter lui-même, en disposer à tout instant ? Bizarre.

« Tu veux me donner un coup de main, tant que t'es là ? a demandé Tully. Je n'arrive jamais à boucler ce sac tout seul. »

Smed a fini d'envelopper la pointe, s'est approché. Vu le ton, son cousin voulait lui souffler quelque chose à l'oreille.

Tandis qu'ils empaquetaient, rangeaient, roulaient et ficelaient, Tully a murmuré : « J'ai décidé qu'on ne passerait pas aux actes sur le chemin du retour. On aura besoin d'eux encore un moment. On réglera la question plus tard, à un moment ou un autre, en ville. »

Smed a opiné du chef, s'abstenant de révéler qu'il ne passerait pas aux actes du tout et qu'il entendait au contraire veiller à ce que Poisson, Timmy et lui-même obtiennent une part correcte du montant que rapporterait la pointe.

Il se figurait assez bien ce qui trottait dans la tête de Tully. Le lascar ne se contenterait pas du gros lot qui leur était d'ores et déjà acquis. Tully considérait Poisson et Timmy comme de braves mules. Ils porteraient leur part jusqu'à la maison. Une fois en ville, il serait temps de s'en débarrasser.

Smed allait jusqu'à soupçonner que même un partage à deux répugnerait à son cousin.

XX

Notre feu s'est consumé, bientôt réduit à quelques taches rougeoyantes. De temps en temps, une flammèche jaillissait et ondulait un peu, puis mourait. Je regardais les étoiles. Pour la plupart, je les connaissais depuis toujours, mais elles s'étaient bizarrement déplacées dans le ciel. Les constellations étaient chamboulées.

C'était une nuit à étoiles filantes. J'en avais compté sept.

« Mal à l'aise ? » m'a demandé Corbeau. Il contemplait le ciel lui aussi.

Il m'a fait sursauter. Il n'avait pas prononcé un mot depuis le midi. On ne se causait plus guère.

« Inquiet. » J'avais perdu la notion du temps. Je n'avais pas la moindre idée de la distance qu'on avait parcourue ni de notre position sur la carte, sauf que ça faisait une sacrée trotte au sud de chez nous.

« Et tu te demandes ce que tu fiches ici, je parie.

— Non. J'ai ma petite idée là-dessus. Ce qui m'embête, c'est qu'on soit partout obligés de se cacher comme des voleurs. On va finir par se faire traiter comme tels. »

Je n'ai pas ajouté que je n'aimais pas me trouver dans des pays où il était le seul à pouvoir me comprendre. Si quelque chose lui arrivait… Voilà ce qui me faisait gamberger.

Mieux valait ne pas y penser, j'en avais froid dans le dos.

« De toute façon il est trop tard pour faire demi-tour.

— Certains disent qu'il n'est jamais trop tard. » Et allons donc ! Il repensait à ses gosses, maintenant qu'il ne risquait plus de se confronter à eux. Et peut-être commençait-il aussi à se poser des questions sur notre équipée dans l'inconnu.

Elles avaient beau me paraître opaques – et à lui aussi peut-être –, des émotions fortes le poussaient à agir. Elles avaient le parfum de Chérie, même s'il ne parlait jamais d'elle. Un monstre de culpabilité vivait perché sur ses épaules et battait des ailes, poussait des cris et lui donnait des coups de bec dans les oreilles et les yeux. D'une certaine façon, il comptait réduire cette créature au silence en rejoignant son pote Toubib et en l'informant des événements des Tumulus.

À mon avis, ça n'avait pas de sens. Mais rares sont les gens qui optent pour ce qui tombe sous le sens, la plupart du temps.

Sa détermination commençait à flancher, peut-être. C'est une chose que de se lancer aux trousses d'un type en pensant le rejoindre après quelques semaines et quelques centaines de kilomètres, et c'en est une autre que de suivre sa trace pendant des mois et des mois, en avalant des milliers de kilomètres. Personne n'est de taille à subir sans répit une épreuve pareille. La route finit par corroder les volontés d'acier.

Un peu de cette lassitude a filtré quand il a dit : « Toubib nous a repris du terrain. Il n'a pas besoin d'être aussi vigilant que nous. Je ne sais pas comment, mais il faut qu'on force l'allure. Sans quoi on va lui courir après jusqu'au bout du monde sans jamais le rattraper. »

Bordel. Il parlait à son bonnet, pas à moi. Il essayait de retrouver un peu de cet optimisme perdu en cours de route. Je ne voyais foutre pas comment forcer l'allure. Ou alors en s'asseyant sur toutes les précautions qu'on prenait pour éviter les ennuis avec les autochtones des pays traversés.

On s'imposait un tel train qu'on se tuait à petit feu.

J'ai entraperçu quelque chose au nord. « Là-bas. T'as vu ? C'est ce que je te disais l'autre jour. Des éclairs dans un ciel dégagé. »

Il n'avait rien vu. « Peut-être qu'il y a un orage là-bas.

— Ouvre l'œil un moment. »

Nous avons observé une série d'éclairs si faiblards que leur source devait se trouver loin au-delà de l'horizon. D'habitude, la foudre dévoile au moins le ventre ou la silhouette des nuages.

« Pas un seul nuage, a dit Corbeau. D'ailleurs on n'en a vu aucun depuis des semaines. Et je mets ma main à couper qu'on n'en verra pas tant qu'on traversera cette savane. » Il a regardé un nouvel éclair zébrer le ciel. Il a frissonné. « Je n'aime pas ça, Casier. Je n'aime pas ça du tout.

— Ah ouais ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas. Pas précisément. Mais je ressens ce picotement, cette sensation déplaisante que j'ai eue à Aviron, qui m'a poussé à me lancer dans cette mission sacrée.

— Le monstre des Tumulus ? »

Il a haussé les épaules. « Peut-être. Mais ce serait insensé. Si c'était réellement celui auquel je pensais, il devrait, en toute logique, être occupé à prendre le contrôle de l'Empire et à se protéger contre les quelques Asservis qui rôdent peut-être encore. »

J'avais eu le loisir de réfléchir, depuis le temps, à ce qui avait pu bouger dans les Tumulus et causer un tel impact sur Corbeau. Il n'y avait qu'une réponse envisageable, même si elle paraissait improbable. Ils avaient brûlé son corps et dispersé ses cendres. Mais ils n'avaient pas pu retrouver sa tête.

« Si c'est le Boiteux, on risque de vrais ennuis. La raison n'a jamais dicté ses actes. Enfin, la raison telle qu'on la définit, nous autres mortels. Il a toujours été complètement siphonné. »

Il m'a adressé un regard surpris, puis un petit sourire. « C'est pas de la sciure que t'as entre les deux oreilles, pas vrai, mon gars ? Bien. Alors sers-toi de ces méninges et essaie de deviner pourquoi un sorcier, même cinglé, se lancerait à notre poursuite autour du monde. En supposant contre toute probabilité que le barouf là-bas soit de son fait. »

Je me suis allongé de nouveau pour observer les étoiles filantes. J'en ai compté six de plus, sans vraiment penser au Boiteux parce que cette idée ne méritait pas d'être prise au sérieux. Le Boiteux n'adorait pas Corbeau, mais il ne lui en voulait certainement pas au point de le pourchasser non plus. Cinglé ou non.

« Entre le marteau et l'enclume. » Les mots m'ont pour ainsi dire échappé.

« Quoi ?

— Rabaisse d'un cran ton ego, frère Corvus. Ce n'est pas après nous qu'il en a. Si c'est lui.

— Eh ? » Ses yeux se sont rétrécis en deux fentes soupçonneuses. Ça donnait à son visage aquilin un air plus prédateur que jamais. Je n'avais pas pu m'empêcher de prononcer son nom de famille.

« Il poursuit la même chose que nous. La Compagnie noire.

— Ça n'a pas de sens non plus, Casier.

— Ça, tu l'as dit. Mais c'est la seule explication qui tient debout. Tout bonnement, tu ne vois pas le monde comme un Asservi. T'as une bonne dose de cynisme, mais pour toi les gens restent des êtres humains. Eux, les Asservis, ne voient pas les choses du même œil. Pour eux les personnes ne sont que des outils et des esclaves, des objets vivants qu'on utilise et qu'on jette. À l'exception d'une qui était si puissante qu'elle avait fait d'eux ses larbins à *elle*. Or il se trouve qu'elle voyage en compagnie de ton pote Toubib, pour autant qu'on sache. Je me trompe ? »

Mon idée a fait son effet. Il l'a roulée dans sa tête, examinée sous tous les angles, grommelant et frissonnant comme un chien déféquant des noyaux

de pêche. Au bout d'un moment, il a dit : « Elle a perdu ses pouvoirs, mais elle n'a pas oublié ce qu'elle savait. Et ces connaissances suffiraient pour conquérir la moitié du monde et mater les Dix qui étaient Asservis. Elle ferait une belle prise pour le sorcier qui pourrait lui mettre le grappin dessus.

— Tu m'étonnes… » J'ai fermé les yeux et essayé de dormir. Le sommeil ne m'est pas venu tout de suite.

XXI

Le vieil homme s'est assis doucement. Il faisait chaque geste avec lenteur et mesure. Il était sur la sellette. Il avait cavalé derrière ces gens sur la moitié d'un continent, manquant y laisser sa peau, et pour quoi ?

Pour rien, voilà tout. Pour rien. C'étaient des fous. Il aurait fallu les enfermer pour leur propre sécurité.

La femme l'observait, à vingt pas sur sa gauche. Âgée de vingt-cinq ans à peu près, elle avait les yeux bleus, les cheveux blonds bouclés et mesurait presque un mètre soixante-dix. Elle avait la mâchoire carrée, le fessier massif et des manières si gauches qu'on pouvait se demander s'il y avait quelqu'un derrière ses yeux aqueux. Malgré tout cela, il émanait d'elle une grande sensualité.

Elle était sourde et muette. Elle ne pouvait communiquer qu'au moyen du langage des signes.

C'était elle qui commandait le groupe. C'était elle, Chérie, la Rose Blanche, qui avait mis un terme à la sombre domination de la Dame.

Comment diable était-ce possible ? On avait peine à le croire.

À sa droite un homme l'observait aussi chaleureusement qu'un serpent. Il était grand, mince, couvert de poussière, aussi dur qu'une pierre et tout aussi dépourvu d'humour. Ces jours-ci, il s'habillait de noir, ce qui signifiait sûrement quelque chose, mais qui pouvait dire quoi ? Il ne parlait jamais. Il s'y refusait, tout bonnement. Raison pour laquelle on lui avait donné le nom de Silence.

Il était sorcier lui aussi. Les instruments de son art s'étalaient autour de lui. Comme s'il redoutait un coup d'éclat de leur hôte indésirable.

Les yeux de Silence étaient noirs comme du jais, durs comme du diamant et sympathiques comme la mort.

Misère ! Qu'un homme commette une faute et, quatre cents ans plus tard, on la lui faisait toujours payer.

Trois autres individus se tenaient non loin. Il s'agissait de frères qui portaient leur nom de famille, Torque, à défaut d'un prénom bien défini. Ils avaient donc écopé de sobriquets ridicules : Pied Palmé, Pine d'Âne et

Frère Ours, sauf que Pine d'Âne se muait en Maous quand Chérie se trouvait à portée d'oreille, quand bien même ne pouvait-elle rien entendre.

Tous les quatre la vénéraient. Et il crevait les yeux de tout le monde sauf les siens que le dénommé Silence nourrissait à son égard une inclination toute romantique.

Des fous. Tous autant qu'ils étaient.

Une voix a tonné derrière Bomanz : « Seth Craie ! Quel sale coup est-ce que tu nous mijotes ? » Des gloussements ont suivi.

Avec lassitude, pour la millième fois, il a répondu : « Qu'on m'appelle Bomanz. Je n'utilise plus ce nom de Seth Craie depuis que j'étais gosse. »

Il n'a pas tourné le regard.

Il y avait longtemps, très longtemps que personne ne l'avait appelé Seth Craie. Au moins cent cinquante ans. Il n'avait pas tenu le compte exact des années Un an s'était écoulé depuis qu'on l'avait affranchi du maléfice qui l'avait maintenu dans une sorte de stase atemporelle. Il avait connaissance des années de conflits et d'horreurs – les années de la naissance et de la construction de l'empire de la Dame – mais seulement parce qu'on les lui avait relatées après coup.

Lui, Bomanz ou Seth Craie, était un reliquat vivant d'avant les événements. Un pauvre bougre qui n'avait rien gagné à leur survivre et voulait employer le cadeau inattendu de ces années de sursis à expier la culpabilité qu'il éprouvait pour avoir joué un rôle dans l'éveil et la délivrance de l'ancien démon.

Ces imbéciles ne voulaient pas le croire, bien qu'il ait failli se faire tuer en neutralisant le dragon lors du carnage final dans les Tumulus l'hiver dernier.

Bon sang d'idiots. Tous les dégâts imaginables, il les avait commis en l'espace d'une vie.

Les trois frères sont sortis de quelque part au-devant et se sont mis à l'examiner eux aussi. Donc ce n'était pas l'un d'eux qui avait crié. Mais Bomanz le savait. Deux des trois ne parlaient aucune des langues qu'il connaissait. Le troisième bafouillait un forsbergien si pitoyable qu'il valait mieux qu'il se taise.

Cet abruti qui comprenait un soupçon du vieux forsbergien de Bomanz ne connaissait pas le langage des signes. Comme par hasard. En sorte que toutes les informations qui ne tombaient pas dans l'oreille de Silence, ou

que Chérie ne déchiffrait pas sur ses lèvres, étaient comprises de travers ou perdues.

Seules les pierres communiquaient comme des gens normaux.

Il n'aimait pas parler aux pierres. Converser avec des cailloux avait quelque chose d'aberrant.

L'ennui dans sa situation, c'était que les êtres humains, même fous, étaient les créatures les plus sensées, les plus dignes de confiance de l'équipage.

Pour la première fois de sa vie, s'il voulait avoir la tête dans les nuages, il fallait qu'il la baisse.

Ils s'étaient tous ligués contre lui, au bivouac, dans le pays du Vent. Et ils l'avaient monté de force avec eux sur le dos d'un de ces monstres fabuleux de la plaine de la Peur, une baleine de vent. Le monstre mesurait trois cents mètres de long pour une soixantaine de large. Vu du dessous, on aurait dit le croisement d'un vaisseau méduse et du plus grand requin du monde. Du dessus, où se trouvait Bomanz, le dos large et horizontal évoquait le rêve d'un fumeur d'opium. Comme les forêts hypothétiques qui, dit-on, croissent dans ces immenses cavernes plusieurs kilomètres sous la surface de la terre.

Cette forêt-ci était peuplée d'étranges créatures en nombre suffisant pour animer les pires cauchemars de n'importe qui. Un vrai zoo. Qui plus est, toutes ces bêtes étaient douées de raison.

La baleine de vent avait beau être pressée, elle n'avançait pas vite. Elle luttait contre un vent de face depuis le début du voyage. En outre, le monstre devait régulièrement descendre en rase-mottes pour dévaster quelques centaines d'acres et calmer sa fringale.

La saleté de bestiole puait comme dix ménageries.

Deux drôles de bêtes avaient jeté leur dévolu sur Bomanz et ne le laissaient pas en paix. L'une était un petit singe de pierre pourvu d'une longue queue, à peine plus gros qu'un écureuil. Sa voix haut perchée, nasillarde et crispante, lui rappelait celle de son épouse depuis longtemps morte, quoiqu'il ne comprît pas un mot de ce qu'il disait. L'autre était une timide centaure femelle montée à l'envers, avec le haut du corps humain tourné vers l'arrière. Il trouvait cette partie séduisante, à son grand trouble. Elle paraissait pour sa part intriguée.

Il la surprenait souvent en train de l'observer, cachée derrière les excroissances d'organes indéfinis qui boursouflaient le dos de la baleine.

Pire, il y avait un vautour solitaire doué de parole, une grande gueule qui par malheur connaissait des rudiments de forsbergien. Bomanz ne parvenait pas à se défaire de l'oiseau qui, s'il avait été humain, aurait été du genre à écumer les tavernes en se prenant pour l'autorité suprême et en assénant des lieux communs à tout bout de champ. Son sectarisme désinvolte et son ignorance crasse avaient le don de pousser le vieil homme à bout.

Les mantes, animaux qui vivaient en symbiose avec les baleines de vent et qu'on pouvait décrire comme des versions aériennes couleur sable des raies des mers tropicales, avaient une envergure d'un mètre cinquante à deux mètres cinquante et constituaient l'espèce la plus impressionnante et la mieux représentée de cet assortiment non humain. En dépit de leur allure de poisson, il s'agissait à l'évidence de mammifères. Elles vivaient toute leur vie sur le dos des baleines de vent. D'un tempérament agressif, elles étaient dangereuses et acceptaient mal de devoir partager leur territoire avec d'autres bestioles, fussent-elles peu nombreuses. Seule la volonté de leur dieu jugulait leur malveillance.

Il existait des dizaines d'autres créatures également remarquables, toutes aussi grotesques les unes que les autres, mais, plus farouches à l'égard des humains, elles ne se montraient pas.

En faisant abstraction des mantes, la tribu la plus nombreuse et nuisible était celle des pierres parlantes.

Comme la plupart des gens, Bomanz avait entendu des histoires épouvantables sur les menhirs parlants de la plaine de la Peur. La vérité semblait à la hauteur des pires rumeurs. Ils étaient aussi timides qu'une avalanche et dotés d'un humour macabre. La plaine leur était redevable de sa funeste réputation. Autant que Bomanz pouvait en juger, ce que n'importe qui aurait qualifié de perfidie cruelle passait chez eux pour de la farce bon enfant.

Quoi de plus comique qu'un voyageur fourvoyé dans une mauvaise direction, qui trébuchait dans un puits de lave ou allait bouler à terre, attaqué par un lion des sables géant ?

Ces pierres en forme de menhirs pouvant atteindre jusqu'à seize mètres de haut faisaient l'objet de milliers d'histoires à peu près toutes horribles. Mais les voir, les entendre et les fréquenter rendait ces histoires pâlottes – même si elles se comportaient au mieux pour l'instant.

Il faut dire à cela qu'elles y étaient contraintes.

Les menhirs ne connaissaient pas de difficulté de langue. Heureusement, nombre d'entre eux étaient d'un caractère laconique. Mais, quand ils prenaient la parole, c'était sur un ton aigre, acide et caustique. Ils méritaient le qualificatif de mauvais coucheurs. Comment diable leur dieu avait-il pu les choisir pour faire office de corps diplomatique ?

Il ne fallait pas s'étonner si la plaine de la Peur ressemblait à un asile à ciel ouvert. L'arbre qui la régentait était un marbré de vingt-quatre carats.

En général, ces pierres étaient gris-brun et dépourvues d'orifices ou d'organes visibles. Nombre d'entre elles étaient couvertes de mousses, de lichens et de parasites comme tout gros roc ordinaire et silencieux. Elles intimidaient terriblement Bomanz, qui se plaisait néanmoins à prétendre le contraire.

Par moments, il devait se retenir de ne pas les faire éclater en gravillons parlants.

Saletés de trucs bizarroïdes.

Tous les cent cinquante kilomètres, la baleine descendait jusqu'à ce que son ventre racle le sol. Des représentants de chaque espèce, parmi lesquels les frères Torque, entonnaient un joyeux chant de travail genre « hisse et ho ! » et convergeaient sur le menhir qui s'était montré le plus désagréable dernièrement. Et hop, hop, la victime, proférant des chapelets d'injures et de malédictions, était précipitée par-dessus bord. Ces pierres qui se flattaient de leur sens de l'humour modulaient de drôles de cris de trouille le temps de leur chute.

Complètement à la masse.

Qu'importe le vol plané, les satanées pierres se recevaient dans le bon sens, comme des chats.

Le spectacle fichait une peur bleue aux rares paysans qui avaient le malheur d'y assister.

Ces pierres jouaient le rôle d'informateurs et de messagers entre l'arbre-dieu et les créatures de la plaine. Elles communiquaient entre elles par télépathie – même si, pour sa part, Bomanz pensait qu'elles ne jouissaient pas d'une conscience à part entière. Sa thèse était indémontrable, mais il supposait que le Vieil Arbre Ancêtre contrôlait tout le processus – quelle qu'en fût la nature – de bout en bout.

Une des menues choses qui ne cessaient de le déconcerter, c'était qu'en dépit des menhirs passés par-dessus bord leur nombre ne diminuait pas.

Pour tout avouer, il semblait que certaines de ces vieilles pierres leur revenaient.

À se demander s'il avait la berlue.

« Alors, Seth Craie, vieux pet foireux, encore en train de te creuser les méninges pour essayer de nous entourlouper ? Peuh ! »

Le vautour solitaire était de retour. Bomanz a répondu par un geste vif et facétieux : il a refermé sa poigne sur le cou du volatile. « Seulement toi tout personnellement, haleine de charogne. »

On l'observait. Personne n'est intervenu. Personne ne le prenait au sérieux. « Bien joué, vieillard ! a lancé Pied Palmé dans son étrange langue. Tords-lui le cou et fais un nœud.

— Abruti ! a marmotté Bomanz. Je suis entouré d'abrutis. À la merci de crétins. » Puis à voix haute : « Je vais faire ce qu'il dit et te nouer les pattes en plus si tu continues de m'appeler Seth Craie au lieu de Bomanz. »

Il a desserré le poing.

Le vautour a pris son envol en braillant : « Craie file un mauvais coton ! Attention ! Attention ! Craie devient fou.

— Oh, misère. Tous complètement sinoques. »

Une ambiance grand-guignolesque comme il n'en avait pas vécu depuis ses années d'étudiant. Mais Chérie et Silence ne riaient pas et ne cessaient de l'observer. Que devait-il donc faire pour les convaincre qu'il était de leur côté ?

« Ha ! » La lumière s'est faite d'un coup. Une intuition. Ils ne se méfiaient pas de lui à cause des expériences par lesquelles il avait jadis réveillé puis livré au monde les vieux démons responsables d'un siècle de calamités. Il avait accompli sa part pour rectifier cette erreur. Non. Mais ils connaissaient les motivations qui l'avaient en premier lieu poussé à se lancer dans ces recherches. Cette quête d'outils pour devenir puissant. Cette insondable fascination pour la Dame qui l'avait distrait au point de commettre l'erreur dont elle avait profité pour se libérer de ses liens.

Ils admettraient que son appétit de pouvoir lui avait passé, mais qu'en serait-il de ses sentiments vis-à-vis de cette femme ténébreuse ? Comment pouvait-il les convaincre quand il devait encore se convaincre lui-même ? Elle avait agi à la façon d'une chandelle sur un insecte humain, et sa flamme exerçait encore son attraction, quand bien même se trouvait-elle hors de vue ou d'atteinte.

Il a grogné, s'est levé. Il avait les jambes ankylosées. Il était resté assis longtemps. Chérie et Silence l'ont regardé se dégourdir les jambes jusqu'à ce qui ressemblait à des fougères roses. De petits yeux ont cillé prudemment. Ces fougères étaient des sortes d'organes. Les mantes venaient y nicher leurs rejetons.

Il s'est avancé aussi loin que le lui permettait son vertige. C'était la première fois de la semaine qu'il risquait un œil vers le sol.

La fois précédente, ils se trouvaient au-dessus d'une étendue d'eau. Il n'avait rien pu distinguer à part un voile de brume et du bleu qui s'étirait jusqu'à l'horizon incertain.

L'atmosphère était plus limpide aujourd'hui. Le paysage donnait cette fois encore dans le monochrome, mais brun. Quelques rares taches vertes le parsemaient. Loin, loin devant montait ce qui ressemblait à la fumée d'un incendie.

Ils évoluaient à peu près à trois mille mètres d'altitude. Le ciel était vierge de nuages.

« Bientôt tu vas avoir l'occasion de prouver ta bonne foi, Seth Craie. »

Il s'est retourné. Un menhir se tenait à dix pas derrière lui. Il ne s'y trouvait pas l'instant d'avant. Typique de ces pierres : elles allaient et venaient sans un mot ni un bruit. Celle-ci était d'un gris un peu plus soutenu que la moyenne et pailleté de mica. Une longue striure courait sur sa surface érodée et recouverte de lichens. Bomanz ne comprenait rien à l'organisation sociale des pierres parlantes. Elles paraissaient ne connaître aucune hiérarchie, et pourtant celle-ci s'exprimait en général au nom des autres quand les circonstances imposaient un discours officiel.

« Comment ça ?

— Tu ne ressens rien, sorcier ?

— Je ressens beaucoup de choses, la pierre. Entre autres de la mauvaise humeur étant donné votre attitude à toutes à mon égard. Qu'est-ce que je suis censé ressentir ?

— Les émanations pestilentielles de cette créature folle. Tu les avais perçues s'échappant des Tumulus. Depuis Aviron. Elles ne sont plus très loin maintenant. »

La pierre parlante s'exprimait d'habitude d'une voix monocorde. Pourtant, cette fois, Bomanz a décelé un fond de méfiance : s'il avait pu percevoir, d'aussi loin qu'Aviron, le réveil du vieux démon encore faible, alors pourquoi ne sentait-il rien maintenant qu'il avait gagné en vigueur ?

Comment se faisait-il aussi qu'il fût vivant quand il aurait dû être mort ?

Était-il au courant de la résurrection de l'ombre parce qu'il s'était jadis uni avec elle ? Avaient-ils conspiré pour s'échapper ensemble de la terre profane des Tumulus ? Était-il un esclave de l'être de ténèbres ?

« Je n'ai rien ressenti de tout cela, a expliqué Bomanz. J'ai entendu le signal d'un des vieux fétiches d'alarme qui s'est déclenché parce qu'on violait le sanctuaire. Ça n'a rien à voir. »

La pierre est demeurée silencieuse un moment. « Peut-être pas. Cela dit, on approche de la créature. Dans quelques heures, un jour ou deux selon les vents, nous entrerons en lice. Ton sort sera fixé à ce moment-là.

— Voilà une déclaration bien théâtrale, le roc, a raillé Bomanz. C'est absurde. Tu espères vraiment que je vais combattre ce monstre ?

— Oui.

— Si c'est celui que je crois…

— Il s'agit du nommé le Boiteux. Et de la bête appelée Saigne-Crapaud le Chien. Tous les deux sont estropiés. »

Bomanz a ricané puis grogné : « Je dirais que n'avoir plus de corps est pire qu'être estropié.

— Il est loin d'être sans force, pourtant. La fumée que tu aperçois émane d'une ville qui se consume encore trois jours après qu'il en est parti. Il s'est mué en disciple de la mort. Tuer et détruire : il ne connaît plus que cela. L'arbre a décrété qu'il fallait l'arrêter.

— Bien. Pourquoi ? Et pourquoi nous ?

— Pourquoi ? Parce que, si personne ne le contre, il mettra un jour la plaine de la Peur à feu et à sang. Pourquoi nous ? Parce qu'il n'y a personne d'autre. Le combat des Tumulus a consumé tous ceux qui détenaient un grand pouvoir à part lui et nous. Et, plus que tout, on va se charger de cette besogne parce que le dieu l'a ordonné. »

Bomanz s'est mis à bougonner dans sa barbe.

« Prépare-toi, sorcier. Ton heure approche. Si tu es innocent à nos yeux, alors tu seras coupable aux siens. »

Évidemment. Il ne pouvait y avoir d'entre-deux. Pas pour lui en tout cas. Il n'aurait pas les reins assez solides. Il ne les avait jamais eus, à dire vrai, même s'il s'était bercé d'illusions pendant les années qu'avaient duré ses recherches sur ceux que les anciens avaient enchaînés.

Éprouvait-il des remords face aux horreurs provoquées par ses fouilles ? Dans une certaine mesure. Pas autant qu'il aurait dû, de son propre aveu. Il

se disait que, grâce à son intervention au moment ultime, à son sacrifice, l'assaut des ténèbres avait été grandement limité. Sans lui, la nuit aurait pu s'établir à jamais.

Le vieil homme s'est éloigné de la pierre d'un pas vif, plongé dans ses pensées. Il n'a pas vu le menhir pivoter brusquement, maintenant sa face striée vers lui. Les menhirs ne se déplaçaient jamais quand des yeux humains les regardaient. Comment se savaient-ils observés ? mystère.

La déambulation de Bomanz l'a conduit à l'arrière de la baleine de vent. De menus bruits l'accompagnaient. On le surveillait. S'il l'a remarqué, il n'en a tenu aucun compte. Il en était ainsi depuis le début.

Il s'est assis sur un indolent renflement de chair flasque de baleine à peu près aussi haut qu'une chaise. Malgré le confort procuré par le siège, il a su qu'il n'y resterait pas longtemps. La baleine était particulièrement fétide par ici.

Pour la centième fois, il a songé prendre la fuite. C'était simple, il n'avait qu'à sauter et activer un sortilège de lévitation pour freiner sa chute. Une tactique dans le champ de ses compétences. C'était le courage qui lui manquait.

Son vertige le privait de ses moyens. Largué en plein ciel, il aurait trouvé la ressource d'accomplir le nécessaire. Mais il était bien incapable de se jeter délibérément dans le vide.

Résigné, il a tourné le regard dans la direction d'où il était venu. Ses pénates, la seule région qu'il connaissait, se trouvaient à mille cinq cents kilomètres. Peut-être bien davantage. Ils survolaient des contrées dont il n'avait jamais entendu parler et dont les habitants qui la remarquaient devaient s'émerveiller de cette grande masse dans le ciel, un mystère à leurs yeux.

S'il sautait par-dessus bord, il n'aurait aucunement l'assurance d'atterrir en pays ami. D'ailleurs, c'était plutôt de l'hostilité qu'il lui semblait déceler à terre.

Et basta ! Il s'était mis dans cette panade. Il faudrait bien qu'il réussisse à s'en sortir.

« Oh oh ! »

Il n'était plus tout jeune, mais il avait gardé de très bons yeux.

L'air pur et limpide lui permettait de voir loin. Et là-bas au nord, à la limite du discernable, il a remarqué deux points à une altitude plus élevée

encore que la leur. Pour qu'il puisse les distinguer d'aussi loin, c'est que ces points devaient avoir la taille de baleines de vent.

Bomanz a ricané.

Ce monstre était l'avant-garde de toute une parade.

L'idée l'a fait glousser. Il a entendu des petits bruits autour de lui : les bestioles du cru s'étonnaient de son hilarité. Il a ri de plus belle et s'est levé. Il a rebroussé chemin sur toute la longueur de la baleine avant de se rasseoir aussi loin qu'il osait à sa proue.

La fumée était beaucoup plus proche. Elle s'élevait largement au-dessus de la baleine. Il a vu les foyers d'incendie qui alimentaient la colonne dont la base commençait à s'incurver. Mauvais. Peut-être la pierre avait-elle raison. Il fallait intervenir.

C'était la douzième ville ainsi réduite en cendres qu'ils rencontraient, quoique la première encore dans les affres de l'agonie. Le parcours de cette insanité rappelait celui d'une flèche lancée plein sud, une aberration qui ne pouvait avoir de sens que pour le fou lui-même.

La baleine a émis des borborygmes et lâché des gaz. L'horizon s'est incliné, puis il a monté. Des mantes ont pépié et couiné derrière Bomanz. Il s'est cramponné à son siège.

Le monstre piquait.

Pourquoi ? Ce n'était pas le moment de larguer un menhir. Ni de se restaurer.

Des mantes se sont élancées, par paires et par escadrilles. Elles se sont déployées en formations delta dans le ciel et ont mis le cap vers la ville et ses nuées d'oiseaux charognards.

« Un bon vent souffle mille mètres au-dessous de nous, sorcier. »

Bomanz a regardé par-dessus son épaule. L'ami menhir à la balafre.

« S'il se maintient, nous doublerons le destructeur peu après le crépuscule. Tu n'auras que ce temps-là pour te préparer. »

Bomanz a regardé alentour à nouveau. La pierre avait disparu. Mais il n'était pas seul. Chérie et Silence s'étaient approchés pour observer la ville dévastée. Le visage du ténébreux restait de marbre, mais Chérie affichait une expression d'angoisse emphatique. Il n'en fallait pas plus pour toucher la corde sensible du vieil homme. Il s'est tourné vers elle et lui a déclaré : « Nous mettrons un terme à ces souffrances, mon enfant. » Il avait pris soin d'articuler distinctement pour qu'elle puisse lire sur ses lèvres.

Elle a regardé Silence. Silence lui a rendu son regard. Leurs doigts se sont agités dans le langage des signes. Bomanz a compris l'échange en partie. À son grand déplaisir, hélas.

Ils discutaient de lui et les remarques de Silence n'étaient pas complaisantes.

Bomanz a juré et craché. Ce salaud l'enfonçait sans raison.

Les mantes ont décimé les oiseaux charognards puis, grâce aux courants ascendants produits par les feux, sont revenues à la baleine en rapportant un festin pour leur progéniture. Elles se sont installées pour casser la graine.

Mais l'heure n'était pas à la détente pour quiconque. La baleine de vent est descendue jusqu'à une altitude de sept ou huit cents mètres. Elle a survolé la ville, filant à trente kilomètres-heure. Bientôt le monstre a dû remonter vers des strates moins turbulentes de l'atmosphère pour ne pas risquer de rattraper sa proie avant la tombée de la nuit.

Le menhir balafré est revenu quand Bomanz ne l'attendait pas. Sitôt qu'il l'a remarqué, le sorcier a dit : « Je le sens maintenant, la pierre. Il empeste la charogne. Mais je ne vois toujours pas ce que je pourrais faire pour lui nuire.

— Ne t'inquiète pas. Notre dieu a envoyé une nouvelle consigne : tu ne dois pas révéler ta présence, sauf cas extrême. Nous attaquerons l'ennemi superficiellement afin de le tester. Des coups de semonce uniquement.

— Allons bon, en voilà des calembredaines. Pourquoi ? Il faut lui rentrer dedans, je dirais. Frapper fort tant qu'il ne s'y attend pas. On n'obtiendra jamais de plus belle occasion.

— Le dieu a parlé. »

Bomanz a protesté. Le dieu a eu le dessus.

Entre chien et loup, la baleine de vent a perdu de l'altitude. Peu après la tombée de la nuit, Bomanz a découvert les feux de bivouac d'une armée devant eux. Une paire de mantes sont parties en reconnaissance. Elles sont revenues, ont rapporté ce qu'elles avaient découvert. La baleine a obliqué vers le campement de manière à le survoler.

Des mantes se sont déversées dans le vide depuis le dos de la baleine, se sont égaillées dans le plus grand désordre à la recherche de courants ascendants.

Bomanz sentait la proximité de la vieille et terrible créature. Elle était éveillée, mais apparemment pas en alerte.

La terre montait de plus en plus. Bomanz s'accrochait à son siège et attendait l'inévitable impact, indifférent à l'affront qu'on lui faisait : une douzaine de menhirs s'étaient rassemblés autour de lui et de Chérie dont les hommes de main, en outre, veillaient au grain.

La baleine de vent a recouvré son assiette. Les feux de bivouac ont disparu sous sa masse. On entendait à peine les hurlements au sol tant ils étaient noyés par les couinements, les gargouillis produits par l'immense corps en mouvement du géant céleste. Bomanz a perçu le choc éprouvé par le vieux démon pris par surprise. Une rage terrible s'est emparée de lui.

Juste au moment où il s'apprêtait à répliquer, des mantes, jaillissant de partout, ont piqué droit sur lui. Les éclairs qu'elles déchargeaient de leurs accumulateurs biologiques ont zébré les ténèbres. Ces traits de feu pleuvaient si dru que la vieille terreur avait fort à faire pour s'en protéger et qu'elle n'avait pas le loisir de contre-attaquer.

La baleine de vent a largué des tonnes de ballast et s'est mise à remonter lentement, luttant pour prendre de l'altitude malgré le poids de son butin.

Bomanz ne distinguait pas son ventre et c'était tant mieux. Ses tentacules devaient emporter hommes, bêtes et tout ce qu'elle jugeait comestible. L'animal avait beau être intelligent, il n'hésitait pas à prélever sa nourriture parmi les représentants d'autres espèces intelligentes s'il s'agissait d'ennemis.

Nombre d'habitants de la plaine de la Peur dévoraient leurs adversaires.

Bomanz trouvait l'idée répugnante en pratique, mais non dépourvue d'un certain intérêt moral. Avec quel acharnement les hommes poursuivraient-ils leurs guerres s'ils devaient ingérer ceux qui tombaient sous leurs coups ?

Intéressant. Mais comment instituer la règle ?

Les mantes ont commencé à revenir. Autant que le vieil homme pouvait en juger, elles paraissaient satisfaites.

C'était fini. La baleine de vent était à l'abri en altitude et maintenant préoccupée par sa digestion. Bomanz s'est levé. Temps d'aller se coucher.

En passant devant Chérie, Silence et le menhir balafré, il a dit : « La prochaine fois, l'ours se défendra de tous ses crocs. Vous auriez dû le frapper tant que vous le pouviez. »

XXII

L'« ours » en question, sonné, médusé au milieu de son camp dévasté, essayait désespérément de comprendre ce qui avait permis ce soudain cataclysme.

Sa vie entière pouvait se résumer à une lutte frontale contre l'adversité. Un échec s'inscrivait dans l'ordre des choses. Mais l'ampleur de ce désastre, avec tout ce qu'il impliquait de mouvements de forces ennemies d'envergure jusqu'alors ignorées, lui sapait pour l'heure tout allant. Il manquait même de cette volition névrosée qui s'alimentait de sa rage.

Le monstre Saigne-Crapaud le Chien était moins choqué. Ses souvenirs du fils de l'arbre demeuraient frais. Il ne s'était pas trompé en imaginant que le rejeton entretenait des contacts avec son géniteur. Simplement, le Vieil Arbre Ancêtre avait mis du temps à réagir.

Saigne-Crapaud le Chien s'était rendu dans la plaine de la Peur. Il s'était trouvé confronté au dieu. Il en gardait un souvenir cuisant. Il avait eu de la chance d'en réchapper.

Mais l'expérience se révélait profitable. Ç'avait été l'occasion d'explorer la plaine. Or voilà que ces connaissances pourraient s'avérer très utiles. Si l'homme d'osier acceptait de l'écouter.

Peu probable. Il ne s'agissait plus de l'être à peu près rationnel qu'avait été le Boiteux jadis. Il s'était totalement replié sur lui-même, centré sur son ego, comme s'il avait la prétention d'être le pivot d'un univers solipse.

Saigne-Crapaud le Chien arpentait le campement, passait devant les hommes ou ce qu'il en restait. L'hébétude asphyxiait les survivants comme un édredon fumant. Seuls quelques-uns comprenaient ce qui s'était passé. On évoquait à voix basse le courroux des dieux. Ces hommes ignoraient à quel point ils étaient dans le vrai.

Leur tenir la bride deviendrait difficile si cette théorie gagnait du crédit. Les troubles de conscience posaient d'ores et déjà un problème endémique.

Il y eut un faible sifflement, un craquement et un éclair aveuglant. La fourrure de la bête s'est hérissée. De petites étincelles bleues sont venues danser en crépitant sur ses poils, tant l'éclair l'avait manquée de peu.

Les soldats ont couru en tous sens comme des poules prises de panique.

Le tireur solitaire avait acquis une vitesse impressionnante par un vol en piqué de plusieurs centaines de mètres. Il est passé trop vite pour se faire canarder en retour. D'ailleurs, même en plein jour, on ne l'aurait touché que par miracle.

Éclair. *Blam !* Cris. Un homme s'est contorsionné dans un nuage de feux follets.

Bien, c'était cela. Ayant déclaré sa présence, la baleine entamait un programme d'intimidation et d'usure qui n'aurait pas de cesse tant que l'homme d'osier n'aurait pas montré un changement d'attitude.

Saigne-Crapaud le Chien a crié aux oreilles de son maître jusqu'à ce qu'il se départisse de son regard vitreux et acquiesce sèchement, une unique fois. Il s'est ensuite mis à trembler si fort qu'il a émis des grincements, des craquements. Il essayait de contrôler sa fureur.

Y succomber pouvait s'avérer fatal.

Un de ces éclairs, décoché avec précision, pouvait faire voler en éclats son corps de pantin et le réduire pour ainsi dire à l'impuissance, laissant son armée à la merci du monstre des airs. Quelque part là-haut, planant autour du campement, des mantes guettaient l'occasion de faire mouche qu'elles n'avaient pas su saisir lors de l'attaque surprise.

Ses tremblements se sont atténués. Dans un halètement contrôlé, il a déclaré : « Éteignez ces feux de bivouac. Ils nous éclairent et font de nous des cibles. » Puis il a entrepris, par un long et douloureux processus, de se barder de sortilèges contre les éclairs des mantes.

Saigne-Crapaud le Chien boitillait alentour, aboyant et grondant pour presser les soldats.

Éteindre les feux n'a servi à rien. Les mantes ont mitraillé toute la nuit. Leur précision n'a pas faibli. Ni ne s'est améliorée.

Les bestioles paraissaient vouloir harceler plutôt que tuer. En maintenant tout le monde en éveil et dans la peur du tir suivant. C'était une tactique de mauviette. Cela dit, aucune larme ne tombait du ciel quand un éclair foudroyait un homme.

Les servants de l'arbre-dieu s'efforçaient de semer la panique et de disperser l'armée du Boiteux. Ce n'était pas sans déconcerter Saigne-Crapaud le Chien. Leurs adversaires n'étaient pourtant pas des tendres.

Des hommes se sont éclipsés par deux ou trois.

Il a galopé aussi vite qu'il a pu sur ses trois pattes et sa prothèse de bois, forçant les fuyards à rebrousser chemin, s'accordant parfois un instant de

répit pour essayer de localiser le monstre dans le ciel. Certains des déserteurs se sont rebiffés. Il lui a fallu en tuer une douzaine avant de ramener tout le monde à ses raisons.

Certaines flammes de vie parmi les plus petites lui paraissaient curieusement familières, là-haut.

Saigne-Crapaud le Chien percevait aussi les invocations de l'homme d'osier. Il est allé le rejoindre au trot. Les sortilèges l'enveloppaient de strates défensives. De la douleur suintait de cette gangue.

Saigne-Crapaud le Chien s'en amusait. Plus la vieille créature s'efforçait de se protéger, plus elle s'infligeait de souffrances. Pour se garantir de façon absolue, le Boiteux devait se soumettre à une agonie qui lui déroberait toute sa raison, au point qu'il ne serait peut-être plus capable de se libérer de ce carcan protecteur.

La bête s'est demandé s'ils savaient cela, là-haut.

L'homme d'osier connaissait la réponse. « Celle qu'ils nomment la Rose Blanche dirige la baleine de vent, c'est elle leur stratège. »

Saigne-Crapaud le Chien a aboyé de dépit. La Rose Blanche ! Tendre de cœur mais impitoyable manœuvrière. Tout s'expliquait. Elle les avait déjà acculés dans une position désespérée qui leur interdisait tout espoir de victoire. Et ce sans entacher sa conscience. Le Boiteux devrait souffrir le martyre pour se protéger ou, pour limiter la douleur, prendre le risque qu'on détruise son corps végétal. Ils pourraient regarder leur armée s'évaporer à force de désertions ou imposer par la terreur aux hommes de rester sur place et les inciter à se mutiner.

En outre, d'après les souvenirs qu'il avait de la Rose Blanche, il y aurait une troisième et plus subtile option, à laquelle elle s'efforcerait de les pousser. Mais elle ne comprendrait pas l'espèce d'obsession meurtrière qui animait le Boiteux. Elle laisserait des marges de manœuvre et des ouvertures. Elle leur octroierait des secondes chances quand la seule attitude sensée consisterait à frapper à la gorge.

Cette nuit-là, l'enfer s'est déchaîné. Personne n'a eu de repos.

Le Boiteux était si profondément muré dans ses défenses qu'il n'a rien pu faire pour s'opposer au harcèlement. La fréquence des attaques s'est accentuée à l'approche de l'aube, comme si la Rose Blanche exprimait son intention de leur pourrir davantage la vie pendant la journée à venir qu'au cours de cette nuit finissante.

Il ne restait plus que la moitié de l'armée au lever du soleil. L'arbre avait remporté la première bataille.

Ses créatures ont refusé une seconde confrontation de jour. Les mantes ont dégagé le ciel. La baleine flottait à plusieurs centaines de mètres d'altitude et quelques kilomètres au sud. Le Boiteux a rassemblé sa troupe dépenaillée et mis le cap vers de nouvelles conquêtes.

Le temps des victoires faciles était révolu. Maintenant, le Boiteux ne trouvait plus en travers de son chemin que des adversaires avertis. Le monstre de la plaine flottait en permanence au-dessus de lui, telle l'épée du destin, fatale au premier moment d'inattention.

La Rose Blanche ne commettait pas d'erreur. Quand le Boiteux déclenchait une attaque, les mantes intervenaient vite et durement pour le contraindre à se confiner dans ses sortilèges de protection. Il se rebiffait, en abattait quelques-unes. De plus en plus, il tenait tête en espérant que la baleine se fourvoierait trop près. Il cherchait de nouvelles armes dans les ruines des villes dont il s'emparait.

La Rose Blanche n'a pas commis d'erreur. Pas la moindre. Mais, à force de détermination névrosée, le Boiteux maintenait sa troupe en marche et elle gagnait sur sa proie. Jusqu'à ce qu'il obtienne sa vengeance, même les manœuvres de l'arbre-dieu ne seraient pour lui qu'un contretemps, le bourdonnement d'un moustique.

Mais après le massacre… oh oui, après le massacre !

XXIII

« Y a un truc pas net, a dit Smed.

— Je commence à la connaître, ta rengaine, a répondu Tully. Tu penses qu'y a un truc pas net. » Smed l'avait répété au moins cinq fois.

« Timmy pense comme moi. » Timmy avait corroboré l'opinion au moins trois ou quatre fois.

« Ils ont raison, a dit Poisson qui émettait son avis pour la première fois. Il devrait y avoir davantage de circulation. Des carrioles sur la route. Des chasseurs et des trappeurs. » Ils étaient sortis de la Grande Forêt mais n'avaient pas encore atteint les terres cultivées. La région avait tendance à se désertifier.

« Regardez, là » a dit Timmy. Il a tendu le doigt puis grimacé. Sa main lui faisait toujours mal.

Une ferme calcinée se dressait à quelque distance de la route. Smed se rappelait les cochons, les moutons et les blagues qu'ils avaient échangées sur l'odeur de purin lors de leur passage en montant vers le nord. Il n'y avait plus d'odeur. Poisson a ralenti l'allure, décidé à aller voir. Smed lui a emboîté le pas.

Le spectacle était sinistre, quoique le temps écoulé depuis les faits avait contribué à l'adoucir. Ce sont les os, surtout, qui ont salement impressionné Smed. Il y en avait des milliers, éparpillés, brisés, rongés, pêle-mêle.

Poisson les a examinés en silence, se déplaçant lentement, les remuant du bout de son bâton. Au bout d'un moment, il s'est immobilisé, s'est appuyé sur son bâton et a rivé son regard au sol. Smed ne s'est pas approché. Un pressentiment lui soufflait qu'il n'aimerait pas voir ce que Poisson examinait.

Le vieil homme s'est assis à croupetons lentement, comme si son propre squelette lui faisait mal. Il a saisi un objet et l'a montré à Smed.

Un crâne d'enfant. Son sommet avait été fracassé. Smed avait déjà eu affaire à la mort et même assisté à des morts violentes. Cette hécatombe, déjà ancienne, concernait des gens qu'il n'avait pas connus. Une rumeur sur le passé n'aurait pas dû l'émouvoir davantage. Pourtant son estomac s'est

noué et son pouls accéléré. Il a éprouvé une bouffée de colère et de haine aveugle.

« Même les bébés ? a-t-il balbutié. Ils ont assassiné même les bébés ? »

Poisson a grommelé.

Tully et Timmy sont arrivés. Tully affichait une expression de pur ennui. La seule mort qui le tracassait, c'était celle qui l'attendait personnellement. Timmy paraissait malheureux, en revanche. Il a dit : « Ils ont massacré les bêtes aussi. C'est dégueulasse. Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Ils ont tué sans mobile, a marmotté Poisson. Pour le plaisir du geste, pour le sentiment de puissance que procure la destruction. Par pure méchanceté. Il en existe trop, de ces salopards-là.

— Tu crois que ce sont les mêmes qui ont commis le carnage là-bas ? a demandé Smed.

— Ça y ressemble, non ?

— Ouais.

— Vous avez l'intention de baguenauder ici toute la journée ? Ou est-ce qu'on se remet en route ? Smed, libre à toi de rester si tu te sens bien avec les mouches et les petites bestioles à fourrure. En ce qui me concerne, je préfère revenir aux pénates et profiter de la vie. »

Smed a songé au vin, aux filles et à la rareté de l'un comme des autres dans la Grande Forêt. « Sur ce raisonnement, je te suis, Tully. Même si on n'est pas à cinq minutes près.

— J'éviterais de mener grand train trop vite, a dit Poisson. Les petits curieux vont se demander d'où sort ce pactole et la racaille cherchera à vous le prendre.

— Merde, a grommelé Tully. Arrête ton prêchi-prêcha. Et, si possible, admets que je puisse avoir un tantinet de cervelle. »

Poisson et lui se sont éloignés, Tully rouspétant et son interlocuteur l'écoutant avec une patience dont Smed s'émerveillait. Pour sa part, il était à deux doigts d'étrangler son cousin. Une fois en ville, il refuserait de le voir pendant un mois. Ou davantage.

« Comment va ta main, Timmy ?

— Ça m'a pas l'air beaucoup mieux. Je n'y connais rien, aux brûlures. Et toi ? J'ai des cloques noires là où ça m'a chauffé le plus.

— Je ne sais pas. Une fois, j'ai vu un type tellement brûlé qu'on aurait dit un bout de charbon. » Smed a voûté un peu ses épaules en imaginant la chaleur de la pointe blottie dans son sac au niveau de ses omoplates.

« Quand on sera en ville, t'iras voir un médecin ou un mage. Et tu te défiles pas. Pigé ?

— Tu déconnes ? Si tu savais comme je déguste. Sans ce maudit sac à porter, je serais en train de courir. »

La route se festonnait de vestiges de massacres et de destructions. Mais le massacre n'avait pas été total. Approchant de la ville, ils ont remarqué des gens dans les champs, de plus en plus au fil de leur marche. Des gens de tous âges, ployant sous le fardeau de tragédies récentes ou plus anciennes.

L'homme est né pour souffrir et pleurer… Smed s'est secoué pour se reprendre en main. Lui, se complaire dans la philo de bazar ?

Parvenant au sommet d'une crête, ils ont vu la ville. La muraille d'enceinte était tapissée d'échafaudages. Malgré l'heure tardive, on continuait de la reconstruire. Des soldats en gris supervisaient le chantier. Des impériaux.

« Les Gris, a grommelé Tully. Les ennuis commencent.

— J'en doute, a dit Poisson.

— Pourquoi ?

— Ils seraient plus nombreux s'ils étaient en mission. Ils veillent seulement à la bonne marche des travaux. »

Tully a grommelé de nouveau, ronchonné et pesté dans sa barbe, mais juste pour garder une contenance. Il avait oublié ces deux caractéristiques des impériaux : ils étaient tatillons et obsédés par l'entretien des ouvrages militaires.

La cause de leur présence, c'était donc le chantier, rien d'autre *a priori.* Tully l'avait mauvaise. Il en avait sa claque d'avoir l'air moins malin que Poisson. Smed craignait que ce sentiment ne lui inspire une réaction d'amour-propre. Idiote à n'en pas douter.

« Sainte merde », a répété Smed sur un ton de prière au moins une demi-douzaine de fois tandis qu'ils traversaient la ville. On s'affairait tantôt à démolir les bâtiments, tantôt à les réhabiliter ou à les reconstruire sur les fondations de ceux qui avaient été rasés. « Ils ont vraiment foutu une belle pagaille dans la vieille ville. »

Ce n'était pas sans lui causer quelque souci. Il avait des gens à voir. Étaient-ils seulement toujours vivants ?

Ébahi, Tully marmonnait : « Je n'ai jamais vu autant de soldats. Du moins pas depuis mon enfance. » Ils étaient partout, aidaient à la reconstruction, supervisaient ou faisaient la police, cantonnés dans des

tentes dressées sur les terrains vagues des quartiers rasés. La ville entière était-elle donc envahie de troupes ?

Smed a remarqué des étendards, des uniformes et des emblèmes d'unités qu'il n'avait jamais vus. « Il se passe quelque chose ici, a-t-il déclaré. On ferait bien de faire gaffe. » Il a désigné un pendu qui oscillait sous une poutre faîtière, trois étages plus haut.

« Cour martiale, a dit Poisson. Autrement dit, les grands pontes sont sur les dents. T'as raison, Smed. Marchons sur des œufs tant qu'on n'aura pas découvert ce qui se passe et pourquoi. »

Ils sont repartis vers l'ancien logement de Tully. Il n'existait plus. Tully n'en a pas fait une maladie. « Je m'installerai chez toi le temps d'en trouver un autre », a-t-il annoncé à Smed.

Mais Smed n'avait pas payé son loyer, ce qui faisait que son logeur avait jeté son fourbi dehors, non sans s'être servi et avoir récupéré la caution de ses gobelets vides, puis il avait donné sa chambre à ceux que le désastre avait démunis.

Le logement de Poisson était détruit comme celui de Tully. Le vieil homme n'a pas paru surpris. Il n'a rien dit. Il a juste eu l'air un peu plus décharné, hagard et voûté.

« Bon, peut-être qu'on pourra tous se caser chez ma vieille », a dit Timmy. Il semblait tout fiévreux. À cause de sa main, supposait Smed. « Juste pour ce soir. Mon vieux, il n'aime pas mes fréquentations. »

Les parents de Timmy étaient propriétaires chez eux, bien qu'aussi pauvres que tous leurs voisins du quartier nord. Smed avait entendu dire qu'il s'agissait d'un cadeau des Gris en remerciement d'informations communiquées à l'époque où la rébellion était active à Aviron. Timmy ne disait rien. Peut-être était-ce vrai.

Qui s'en souciait maintenant ? Ils s'étaient sans doute rangés du bon côté. Les impériaux étaient plus honnêtes et meilleurs administrateurs, pour ceux qui appartenaient à une couche sociale où cela pouvait faire une différence.

Smed se contrefichait de savoir qui administrait le coin, tant qu'on le laissait tranquille. La plupart des gens réagissaient comme lui.

« Timmy ! Timmy Locan ! »

Ils se sont arrêtés le temps qu'une vieille femme les rattrape. Comme elle arrivait en trottinant, Timmy l'a saluée : « Madame Cisco. Comment allez-vous ?

— On te croyait mort avec les autres, Timmy. Quarante mille y sont passés cette nuit-là…

— Je n'étais pas en ville, madame Cisco. Je reviens juste.

— Tu n'es pas encore passé à la maison ? »

On les bousculait dans l'étroite ruelle. Il faisait presque nuit, mais il y avait tant de soldats dans les parages que personne n'éprouvait le besoin de rentrer se mettre à l'abri. Smed s'est demandé à quoi s'occupait la pègre. Du travail honnête ?

« Je l'ai dit : je reviens juste. »

Smed se rendait compte que Timmy n'appréciait guère la vieille femme.

Elle est devenue toute triste et doucereuse. Même Smed, qui ne se jugeait pas spécialement observateur, s'est rendu compte qu'elle bichait parce qu'elle serait la première à annoncer de sales nouvelles.

« Ton père et tes frères… je suis désolée. Ils aidaient à la lutte contre les incendies. Quant à ta mère et ta sœur… Eh bien, il y avait des vainqueurs. Ils ont fait ce que les vainqueurs font toujours. Ta sœur, ils l'ont tellement mutilée qu'elle a fini par se suicider il y a deux semaines. »

Timmy tremblait comme s'il allait être pris de convulsions.

« Ça suffit, madame, est intervenu Poisson. Pas la peine d'enfoncer le clou. »

Elle a bredouillé : « C'est-à-dire qu'elle avait le nerf…

— Du vent, vieille peau, a dit Tully. Avant que j'te vire à coups de pompe dans le cul. » Il parlait de ce ton calme et posé qui, Smed le savait, augurait le pire.

Bon. Finalement le cousin Tully possédait un soupçon d'humanité. Quoiqu'il ne l'aurait pas admis même sous la torture.

« C'est trop pour moi, a dit Timmy. Je crois qu'il vaut mieux que je reste mort.

— Cette femme ne te laissera pas en paix, Timmy, a dit Poisson.

— Je sais. Je ferai ce que je dois. Mais pas tout de suite. Je connais une auberge qui s'appelle Au Pavillon noir, où on pourra dormir pour pas cher. Si elle existe encore. »

Elle existait encore. C'était une bicoque que les envahisseurs avaient dû juger trop minable pour l'incendier. À la voir, Smed a pensé à une prostituée encore au travail vingt ans après l'âge de la retraite, pathétique et désespérée.

Un caporal impérial se tenait enfoncé dans un fauteuil et adossé à la façade de bois qui depuis longtemps avait oublié l'odeur de la peinture. Il tenait une chope de bière posée sur son ventre. Il avait l'air assoupi. Mais, quand ils sont arrivés à quelques pas de la porte, il a ouvert les yeux, les a jaugés d'un coup d'œil, puis, avec un hochement de tête, il a avalé une gorgée.

« T'as vu son insigne ? a demandé Smed à Poisson une fois à l'intérieur.

— Oui, les Traquenuit. »

La brigade Traquenuit était l'unité d'élite par excellence de l'armée du Nord. Elle était parfaitement entraînée pour des opérations nocturnes et pour le combat avec intervention de sorcellerie.

« Je les croyais quelque part à l'est, aux trousses de la Compagnie noire. » La grande fierté des Traquenuit, inscrite en lettres d'or sur leur étendard, c'était leur victoire sur la Compagnie noire au Pont de la Reine. Avant cette bataille, les mercenaires en question avaient accumulé tant d'insolents succès que la moitié de l'Empire les croyait protégés des dieux.

« Ils sont ici, maintenant.

— Qu'est-ce qu'ils foutent dans le coin ?

— M'est avis qu'on aurait intérêt à le découvrir. Notre ignorance pourrait nous jouer de sales tours. »

Timmy a discuté avec l'aubergiste qu'il connaissait vaguement. L'homme a d'abord prétendu son établissement complet, soi-disant à cause des démunis. Aucun n'était visible. Il a laissé entendre que peut-être il pourrait dénicher un peu de place, toutefois, si le ciel lui venait en aide. Son numéro pour qu'on lui graisse la patte, a pensé Smed. Auquel il ferait suivre une belle arnaque.

« Et combien demande le ciel ? s'est enquis Timmy.

— Une obole et demi. Chacun.

— Espèce de voleur.

— C'est à prendre ou à laisser. »

Le caporal Traquenuit est passé devant Smed et Timmy et a posé sa chope devant l'aubergiste devenu pâle comme la mort. « C'est la deuxième fois de la journée, crapule. Et cette fois j'ai tout entendu. »

L'aubergiste a inspiré convulsivement, puis il a saisi la chope et entrepris de la remplir.

« Pas de ça, a dit le caporal. Essaie de me soudoyer et tu écoperas de travaux forcés pour un moment. » Il a dévisagé Timmy et Smed. « Allez

vous choisir une chambre pour la nuit, les gars. Au frais du vieux Tête de Nœud.

— Je plaisantais seulement avec ces messieurs, caporal.

— Ben voyons. Ça sautait aux yeux. Ils se tenaient les côtes. Tu feras tordre de rire jusqu'au type à la cagoule noire. Il adore les comédiens.

— Qu'est-ce qui se passe dans le coin, caporal ? Nous n'étions pas en ville.

— Je m'en serais douté. Je suppose que vous avez cerné en gros la situation. Des bandits et des déserteurs ont mis la ville à sac. Ça n'a pas trop plu là-bas, à la Tour. Puisqu'on était dans les parages, on a été envoyés parmi les premiers pour rétablir l'ordre. La chef de brigade, elle est originaire des taudis de Nihil, et elle se dit qu'elle tient l'occasion de se venger de toute l'engeance de trouducs qui ont fait de son enfance un enfer. C'est pour ça qu'on trouve des voleurs pendus aux pignons des maisons. Tous vos marlous, prêtres, putes et escrocs qui ne veulent pas filer droit, elle les colle aux travaux forcés dix-huit heures par jour pour que le reste de la population honnête puisse panser ses plaies.

» Et, si vous voulez mon avis, elle est laxiste. Elle leur donne trop de chances. L'enflure, là, cette espèce de profiteur, il en a déjà grillé deux. La première fois, on l'a trimballé en ville avec un écriteau autour du cou et il a écopé d'une semaine de travaux forcés. Cette fois, ce sera trente coups de fouet et deux semaines. Et, vu qu'il n'a que de la merde entre les oreilles et qu'il n'en tirera pas de leçon, la fois suivante, ils l'amèneront sur la place du Champ-de-Mai, ils lui planteront un pieu dans le cul et le laisseront pourrir sur place. »

Le caporal a bu une longue gorgée de sa chope fraîchement remplie, s'est essuyé la bouche d'un revers de manche et a souri. « La chef de brigade dit toujours : à chaque crime son châtiment. » Il a bu une nouvelle rasade et s'est tourné vers l'aubergiste. « T'es prêt à y aller, trouduc ? »

Comme il s'apprêtait à franchir le seuil derrière l'aubergiste, le caporal s'est arrêté. « Je pars du principe que vous autres serez corrects envers votre hôte et que vous respecterez les lieux. À moins que vous ne soyez tentés par une carrière dans le bâtiment. » Il a souri de nouveau et est parti.

« Nom de Dieu ! a dit Tully.

— Ouais, a renchéri Smed.

— J'ai comme l'impression qu'on ne va pas se sentir à l'aise dans cette nouvelle Aviron, a dit Poisson.

— Pas d'ici un moment, a admis Smed. Mais aujourd'hui on fera avec. Pour l'heure, tout ce que je demande, c'est une cuite, une pépée et une nuit de sommeil ailleurs que par terre.

— Pas forcément dans cet ordre », a ajouté Tully. Timmy s'est fendu d'un sourire forcé. « Un bain ne serait pas du luxe non plus.

— Allez, on s'y met. »

XXIV

On est arrivés au sommet de cette interminable colline sans avoir croisé un péquin et, de là-haut, on a découvert cette place forte qui barrait la vallée et s'étendait bien sur cent acres. La muraille ne m'a pas fait grande impression. Elle mesurait deux mètres cinquante ou trois de haut et avait en gros l'épaisseur des murs de pierres sèches que montent les bergers pour enclore leurs parcs à moutons.

« On dirait une espèce de monastère, a dit Corbeau. Pas de bannière, de soldats ni rien du genre. »

Il avait raison. On avait vu des constructions similaires auparavant, mais jamais aussi grandes. « Ça a l'air ancien.

— Ouais. Et il s'en dégage une certaine atmosphère aussi. Paisible. Allons voir.

— Toubib n'aurait pas fait l'impasse sur une étape pareille, hein ?

— Non. Dans le genre curieux, il se pose là. Espérons qu'il y a séjourné assez longtemps pour nous avoir laissé des indices. »

On est allés voir et nos suppositions se sont vues confirmées. L'espoir de Corbeau se réalisait. Il s'agissait bel et bien d'un monastère appelé le Temple des Asiles, qui servait en quelque sorte de grenier à connaissances. Ça faisait au moins deux mille ans qu'il se dressait ici à en absorber.

On a découvert que les gars qu'on poursuivait y avaient séjourné assez longtemps pour enseigner des rudiments du dialecte des Cités Joyaux à l'un des moines. Pour tout dire, ils n'étaient repartis que du matin même.

Corbeau s'est emballé. Il voulait piquer des deux, quand bien même le soleil allait toucher l'horizon une heure plus tard. J'aurais voulu lui taper sur le crâne pour le calmer un peu. Ce monastère m'avait franchement l'air du coin rêvé pour prendre une journée de repos et retrouver une allure humaine.

« Écoute, Casier, m'a-t-il dit, tout miel. Ils sont sûrement en train de dresser leur campement, à l'heure qu'il est. À voyager avec un carrosse et un chariot, au mieux, ils auront à peine abattu quarante bornes, je me trompe ? En taillant la route toute la nuit, on peut en gratter trente les doigts dans le nez. » Il avait appris le détail des véhicules par les prêtres.

« Et, à ce moment-là, on claque sur place. T'as peut-être jamais besoin de repos, mais moi si, les chevaux aussi et ce monastère me paraît bâti pour ça. Jusqu'à son nom le proclame, vérole. »

Il a émis des bruits d'exaspération. Après tout ce temps, je ne comprenais toujours pas pourquoi rattraper Toubib avait tant d'importance. Corbeau lui-même était si canné qu'il argumentait comme un opossum.

Les circonstances se sont liguées contre moi. Un prêtre est venu apporter de l'eau à son moulin à grands seaux.

Corbeau souriait quand il m'a dit : « Il prétend que les présages sont trop mauvais pour qu'ils acceptent quiconque dans leur enceinte. Ils chassent même du monde. »

Je pigeais suffisamment le baragouin (Corbeau me lavait enseigné) pour comprendre la tirade. Et la suivante également, à propos d'une « mauvaise tempête venue du nord ». Voyant que je n'aurais pas le dernier mot cette fois encore, j'ai dit au diable et ajouté quelques commentaires qui auraient déçu ma pauvre ramasseuse de patates de mère.

Je suis allé partager ma misère avec les chevaux. Eux me comprenaient.

Corbeau a conclu un marché pour obtenir des vivres et on s'est remis en route. Vers quel trou paumé, je me le demandais. On était déjà descendus plus loin que je ne l'aurais cru possible.

On n'échangeait guère de paroles. Non que je boudais. Je m'étais résolu à devenir fataliste depuis belle lurette. Je crois que Corbeau se faisait des cheveux à cause de cette nouvelle que j'avais comprise alors que je n'aurais pas dû. Une mauvaise tempête venant du nord.

Dans la langue des Cités Joyaux, « mauvaise » pouvait induire plusieurs nuances dont « maléfique ».

Il faisait presque nuit noire quand nous sommes arrivés devant une langue de forêt. « On va devoir la traverser à pied, a déclaré Corbeau. Selon le prêtre, la route n'y est pas mauvaise, mais on aura du mal à ne pas la perdre dans l'obscurité. »

J'ai grommelé. Je ne pensais pas à la forêt. Mon attention s'était fixée sur des collines d'un aspect étrange au-delà. Je n'en avais jamais vu de pareilles. Leurs pentes abruptes et leurs sommets tout arrondis se couvraient pour toute végétation d'une prairie tirant sur le brun. On aurait dit les bosses d'animaux géants endormis, avec leurs pattes repliées sous eux et la tête détournée hors de vue.

Elles paraissaient très sèches, ces collines. La lumière manquait depuis le début pour les observer convenablement, mais je suis sûr, avant qu'elle ait décliné complètement, d'avoir décelé des taches noires les parsemant, provoquées par des incendies.

La forêt était entièrement desséchée elle aussi. Elle était surtout constituée d'une espèce de chênes broussailleux aux petites feuilles cassantes et pointues comme des feuilles de houx. Elles avaient une couleur bleu-gris au lieu du vert profond des chênes du Nord.

Un vague semblant de ruisseau serpentait au cœur du bois. On s'est rafraîchis, on a aspergé les chevaux et pris le temps de casser une graine. J'étais trop vidé pour gaspiller ma salive, à part pour déclarer : « Je crois pas avoir le jus pour abattre les vingt kilomètres qui restent. Surtout si ça grimpe. »

Une demi-minute plus tard, il m'a étonné en répondant : « Moi non plus, peut-être bien. Tenir à force de volonté, ça a ses limites.

— T'as mal à la hanche ?

— Oui.

— T'aurais peut-être besoin de soins.

— Du boulot pour Toubib, d'autant que les dégâts sont de lui. Voyons ce qu'on peut encore s'avaler. »

On a réussi à s'avaler neuf kilomètres de plus, les trois derniers dans la savane des collines, avant de nous écrouler dans une sorte de consentement tacite. « Cette fois, on s'accorde une heure avant de repartir », a dit Corbeau.

Une vraie tête de pioche.

On avait à peine repris notre marche depuis cinq minutes que j'ai vu se manifester la fameuse tempête venue du nord. « Corbeau. »

Il a regardé. Il n'a pas eu besoin de me dire quoi que ce soit. Il a juste soupiré et s'est joint à ma contemplation des éclairs.

Il n'y avait pas un nuage entre nous et les étoiles.

XXV

Saigne-Crapaud le Chien, l'homme d'osier juché sur le dos, s'est hissé jusqu'à la crête. Il frissonnait. Depuis longtemps, ils avaient perçu cette présence là-bas, cette aura dont l'intensité grandissait sans cesse. Si eux étaient enfants de l'ombre, là-bas se dressait une forteresse de l'ennemi, une citadelle de lumière. Il en restait si peu.

Quand on en trouvait une, il fallait la détruire.

« Étrange magie, a murmuré l'homme d'osier. Je n'aime pas ça. » Il a levé les yeux vers le ciel, au nord. Les créatures de l'arbre-dieu s'y trouvaient quelque part, hors de vue. Il ne faisait pas bon rester ici, pris en tenaille entre elles et cet édifice.

« On ferait bien de s'y mettre au plus vite », a déclaré l'homme d'osier.

Saigne-Crapaud le Chien n'en avait aucune envie. Il aurait préféré passer son chemin, tant qu'à choisir.

Mais choisir, il ne le pouvait guère. S'il décidait de défier l'homme d'osier, il aurait une chance de s'en tirer. Et cette chance-là, il ne voulait pas la gaspiller. En attendant, il se pliait aux quatre volontés de son maître, faisant le fou, l'idiot, quelquefois le nécessaire, rongeant son frein.

Leur armée comptait désormais deux mille hommes. Les soldats s'étaient effondrés de fatigue à l'instant où leurs chefs avaient donné l'ordre de faire halte. L'homme d'osier a commandé à deux d'entre eux de l'aider à mettre pied à terre. Ils étaient riches, tous. Leurs sacs débordaient des plus beaux trésors volés dans les villes conquises par leurs maîtres ou pris sur leurs camarades morts. Peu appartenaient à cette armée depuis plus de deux mois. Sur les deux mille, une centaine seulement avaient traversé la mer avec le Boiteux. À moins de déserter, ils n'avaient pas une espérance de vie bien longue.

L'homme d'osier s'est appuyé à Saigne-Crapaud le Chien. « Des minables, a-t-il grommelé. Tous des minables. »

Pas faux. La plupart de ceux qui avaient un peu de courage ou de décence désertaient sans lambiner.

L'homme d'osier a levé les yeux vers le ciel. Un maigre sourire a étiré ses lèvres déchiquetées. « Allons-y », a-t-il dit.

Les soldats se sont mis au garde-à-vous en pestant et ronchonnant, mais ils se sont alignés tout de même. L'homme d'osier a regardé le temple. Il se sentait modérément confiant, sans comprendre concrètement pourquoi. « Va ! » Il a donné une claque sur l'épaule de Saigne-Crapaud le Chien. « Pars en éclaireur, la bête ! »

Puis il a rassemblé les chamans des forêts du Nord encore en vie. Ils ne lui avaient pas servi à grand-chose dernièrement, mais il avait maintenant une tâche à leur confier.

Absolument rien n'a donné l'alerte. L'instant d'avant, la nuit tranquille était seulement troublée par le cri-cri des grillons et la rumeur sourde des hommes s'apprêtant à monter au combat ; celui d'après, elle pullulait de mantes à l'attaque. Elles surgissaient de partout, par deux ou trois, à moins de dix mètres de haut, et cette fois les éclairs n'étaient plus leurs armes principales.

Les premiers survols fantomatiques ont largué des objets pareils à de grosses saucisses charnues d'un bon mètre de long. Des gerbes incandescentes et grasses ont giclé partout. Saigne-Crapaud le Chien s'est mis à rugir face à une barrière de flammes larguée avec précision. Les soldats ont poussé des glapissements. Les chevaux se sont cabrés en hennissant. Les fourgons d'équipement ont pris feu.

L'homme d'osier aurait hurlé s'il en avait été capable. Mais il ne le pouvait pas : le temps lui manquait pour cela.

Il s'était absorbé dans la préparation d'un traquenard. Et, tout à son ouvrage, il s'était laissé surprendre complètement.

Les flammes l'enveloppaient. Il n'osait songer à rien d'autre.

Il a souffert affreusement avant d'achever enfin sa chrysalide de sortilèges protecteurs. Mais il avait eu le temps de se faire tailler en pièces et des lambeaux de son corps gisaient sur le sol, éparpillés et noircis. Il éprouvait une douleur terrible et une colère pire encore.

Les vessies continuaient de pleuvoir. Les mantes délestées de leur bombe revenaient canarder à coups d'éclairs. L'homme d'osier a étendu sa protection à deux chamans. L'un d'eux a redressé en ahanant la carcasse abîmée du Boiteux. L'autre a trouvé les restes du charme qu'il avait élaboré et a travaillé à le renforcer.

Le vestige d'homme d'osier a agité un bras calciné.

Une mante est partie en vrille dans le ciel sous une myriade de petits éclairs.

L'homme d'osier a levé le bras à nouveau.

Saigne-Crapaud le Chien a chargé le temple. La plupart des hommes l'ont suivi. Un coup de main rapide et réussi leur fournirait un abri contre le déluge meurtrier.

Ce déluge les poursuivait. Le ciel au-dessus du Boiteux devenait trop dangereux.

Les vessies à feu tombaient, éclaboussant la nuit d'averses orange. Elles ont achevé les bagages et l'équipement. En sécurité désormais, l'homme d'osier a oublié l'incendie. Il a jugulé sa colère. Il s'est attelé de nouveau à sa tâche interrompue.

Comme Saigne-Crapaud le Chien approchait de l'enceinte du monastère, quelque chose en est sorti et l'a envoyé promener comme un homme un insecte. Les soldats s'écroulaient autour de lui.

N'y aurait-il donc pas moyen de s'abriter de ces diables du ciel ?

Pourtant quelques hommes continuaient de monter à l'assaut sans que rien les arrête. Pourquoi ?

Les mantes déferlaient par vagues, rangées en formation. Saigne-Crapaud le Chien a bondi en l'air. Ses mâchoires se sont refermées sur une chair sombre.

L'homme d'osier marmottait pendant que les deux chamans farfouillaient dans les débris fumants d'un fourgon. Il les protégeait, indifférent à l'holocauste qui faisait rage alentour.

Ce qu'ils ont exhumé des décombres avait la forme d'un serpent d'obsidienne, raide comme une flèche, qui mesurait trois mètres de long et quinze centimètres de diamètre. Ses détails étaient d'une incroyable finesse. Ses yeux rubis luisaient comme des braises. Les hommes-médecine ont chancelé sous son poids. L'un d'eux a pesté contre la chaleur qu'il exhalait encore.

L'homme d'osier a esquissé son terrible sourire. Il a entonné un chant occulte dans un murmure sans souffle.

Le serpent d'obsidienne s'est peu à peu transformé.

La vie se déversait en lui. Il a ondulé. Il a déployé des ailes, de longues ailes de suie qui étendaient une ombre absolument opaque. Ses yeux rouges se sont embrasés comme des trappes brutalement ouvertes sur la plus

chaude des forges. Des serres brillantes comme des couteaux d'obsidienne ont déchiré l'air. Un terrible cri s'est échappé de sa gueule garnie de crocs noirs acérés. L'haleine du monstre a jeté une lueur puis s'est éteinte. Il a cherché à se libérer, le regard braqué sur le feu le plus proche.

L'homme d'osier a hoché la tête. Les chamans l'ont lâché. Le monstre a battu de ses ailes d'ombre et s'est précipité sur le feu. Il s'est mis à l'avaler comme de la vase un tison. L'homme d'osier a acquiescé, rayonnant. Ses lèvres continuaient de former des mots.

Le feu s'est éteint, englouti.

La chose s'est précipitée sur d'autres flammes. Puis d'autres encore.

L'homme d'osier l'a laissée agir plusieurs minutes. Puis l'expression de son chant s'est modifiée. Il s'est fait quémandeur, exigeant. La créature a d'abord émis un cri de protestation. Puis elle a roté un halo incandescent. Sans cesser de crier, elle s'est envolée dans la nuit, se pliant aux ordres.

L'homme d'osier a reporté son attention vers le Temple des Asiles. Il était temps de comprendre par quelle sorcellerie son accès demeurait inviolable.

Les chamans l'ont empoigné et porté vers la muraille d'enceinte.

XXVI

Bomanz avait les phalanges blanches. Ses doigts lui faisaient mal. Il se cramponnait comme un forcené à une excroissance de la baleine de vent. Le monstre était descendu assez bas pour que les éclairs, les incendies et le chaos à terre lui donnent un aperçu de la chute libre à laquelle il aurait droit s'il lâchait prise un instant. Silence et Chérie, postés non loin, veillaient. Au moindre faux mouvement, Silence, d'un coup de pied dans le derrière, lui fournirait l'occasion de voir s'il pouvait voler.

L'heure de la mise à l'épreuve était venue. La Rose Blanche avait pour consigne d'arrêter le fléau ancestral ici même, où elle était susceptible d'obtenir de l'aide de ses victimes. Cette fois, c'était elle qui avait incorporé Bomanz dans ses plans.

Pour tout dire, il avait même l'impression que le plan reposait entièrement sur lui.

Elle n'avait rien expliqué. Peut-être pour se donner des airs mystérieux. Ou peut-être parce que, réellement, elle n'avait pas confiance en lui.

C'était à lui de jouer – jusqu'à l'erreur qui lui vaudrait une marque de semelle sur le postérieur et un saut de l'ange pour l'enfer.

Les menhirs ne parlaient guère, en principe, sur un mode sentimental. Mais celui qui s'est matérialisé derrière son épaule gauche a réussi à paraître contrit en lui rapportant : « Il s'est bardé de protections. Ni flammes ni éclairs ne peuvent l'atteindre. »

Bomanz n'avait pas vraiment cru à la réussite de cette attaque surprise, de toute façon, mais qui ne tente rien n'a rien. « Et ses suivants ?

— Décimés de nouveau. Le monstre est invulnérable, en revanche. Il souffre, mais la douleur ne fait que redoubler sa colère.

— Il est loin d'être invincible. Comme vous allez le voir quand je m'approcherai de lui. »

Le vautour que Bomanz avait en grippe a caqueté un gros rire. « Tu roules des mécaniques, hein ? Cette créature t'écrabouillera comme un moucheron, Seth Craie. »

Bomanz s'est détourné de l'oiseau. Son estomac lui montait dans la gorge chaque fois qu'il baissait le regard. Le vautour avait décidé de lui mettre les

nerfs en pelote. L'optimisme de l'oiseau l'amusait. Il avait appris à la dure à se contrôler : il avait été marié trente ans.

« Il serait bien temps que les pierres entrent en action, non ? » Il s'efforçait d'afficher un sourire désarmant, comme s'il n'avait rien d'autre en tête que l'issue de la mission.

Un vague plan commençait à se faire jour au fond de son esprit. Une façon de remettre à sa place ce volatile narquois.

La pierre a déclaré : « Bientôt. Comment contribueras-tu à la farce ? »

Avant qu'il ait trouvé un faux-fuyant pour gagner du temps, le vautour a crié : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Bomanz s'est retourné. Cette fichue bestiole n'avait peur de rien en principe, mais, là, elle n'en menait pas large.

De vastes ailes sombres barraient la nuit, masquant la lune et les étoiles. Deux feux animaient des yeux calculateurs et mauvais. Une lueur découpait des dents pointues comme des aiguilles. Ces yeux maléfiques étaient braqués sur les conducteurs de la baleine de vent.

Silence gesticulait frénétiquement pour composer de vaines protections.

Bomanz ignorait ce qu'était cette créature. Il ne s'agissait pas d'un monstre de la Domination sorti des Tumulus. Il était expert en la matière et connaissait chaque plume, chaque lambeau de ceux-là. Ce n'était pas non plus un monstre né sous l'empire de la Dame, sans quoi elle l'eût asservi au faîte de sa puissance. Donc cette bête devait provenir d'une des villes rasées par le Boiteux en dehors de l'Empire.

Quelle que fût son origine, elle était dangereuse. Bomanz s'est plongé dans une transe pour faciliter ses réactions face aux défis surnaturels.

Comme il s'ouvrait aux énergies d'un autre niveau de réalité, la peur l'a empoigné. « Passez à la phase suivante ! a-t-il crié au menhir, terrorisé. Tout de suite ! Rappelez les mantes ! Faites évacuer tout le monde ! »

Les ailes frangées de feu brassaient la nuit. La créature aux yeux rouges fondait sur la baleine de vent.

Bomanz a mis en œuvre le sortilège de protection le plus puissant qu'il connaissait.

Le monstre a cisaillé les ténèbres de son cri de douleur. Mais il a continué d'approcher, à peine dévié. La baleine a frémi sous son impact.

Tout le long du dos de la baleine, les menhirs parlants ont commencé à disparaître, abandonnant les plus petits sur place.

Le vautour bavard a juré comme un charretier et pris son envol. Les jeunes mantes piaillaient de peur. Les frères Torque se sont précipités sur Bomanz, l'accablant de questions qu'il ne comprenait pas. Ils l'ont cerné, prêts à le jeter dans le vide.

Chérie les a arrêtés d'un geste.

Sous eux, le ventre de la baleine s'est ouvert et a libéré une masse de matière en fusion. Une bouffée de chaleur a léché ses flancs. Une forte vibration s'est propagée sur toute sa longueur. Les phalanges de Bomanz sont devenues plus blanches encore. Il aurait voulu reculer mais ses mains semblaient douées d'une volonté propre et refusaient de se décrisper.

Une seconde explosion a plié le ventre de la baleine. Le grand animal céleste a décroché en chute libre un instant. L'inquiétude s'est muée en panique. « On tombe ! a braillé l'un des frères Torque dans son baragouin barbare de l'Est. Grands dieux, on tombe ! »

Chérie a braqué son regard dans celui de Bomanz et a ordonné par un signe péremptoire du langage des sourds : « Faites quelque chose ! » Elle conservait son sang-froid.

Avant qu'il ait répondu, des organes situés sur le dos du cétacé ont projeté en l'air une pluie d'eau glacée. Malgré le délestage des menhirs, la baleine de vent perdait de sa flottabilité. Elle vidait ses ballasts en altitude, espérant pouvoir éteindre les départs d'incendie.

L'eau glacée a contribué à refroidir la panique.

Les mantes ont surgi des ténèbres, voletant dans l'eau vaporisée. Sitôt qu'elles se sont posées, leurs rejetons sont grimpés en hâte sur leur dos, suivis des autres créatures de la plaine. Dès qu'une mante était chargée au maximum de ce qu'elle pouvait porter, elle se trémoussait jusqu'à une des espèces de sillons latéraux visqueux qui lui permettaient de se laisser glisser dans les airs.

Une nouvelle explosion a secoué la baleine. Elle a commencé à s'incurver lentement en son milieu.

Chérie s'est approchée de Bomanz. Elle avait l'air prête à le jeter elle-même dans le vide s'il ne réagissait pas sur-le-champ au lieu de trembler, la bouche bée.

Comment gardait-elle ce calme ahurissant ? Ils allaient mourir dans quelques minutes.

Il a fermé les yeux et s'est concentré sur le responsable du désastre. Il s'est efforcé de recouvrer ses moyens.

Il ignorait ce qu'était cette créature, mais il refusait désormais de se laisser intimider. Il redevenait le Bomanz qui avait trucidé un dragon séculaire. Le Bomanz qui s'était avancé dans les flammes au mépris du courroux de la Dame alors encore majestueuse et puissante.

Mais il avait les pieds sur la terre ferme, à l'époque.

Doucement, posément, il a scandé les mantras d'apaisement, puis des litanies lancinantes pour se libérer de sa chair.

Un moment plus tard, son esprit flottait dans le ventre de la baleine et dérivait entre les flammes, observant l'avaleur de feu noir. C'était uniquement grâce à l'appétit glouton du monstre que la baleine ne s'était toujours pas embrasée complètement.

Il a renforcé par sa science les défenses naturelles du cétacé et étouffé les flammes que l'oiseau continuait d'avaler. Les feux faiblissaient. Il parvenait à travailler discrètement, à l'insu de son prédateur qui n'avait qu'une idée en tête. Bientôt la baleine allait pouvoir éteindre seule les foyers restants.

L'avaleur de feu a tenté de percer une autre vessie de gaz. Bomanz lui a opposé un barrage cinglant. La créature a réitéré sa tentative, encore, encore et encore. En désespoir de cause, elle a fini par entrer dans une colère noire.

Profitant de ce qu'elle perdait le contrôle d'elle-même, Bomanz a insinué en elle des tentacules de sorcellerie. Avec une précision de joaillier, il a éradiqué une à une les consignes de l'homme d'osier. Il les a remplacées par une idée fixe, un ordre obnubilant : supprimer son ancien maître. Le noyer dans les ténèbres ou le consumer par le feu, mais débarrasser le monde de sa présence maléfique.

Bomanz a réintégré son propre organisme. Rouvrant les yeux, il a découvert une paire d'ailes ourlées de feu qui occultaient la moitié des étoiles dans le ciel. Les ailes se sont repliées. Le corps qu'elles portaient a plongé vers le monastère que le Vieil Arbre Ancêtre voulait défendre à tout prix.

Bomanz s'est tourné vers Silence et Chérie. L'énigmatique et ténébreux sorcier, un léger sourire aux lèvres, a acquiescé et, d'un petit geste, leur a indiqué qu'il avait accompli du bon boulot. Peut-être cesseraient-ils enfin de se méfier de lui. Il a regardé l'avaleur de feu passer à l'attaque. « Aïe ! » Il piquait vers l'enclos. Le Boiteux avait dû en forcer l'entrée.

La baleine de vent avait perdu beaucoup d'altitude. Elle arrivait à portée de frappe de l'homme d'osier. Le géant du ciel avait plié en son milieu comme une saucisse ramollie. Il n'avait plus de ballast à larguer. Il ne

maîtrisait plus sa trajectoire non plus. Il dérivait vers le sud à la merci du vent, poursuivant sa lente descente.

Silence et Chérie sont venus rejoindre Bomanz. Il a demandé : « Pourquoi êtes-vous restés ? Pourquoi n'avez-vous pas évacué ? »

Les doigts de Silence se sont mis à danser pour transmettre la question à Chérie.

« Arrête ton cirque avec tes doigts. Tu peux répondre. »

Silence l'a poignardé du regard mais n'a rien dit.

La baleine de vent a fait une embardée. Bomanz a cramponné une excroissance épidermique pour ne pas glisser vers le flanc de l'animal et se garder d'une chute d'au moins huit ou neuf cents mètres encore. Une bouffée de flammes surgie du dessous est venue le lécher. Il a proféré un juron et s'est agrippé de plus belle. La baleine continuait de prendre de la gîte en tanguant. Elle a émis un son caverneux et stridulant qui était peut-être un cri de douleur.

Quelques étincelles insidieuses se sont mêlées aux flatulences d'une vessie de gaz. Cette fois c'en était fini. Il n'y avait plus rien à faire.

Bomanz allait mourir dans quelques minutes. Étrangement, il ne se faisait pas le sang d'encre qu'il aurait dû. Avant tout, il était en colère. Cette fin lamentable n'était pas digne du grand Bomanz : pas de public ni de grande bataille dans laquelle se jeter. Pas de légende à laisser derrière lui.

Il égrenait juron sur juron en un bougonnement inintelligible.

Ses pensées, plus lestes qu'il voulait bien l'admettre, fusaient en tous sens à la recherche d'une façon de s'assurer que l'homme d'osier crèverait avec lui.

Il n'y en avait pas. Il ne disposait d'aucune arme à part l'avaleur de feu, pareil pour l'heure à un javelot propulsé en vol sur lequel il n'avait aucune prise.

La baleine dégringolait de plus en plus vite. Le feu rampait sur la moitié postérieure de l'animal. La pliure du milieu s'accentuait. La saloperie allait se désagréger. « Venez. Ça ne tiendra plus longtemps par ici. » Il s'est mis à gravir la pente sans cesse plus raide de la moitié antérieure. Silence et Chérie l'ont suivi.

Nouvelle explosion. Silence a perdu l'équilibre. Chérie a empoigné une sorte de tige de chair d'une main et l'a retenu de l'autre. Elle l'a remis sur ses pieds.

« Ce n'est pas une femme, a grommelé Bomanz. Pas une ordinaire, en tout cas. »

La partie postérieure du cétacé perdait de l'altitude plus rapidement que la partie antérieure. Des déflagrations secondaires projetaient des comètes de chair de baleine dans les crocs de la nuit. Sans cesser sa litanie de jurons, Bomanz continuait son escalade pour fuir le désastre – chaque seconde en se demandant à quoi bon.

La peur s'emparait de lui maintenant, attisée par son impuissance. Ses talents ne lui étaient d'aucun secours. Il ne pouvait rien faire à part fuir le feu conquérant jusqu'à un ultime refuge.

Une explosion a déchiré, vrillé la baleine. Bomanz est tombé. Sous lui, l'extrémité postérieure du monstre s'est détachée et a basculé dans le vide, enveloppée de flammes. Ce qui restait de la baleine a brusquement repris de l'altitude et tenté de se remettre à l'horizontale. La bête gîtait, roulait, oscillait. Le vieux sorcier s'agrippait. Et jurait.

Un murmure est parvenu à son oreille.

À moins de deux mètres, il a découvert les yeux brillants d'un bébé mante. Quand la baleine amputée s'est stabilisée un peu, il a rampé vers lui. « Ils t'ont oublié, mon petit ami. Approche un peu. »

Le petit a poussé un sifflement, crachoté et tenté de lui envoyer un éclair. Il n'a pas réussi à produire mieux qu'une étincelle. Bomanz l'a extirpé au clair de lune. « T'es un tout minus, pas vrai ? Pas étonnant qu'ils ne t'aient pas vu. » Le petit n'était pas plus gros qu'un chiot. Il n'avait sans doute pas plus d'un mois.

Bomanz a blotti la petite bête au creux de son bras gauche. Elle a cessé de se débattre presque aussitôt. Elle avait l'air contente de se faire porter.

Le vieux sorcier a repris son escalade.

La baleine maintenait précairement sa masse en équilibre. Bomanz s'est hâté vers le bord le plus proche. Il a baissé le regard juste à temps pour voir l'autre fraction de l'animal s'écraser à terre.

Silence et Chérie sont venus le rejoindre. Comme toujours, ils affichaient un visage impénétrable, l'un ténébreux, l'autre pâle. Silence a rivé son regard vers le sol. Chérie paraissait davantage intéressée par le bébé mante. « On est à moins de cinq cents mètres maintenant. Mais la descente sera longue. Et il reste *ça* pour nous donner du souci. »

Le *ça* en question consistait en petits feux qui brûlaient toujours sur la partie écorchée de la baleine. L'un de ces foyers pouvait s'étendre à une

autre poche de gaz à tout moment.

« On devrait s'éloigner autant que possible et croiser les doigts. » Bomanz s'efforçait d'afficher plus d'optimisme qu'il n'en éprouvait.

Silence a acquiescé.

Le sorcier a scruté les alentours. Le monastère brûlait joyeusement, incendié par l'avaleur de feu. C'était au moins un résultat positif, plus ou moins. Mais, en se concentrant bien, il pouvait sentir les ondes émises par un nœud de rage et de douleur au milieu des flammes.

Le Boiteux avait survécu une fois de plus.

Et son stratagème à lui aussi avait fonctionné en partie.

XXVII

J’avais du mal à y croire. Corbeau jetait l’éponge. Sa hanche devait lui faire bien plus mal qu’il ne voulait l’admettre.

Il n’avait pas bougé depuis qu’il s’était effondré et n’avait pas prononcé un mot depuis que son corps avait vaincu sa volonté. Je crois qu’il avait honte.

J’aurais vraiment voulu que ce fils de pute se fourre dans le crâne qu’il n’avait pas besoin d’être un surhomme. Il ne cesserait pas d’être mon pote en se montrant humain.

J’étais vidé autant que lui, mais je ne pouvais pas rester allongé à attendre la mort. Ça tonnait de plus en plus fort autour du monastère. Pour tout dire, certains des feux d’artifice partaient dans notre direction. Suffisamment impressionnant pour me donner des fourmis dans les jambes malgré mes courbatures jusqu’aux orteils.

Nouvelle explosion. Une rose de feu a éclos dans le ciel. Un gros paquet de quelque chose s’est mis à dégringoler, larguant des résidus enflammés.

J’ai compris ce que je voyais. « Corbeau, tu ferais bien de te remettre sur ton cul et de jeter un coup d’œil à ce barouf. »

Il a grommelé mais n’a pas bougé.

« C’est une baleine de vent, ducon. De la plaine de la Peur. Qu’est-ce que tu dis de ça ? » J’en avais vu deux se faire écharper pendant la grosse castagne aux Tumulus.

« On dirait. »

Monsieur le gros dur s’était tourné. Sa voix était calme mais son visage aussi blême qu’un ventre de poisson, comme s’il était tombé nez à nez avec la Faucheuse au coin d’une rue.

« Comment ça se fait qu’elle soit là ? » Ensuite je n’ai plus rien dit. Je commençais à me figurer une explication.

« Ce n’est pas après moi qu’elle en a, gamin. Qui, de la plaine, saurait où me chercher ? Qui s’intéresserait à moi ?

— Alors…

— C’est la bataille des Tumulus qui continue. C’est l’arbre-dieu en duel contre une créature, va savoir laquelle, qui s’est libérée là-bas. »

Des éclairs palpitaient dans le ciel. Le feu s'est développé sur ce qu'il restait encore en l'air de la baleine de vent. « Ce truc ne volera plus longtemps. Est-ce qu'on ne devrait pas aller voir si on peut faire quelque chose ? »

Il n'a rien répondu pendant au moins une minute. Il a contemplé les collines bosselées comme s'il se demandait si, après tout, il n'en avait pas sa claque de courir après Toubib. Le lascar ne pouvait pas être à plus de dix ou quinze kilomètres, pourtant. Corbeau a fini par se lever en grimaçant, faisant manifestement peser son poids sur sa hanche valide. Je n'ai pas posé de question. Je savais qu'il mettrait la douleur sur le compte de la fraîcheur de l'air et du sol.

« Va donc chercher les chevaux, m'a-t-il dit. Pendant que je rassemble nos affaires. »

Une bien lourde tâche qu'il s'imposait là, l'ami, vu qu'on s'était tout bonnement effondrés sur place quand l'épuisement nous y avait contraints.

N'ayant donc rien à faire, il a regardé la baleine en perdition traverser le ciel. Il affichait la mine d'un condamné sommé de monter tout seul à la potence et de se passer lui-même la corde autour du cou.

« J'ai réfléchi, Casier », m'a dit Corbeau comme nous descendions au pied de la dernière de ces drôles de collines en forme de bulbes arrondis. Nous remontions vers le nord-est, à la poursuite de ce fragment de baleine à la dérive.

« Moi je dirais plutôt que t'as broyé du noir, mon pote. Et ce depuis le jour où ils ont enfin terrassé le Dominateur. On dirait que cette explosion de tout à l'heure était la dernière. »

L'animal atrophié dérivait suivant une trajectoire qui, en principe, croiserait notre route. Quelques flammes tremblotaient à l'une de ses extrémités. Elle allait à sa perte lentement, mais elle avait enrayé sa chute.

« Peut-être. Mais faut pas le prendre pour acquis, sans quoi les dieux se feront un malin plaisir de te faire mentir. Espérons qu'elle passera le bois. L'atterrissage y serait un peu rude.

— À quoi t'as réfléchi ?

— À toi, moi, Toubib et sa troupe, la Dame, Silence, Chérie. À toutes les choses qu'on partageait, même si on n'a pas pu s'entendre.

— Je ne vois pas tant que ça ce que vous partagiez. Une fois que vous avez eu liquidé vos ennemis communs. »

Je m'efforçais de me donner l'air d'un blasé de première.

« Au fond, on est tous des solitaires malheureux qui cherchons notre place, Casier. Des solitaires qui aimeraient bien cesser de l'être mais ne savent pas comment s'y prendre. Quand on arrive près de la porte qui nous permettra d'entrer – ou de sortir –, on ne sait pas faire fonctionner le loquet. »

J'en suis resté sur le cul. C'était la remarque la plus révélatrice et intime que j'avais entendue dans sa bouche. Et avec ça empreinte de conviction et de nostalgie. Qu'on me tonde et m'appelle le Chauve ! Ça faisait deux ans que je l'accompagnais et qu'on ne se quittait pour ainsi dire pas. Il faut avoir du recul pour voir les gens changer.

Ce Corbeau n'était plus celui que j'avais rencontré avant que son âme, par la faute de sa personnalité et d'un peu de malchance, se trouve emprisonnée parmi les ombres maléfiques dans les Tumulus d'avant le grand nettoyage. Il était sorti de la prison affective terriblement abîmé.

Bon sang, ce n'était plus non plus l'éponge à vinasse d'Aviron.

J'éprouvais des sentiments partagés. J'avais admiré, estimé mon pote le Corbeau de jadis.

Peut-être pourrait-il redevenir celui-là, après une phase de transition.

Je ne voyais pas quoi lui dire ; pourtant, j'en étais sûr, il attendait une réponse. Son chic pour m'embrouiller l'esprit, ça, il l'avait conservé. « Et donc t'as trouvé la clé du mécanisme à la noix ?

— J'ai un sale pressentiment, Casier. Je suis comme paralysé par la trouille de découvrir bientôt si j'ai appris quelque chose. » Il scrutait cette demi-baleine de vent.

À vue de nez, j'ai estimé qu'elle se trouvait à environ trois kilomètres de distance et cent cinquante mètres d'altitude. La brise la poussait vers nous.

« On retourne dans les collines si elle va s'y échouer ?

— À toi de me dire, Casier. C'était ton idée. » Il s'est arrêté pour murmurer à l'oreille de son cheval. Les bêtes n'avaient guère envie de crapahuter en pleine nuit. Même si on s'abstenait de les enfourcher.

La baleine a expulsé des champignons de flammes. Avant que le rugissement des explosions nous soit parvenu, j'ai dit : « Pas de souci, on n'aura aucune colline à gravir. »

La baleine descendait vite, tentant le tout pour le tout. Parvenue à une soixantaine de mètres du sol, des fragments s'en sont détachés et sa

descente s'est ralentie. J'ai deviné où elle comptait atterrir. On s'est dépêchés d'y aller.

Puis ce qui restait de la pauvre bête a piqué du nez, repris un peu de vitesse et touché terre à un kilomètre et demi. Elle a rebondi en l'air à une trentaine de mètres. Elle continuait d'avancer droit sur nous.

Au plus haut de son rebond, elle a explosé de nouveau.

Elle a retouché terre deux fois avant de s'immobiliser au sol dans une glissade.

« Gaffe, a lancé Corbeau. Il y aura peut-être de nouvelles explosions. » L'épiderme de la baleine brûlait encore ici et là. Quelque part à l'intérieur, elle émettait un bruit rappelant des coups sourds sur un gros tambour très grave.

« Elle n'est pas encore morte, ai-je dit. Regarde là. » Je voyais, à deux mètres de moi, l'extrémité d'un tentacule. Il tressautait comme un serpent atteint d'une rage de dents.

« Hum. Entravons les chevaux. »

Excité comme un pou, il était, le Corbeau. Comme s'il avait attendu toute sa vie l'occasion d'examiner une baleine de vent d'assez près pour pouvoir humer sa mauvaise haleine. Et celle-ci puait d'un bout à l'autre.

J'ai aperçu des silhouettes à la lueur des feux. « Hé ! Il y a du monde là-dessus.

— Fallait s'y attendre. Où ?

— Là. Juste au-dessus de cette tache noire. » J'ai tendu le doigt. Des types perchés en hauteur s'activaient à tirer quelque chose.

« On dirait qu'ils essaient de dégager quelqu'un de coincé, a dit Corbeau.

— Montons leur donner un coup de main, ai-je proposé en lâchant la bride de mon cheval sans l'avoir entravé.

— Folle et impétueuse jeunesse, a fait Corbeau avec un sourire. À quoi cela mène-t-il ? »

J'ai entrepris d'escalader une paroi myrtille et nauséabonde. Corbeau est parti en quête d'un buisson pour attacher les chevaux, ce qui évitait de s'enquiquiner avec des entraves. J'étais à mi-hauteur quand il s'est lancé sur mes traces.

La peau de la baleine de vent était une matière spongieuse à l'odeur très prononcée, qui en plus sentait fortement le brûlé. Cette chair frémissait de douleur et d'agonie. Quelle noblesse chez ce monstre. J'en aurais pleuré.

« Corbeau ! Grouille ! Ils sont trois là-haut et un gros feu menace à l'arrière. »

À cet instant précis, il y a eu une petite explosion. Elle m'a sonné. Des postillons incandescents ont grêlé le sol. Des plaques d'herbe sèche se sont enflammées.

Des ennuis en perspective si l'incendie s'étendait.

Le temps que Corbeau hisse sa carcasse en haut, je portais déjà sur les épaules la femme que le vieil homme, seul encore valide, finissait d'encorder pour qu'elle ne dégringole pas en cas de chute. Cela fini, le bonhomme a fait demi-tour pour repousser un lambeau de baleine en forme de palme et dégager un autre corps.

Haletant, Corbeau m'a dévisagé puis a regardé la femme et grogné : « Fallait s'y attendre, non ?

— Hé, cette nana est solide comme un roc. Ou bien elle a le cul en plomb. Elle est aussi lourde que moi.

— Et si tu la descendais quand même ? a-t-il marmonné. Je me fais trop vieux pour une pareille gymnastique. » Sur ce il s'est tourné vers le vieil homme. « Vous ! Qu'est-ce que vous fichez ici ? » En revanche il n'a pas été surpris du type qu'il a découvert sous la palme. Voir Silence lui tomber du ciel était bien le genre de sale coup qui ne l'étonnait pas de la part du destin.

Il tremblait en aidant le vieil homme à soulever la palme. Bomanz vitupérait contre Silence. Un amas noir de quelque chose s'accrochait à son épaule et émettait un bruit pareil à un piaillement de chaton.

« Soulevez-le ! a commandé le vieux sorcier. Portez-le. Le temps nous manque pour que je le ranime. »

J'ai entamé la désescalade à ce moment-là. Ce qu'ils ont dit ensuite, je ne l'ai pas entendu. Ils m'ont suivi peu de temps après dans la descente.

Des frôlements ont retenti au-dessus de nos têtes. Le petit paquet sur l'épaule du sorcier a miaulé à nouveau. Un criaillement a cisaillé la nuit, dans les hauteurs. Les mantes de la baleine venaient tournoyer autour de leur protectrice agonisante.

Que devenaient les mantes quand leur baleine de vent mourait ?

« Ouille ! a braillé Corbeau. Faites gaffe où vous posez les pieds ! »

Au même moment, le vieil homme pestait : « Mais quelle arrogance ! Il faut vraiment être bouffi, puant de vanité ! Vous, que rien n'autorise à le faire, exiger – exiger ! – de moi des explications ! De moi ! Ce toupet me

dépasse. C'est moi qui devrais vous demander ce que vous fichez ici, à baguenauder sur la route du Boiteux. Vous lui servez d'éclaireur ? De nettoyeur de terrain ? Vous allez vous magner le train, oui ? Avant qu'on se fasse rôtir comme des poulets. »

J'ai touché le sol et les ai observés. Corbeau était furibard. Peut-être n'avait-il toujours pas compris qu'il n'était plus un seigneur et qu'il ne suffirait pas qu'il hausse le ton pour que tout le monde lui lèche les bottes. Il n'avait pas le bon sens de craindre les gens qu'il valait mieux craindre. Des gens comme ce vieux Bomanz qui pouvait sans doute le transformer en grenouille s'il se fichait en rogne pour de bon.

Corbeau n'a pas eu à prendre sur lui pour se la boucler. Une nouvelle explosion a failli les arracher, lui et le vieil homme, au flanc de la baleine. Un grand frémissement a parcouru le monstre. Les pulsations sourdes ont cessé. La bête a émis un profond râle qui résumait tout ce qu'elle pouvait exprimer sur la mort et le désespoir.

Les mantes au-dessus poussaient des cris sinistres. Des lamentations funèbres.

Je me suis demandé comment elles survivraient désormais.

La baleine de vent a cessé de frissonner. Le sorcier a crié : « Fuyez avant que tout explose ! »

Corbeau courait en trébuchant vers les chevaux quand ça s'est produit. La déflagration ridiculisait toutes celles que nous avions connues jusqu'alors. Je me suis penché pour me protéger du souffle d'air chaud. Corbeau a été plaqué au sol à plat ventre. Bomanz, quoique plus près de l'explosion, a conservé son aplomb au prix d'un jeu de jambes qui m'a rappelé ma grand-mère en train de danser. Il avait l'air de souffrir.

Quand le sifflement dans mes oreilles s'est atténué, j'ai entendu le chant triste des mantes qu'elles reprenaient ou n'avaient pas interrompu.

La baleine de vent est devenue son propre bûcher funéraire.

Des résidus projetés ont enflammé l'herbe tout autour. Les chevaux devenaient nerveux. Nous n'étions pas encore tirés d'affaire.

Corbeau a rampé, incapable de se relever. Je me sentais le dernier des couillons, planté là bêtement, sans pouvoir leur venir en aide tant j'avais les jambes coupées.

Le sorcier a retrouvé ses moyens et a relevé Corbeau. Ils se soutenaient l'un l'autre comme deux vieux ivrognes. J'ai enfin retrouvé l'usage de mes

jambes et je me suis avancé dans la chaleur. « Allez, les gars. Faut pas mollir. On pose le paquet sur un cheval et on décampe avant de ressembler à des couennes de porc. » J'avais déjà calé la femme en travers d'une selle comme un sac de riz. Nous allions devoir courir si longtemps qu'elle ne serait bientôt qu'un gros bleu de la tête aux genoux.

« Fissa ! ai-je crié. Le vent se lève ! » Je suis retourné pour prendre en main les montures avant qu'elles se montrent plus futées que nous et filent se mettre au vert.

Pendant qu'on arrimait Silence, Corbeau s'est donné le temps d'observer sérieusement Chérie pour la première fois. Elle était meurtrie de partout. Du sang lui coulait de la bouche, des oreilles et du nez. Des caillots séchés maculaient sa peau contusionnée. Silence était amoché lui aussi, et le sorcier tout autant, mais Corbeau s'en moquait pas mal.

« On les remettra sur pied, a déclaré Bomanz avant qu'il exprime sa réaction. À condition de ficher le camp avant que l'incendie nous carbonise. »

Devant la menace et constatant que j'étais parti sans les attendre, Corbeau s'est décidé à se remuer. Il est parti sur mes talons, menant le cheval qui portait Chérie. Bomanz filait devant. Il a contourné la langue de brousse en feu la plus proche. La brise poussait l'incendie vers les collines raides et bosselées.

Corbeau est reparti à pester et à jurer dans sa barbe. Bomanz obliquait vers le nord. Au creux de son bras, son bébé mante couinait joyeusement à l'attention de celles qui planaient, invisibles, au-dessus de nos têtes. Corbeau voulait toujours rattraper son vieux pote, mais je suppose qu'il s'était résolu à ne pas engager tout de suite le fer avec le sorcier, d'autant qu'il était de sale humeur.

J'ai continué à jeter des regards vers la baleine en feu jusqu'à ce que le bois où on s'enfonçait nous masque sa vue. Il y avait, me semblait-il, comme une leçon à tirer de cette péripétie, une sorte de symbole, mais je n'arrivais pas bien à cerner lequel.

XXVIII

Laissant dehors la vive clarté matinale, Smed est entré au Pavillon noir. Une fois accoutumé à la pénombre, il a distingué Timmy Locan dans un recoin obscur, devant une table pour deux. D'abord il a cru que Timmy restait assis à contempler sa main emmaillotée. Mais, en s'approchant, il s'est aperçu qu'il fermait les yeux en serrant les paupières. Ses joues étaient humides de larmes.

Smed s'est assis face au jeune homme. « T'as vu un médecin comme je t'ai dit ?

— Ouais.

— Alors ?

— Ça m'a coûté deux oboles pour m'entendre dire qu'il ne savait pas ce qui clochait et qu'il ne voyait pas quoi y faire, à moins que j'opte pour l'amputation. Il n'a même pas été foutu de soulager la douleur.

— Il te faut un sorcier, alors.

— Indique-moi le meilleur de la ville et lâche-moi la grappe. Je pourrai me le payer.

— C'est pas « le », Timmy. Elles sont deux. Filandre et Finetisse. Deux pointures qui arrivent de Charme et viennent de s'installer. » Timmy n'écoutait pas. « T'as entendu, Timmy ? On a deux grognasses venues de la Tour. Elles sont arrivées hier soir. De la grosse magie. Elles ont pour mission de tirer au clair ce qui s'est passé aux Tumulus. Demain ou après-demain, elles prendront la tête d'un bataillon des Traquenuit et monteront voir là-bas. Toute la ville en parle. »

Timmy prêtait une oreille trop distraite pour comprendre les implications.

« Tu piges ? Ils vont aller là-haut et découvrir que quelqu'un a bousillé l'arbre. Ils voudront faire couler le sang, alors. »

Timmy a serré les dents un moment et répondu : « Ça nous fera une bonne publicité.

— Quoi ?

— Poisson dit qu'ils n'ont aucune chance de retrouver notre trace tant qu'on ne bouge pas et qu'on se la ferme. Pendant ce temps, la rumeur

circulera parmi les sorciers. Ceux qui seront intéressés viendront ici pour récupérer la pointe. Alors on la mettra aux enchères. »

Smed éprouvait de plus en plus de réticences à l'égard de ce projet. Trop dangereux. Mais les autres, Poisson compris, demeuraient convaincus que l'opération pouvait s'accomplir sans risque. Ils voulaient croire que tous les sorciers n'étaient pas forcément des fous, des escrocs et des sadiques.

« Au fond, ce n'est qu'une transaction, répétait Tully. On vend. Ils payent, empochent la pointe et tout le monde est content. »

Foutaises. Tout le monde ne serait pas content. Il y avait des légions de sorciers et une seule pointe d'argent. Non seulement tous s'efforceraient de s'emparer du trésor, mais ils manigancerait pour devancer leurs pairs. Sans compter que l'acheteur, une fois son acquisition en poche, voudrait peut-être effacer toute piste pour que nul ne puisse remonter jusqu'à lui et la lui prendre.

Tully continuait de rembarrer Smed chaque fois qu'il exprimait ses inquiétudes. Même quand il faisait remarquer que les sorciers étaient coutumiers de ce genre de procédés, s'il fallait en croire toutes les histoires qui se racontaient.

« Je crois savoir où trouver un type qui pourrait soigner ta main, Timmy. » Smed se souvenait du portrait élogieux dressé par une de ses tantes d'un sorcier de la rive sud qui passait pour compétent et honnête tant qu'on lui payait ce qu'on lui devait.

La porte de la taverne s'est ouverte. La clarté du jour s'est déversée. Smed a jeté un coup d'œil vers l'entrée, a vu le caporal Traquenuit et deux de ses congénères. Le caporal a levé une main amicale. Il a répondu par un geste identique pour ne pas le froisser. Puis il a dû rester un moment à discuter le bout de gras pour ne pas avoir l'air de partir parce qu'une poignée de Gris entraient. Il en a profité pour toucher deux mots à Timmy du sorcier que sa tante connaissait. « Tu veux l'essayer ?

— Je suis prêt à tout.

— Alors allons-y. »

Le sorcier était un petit bonhomme rondouillard et souriant, avec de bonnes joues rouges comme des pommes et des cheveux blancs et fins qui rebiquaient en tous sens. Il les a accueillis comme s'il avait attendu toute sa vie leur visite. Smed a compris pourquoi sa tante appréciait le personnage.

Elle était si moche et revêche qu'un chien aveugle ne l'aurait pas attendue, sauf pour lui tourner les talons sous le nez.

Smed s'est chargé de l'explication parce qu'il ne faisait pas confiance à Timmy et craignait qu'il ne parle trop dans sa hâte qu'on le soulage. « Une espèce d'infection qui lui noircit la main, a-t-il déclaré.

— Et qui fait mal », a ajouté Timmy. Il y avait du gémissement dans sa voix. Or Timmy n'était pas un geignard.

« Voyons donc un peu », a dit le sorcier. Il a posé la main de l'éclopé sur sa table de travail et a entrepris d'ôter le bandage à l'aide d'un scalpel. Il a continué de deviser tout sourire en travaillant. Quand il a eu dénudé la main, il a fait : « C'est pas bien joli, hein ? »

Selon Smed, c'était même franchement vilain. Il n'avait pas vu la main de Timmy à l'air libre depuis une semaine. La zone noire avait triplé de taille. Elle recouvrait maintenant la paume entière et commençait à manger le dos de la main. La chair noircie boursouflait.

Le sorcier s'est penché, a reniflé. « Curieux. La chair infectée dégage normalement une odeur. Ferme bien les yeux, fiston. » Timmy s'est exécuté et le bonhomme s'est mis à lui titiller la main avec une aiguille. « Qu'est-ce que tu sens quand je fais ça ?

— Juste une petite pression. Ouille ! » L'aiguille venait de piquer la chair encore rose.

« Curieux. Très curieux. Je n'ai jamais vu de cas pareil, fiston. Essaie de te détendre. » Le sorcier s'est approché d'une étagère et a saisi un petit instrument de cuivre qui avait en gros la forme d'un disque ouvragé de trente centimètres de diamètre supporté par six pieds de vingt centimètres. Il l'a calé au-dessus de la main de Timmy. Il a largué quelques pincées de poudre, quelques gouttes ici et là dans les réceptacles du plateau de cuivre, le tout en ânonnant un obscur charabia. Il y a eu un éclair et une bouffée de fumée crépitante. Un miroitement comme un mirage de chaleur s'est formé à l'intérieur du disque.

Le sorcier s'est absorbé dans sa contemplation. Smed ne distinguait rien de spécial. Mais le sourire du sorcier s'est évanoui. Ses joues ont perdu leur couleur. « Dans quoi vous êtes-vous fourrés, les gars ? a-t-il demandé d'un ton étranglé.

— Hein ? Comment ça ? a demandé Smed.

— Je m'étonne de ne pas l'avoir vu plus tôt. La puanteur mystique est là. Mais qui l'aurait cru ? Le garçon s'est fait infecter la main par une essence

maligne. Quelque chose gorgé du sang des ténèbres. Une amulette puissante, peut-être. Un fétiche des temps anciens qui vient peut-être juste de refaire surface. Quelque chose de très extraordinaire et jusqu'à présent inconnu par chez nous. Dites, les gars, vous n'auriez pas pillé des tombes ? »

Timmy gardait les yeux rivés sur sa main. Smed a braqué son regard dans celui du sorcier mais n'a rien répondu.

« Vous n'avez pas forcément enfreint de loi en creusant le trou qui a permis votre découverte. Mais vous pourriez vous mettre dans un sale pétrin si vous ne signalez rien aux légats impériaux.

— Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour lui ?

— Ils offrent de belles récompenses.

— Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour lui ? a insisté Smed.

— Non. L'objet qui a causé ceci a été créé par quelqu'un de bien plus puissant que moi. En supposant qu'il s'agisse d'une amulette, la brûlure ne peut être guérie que par une personne plus puissante que celui ou celle qui l'a forgée. Et encore devrait-elle disposer de l'amulette pour l'étudier avant d'élaborer l'antidote. »

Merde, a pensé Smed. Où trouver quelqu'un d'assez fort pour contrer le Dominateur ?

Nulle part. « Qu'est-ce que vous pouvez faire d'autre ? Si vous ne pouvez pas le guérir ?

— Je peux le débarrasser de la chair souillée. C'est tout.

— Pour parler franchement, ça veut dire quoi ?

— Ablation de la main. Ici. Jusqu'au poignet si on s'y prend aujourd'hui. Si vous optez pour cette solution, autant le faire au plus vite. Quand les noirceurs se seront propagées jusqu'aux os principaux, il n'y aura plus moyen de dire jusqu'où ni à quelle vitesse elles s'étendront.

— Qu'est-ce que t'en dis, Timmy ?

— C'est ma main, mec !

— T'as entendu ce qu'il a dit ?

— J'ai entendu. Écoutez, mon vieux, vous n'auriez pas quelque chose pour calmer la douleur un moment, que je puisse réfléchir avec les idées claires ?

— Je pourrais appliquer un sortilège engourdissant, ça vous soulagerait un peu, mais la souffrance redoublerait quand il cesserait de faire effet. Et c'est une idée qu'il va vous falloir assimiler : plus vous repousserez la

décision, plus la douleur empirera. D'ici une dizaine de jours, vous ne pourrez plus vous retenir de hurler en permanence. »

Smed a ricané. « Merci quand même. Faites-lui votre anesthésie et laissez-nous en discuter en privé. »

Le sorcier a dispersé ses poudres, marmonné, fait des gestes de magie. Smed a vu Timmy se décontracter un peu, et même esquisser un pâle sourire.

« Ça y est ? a-t-il demandé. Viens, Timmy. On se casse.

— Alors il faut que je refasse le pansement, est intervenu le sorcier. Je ne saurais pas trop expliquer comment fonctionne le maléfice mais, par simple contact, il pourrait se transmettre à quelqu'un d'autre. En supposant que l'entité maléfique originelle soit assez puissante. »

Les tripes nouées, Smed s'est efforcé de se rappeler s'il avait touché la main de Timmy. Il n'en avait pas souvenir.

Rongeant son frein, il a attendu qu'ils soient sortis pour lui demander : « Le Vieux Poisson a touché ta brûlure quand il t'a soigné ?

— Non. Personne ne l'a touchée. À part le docteur que je suis allé voir. Il l'a palpée deux ou trois fois du bout du doigt.

— Aïe. » Smed a tiré une drôle de tête. Ça se compliquait. Il n'aimait pas les complications. En général, en essayant de les résoudre, on les aggravait.

Il fallait qu'ils en discutent tous ensemble avec Tully et Poisson. Il savait par avance ce qu'envisagerait Tully : entraîner Timmy en rase campagne, lui trancher la gorge et l'enterrer.

Tully avait l'âme d'un serpent. Il fallait que Timmy prenne le large.

Le plus tôt serait le mieux. Maintenant, ça passerait encore inaperçu. Sauf qu'il aurait alors du mal à récupérer sa part du magot que rapporterait la pointe. Merde.

« Timmy, je crois que ça ne te ferait pas de mal de te payer une bonne cuite et du bon temps, mais il va falloir que tu réfléchisses sérieusement et que tu prennes une décision. Quoi que tu fasses je te soutiendrai, mais rappelle-toi qu'on est tous concernés. Et garde Tully à l'œil. C'est le genre de gars à qui faut pas tourner le dos quand il est nerveux.

— J'suis pas stupide, Smed. Tully, je ne lui tourne pas le dos même quand il n'est pas nerveux. S'il essaie quoi que ce soit, je te fiche mon billet qu'il s'en mordra les doigts. »

Intéressant.

Smed s'est dit qu'il avait lui aussi des décisions à prendre. Par exemple, avec la ville pullulant de Gris et leurs chefs sur le point de découvrir que la pointe avait disparu des Tumulus, reprendre la route et aller se perdre dans un coin où nul n'irait le chercher. Ou encore, entreposer cette pointe dans un lieu plus sûr que son sac au Pavillon noir. Il avait déjà une bonne idée sur la question. Une idée qui pourrait prendre des allures d'assurance-vie s'il se dépêchait d'agir discrètement.

Bordel. Pas à dire, il détestait les complications.

Tully a fait de l'esclandre quand ils se sont tous réunis. On aurait dit qu'il devenait moins malin de jour en jour.

« Tu te crois immortel ? lui a demandé Smed. Tu te crois intouchable ? Y a des putain de Gris partout, Tully. S'ils décident d'être mauvais, ils te découperont en morceaux, un membre après l'autre. Ensuite ils te confieront en vrac à Filandre et Finetisse qui te recoudront pour te faire avouer tout ce qu'elles voudront. Et t'auras beau leur dire tout à ce moment-là, ça ne sera jamais suffisant. Ou alors est-ce que tu te prends pour un héros à la con, capable de tenir tête à des spécialistes qui ont appris l'art des interrogatoires à la Tour ?

— Avant qu'on me pose des questions, faudra me trouver, Smed.

— À la bonne heure. Voilà où j'essaie d'en venir depuis dix minutes.

— Mon cul. Tu gaspilles ta salive dans un seul but : ficher le camp pour un trou minable du genre de Seigneurie…

— Tu crois vraiment pouvoir leur échapper en restant ici ? Une fois qu'ils sauront ce qu'ils doivent chercher ?

— Comment veux-tu qu'ils l'apprennent ?

— J'en sais foutre rien. Ce que je sais, c'est qu'il ne faut pas les prendre pour des bras cassés de la rive nord. Ils viennent de Charme. Les types comme nous, ils se les bouffent tout crus en hors-d'œuvre. La meilleure façon de ne pas tomber entre leurs pattes, c'est encore de ne pas traîner dans les parages.

— On ne bougera pas d'ici, Smed. » Ça virait à l'entêtement imbécile.

« Si tu préfères attendre le coup de masse entre les yeux, ça te regarde. Mais je ne vais pas me faire tuer parce que t'as des problèmes d'ego. Vendre cette pointe et se faire des couilles en or, ça me tente bien, mais pas au point de risquer la potence ou le chevalet. Avec toutes ces huiles qui déboulent dans le secteur avant même qu'on ait commencé à chercher un

acheteur, je serais bien tenté de la refourguer au premier venu rien que pour m'en débarrasser. »

Ils ont continué à se disputer âprement sans que personne l'emporte. Poisson et Timmy arbitraient. Smed s'en voulait autant à lui-même qu'à Tully. Il avait la sale impression qu'il se contentait de brasser de l'air, qu'il serait incapable de s'en prendre à son cousin s'il fallait en arriver là. Tully ne valait peut-être pas grand-chose, mais il faisait partie de la famille.

XXIX

Saigne-Crapaud le Chien, étendu à l'ombre d'un acacia, rongeait le tibia d'un ci-devant soldat de l'homme d'osier. Seuls une douzaine d'entre eux avaient survécu à cette nuit de carnage, quand ils avaient pris le monastère. La moitié de ces rescapés étaient morts depuis. La brise, quand elle soufflait du nord, apportait une puanteur de charnier qui soulevait le cœur.

Seuls deux chamans avaient échappé à la mort. Mais de justesse. Le temps qu'ils se rétablissent de leurs blessures, l'homme d'osier et lui resteraient en aussi sale état qu'à leur départ des Tumulus.

Saigne-Crapaud le Chien gardait un œil sur les mantes qui planaient au-dessus de leurs têtes, autour du monastère, et cherchaient inlassablement les failles dans la cuirasse de magie qui protégeait le bâtiment. Des éclairs fusaient par les moindres interstices. Un sur cent provoquait des dégâts, mais c'était suffisant pour assurer une destruction totale à terme.

La victoire de l'homme d'osier sur la baleine de vent lui avait procuré un répit de deux heures. Puis une autre baleine était apparue et avait repris la lutte. Il y en avait quatre pour l'heure, aux quatre points cardinaux, déterminées à venger leur sœur abattue.

Saigne-Crapaud le Chien s'est levé, les os craquants et douloureux, et s'est acheminé, zigzaguant entre les zones à risque, jusqu'à la muraille basse qui ceignait les ruines du monastère. Il claudiquait. Sa prothèse d'osier avait été soufflée par l'impact de l'oiseau de feu du Boiteux.

Il s'est consolé en se disant que ce dernier était en pire état que lui. Il n'avait plus de corps du tout. Mais il travaillait à s'en reconstituer un. À quel revers de fortune devaient-ils ce désastre ? Saigne-Crapaud le Chien s'est dressé sur ses pattes postérieures et a posé son unique antérieure et son museau sur le faîtage du mur.

La situation était plus dramatique qu'il s'y était attendu. Les pierres parlantes étaient si nombreuses qu'elles formaient une circonvallation. Des bosquets d'arbres marcheurs se dressaient partout où le sol était humide. Ils faisaient bombance. La sécheresse sévissait en permanence dans la plaine de la Peur.

Combien de temps avant qu'ils viennent abattre la muraille avec leurs souples racines à croissance rapide ?

Des escadrons de centaures inversés galopaient parmi les ombres des mantes en vol, s'entraînant à charger et à décocher ensemble des grêles de javelots.

Cette horde étrange attaquerait à un moment ou un autre. Et il n'y aurait pas moyen de la fuir tant que le Boiteux serait privé de corps.

Ils auraient d'ores et déjà déferlé s'ils avaient connu la faiblesse des assiégés. C'était bien la seule attitude récente un peu sensée du Boiteux : aller se cacher dans un recoin, en sorte que ces créatures ignorent où il se trouvait. Il espérait que la Rose Blanche redouterait un piège et ne voudrait pas le croire réellement réduit à l'impuissance.

Le Boiteux avait besoin de temps. Il aurait fait n'importe quoi, sacrifié n'importe qui pour acheter un peu de répit.

Saigne-Crapaud le Chien s'est détourné pour se diriger vers le corps de bâtiment principal à demi démoli du monastère. Un garde effrayé l'a laissé passer.

Ils se savaient perdus. Ils s'étaient enrichis au-delà de leurs espoirs, mais en vouant leur âme à la perdition. Ils ne profiteraient pas vivants d'un liard de leur fortune dérobée.

Il était trop tard, maintenant, pour espérer trouver le salut dans la désertion.

Un seul homme avait essayé. Ils l'avaient capturé, à l'extérieur. De temps en temps, ils le faisaient crier pour rappeler à tout le monde qu'ils étaient trop en colère pour faire de quartier.

Saigne-Crapaud le Chien a enfilé des couloirs étroits et dévalé de raides escaliers jusqu'à la cave en profondeur où le Boiteux avait établi son antre. Là, il se trouvait à l'abri des énormes blocs et de tout ce que les baleines de vent larguaient au gré de leur humeur.

Il s'était installé dans une salle vaste, humide et moisie comme de juste. Mais la lumière qui régnait là était la plus puissante qu'on puisse produire de source artificielle. Les sculpteurs avaient besoin de cette clarté pour travailler proprement.

Sa tête sans corps reposait sur une étagère d'où il dominait les travaux en cours. Deux gardes armés et un chaman observaient eux aussi. Le travail en question était réalisé par trois prêtres, trois des douze survivants du massacre des résidents du monastère.

Ils n'avaient aucune idée de la récompense que leur vaudrait leur zèle. Ils s'appliquaient dans l'espoir que la vie pourrait reprendre son cours au monastère, une fois leur tâche achevée et leurs hôtes repartis.

Dans l'angle sud-est de l'enceinte, où le terrain était le plus haut, jaillissait une source. Le monastère en tirait son eau. Sous son lit, et préservée par l'humidité, on trouvait une des plus fines argiles à pétrir du monde. Les moines l'utilisaient depuis des siècles. Le Boiteux avait jubilé en apprenant l'existence de ce gisement.

Les sculpteurs avaient ébauché un corps qui satisfaisait le sorcier. Ce serait le corps qu'il avait toujours rêvé d'avoir, non celui courtaud et estropié dont il lui avait fallu se contenter jadis. Une fois sa tête adaptée dessus, il mesurerait un mètre quatre-vingt-dix et pourrait s'enorgueillir d'une plastique à faire fondre les demoiselles, du moins se l'imaginait-il.

La finition était au tiers achevée et la facture méritait le qualificatif d'excellente. Les moindres rides, plis et pores de la peau étaient représentés, sans toutefois aucune imperfection.

Seul un des trois moines sculptait. Les deux autres arrosaient la terre et l'oignaient d'huile pour qu'elle conserve toute son humidité naturelle.

Saigne-Crapaud a examiné le mannequin brièvement, juste pour évaluer combien de temps il fallait espérer que leur sursis perdure encore. Il n'en menait pas large. Certainement, ces créatures dehors cesseraient de tergiverser d'ici un jour ou deux.

Il a rebroussé chemin vers la surface et rôdé le long de l'enceinte en quête d'une issue praticable.

Quand le marteau s'abattrait, il foncerait au grand galop droit sur la barricade de pierres parlantes et la franchirait d'un bond. Nul ne s'attendrait à ce qu'il se sauve en abandonnant le Boiteux à son sort.

Il se trouverait un protecteur plus raisonnable ailleurs. Le Boiteux n'était pas le seul des anciens qui avait survécu.

XXX

Dans ce campement à l'est du monastère où on s'était installés et où l'odeur des cadavres empuantissait l'atmosphère, l'ambiance n'était pas formidable. Je veux dire, j'y ai mis du mien et, avec les frères Torque, le vautour parlant et deux menhirs, on s'est quand même payé de bonnes bosses de rire à dégoiser des conneries autour du feu. Mais les autres se comportaient vraiment comme une bande de gosses.

Corbeau refusait de parler à Chérie tant qu'elle ne ferait pas le premier pas. Silence ne voulait pas avoir affaire à Corbeau qui, pensait-il, cherchait à lui piquer sa compagne. Compagne qu'elle n'était d'ailleurs pas à proprement parler. Chérie ne s'adressait pas à Corbeau parce qu'elle estimait qu'il lui devait au moins quarante excuses monumentales et qu'il fallait qu'il expie avant qu'elle daigne le regarder. D'autre part, elle en voulait à Silence parce qu'il avait des vues sur elle, et peut-être à elle-même pour lui avoir laissé une ouverture.

Une confidence, juste entre vous et moi : je ne lui trouve pas l'allure d'une vierge effarouchée. Peut-être que je me goure. Il y a si longtemps que je ne me suis pas trouvé à portée de flèche d'une femme que ces centaures femelles à cul frontal me paraissent girondes.

Les frères Torque en raffolent.

Le vieux sorcier Bomanz ne se mêle à personne. Il est gavé jusqu'aux orbites de grandes idées sur la stratégie à mettre en œuvre alors qu'il n'y a personne pour l'écouter à part le vautour parlant. Ce vautour a pour nom Virgile mais les pierres l'appellent Tartignole ou Bave-Merde à cause du registre hautement intellectuel de l'essentiel de sa conversation.

Déjà je commence à être blasé de toutes ces bestioles bizarroïdes. Elles me mettaient un peu mal à l'aise au début, mais il y a maintenant huit jours qu'on est là. En faisant abstraction de leur apparence, c'est comme s'il y avait de nouvelles recrues au sein de la Garde.

Ce que je ne pige pas, c'est pourquoi on reste plantés là. D'après ce que j'ai entendu, ils ne sont qu'une poignée à se terrer dans ce monastère. Vu les effectifs dans notre camp, on devrait être en mesure de battre le Boiteux

même au mieux de sa forme. Mais c'est Chérie la générale de campagne en chef, ici. Elle impose qu'on attende.

Elle reçoit ses ordres du Vieil Arbre Ancêtre. Sans doute que ça lui suffit de savoir le Boiteux coincé dans ce trou d'où il ne peut causer aucun dégât.

« Je l'ai mal jugée, a déclaré Corbeau. Elle ne se tourne pas les pouces.

— Hein ? Quoi ? » J'essayais de m'endormir. Et c'était le moment qu'il choisissait pour entamer la causette.

« Chérie ne se tourne pas les pouces. Il y a une douzaine de sortes d'animaux de la plaine si petits qu'on ne les remarque pas, ou qui se fondent tellement à notre environnement qu'ils passent inaperçus. Elle les envoie sans cesse fureter. Elle sait tout de l'ennemi, jusqu'à sa façon de respirer. Il y a en permanence un de ces espions en poste. Les mantes, les centaures et les largages de pierres, c'est de la poudre aux yeux. Si l'ordre tombe, l'attaque principale sera menée par ces petites créatures. Ils ne vont pas comprendre leur douleur, là-dedans. Un vrai génie, cette fille. Je suis fier d'elle. »

Au chapitre des coups tordus, je me disais qu'elle avait sûrement de qui tenir, vu toutes les années qu'elle avait passées à crapahuter avec la Compagnie noire. J'ai répondu : « Pourquoi tu ne lui dis pas qu'elle est géniale, que t'es fier d'elle, que tu l'aimes encore et que tu voudrais qu'elle te pardonne d'avoir été si ballot dans le temps ? Comme ça tu me laisserais dormir. »

Il n'est pas allé voir Chérie. Mais il a pris la mouche et j'ai eu la paix.

Enfin, pas bien longtemps.

Ce que personne ne savait à part peut-être Silence – étant donné que Chérie n'entend pas et ne peut pas lire sur les lèvres des pierres vu qu'elles n'ont pas de bouche –, c'est qu'elle avait déjà reçu l'aval du grand chef arbre. Elle n'attendait plus que le moment opportun pour donner le signal.

Naturellement, elle a décidé de le faire alors que je venais juste de m'endormir profondément.

Tout était calme dans le sous-sol où le Boiteux se cachait. Il n'y avait qu'une sentinelle armée, un chaman de veille, un moine qui humidifiait l'argile et deux autres qui façonnaient une patte pour Saigne Crapaud le Chien.

La terre a tremblé. Une baleine de vent avait touché le bâtiment avec une nouvelle grosse roche. Tout le monde s'est précipité pour protéger l'œuvre d'argile.

Une douzaine de créatures de la plaine ont jailli des fissures et des coins d'ombre. De petits projectiles ont volé. De petites lames ont jeté des éclairs. Les créatures les plus véloces se sont lancées à l'escalade du soldat et du chaman. Elles ont laissé les moines s'enfuir. Une fois le soldat et le chaman à terre, les assaillants ont détruit le bonhomme d'argile.

Partout, l'attaque s'est déroulée à l'identique. Aucun homme du Boiteux n'a survécu.

Le monstre Saigne-Crapaud le Chien a bondi hors du monastère et atterri au beau milieu d'un troupeau de centaures. Les lames ont miroité. Les javelots ont volé. Les corps aussi. Le monstre a réussi à s'échapper.

Des mantes le survolaient en tel nombre qu'elles se cognaient sans arrêt. Le tonnerre de leurs éclairs grondait en continu comme un roulement de tambour.

Le monstre a atteint la barrière de menhirs parlants et d'arbres marcheurs. Il a franchi ces obstacles d'un nouveau bond. Sa fourrure fumait et les traits hérissaient ses flancs. Les arbres ont essayé de le saisir. Il avait trop de force.

Il continuait de nous foncer droit dessus.

Des menhirs se sont matérialisés sur son chemin pour le bloquer, le faire trébucher. Les mantes essayaient de le cramer. Les centaures galopaient avec lui pour le larder de javelots et lui taillader les jarrets. Corbeau, les frères Torque et moi, on lui a planté dans la couenne trois ou quatre flèches chacun. Il n'a même pas paru les remarquer. Il a continué de charger, hurlant comme tous les loups du monde réunis.

« Visez les yeux ! a crié Corbeau. Visez les yeux ! »

Tu parles, Charles. Il était bien question de viser quand je tremblais tellement que je me voyais bon, si jamais j'en réchappais, pour enlever du marron à ma culotte pendant au moins un mois.

Le monstre n'était plus qu'à quarante pas quand Silence l'a salué en lui envoyant en pleine face un paquet de serpents qui se sont accrochés et ont entrepris de se faufiler dans ses oreilles, sa bouche et ses naseaux.

Les reptiles ne l'ont pas ralenti mais l'ont distrait de son intention initiale nous concernant. Il s'est contenté de foncer comme une flèche parmi nous.

J’ai basculé cul par-dessus tête. Tandis que je voltigeais en l’air, j’ai vu Chérie qui s’était interposée, aussi calme que pour couper du pain à la cuisine, lui décocher un méchant coup avec une épée à deux mains que j’aurais crue trop lourde pour une femme. Elle l’a touché un peu haut. Elle a frappé les côtes au lieu de lui ouvrir le ventre.

J’ai roulé au sol et j’ai passé les deux minutes suivantes à faire un point astronomique et à inventorier les nouvelles constellations au-dessus de moi.

Une violente averse m’a trempé complètement et m’a aidé à reprendre mes esprits. En me relevant, je me suis rendu compte que ce n’était pas de la pluie qui m’avait arrosé. Une baleine de vent, passant au-dessus de nous, avait allégé un peu ses ballasts pour ralentir sa descente comme elle approchait de Saigne-Crapaud le Chien.

Le monstre poursuivait sa cavale vers l’ouest. Juste derrière, on distinguait une forme luisante qui ressemblait à un éléphant avec un nid de tentacules en guise de tête. La contribution de Bomanz à la cause.

C’est la dernière minute où les choses m’ont paru sensées.

Et puis les pierres parlantes, soudain prises de folie, ont commencé à se transporter n’importe où. Les arbres marcheurs se sont mis à sauter frénétiquement, les centaures à tourner en rond. Tout ce qui savait parler s’apostrophait à grands cris. Les baleines ont émis des sons tonitruants et piqué comme si elles avaient décidé de se suicider en s’écrasant au sol. Le menhir balafré débitait tout un discours à Silence dans une langue que je ne connaissais pas, et Silence s’essayait à un mélange de flamenco et de danse du sabre pour transmettre à Chérie ce qu’il disait.

J’ai buté contre Corbeau et lui ai dit : « Eh ben, vieille branche, m’est avis qu’il est temps de tirer notre révérence. Avant que les gardiens ne rassemblent tout le monde pour les ramener à l’asile. »

Il observait Silence. « Chut », m’a-t-il fait. Et, une minute plus tard : « L’arbre-dieu annule tout. Il s’est passé quelque chose dans le Nord. Il veut que tout le monde laisse l’opération en plan et retourne à la maison. »

J’ai regardé alentour. Deux baleines de vent s’étaient déjà posées. Les bestioles embarquaient dessus. Le seul menhir parlant qui restait dans les parages était l’interlocuteur de Silence. « Et voilà, c’est en croisière à dos de baleine qu’on va continuer la route. »

XXXI

L’arbrisseau des Tumulus était resté dans le coma depuis le feu, les sens engourdis le temps que ses plaies guérissent. Mais le jour est venu où les informations extérieures ont enfin filtré jusqu’à sa conscience. Il ne s’était pas produit de pareil charivari dans les Tumulus depuis la grande bataille qui s’y était déroulée.

Aiguillonné par la curiosité et contraint par le mandat de son père, l’arbre s’était arraché à sa stase, quoique encore mal en point.

Les Tumulus pullulaient de soldats venus du ténébreux empire de l’Ouest. Il percevait les auras fortes qui devaient être celles de leurs chefs. Ils passaient au peigne fin chaque mètre carré des alentours.

Pourquoi ?

Alors la mémoire lui est revenue. Pas d’un coup, heureusement. Par bribes. Selon un ordre chronologique à peu près respecté.

La créature venue creuser, l’horreur exhumée. Cette mort incarnée sortie de la forêt qui s’était déchaînée sur la ville. Le feu… Le feu… Le feu…

Les soldats se sont crispés d’étonnement et de terreur, puis ont fui épouvantés quand les éclairs ont crépité dans les branches de l’arbre. Leurs capitaines sont venus voir avec des yeux ronds la fière clarté bleutée qui baignait les Tumulus.

L’arbre s’est concentré de toutes ses facultés pour joindre son géniteur et enfin, après tant de semaines, lui a transmis la nouvelle de son cuisant échec.

XXXII

Les jumelles Filandre et Finetisse s'avançaient vers l'arbre maintenant calme à pas mesurés. Toutes les deux portaient une cagoule de cuir noir qui leur masquait entièrement le visage. Semblables physiquement, elles avaient aussi la même tenue. Quoique moins féroces et dotées de pouvoirs inférieurs à ceux des Dix qui étaient Asservis, elles dégageaient l'impression contraire en singeant le style et le costume de leurs prédécesseurs.

De la sorte, elles donnaient le change et se faisaient passer pour ce qu'elles ambitionnaient de devenir. Et, si elles survivaient assez longtemps, peut-être parviendraient-elles à aiguiser leurs talents maléfiques jusqu'à se confondre effectivement avec les anciennes terreurs maintenant pour la plupart enterrées.

Ainsi croît le mal.

Les jumelles ont ralenti le pas à trois mètres de l'arbre, cachant soigneusement leur peur à leurs soldats. Elles se sont immobilisées. Elles ont examiné le tronc. Elles en ont fait le tour, chacune dans un sens. Quand elles se sont retrouvées à leur point de départ, elles savaient.

L'angoisse a étreint leurs cœurs noirs. Mais, paradoxalement, une lueur d'espérance mauvaise s'y est allumée aussi.

Elles ont appelé leurs lieutenants. Une demi-heure plus tard, les troupes cheminaient vers Aviron.

Au diable le Boiteux. Il y avait du plus gros gibier à chasser.

XXXIII

L'après-midi finissait. Smed a levé les yeux de son ouvrage sur la muraille. Il a souri. Plus que deux heures et sa peine au sein du bataillon de travaux forcés – trois jours pour dégradation mineure et outrage avec préméditation – serait terminée. Et la saleté de pointe serait enfouie bien à l'abri où nul ne la trouverait. Lui seul saurait qu'elle reposait dans une cavité sous le mortier, à la verticale d'un certain merlon de pierre, le vingt-septième à l'est de la nouvelle tour orientale surplombant la porte septentrionale.

Smed n'était pas peu fier d'avoir imaginé une cache si ingénieuse. Qui la soupçonnerait ? Personne. Et si l'idée en venait tout de même à quelqu'un, par un incroyable hasard, qui se lancerait à démanteler la satanée muraille pour la retrouver ? Il faudrait payer pour l'information.

Il a souri de nouveau.

Son garde impérial l'a houspillé mais sans jouer du fouet. Ce fouet avait vite appris à Smed à accomplir sa part de travail, même quand il partait à rêvasser.

Son sourire s'est dissipé, non parce qu'il déplaisait au garde, mais parce que le nuage de poussière qui approchait au nord depuis plusieurs heures venait de vomir à un kilomètre des remparts de la ville deux cavaliers noirs manifestement pressés. Il devait s'agir de Filandre et Finetisse.

Elles étaient au courant pour la pointe.

Mazette, elles étaient revenues vite. Il n'aimait pas ce que cela impliquait.

Au moins, peut-être que Tully changerait enfin d'avis sur ce dont ces gens étaient vraiment capables quand ils ne prenaient plus de gants.

L'heure de la libération est venue sans une morsure de fouet, bien qu'il soit reparti à rêvasser à la jeune femme qu'il avait rencontrée la veille du soir où il s'était fait prendre en train de barbouiller une obscénité sur un monument pré-impérial. Il avait dû payer un écrivain public professionnel pour lui apprendre à rédiger la phrase. Il ne savait ni lire ni écrire son propre nom.

Cette fille devait l'attendre le soir même, une maigrelette de quatorze ans chaude à souhait.

Il est descendu de l'échafaudage en rêvant de bain et de vêtements propres. En bas l'attendait Pépé le Poisson, venu pour sa relaxe, une simple formalité par laquelle on couperait le câble fin qu'il portait autour du cou. « Que se passe-t-il ? a demandé Smed.

— Il fallait bien que quelqu'un vienne s'assurer qu'ils te relâcheraient comme prévu, je me suis dit. Tully s'en fichait. Timmy est toujours au lit. »

Timmy était allé se faire amputer le matin où Smed avait commencé sa peine. « Il va bien ? Ça a marché ?

— On dirait. Cette douleur-là ne pose pas de problème. Allons-y. »

Ils ont vadrouillé un moment sans guère parler. Smed jetait des coups d'œil alentour en plissant les yeux. On démolissait trois fois plus vite qu'on ne reconstruisait. Certains terrains vagues occupaient une douzaine d'hectares. Les Gris, davantage présents depuis l'arrivée de la bande du Nord, grouillaient maintenant partout. Des sections de Traquenuit arpentaient les rues d'un pas rapide pour remplir leurs missions. Des soldats d'autres unités semblaient postés à chaque coin de rue. À deux reprises, on les a arrêtés pour leur demander de décliner leur nom et leur activité.

Du sans précédent.

« Mais, bordel, qu'est-ce qui se passe ? a demandé Smed.

— Je n'en sais rien. Ils commençaient juste à s'exciter quand je suis venu te chercher.

— Filandre et Finetisse sont revenues des Tumulus il y a deux heures à peu près. Je les ai vues arriver depuis le rempart. Elles avaient l'air pressées.

— Hmm. C'est donc ça. » Poisson a rivé son regard sur lui et ses sourcils blancs broussailleux se sont arqués comme deux gros vers bombant le dos. « Tu l'as cachée dans la muraille ? »

Smed n'a pas répondu.

« Bien. Je pensais moi aussi que c'était nécessaire. Tu n'aurais pas pu trouver mieux. Et j'ai déjà oublié d'avoir même envisagé que tu aies fait quelque chose de cet ordre. »

Ils ont continué à déambuler en prêtant l'oreille aux rumeurs qui circulaient dans les rues. Un refrain revenait sans cesse. Les impériaux avaient bouclé la ville. Ceux qui voulaient entrer le pouvaient, mais nul ne serait autorisé à sortir tant qu'ils n'auraient pas trouvé quelque chose qu'ils

voulaient à tout prix. Une fouille systématique, maison par maison, était entreprise et menée de façon tatillonne, comme toujours avec les impériaux.

« On a un problème, a dit Smed.

— On en a plus d'un.

— Je me suis tué à le dire à Tully.

— Peut-être que tu aurais dû proposer qu'on reste. Avec son esprit de contradiction, il aurait peut-être insisté pour qu'on décanille.

— Je m'en souviendrai. Va falloir qu'on tienne conseil tous les quatre. On va lui marteler quelques arguments dans le crâne, au Tully.

— Ouais. Ou alors on fait ce qu'on doit, que ça lui plaise ou non.

— Ouais. »

Ils se sont engagés dans la rue qui menait au Pavillon noir. Les ombres rendaient Smed nerveux. Il craignait qu'une Filandre ou une Finetisse jaillisse de chaque recoin obscur. Il avait complètement oublié son rendez-vous.

« Pour l'heure, on fait le gros dos et on attend que ça passe, c'est tout. S'ils ne trouvent rien, ils se figureront que la pointe a pris la route.

— Peut-être.

— Ils relâcheront la pression tôt ou tard. On ne peut pas boucler hermétiquement une ville comme Aviron très longtemps.

— Ils ne feront pas les choses à demi, Smed, ils chercheront dur. Ils offriront peut-être des récompenses. Des grosses, considérant le mal qu'ils se donnent déjà.

— Ouais.

— J'ai vu le médecin qu'avait consulté Timmy. Tu te souviens ? Je suis presque sûr qu'il a chopé son mal. Il avait la même expression. »

Smed s'est arrêté de marcher. « Merde.

— Comme tu dis. Et puis il y a le sorcier qui s'est occupé de sa main. Deux flèches pointées droit sur nous et qu'il est trop tard pour esquiver en nous barrant. On a des décisions difficiles à prendre. »

Smed a gardé le regard braqué vers la pénombre indigo derrière les toits saillants du cœur de la ville. Et voilà, ça s'était concrétisé. Tout ce qu'il avait craint depuis le début, sauf que ce n'était pas contre Timmy et Poisson qu'il faudrait jouer du couteau.

« Je crois que je pourrai le faire si c'est inévitable. Toi ?

— Oui. Si c'est la décision.

— Allons boire un verre pour étudier ça de plus près.

— Faudrait pas que t'écluses de trop. Si on opte pour cette solution. Y aura intérêt à liquider le sorcier rapidement. Il n'est pas idiot. Il ne tardera pas à deviner que ce que cherchent les Gris est sans doute ce qui a brûlé la main de Timmy. Ni qu'il représente le seul maillon entre eux et nous. On ne l'aura pas facilement s'il se tient sur ses gardes.

— Je vais quand même m'en envoyer une bonne derrière le col. »

Entrée au Pavillon noir. C'était l'heure où l'on sortait prendre un verre dans le quartier, mais il restait des tables. Le tavernier n'était pas du genre à attirer des foules de clients aux poches percées. Au grand soulagement de Smed, son cousin se faisait remarquer au nombre des absents.

Ni l'un ni l'autre n'ont ouvert la bouche avant qu'un pichet ait atterri entre eux et que Smed ait englouti une longue rasade. Il s'est alors essuyé la bouche sur sa manche. « J'ai réfléchi. De mon point de vue, on atteint le machin-truc, là, le quorum. Toi et moi. Timmy ne pourrait pas intervenir, même s'il le voulait. Et Tully pousserait de grands cris, nous ferait tout un foin pour qu'on agisse à son idée. Et, au final, il ferait une boulette et nous mettrait dans le pétrin.

— Exact.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? »

Pépé le Poisson a souri doucement. « Tu me demandes de décider ? Tu veux que je te dise quoi faire ? Pour que ça ne soit pas de ta faute, qu'on t'ait dicté ta conduite ? »

Smed n'avait pas envisagé consciemment les choses sous cet angle. Mais il y avait là une vérité qui faisait mouche.

« C'est bon, a repris Poisson. Fallait qu'on te mette les points sur les *i* pour savoir s'il y avait de l'ambiguïté au fond de toi. Tu te vois passer aux actes ? »

Là, la réponse était facile. « Je n'en ai pas envie. Ces types ne nous ont rien fait, à part essayer de nous aider quand on le leur a demandé. Mais plutôt leur pomme que la mienne. Je ne les laisserai pas me condamner à cause de mes états d'âme. Autant que je raisonne clairement, c'est la seule solution pour éviter que les Gris ne nous tombent sur le paletot.

— C'est donc que tu es résolu à le faire. »

Smed a réfléchi. Son estomac s'est noué. « Je suppose.

— Ça fait un vote pour l'action.

— Toi, tu votes contre. Faut qu'on fasse intervenir Timmy ou Tully pour nous départager. » Une part irraisonnée de lui-même s'accrochait à l'espoir

que son option serait rejetée. Une autre lui disait qu'il serait bon d'être encore en vie pour se sentir coupable.

« Pas la peine. » Poisson a réussi à sourire faiblement. « Pas de ballottage. Je n'aime pas ça non plus. Mais je ne vois pas d'alternative. S'il y en a une qui te vient à l'esprit, fais-le-moi savoir. C'est avec grand plaisir que je changerai d'avis. » Poisson s'est servi une bière.

L'estomac de Smed continuait de dégringoler en se tortillant.

XXXIV

Saigne-Crapaud le Chien s'est glissé dans le monastère plus silencieusement que la mort. Les baleines de vent, encore visibles au-dessus de l'horizon, filaient vers le nord, ayant inexplicablement abandonné leur mission au moment où elles allaient remporter une victoire totale. Le monstre, bien que troublé à l'extrême, n'en profitait pas pour se relâcher. Il avait pourtant des centaines de plaies et de contusions pour le distraire.

Il s'est faufilé parmi les ruines et introduit dans le sous-sol où il a surpris un moine en train de saboter l'œuvre d'argile. Il a mis un terme à ces agissements d'un coup de crocs, bien qu'il fût sans doute trop tard pour sauver quoi que ce soit.

Puis il s'est avancé pour observer la tête qui flottait dans le tonnelet d'huile. Il réfléchissait lentement mais sûrement, et savait parvenir à des conclusions quand on lui en laissait le temps. La question, pour l'heure, c'était de savoir s'il avait un quelconque intérêt à proroger une alliance avec une créature si manifestement folle et déchaînée.

La tête lui a rendu son regard, éveillée, consciente et parfaitement impuissante. Le monstre, par nature, n'était pas enclin à intellectualiser ni à saisir les subtilités, en sorte qu'il n'a pas apprécié l'ironie de cette fatalité qui réduisait chroniquement l'être potentiellement le plus dangereux du monde à l'état de légume.

La tête le regardait intensément, comme pour transmettre un message à tout prix. Mais ce peu de communication tacite qui avait opéré entre eux jadis ne passait plus.

Saigne-Crapaud le Chien a poussé un jappement, pris la tête entre ses crocs et l'a transportée hors du monastère. Il l'a déposée en lieu sûr, puis s'est éloigné d'un pas las, clopin-clopant.

C'était le recommencement de l'étape zéro et il ignorait franchement où trouver les individus capables d'accomplir les tâches qui s'imposaient. Il savait seulement où il fallait s'abstenir d'aller voir. Ils n'avaient laissé que des champs de désolation derrière eux dans le Nord.

Il ne s'est pas dépêché. Rien ne pressait. Il mourrait le jour où il affronterait un être assez puissant pour le tuer.

Il pensait disposer de tout son temps.

XXXV

Il y avait de la lumière chez le sorcier. « Il vit seul ? a demandé Poisson.

— Je ne sais pas », a répondu Smed. Le sorcier avait pignon sur rue dans le quartier. Il avait même de vraies fenêtres.

Une ombre est passée devant un store de papier.

« Ça ne change rien, de toute façon. On ne peut pas être sûrs qu'il n'aura pas d'ami ou de client chez lui. »

Smed a frémi. Il n'avait pas envisagé que l'opération puisse virer au bain de sang. Il a scruté la rue dans la direction qu'avait prise la patrouille. Les Gris pullulaient dans les parages. Il fallait agir vite et sans bruit.

« Tu sauras faire ta part ?

— Oui. Je me prépare comme je l'avais fait avant de monter à l'assaut de Charme. Grand sorcier, petit sorcier, les risques sont à peu près les mêmes.

— T'étais à Charme ? Je ne savais pas ça.

— J'étais jeune et bête. Je ne le crie pas sur les toits. Les Gris ont toujours des oreilles qui traînent. Ils ne veulent pas que ceux qui sont allés là-bas meurent de grand âge.

— Patrouille. »

Ils se sont blottis dans l'ombre entre deux bâtiments et aplatis autant que possible sans se vautrer dans les détritus et les crottes de chien. Au même moment, de la lumière s'est répandue sur le pas de la porte du sorcier. Une femme est apparue. Le *clip-clop* des bottes de soldats s'est fait entendre. Ils sont arrivés au niveau de la femme comme elle descendait dans la rue.

« Bonsoir, m'dame, a dit l'un deux. Vous sortez bien tard. Vous consultiez le sorcier ? »

La lumière manquait pour qu'il la distingue, mais Smed l'imaginait effrayée, le regard papillonnant d'un soldat à l'autre, essayant de deviner si son prétexte était valable. Elle a couiné : « Oui.

— Est-ce qu'on peut avoir votre nom ? On doit consigner l'identité de toutes les personnes qui vont et viennent.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, m'dame. Ce sont les ordres. Ils s'appliquent dans toute la ville, pour tous ceux qui sont de service. Faut croire que, Luc et moi, on a

une bonne étoile vu qu'on nous a demandé de battre le pavé de ce quartier où j'ai l'impression que la nuit sera plutôt tranquille.

— Vous pouvez aller vous détendre dans une taverne ou ce qui vous plaira. J'étais sa dernière cliente ce soir.

— Oui, m'dame. Dès qu'on aura noté votre nom et où vous joindre au cas où on aurait besoin de reprendre contact. »

La femme a bredouillé mais a fini par leur donner les informations. En général, les Gris obtenaient ce qu'ils voulaient.

« Merci, m'dame. Nous apprécions votre collaboration. Les rues étant ce qu'elles sont la nuit, Luc va vous raccompagner jusque chez vous pour plus de sûreté. »

Smed a souri. Ce Gris-là était un malin.

L'équipier silencieux s'est éloigné avec la femme. L'autre soldat a repris sa patrouille. Smed s'est levé. « On a de la chance, il a vraiment l'air parti pour s'enfiler une bière.

— Pour continuer sur notre veine, il faudrait maintenant que le sorcier calanche d'une crise cardiaque. T'es prêt ?

— Oui.

— Allons-y. Silence. »

Smed a traversé la rue en hâte. Et en silence. Poisson devait lui laisser le temps de contourner la maison. Alors Poisson, que le sorcier n'avait jamais rencontré, frapperait à la porte de la rue. Smed était censé entrer par-derrière – sans bruit – et surprendre le sorcier dans son dos.

Smed trouvait la tactique alambiquée, mais il n'était pas le stratège de ce coup de main.

Il s'est arrêté, étonné. Sur le côté de la maison, une fenêtre à guillotine était ouverte pour donner de l'air frais. Il s'est interrompu pour prendre son souffle puis a risqué un œil.

C'était la pièce où le sorcier les avait reçus, Timmy et lui, lors de la première visite. Le sorcier s'y trouvait. Il vaquait à son train-train, rangeait des objets en marmottant dans sa barbe.

Mieux qu'aucune porte de derrière.

Les coups frappés par Poisson ont retenti si discrètement que Smed a failli les manquer. Le sorcier a raidi le cou et paru se demander s'il devait aller ouvrir. Finalement, il a quitté la pièce en grommelant.

Smed s'est hissé par la fenêtre ouverte et lui a emboîté le pas. Autant qu'il se souvenait, le plancher ne craquait pas. Il espérait que sa mémoire ne

lui jouait pas de tour, parce qu'il ne pouvait rien contre ce risque. Il a dégainé son couteau tout en marchant.

L'angoisse l'a déserté. Une partie de lui-même devenait observateur de la scène. Il a remarqué qu'il se mouvait avec davantage de fluidité que d'habitude. Sur le qui-vive, il se sentait prêt à réagir n'importe quand.

Le sorcier a grogné « Minute, minute » et entrepris de déverrouiller sa porte au moment où Poisson venait de frapper pour la troisième fois.

Smed a risqué un regard prudent.

Le sorcier, dans l'encadrement du chambranle à dix pas de lui, ouvrait le battant.

Poisson a demandé : « Monsieur le professeur Damitz ?

— Oui. Qu'est-ce que je peux… »

Mais c'est tout ce qu'il a eu le temps de dire.

Smed a vu le sorcier se hausser sur la pointe des pieds et commencer à lever les bras tandis qu'il s'élançait pour lui régler son compte. Mais déjà Poisson s'engouffrait à l'intérieur, portant la victime sur l'épaule et refermant la porte du pied. Apercevant Smed, il a eu l'air surpris. Il a déposé son fardeau sur le sol. « Comment t'es entré si vite ? »

Smed a posé le regard sur le mort. « Une fenêtre ouverte à côté. Pourquoi t'as fait comme ça ? » Le manche d'un long couteau saillait sous le menton du sorcier. Il n'y avait pas beaucoup de sang.

« La lame lui a aussitôt touché le cerveau. Ça lui ôtait toute chance de réussir une passe en mourant. »

Smed a regardé le corps. Maintenant il comprenait le plan. Poisson l'avait envoyé derrière pour ne pas l'avoir dans les pattes.

« Ça va ? Comment tu te sens ? Pas trop la tremblote ?

— Ça va. Je ne ressens rien de particulier.

— Est-ce qu'il tenait un journal, un livre comptable ? Un document où il aurait noté quelque chose à propos de Timmy ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai rien vu écrire pendant qu'on était là.

— On ferait bien de regarder. Commence… Ça va ? T'en tires une tête, d'un coup.

— Je suis juste désolé pour cette femme, quand ils trouveront le corps.

— Ouais. Elle passera un sale quart d'heure. Fouille le coin. Fais le moins de désordre possible. Et ne traîne pas. Il faut qu'on se barre. » Poisson est entré dans la salle de consultation du sorcier.

Smed est venu le rejoindre cinq minutes plus tard, portant un gros bocal de verre et quelques livres.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— La main de Timmy. Je l'ai trouvée dans l'arrière-salle. Il y entreposait un drôle de fourbi.

— Merde. Heureusement qu'on a pris le temps de regarder. » Poisson a emporté quelques livres lui aussi. « Fichons le camp et débarrassons-nous de tout ça. On sort par la fenêtre. En la refermant, elle se verrouillera de l'intérieur. J'y vais le premier pour voir si la voie est libre. »

Smed s'est rempli un gobelet de bière d'une main tremblante. À vrai dire, il s'était figuré que l'épreuve serait pire. Tout de même, il ressentait le contrecoup. Davantage que Pépé le Poisson, manifestement.

Ils s'étaient débarrassés de la main et des livres. La piste la plus dangereuse était effacée. Il ne restait qu'une corvée.

Leur bienfaiteur le caporal Traquenuit est entré avec son pichet de bière, a survolé la salle du regard et est allé le faire remplir.

« Merde ! a grommelé Smed. J'ai carrément oublié. J'avais un rencard, ce soir. »

Poisson l'a enveloppé quelques secondes d'un regard plein de commisération, puis il a lâché : «Vide ton verre. Prends ta pelure. Il nous reste encore la moitié du boulot à finir. »

XXXVI

Je n'ai jamais vraiment pigé ce qui avait valu à Chérie sa réputation de Rose Blanche. Peut-être son manque de charme la desservait-il à mes yeux. Malgré ses vingt ans et des poussières, avec sa tenue miteuse et ses cheveux blonds mal peignés, elle n'aurait pas dépareillé du reste de la smala, à cultiver des patates à la ferme. Sauf qu'elle aurait eu l'air davantage usée maintenant parce qu'elle aurait pondu des mioches depuis dix ans.

Outre qu'elle est sourde et muette, ce que nous autres avons du mal à dissocier de stupide, je crois qu'on hésite à la prendre au sérieux parce qu'elle réussit tout ce qu'elle entreprend avec aisance, désinvolture presque. Prenons cette attaque du monastère. Plus foireuse qu'une merde de hibou. Et pourtant personne ne se serait fait blesser si ce monstre de Saigne-Crapaud le Chien n'avait pas sauté au milieu des centaures pour se faire la belle. Et c'était bien de leur faute. Ils s'étaient montrés trop impatients. S'ils étaient restés en retrait comme on le leur avait demandé, ils auraient eu le temps de se ranger.

C'est sûr, elle avait le respect de l'arbre-dieu et une belle influence sur lui. Je crois qu'il l'aurait épaulée pour n'importe quoi.

Elle n'était pas bêcheuse pour autant.

Une drôle d'ambiance a régné pendant un moment. D'un côté, il y avait Chérie, avec Silence toujours dans ses basques, qui cherchait à s'interposer entre elle et Bomanz aussi bien que Corbeau, et de l'autre Corbeau et le sorcier qui s'évitaient parce qu'ils n'avaient pas davantage confiance l'un en l'autre que Silence en eux deux.

C'était plutôt marrant. Parce que, quand on se trouve sur le dos d'un monstre à quelques milliers de mètres d'altitude et qu'on partage ce perchoir avec deux cents créatures qui ne demandent qu'à vous croquer au petit-déjeuner si vous faites trop le mariole, sûr qu'il vaut mieux rester discret, sans quoi on s'attire des ennuis.

Les Torque le comprenaient bien. Je le comprenais. Chérie le comprenait aussi. Mais les trois autres génies, Bomanz, Corbeau et Silence, étaient trop occupés à boucher le trou au centre de l'univers pour que ça leur effleure l'esprit.

Les Torque me regardaient un peu de travers, pourtant. J'avais appartenu à la Garde et eux à la Compagnie noire. Ils pensaient peut-être que je chercherais à leur faire une crasse.

Enfin bref, je disais que la Rose Blanche n'était pas bêcheuse. Même si elle était la Rose Blanche. Elle n'aimait pas qu'on l'appelle autrement que Chérie. Ça ne la dérangeait pas que j'essaye d'entrer en communication avec elle. Contrairement à Silence et Corbeau. J'ai rembarré Corbeau quand il m'a fait une réflexion et je suppose qu'elle a envoyé paître Silence de son côté. Il n'a plus cherché à intervenir mais il traînait à proximité avec l'air de se demander où me planter son surin si j'engageais la conversation.

Nom d'un chien, dire qu'il s'agissait d'adultes ! Largement plus vieux que moi.

C'était de la faute à Corbeau si je pouvais m'entretenir avec elle, même si c'était peu. Il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même. C'était lui qui avait insisté pour que j'apprenne le langage des signes et qu'on puisse communiquer dans des situations qui imposaient de se la boucler.

Remarquez, on ne se disait pas grand-chose au début, Chérie et moi. Juste « salut, ça va », ce genre de truc. Je me débrouillais plutôt mal. Petit à petit, elle m'a montré d'autres signes.

Jamais elle ne me l'a avoué franchement, mais j'ai vite eu l'impression que ça lui manquait de parler à quelqu'un d'autre que Silence. Elle ne pouvait pas le dire, vu qu'il était tout le temps à rôder avec un œil qui traînait.

Quand j'ai commencé, au départ, ce qui me démangeait surtout de découvrir, c'est ce qu'elle pensait réellement de Corbeau. Je voulais l'empêcher de se rendre encore plus ridicule qu'il n'était. Peut-être qu'elle s'en est doutée. Elle était finaude. Elle ne m'a pas laissé la moindre chance d'aborder le sujet.

Alors, au bout de deux jours, on discutait de ce que c'était que d'être gosse à la campagne et de grandir en pleine guerre. Ce n'était pas dur de comprendre ce qui l'avait rendue comme elle était. D'ailleurs tout le monde connaissait l'histoire, donc elle n'a pas eu à l'expliquer.

Je lui ai dit que je m'étais engagé pour fuir la ferme et que, à ce qu'il m'était donné d'en voir à l'époque, les rebelles n'avaient pas l'air plus propres que les impériaux. Peut-être moins parce qu'elle n'était pas encore apparue parmi eux pour faire un peu le ménage. Et puis les impériaux touchaient une solde. Correcte et régulière.

Comme elle n'avait pas l'air de s'offusquer, j'ai ajouté ma petite philosophie personnelle de la vie : tous les glands qui deviennent soldats pour un idéal plutôt que pour de l'argent méritent de mourir pour leur pays. Si tu mets tout sur la table et que tu abats ton jeu, autant que ce soit pour une mise que tu puisses empocher.

Là, je l'ai offensée. C'est devenu brûlant pendant quelques minutes, puis ça a tiédi pour rester à une chaleur soutenable, elle essayant de me convaincre qu'il y avait des idéaux qui méritaient qu'on se batte et qu'on se sacrifie, et moi campant sur mes positions comme quoi même une cause admirable ne valait pas qu'on se fasse tuer vu que, moins de vingt ans après, tout le monde l'aurait oubliée ou s'en battrait l'œil.

Deux jours ont passé comme ça. J'avais l'impression que, sans leur orgueil qui les retenait, Corbeau et Silence se seraient volontiers ligués pour m'apprendre à tourner autour de leur copine.

C'était facile d'échanger avec elle. Je lui confiais des choses que je n'avais jamais dites parce que je les croyais sans valeur, considérant leur source. Des réflexions sur les gens et la marche du monde, des trucs du genre.

Jamais je ne m'étais rendu compte que mon point de vue était aussi cynique jusqu'à ce que je sois contraint de le ficeler pour qu'il tienne la route, transmis par le biais moins subtil du langage des signes.

Je lui ai dit que je ne pouvais pas croire en son mouvement parce qu'il ne proposait rien pour l'avenir à part la libération des tyrannies du passé. Je lui ai dit que le peu d'idéologie que j'avais pu détecter à la tête de ce mouvement ignorait complètement la nature humaine. Que, si les rebelles avaient réussi à briser l'Empire, ils ne l'auraient remplacé que par pire. C'était la leçon de l'histoire. Les nouveaux régimes, pour assurer leur survie, se montraient toujours plus durs que ceux qui les avaient précédés.

J'ai continué sur ce thème : qu'est-ce que les rebelles offraient à la place de l'Empire ? Dans mon expérience limitée, les gens dans l'Empire étaient moins hypocrites, plus prospères et travailleurs qu'avant son instauration, sauf dans les régions avec des foyers de rébellion actifs. Je lui ai dit que, pour la grande masse du peuple, la liberté n'était pas une préoccupation. C'était une idée saugrenue, en tout cas telle que ses rebelles la définissaient.

Je lui ai dit que, pour un paysan – et les paysans constituaient sans doute les trois quarts de la population –, la liberté, c'était pouvoir nourrir sa famille et vendre les surplus au marché.

Quand j'étais parti de chez moi, les champs de patates étaient cultivés de façon communale. Le travail était long, morne et dur, mais personne n'avait faim et, même les années maigres, il restait assez d'excédents pour s'offrir quelques luxes. Du temps de mon grand-père, pourtant, nos champs n'étaient qu'une parcelle perdue parmi les dizaines possédées par un gros propriétaire terrien. Les gens qui habitaient là faisaient partie des meubles, comme les arbres, l'eau et le gibier, légalement rattachés au sol. Ils devaient s'acquitter d'un certain nombre de corvées avant de pouvoir travailler la terre. Et une quantité déterminée de la récolte revenait au propriétaire. Qui se servait le premier. Les mauvaises années, le seigneur pouvait tout prendre.

Peut-être, a-t-elle rétorqué, mais ils n'avaient pas à marcher dans l'ombre noire de la Dame. Donc ils devaient vivre béats de bonheur.

Je lui ai répondu que les fils du propriétaire terrien étaient le fer de lance de la cause rebelle et qu'ils étaient déterminés à libérer leurs terres annexées.

Je lui ai dit que je ne me faisais aucune illusion et que la Dame n'avait ni amour ni sollicitude pour les gens du commun. Elle se débarrassait simplement de la classe dirigeante pour liquider des concurrents potentiels dans la course au pouvoir. Elle disposait d'un tas de salopards à sa botte qu'elle nommait à la tête de domaines où la vie devenait un enfer.

Pour finir, j'ai dit que l'Empire n'était pas au seuil de la ruine, bien qu'elle ait désarmé la Dame pendant le bras de fer aux Tumulus. La Dame avait eu pour obsession d'étendre ses frontières et d'accroître son pouvoir. Elle avait créé une machine efficace pour administrer l'Empire. Cette machine n'avait pas été brisée.

Nous volions depuis quatre jours. Le soir tombait et, au loin, le brun cédait la place au bleu brumeux de la mer des Tourments. Nous avions couvert une longue distance en peu de temps. Quand je pensais à ce qu'on avait pu en baver, Corbeau et moi, pour atteindre ce monastère, eh bien ! ça c'était du voyage.

J'ai arrêté de me prendre le bec avec Chérie. Je me sentais un peu coupable. Après le jour où ça avait vraiment chauffé, elle m'avait opposé de moins en moins d'arguments. Je crois que je posais le doigt sur un tas d'ambiguïtés qu'elle n'avait sans doute jamais envisagées. À une plus petite échelle, j'avais connu bien d'autres personnes obnubilées par un but sans jamais s'inquiéter de ses conséquences à terme.

Évidemment, je réagissais comme tout le monde. Je la sous-estimais carrément.

Le lendemain, je ne l'ai croisée qu'aux environs de midi. Je cherchais à l'éviter, je suppose. Mais, quand je l'ai vue, elle avait repris du poil de la bête.

À peu près au même moment, j'ai remarqué l'étendue sombre de la terre au nord, sur l'horizon, et, juste après, je me suis rendu compte qu'on perdait de l'altitude. Les autres baleines de vent se rangeaient plus ou moins en formation delta au-dessus de nous. Des mantes prenaient l'air et se laissaient planer vers la côte.

Je lui ai demandé par signes : « Où sommes-nous ? Que se passe-t-il ? »

Elle a répondu, par signes elle aussi : « On approche d'Opale. On va retrouver les enfants de Corbeau. On va le forcer à se confronter à son passé. »

C'est à l'aune de ce genre de décisions qu'on pouvait mesurer combien l'arbre-dieu estimait Chérie et la respectait. Bien qu'il ait donné l'ordre à ses servants d'abandonner le monastère pour remonter au nord en toute hâte vu qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il allait interrompre le voyage parce que c'était important pour elle.

J'ai supposé que Corbeau ignorait ce qui lui pendait au nez. Il aurait sans doute besoin de soutien quand il encaisserait le coup. Je suis allé le trouver.

XXXVII

Il n'y avait pas un chat dehors à quatre heures, songeait Smed. Les soldats devaient tous ronfler à l'abri parce que les malfrats avaient eu le bon sens de rester au lit. Les boulangers ne s'étaient pas encore traînés devant leur pâte et leur four. Le seul bruit dans la rue, c'était la bruine qui tombait, l'eau qui s'égouttait des toits. Poisson et Smed ne produisaient pas un son. On aurait dit que le vieil homme ne respirait pas.

Pour le bonhomme à venir se poserait un problème qu'ils n'avaient pas eu pour le sorcier. Le médecin connaissait leur visage à tous les deux. D'un autre côté, agissant à cette heure indue, ils pouvaient raisonnablement espérer le surprendre au lit.

Entrer dans sa maison serait en principe facile car ils se rappelaient sa configuration. La besogne proprement dite devrait être effectuée en silence. Il y avait, soupçonnaient-ils, une femme de chambre dans la demeure. Ils ne voulaient pas ajouter son poids au fardeau qui pesait sur leur conscience.

« Nous y voilà », a dit Smed.

À l'instar du sorcier, le médecin était assez prospère pour exercer son métier entre des murs dont il était propriétaire et qu'il occupait également à titre privé. La maison avait à peine dix ans. Quelques années avant sa construction, ce quartier de la ville avait brûlé lors d'une échauffourée entre les sympathisants des rebelles et des mercenaires au service de l'Empire. La classe moyenne était venue construire des maisons sur les décombres des taudis.

« Une porte principale et une porte pour le cabinet, a murmuré Poisson. Doit y avoir aussi une porte par-derrière. Toutes les baraques du coin ont un jardinet clos, côté cour. Je vois trois fenêtres. Ça m'étonne que des vandales n'aient pas bousillé cette monstruosité de verre et de plomb. »

Le cabinet du médecin formait une extension un peu en retrait sur un flanc de la maison. Doté de son propre petit perron d'entrée, il s'ornait, près de sa porte, d'un pan de vitrail fantasque de presque deux mètres de large qui montait du sol au plafond.

« Vas-y », a dit Poisson.

Smed a foncé et s'est aplati dans l'ombre un peu plus dense sous la fenêtre de la façade. Il pestait contre la météo. Il se sentait suffisamment mal et se serait bien passé de cette bruine qui le trempait et le glaçait.

Poisson est venu le rejoindre tandis qu'il se relevait pour tester la fenêtre. Il n'a pas été surpris de la trouver hermétiquement close. Poisson est allé voir la porte d'entrée, sans plus de résultat. Smed est passé derrière lui et a examiné la seconde fenêtre de la façade. Du solide. Il s'est glissé derrière l'angle de la maison.

Poisson était accroupi devant la porte du cabinet qu'il avait entrebâillée d'environ dix centimètres. Smed est venu le rejoindre, couteau au poing. « Elle n'était pas verrouillée ?

— Non. Je n'aime pas ça.

— C'est peut-être pour que ses clients puissent entrer à toute heure. »

Poisson a promené sa main le long du chambranle. « Peut-être, mais il y a quand même un gros loquet. Soyons prudents.

— Prudent, c'est mon surnom. »

Poisson a ouvert la porte et regardé à l'intérieur. « Personne. » Il s'est introduit.

Smed l'a suivi et s'est dirigé vers la porte qui desservait la maison. Elle était déverrouillée aussi. Elle s'ouvrait vers lui. Il l'a tirée. Elle s'est ouverte doucement, sans émettre un son. Il a entendu un faible *scrouic* derrière lui au moment où Poisson refermait le loquet. Il n'a rien détecté d'anormal dans la pièce de façade. Il s'est avancé d'un pas.

Peut-être était-ce le murmure d'un tissu en mouvement. Peut-être un halètement d'inspiration. Peut-être les deux. Quoi qu'il en soit, Smed s'est jeté de côté en se baissant.

Un trait de feu a strié son omoplate.

Il s'est reçu sur les genoux, tourné vers le cabinet, et il a vu une forme percuter Poisson qui a crié : « Merde ! » Au même moment, la silhouette a couiné. Puis elle a esquivé et s'est précipitée à travers la fenêtre en vitrail à un pas de Smed.

Poisson s'est campé face à l'ouverture. « C'était lui.

— Il nous attendait.

— Trop futé, le bonhomme. Il a deviné trop de choses. On ne peut pas le laisser filer. » Poisson s'est élancé à travers la fenêtre.

Le médecin courait comme un dératé, moulinant des bras et des jambes. Le petit bonhomme rondouillard tenait davantage de la marmotte que du

lévrier.

Smed a suivi Poisson. Il a dépassé le vieil homme assez vite et a remonté peu à peu sa proie dont l'avance n'était que de soixante mètres. Le médecin a jeté un coup d'œil en arrière et a trébuché. Smed a gagné dix mètres pendant qu'il rétablissait son équilibre. La peur lui a insufflé un regain d'énergie. Il a accéléré. L'écart entre eux n'a pas varié pendant trente secondes.

Le médecin savait qu'il ne sèmerait personne. Smed savait qu'il le savait. À moins que sa course soit stimulée par une panique aveugle, il avait une stratégie, il s'était choisi une destination ultime…

Le médecin a obliqué brusquement à droite et s'est engagé dans une étroite ruelle.

Smed a ralenti, s'est approché prudemment.

Des bruits de pas s'évanouissaient au loin dans l'obscurité.

Il s'est élancé à leur poursuite. Il a contourné un second angle avec la même prudence, précaution à nouveau superflue. Dieux, qu'il faisait noir là-dedans ! Troisième tournant.

Il s'est figé. Il n'y avait plus de bruit de fuite. Il a essayé de détecter une respiration haletante mais n'a pu acquérir aucune certitude ; son propre souffle produisait trop de bruit.

Que faire ?

Aller de l'avant, pas le choix.

Il s'est accroupi puis s'est mis à progresser doucement comme un canard. Ses muscles protestaient. Il se félicitait de s'être un peu endurci dans la Grande Forêt.

Là ! Une respiration ?

Pas sûr. Les échos de Poisson qui approchait l'empêchaient d'en être certain.

Crac ! Wouff !

Ce qui devait être un pied a manqué son visage d'un demi-centimètre. Il s'est jeté en avant mais le médecin s'échappait de nouveau. Le couteau de Smed a ripé sur une hanche.

Smed s'est affalé par terre durement, mais a réussi à crocheter une cheville et à la cramponner. Il a rampé en avant et entaillé le mollet de l'homme dont il ne voyait rien d'autre dans l'obscurité. Sa victime a poussé un cri de volaille blessée.

D’étonnement, Smed a lâché prise. Alors il s’est rendu compte qu’il laissait l’homme repartir. Il s’est relevé et, au pas de charge, s’est jeté sur lui.

« Pitié ! Je ne dirai rien à personne. Je le jure ! »

La douleur fouaillait Smed au niveau de la cage thoracique, côté gauche. Il s’est déchaîné avec son couteau, frappant à tour de bras. Le médecin a tenté de hurler, de se débattre et de s’enfuir tout à la fois. Smed le retenait d’une main et le lardait de coups de l’autre. Le médecin l’a entraîné dans une rue.

Smed continuait de frapper.

Le médecin a perdu conscience.

Poisson est arrivé. « Merde, Smed. Merde.

— L’ai eu.

— Tes sûr qu’il ne t’a pas eu aussi ? »

Smed s’est examiné. Il était couvert de sang. Le sien, en partie.

Quelqu’un a crié dans la rue. Des gens sortaient du lit pour gagner leur fenêtre.

Poisson s’est penché, a ouvert la gorge du médecin et a dit : « Foutons le camp. Les soldats seront là dans une minute. » Il a regardé la main du mort. « Beurk. Pas beau. Il t’a touché ?

— J’crois pas.

— Viens. » Poisson lui a tendu la main. « Ça ira ?

— C’est bon, t’en fais pas. »

Poisson a rebroussé chemin dans la ruelle.

Smed a commencé à se sentir plus mal sitôt que l’excitation est retombée. Il a compris qu’il n’était pas en état d’échapper à une poursuite en règle.

Au lieu de retourner au Pavillon noir, Poisson a pris la direction des quartiers ouest.

« Où va-t-on ? a demandé Smed.

— Un réservoir. Où tu pourras te laver. Si on te ramène dans cet état, les Gris seront dans la chambre à te cuisiner avant que tu aies pu enlever tes bottes. »

XXXVIII

Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver en arrivant à Opale. Rien de changé depuis mon dernier passage, peut-être. Sûr que je ne m'étais pas préparé au gâchis qu'on a découvert. J'en suis resté scié le temps qu'on a survolé les ruines où quelques survivants cavalaient comme des souris affolées. Je suis allé dire à Chérie : « Faudra sans doute pas trop compter mettre la main sur ceux que vous cherchez. »

Mais Chérie se fichait de ses chances de réussite.

Corbeau et Silence m'en voulaient maintenant salement. J'avais eu le culot d'indiquer à Chérie qui retrouver pour forcer Corbeau à se confronter à son passé. L'un et l'autre auraient préféré empêcher ça.

Tous les deux se préoccupaient tant d'eux-mêmes qu'ils ne prenaient pas le temps de se demander ce que pouvait penser ou éprouver Chérie.

On a traversé le gros de la ville. Au nord, on a découvert plusieurs grands campements, nets et bien tenus. Il y avait trop de tentes pour qu'il s'agisse seulement d'une armée, mais elles montraient que les impériaux étaient là et qu'ils avaient répondu à la destruction de la ville rapidement et efficacement. Au-dessous, civils et militaires travaillaient à niveler le sol pour la reconstruction.

Même s'ils levaient vers nous des yeux comme des soucoupes, ils ne détalaient pas.

Chérie nous a demandé de chercher l'étendard du commandant militaire. Elle trouvait logique de commencer par là puisque la ville semblait sous le coup d'une loi martiale. Je ne voyais pas ce qui lui faisait croire qu'elle obtiendrait sa coopération.

Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu ressens vis-à-vis de Corbeau, ces temps-ci ? » Je prenais bien garde à cacher mes mains à l'intéressé ainsi qu'à Silence.

Je pensais qu'elle ne comprendrait pas où je voulais en venir. Je me trompais. Elle a répondu par signes : « Autrefois, je nourrissais un amour d'enfant pour l'homme qui m'avait sauvée, qui me nourrissait et risquait sa vie pour me protéger car, bien avant moi-même, il avait reconnu le rôle que je jouerais dans la lutte contre les ténèbres. Cette enfant était vraiment une

petite fille, en un sens. Elle voulait se marier avec son papa quand elle serait grande et jamais elle n'avait envisagé que les choses puissent tourner autrement, jusqu'au moment où elle s'est mise en tête de concrétiser son projet.

»Pour Corbeau, je n'ai été à aucun moment une fille, une femme ni même un être humain, Casier. Même s'il faisait des choses terribles pour moi. J'étais un symbole, sa façon d'expier, et, quand j'insistais pour être une personne à ses yeux, il se débrouillait quand même pour continuer de servir un symbole et non une femme de chair et de sang.

— C'est ce que j'avais toujours pensé, ai-je dit par signes.

— Beaucoup d'hommes admirent Corbeau. Rien de tangible ne lui fait peur. Il n'en rabat devant personne. Mal en prend à ceux qui lui cherchent noise, quelles qu'en soient les conséquences. Mais il n'a que ces deux dimensions-là. Les deux seules qu'il s'autorise. Comment puis-je conserver mes sentiments vis-à-vis d'un homme qui s'interdit d'en éprouver, même s'il a fait beaucoup pour moi d'autres façons ? Je l'apprécie, je le respecte, je le révère même peut-être. Mais c'est maintenant tout. Et ce ne sera pas la peine qu'il se lance dans tout un numéro pour y changer quelque chose, comme les gamins qui montent à l'arbre et font le cochon pendu pour impressionner les copines. »

J'ai souri parce que j'avais justement l'impression que c'était ce que Corbeau avait en tête.

Pauvre couillon. Tout bêtement, il n'avait plus rien à gagner. Mais il n'était pas du genre à l'accepter même si elle le lui disait en face et sans détour.

J'aurais voulu glisser une question ou deux sur Silence, tant que j'y étais, mais je n'en ai pas eu l'occasion. Le quartier général militaire avait été repéré. La baleine a effectué son approche et s'est arrimée en enroulant ses tentacules autour d'arbres et de rochers. Sa présence dans les airs décontenançait tout le monde dans le camp.

J'aime bien ce mot, « décontenancer ». Je le tiens de Bomanz.

C'est une façon délicate de dire qu'ils chiaient dans leur bénard.

Un grand hourra suivi d'un beau charivari ont retenti quand un groupe de créatures de la plaine se sont liguées contre le menhir balafré et l'ont balancé par-dessus bord, presque au beau milieu de l'état-major.

Les vieux officiers ont eu le choc de leur vie. Je me suis demandé quel degré de panique ils atteindraient s'ils savaient que la Rose Blanche elle-

même se trouvait pile au-dessus de leurs têtes. Mais ils ne moufteraient pas, qu'ils l'apprennent ou non. Qui voudrait risquer de jouer au chat et à la souris avec quatre baleines de vent énervées, sort qui leur pendait au nez s'ils ne se tenaient pas à carreau ?

Roc Balafré est réapparu sur le perchoir. Il a parlé. Silence a traduit pour Chérie. Je n'ai rien entendu. Les frères Torque m'avaient fait savoir que j'étais censé rester en retrait, donc je restais en retrait. Chérie s'est lancée dans une tirade de signes que la pierre devait percevoir d'une façon ou d'une autre, à mon avis. Puis le menhir est redescendu. Au bout d'un moment, il est remonté.

Après quatre allers et retours, il a fini par rester avec nous. Mais la baleine de vent n'a pas bougé, donc j'ai supposé qu'un arrangement avait été conclu.

Je suis allé voir Corbeau pour essayer de lui en parler. Mais il était de l'humeur la plus ravageuse que je lui ai connue, sans compter qu'il me considérait maintenant comme une espèce de traître. Alors j'ai laissé tomber et je suis allé discuter le bout de gras avec les Torque, le vautour parlant et deux ou trois autres créatures de la plaine pas trop timides.

Quand Chérie s'efforce d'obtenir quelque chose, en général elle y parvient. Cette fois, elle est arrivée à ses fins juste avant midi le lendemain.

Une clameur a retenti au sol. Chérie a envoyé le Balafré voir ce que c'était. Il est revenu et a fait son rapport. Elle s'est levée et s'est avancée vers Corbeau qui l'a regardée s'approcher comme il aurait regardé le bourreau. Elle lui a adressé des signes. Il s'est levé et l'a suivie avec l'entrain d'un condamné allant à ta potence.

Je le connaissais assez bien pour lire son attitude. Il se glissait dans un rôle. J'ai suivi le mouvement, curieux de la suite. D'ailleurs presque tout le monde s'est approché aussi.

Deux jeunes personnes se sont hissées en haletant au bord du dos de la baleine.

Donc l'impossible était possible et l'improbable s'avérait. À moins que les bidasses au-dessous se soient figuré pouvoir gruger Chérie en lui envoyant deux doublures.

Le garçon ressemblait à Corbeau avec vingt ans de moins. Même chevelure noire et couleur de peau, mêmes traits déterminés qui ne s'étaient pas encore durcis en expression sinistre.

Je n'étais qu'à un pas derrière Corbeau quand il les a découverts. Il a juré entre ses dents et marmotté : « Elle est le portrait de sa mère. »

Manifestement, on ne leur avait pas annoncé qu'ils venaient là pour une réunion de famille. Désorientés, ils n'en menaient pas large. Oui, ils avaient la trouille. Et ce d'autant plus que l'attroupement se resserrait autour d'eux. Ils n'ont pas reconnu Corbeau.

En revanche, ils ont reconnu Chérie. Et leur angoisse a redoublé.

Tout le monde attendait, nul ne voulant prendre la parole le premier. Corbeau a grommelé : « Fais quelque chose, Casier. » Le ton était désespéré. « Je suis perdu.

— Moi ? Putain, je ne maîtrise même pas leur langue correctement.

— Casier, tire-moi de ce pétrin. Prends l'initiative. Je ne sais pas quoi faire. »

Très bien. J'ai songé à quelques suggestions que j'aurais pu lui soumettre, mais je ne suis pas du genre à frapper le chien infirme. Je me suis efforcé de raviver mes rudiments du dialecte des Cités Joyaux. « Vous ignorez complètement pourquoi on vous a amenés ici, pas vrai ? »

Ils ont confirmé de la tête.

« Détendez-vous. Vous ne courez pas de danger. On veut juste vous poser des questions sur vos ancêtres. En particulier vos parents. »

Le gars a débité une tirade.

« Vous allez devoir parler plus lentement, s'il vous plaît.

— Il dit que nos parents sont morts, est intervenue la fille. Nous sommes livrés à nous-mêmes depuis notre enfance. »

Corbeau a grimacé. J'ai supposé qu'elle avait aussi le timbre de voix de sa mère.

Silence a traduit pour Chérie qui ne les quittait pas du regard. Voyant qu'il s'agissait véritablement des rejetons de Corbeau, je ne m'étonnais plus tellement qu'ils s'en soient tirés.

« Que savez-vous de vos parents ? »

La fille a pris d'elle-même le rôle d'interlocutrice. Peut-être estimait-elle son frère trop impétueux. « Très peu de choses. » Elle m'a raconté en gros ce que j'avais découvert moi-même par l'enquête que j'avais menée avant qu'on parte vers le sud. Elle savait que sa mère n'avait guère été recommandable. « On a réussi à la faire oublier. L'année dernière, nous avons gagné un procès aux dépens de sa famille qui nous restitue une partie des propriétés de notre père. On espère en gagner d'autres. »

C’était déjà quelque chose. Cette fille ne plaçait pas sur un piédestal la femme qui l’avait mise au monde.

« Je ne me souviens plus du tout de ma mère, a dit le garçon. Après notre naissance, je pense qu’elle s’est arrangée pour avoir aussi peu affaire à nous que possible. Je me souviens des nourrices. Elle a sans doute eu ce qu’elle méritait.

— Et votre père ?

— Je me rappelle très vaguement un homme distant, rarement à la maison, mais qui venait nous voir quand il était de passage. Sans doute par obligation vis-à-vis de l’entourage.

— Est-ce que vous éprouvez des sentiments à son égard, à l’heure actuelle ?

— Pourquoi ? a demandé la fille. On ne l’a pas vraiment connu et il est mort depuis quinze ans. »

Je me suis tourné vers Chérie et je lui ai demandé par signes : « Est-ce bien la peine qu’on continue ? » Elle a répondu avec ses mains : « Oui. Pas pour eux. Pour lui. »

« Tu veux intervenir ? » ai-je demandé à Corbeau. Non, il n’avait rien à ajouter. Je le voyais se prendre à espérer que la confrontation passerait peut-être à l’as, finalement.

Ce ne serait pas si facile. Chérie m’a demandé de leur annoncer que leur père n’était pas mort mais qu’il avait été contraint à l’exil par les alliés de sa mère. Elle m’a fait raconter les principales péripéties de leurs années ensemble.

Ils avaient eu le temps de digérer leur trouille. Maintenant, ils devenaient soupçonneux. Le garçon a demandé : « Qu’est-ce qui se passe au juste ? Pourquoi ces questions sur notre vieux ? S’il est célèbre, on s’en balance. S’il se ramenait devant moi et se présentait, je ne dirais pas autre chose. Un type comme un autre. »

J’ai demandé à Chérie par signes : « Faut-il pousser plus loin ? » Puis à Corbeau en forsbergien : « Tu veux voir s’il bluffe ou pas ? »

Réponse négative d’un côté comme de l’autre. Tas de dégonflés. Ainsi Corbeau allait bel et bien s’en tirer comme ça. « Votre père occupait une place très importante dans la vie de la Rose Blanche. Il a tenu pour elle le rôle d’un père pendant des années, et elle savait combien son exil lui était pénible. Elle s’est arrêtée ici parce qu’elle voulait essayer de vous rendre un peu de ce qu’elle avait reçu et vous non. »

Ni Corbeau ni Chérie n'ont beaucoup apprécié mes paroles.

Je crois que la fille a découvert le pot aux roses à cet instant-là. Elle s'est mise à examiner Corbeau attentivement. Mais elle n'a rien dit à son frère.

J'ai convaincu Chérie que c'était assez et qu'il était temps de libérer nos invités. La tournure des événements ne l'avait pas satisfaite. Mais ça, avec les femmes… Donnez-leur exactement ce qu'elles vous demandent, elles râleront parce que ce n'est pas ce qu'elles voulaient *dans le fond.*

Juste avant d'enjamber le bord de la baleine, la fille s'est tournée vers moi et m'a dit : « Si mon père vivait encore aujourd'hui, il ne faudrait pas qu'il craigne d'être mal reçu dans la maison de sa fille. » Sur ce, elle est descendue.

Bon. Limpide, comme appel du pied.

On a redécollé à l'instant où la fille touchait terre. Chérie voulait être loin avant que la nouvelle de sa présence ne s'ébruite de trop. On est partis vers le nord-est à toute vibure, comme si on filait de la plaine de la Peur.

XXXIX

Tous les jours des gens entraient dans Aviron, mais personne n'en ressortait. Un pigeon n'aurait pas réussi. Plusieurs étaient morts en essayant.

Certains habitants devenaient nerveux. Des bagarres éclataient plus souvent que de coutume. Davantage de gens finissaient dans les pelotons de travaux forcés. Les recherches se poursuivaient, encore et encore. Tous les bâtiments de la ville avaient été ratissés au moins deux fois. Tous les citadins avaient été fouillés. Des rumeurs évoquant de fortes tensions en haut lieu allaient bon train. La générale de brigade Folglaive estimait ne rien devoir à Filandre et Finetisse, et n'appréciait pas qu'elles utilisent ses Traquenuit comme de vulgaires argousins à leurs fins personnelles. Il s'agissait de troupes d'élite, pas d'une milice politique.

L'allure des nouveaux arrivants dans la ville évoluait au fil du temps. Les fermiers et les marchands se raréfiaient. En revanche, il y avait toujours davantage d'individus louches qui venaient sans rien à vendre.

Des bruits commençaient à courir sur la pointe d'argent.

Smed n'aimait pas cela. Des ennuis en perspective. Comment Filandre et Finetisse espéraient-elles contrôler toutes ces sorcières et ces mages, dont certains étaient bien plus puissants qu'elles ne le soupçonnaient ? Sans compter leurs hommes de main ?

Le chaos menaçait.

Smed comprenait la stratégie. Les jumelles voulaient faire monter la chaleur et la pression jusqu'à ce que la pointe émerge. À cet instant-là, au moment du changement de mains, elles entendaient bien se l'approprier.

Et elles détenaient des atouts pour y parvenir.

Toutes les sorcières et les sorciers de la ville savaient cela aussi. Mais ils étaient venus en chasse tout de même.

Seul Tully était content. Il trouvait la situation idéale pour les enchères auxquelles il entendait procéder. « Il faut qu'on diffuse l'information, a-t-il déclaré aux autres un beau soir au souper.

— Parle moins fort, a répondu Poisson. Il peut y avoir des espions partout. Et on ne diffusera aucune information. T'as entendu dire que

quelqu'un offrait d'acheter quelque chose ?

— Non, a admis Tully. Mais c'est parce que…

— Parce que la plupart savent qu'il y aura plus offrant qu'eux. Tu as remarqué que les jumelles n'offraient rien ? Elles se figurent pouvoir obtenir ce qu'elles veulent de droit divin ou je ne sais quoi.

— Ouais, mais…

— Tu ne saisis pas la situation, Tully. Laisse-moi te proposer un truc…

— J'en ai ras le bol de tes idées à la noix, Poisson.

— Permets-moi juste cette expérience. Si j'ai tort, je le crierai sur les toits. Si j'ai raison, tu seras gagnant aussi.

— Ouais ? Écoutons voir. »

Il fallait toujours le brosser dans le sens du poil, a pensé Smed. Son estime pour son cousin déclinait d'heure en heure.

« Tiens, voilà deux sous. Déniche-moi un gamin quelque part, loin d'ici. Un qui ne t'a jamais vu. Paye-le pour qu'il aille à la taverne de la Grenouille dire aux malabars que le sorcier Nathan cherche à embaucher deux gros bras pour l'aider à fuir la ville demain matin.

— Je ne pige pas.

— Bons dieux, Tully, tu ne peux pas, pour une fois, faire quelque chose sans commencer d'abord par récriminer ?

— L'expérience, est intervenu Poisson, deviendra limpide d'elle-même.

— Pourquoi est-ce que je devrais faire des faveurs à ce trouduc de Nathan ? »

Smed s'est levé. « Je vais m'en charger. Sans quoi on y sera encore la semaine prochaine.

— Je veux que ce soit Tully qui le fasse. Je veux qu'il se rende compte qu'il y a une connexion entre ce qu'il peut raconter et les événements dans le monde réel.

— Vous cherchez encore à m'humilier, hein ?

— Tully, a grincé Smed, tu vas la boucler sinon je t'assomme. Prends les putain de pièces, dégage, trouve un mioche et paye-le pour qu'il donne son message. Tout de suite. »

Tully est parti. Smed s'était montré suffisamment véhément.

« Il va nous faire tous tuer, a dit Timmy sitôt son départ.

— Comment va ton bras ? a demandé Smed.

— Impec'. N'essaie pas de détourner la conversation, Smed.

— Tout doux, Timmy, a dit Poisson. Je crois qu'il y a des chances que la manœuvre le fasse réfléchir.

— Tu veux parier ?

— Non. »

Smed n'aurait pas misé là-dessus non plus.

Le sorcier Nathan et ses quatre hommes de main avaient loué des chambres dans une auberge de la même rue que le Pavillon noir. Les Gris y ont fait irruption peu avant l'aube. Ils ont trouvé cinq cadavres et les chambres complètement saccagées. Ils ont fermé le périmètre, fouillé de nouveau et posé beaucoup de questions.

Poisson s'est assuré que ses compagnons avaient bien vu le triste spectacle. Il a demandé à Tully : « Tu commences à piger ?

— Qui a pu faire un truc pareil, mec ? Pourquoi ?

— Nathan était un sorcier. S'il cherchait à filer, c'est qu'il avait trouvé la pointe et voulait l'emporter.

— Mais il ne cherchait pas à filer.

— Non. Il ne cherchait pas à filer, Tully. Mais c'est ce que, toi, tu as raconté. »

Tully, fidèle à lui-même, a commencé par discutailler, mais il s'est vite ravisé. Après un moment de réflexion, il a dit : « Oh.

— La prochaine fois que tu parleras sans réfléchir ou sans vérifier quelles oreilles traînent à proximité, c'est nous qui finirons sans doute comme eux.

— Tu es peut-être allé trop loin pour ta démonstration, Poisson, a dit Smed.

— Pourquoi ?

— Tout n'est pas fini. Ces soldats n'ont rien trouvé à part un beau carnage. Et ils vont croire que les assassins détiennent la pointe.

— Ouais. Et peut-être que tout le monde suivra le même raisonnement. L'idée fera peut-être son chemin jusque chez les gars qui ont fait le coup. La situation va sûrement devenir intéressante dans les prochains jours. Et la leçon riche d'enseignements.

— Qu'est-ce que vous débloquez maintenant ? a demandé Tully.

— Ce n'était pas une équipe minable, dans cette auberge, pas vrai ? Cinq bandits professionnels et un sorcier. Personne ne se serait attaqué à eux seul. Il fallait qu'ils soient au moins trois pour tenter un coup pareil. Sans doute davantage. À moins d'être vraiment soudés, ils vont connaître des

ennuis. Chacun saura qu'il n'a pas récupéré la pointe mais ne pourra pas s'empêcher de soupçonner les autres. »

Tully a répété « Oh » de nouveau puis, au bout d'un moment : « Ce merdier fout les jetons. Je n'aurais jamais pensé qu'on se ferait autant de cheveux.

— Ton problème, c'est que t'as jamais pensé », a murmuré Timmy entre ses dents. Tully ne l'a pas entendu.

« Ce n'est que le début, Tully, a déclaré Poisson. Ça ne fera qu'empirer. Et, si on veut sauver notre peau, va falloir se montrer prudents. On n'a pas affaire à des types corrects ou raisonnables. Ça ne les intéressera pas de marchander, à moins d'y être contraints. »

Des cheveux, il y a bientôt eu matière à s'en faire davantage encore avec l'arrivée d'une foule de nouveaux spécimens de chasseurs au trésor magique, plus puissants les uns que les autres. De vieilles querelles n'ayant rien à voir avec la pointe se sont rallumées. Les citadins de souche, pressés de tous côtés, ont répliqué par de petites émeutes. Les jumelles présidaient avec suffisance, sans rien faire pour contrecarrer l'escalade de la violence.

Smed passait beaucoup de temps à regretter de n'avoir pas détourné Tully de son projet dès le début. Grâce aux fonds qu'ils avaient ramenés, il vivait dans l'aisance, mais cette aisance ne compensait pas la vigilance dont il devait faire preuve chaque fois qu'il ouvrait la bouche ni les coups d'œil incessants qu'il jetait par-dessus son épaule pour s'assurer que le désastre n'allait pas le rattraper.

XL

On survolait la forêt de la Nuée, au sud d'Aviron, à l'est de Roseraie et à l'ouest de Seigneurie, dans le but de nous soustraire aux regards impériaux, car déjà de trop nombreux témoins avaient vu les baleines de vent s'écarter de leur champ d'action habituel, la plaine de la Peur. Chérie voulait que l'excitation se tasse un peu avant de poursuivre sa route.

Elle refusait de se laisser presser par l'arbre-dieu, qui semblait pourtant au bord de la panique. Je ne comprenais pas vraiment ce qui se tramait, mais la plupart des autres non plus. Le vieux Bomanz, depuis peu en odeur de sainteté auprès de Chérie, a entrepris de nous instruire.

« Puisque vous avez assisté aux événements, vous vous souviendrez qu'au terme de la bataille des Tumulus l'esprit ou l'essence du Dominateur – la créature la plus maléfique que la terre ait portée – a été emprisonné dans une pointe d'argent qui fut plantée dans le tronc d'un arbrisseau rejeton de l'arbre-dieu de la plaine de la Peur. » Il causait vraiment de cette façon quand il avait un public.

« À l'époque, nous pensions qu'ainsi le résidu maléfique du personnage serait neutralisé à jamais. L'arbrisseau était le scion d'un dieu, invulnérable, intouchable et doté d'une durée de vie pour ainsi dire éternelle. En grandissant, le tronc devait absorber la pointe. À terme, le vieux démon n'aurait plus survécu que dans quelques mémoires.

» Et pourtant nous avions tort.

» Une bande d'aventuriers a réussi à estourbir l'arbrisseau assez longtemps pour s'en approcher et lui ravir la pointe d'argent. Si nous en croyons son propre témoignage – et force est de le croire en la circonstance, puisque c'est le seul dont nous disposons –, il s'agissait d'hommes du commun, remarquables seulement en ce qu'ils auront concrétisé une idée qui aurait plutôt dû germer dans l'esprit d'un suppôt des forces occultes. »

Non seulement il causait de cette façon quand il avait un public, mais on ne l'arrêtait plus.

« Messieurs, la pointe d'argent se promène quelque part dans le monde. Elle n'est pas le Dominateur. Il est mort. Mais l'immortelle essence qui le

gouvernait demeure. Et elle pourrait servir à un adepte pour invoquer, contraindre et façonner des forces que même moi je n'ose explorer ou imaginer. Cette pointe pourrait ouvrir une voie vers le cœur des ténèbres, donner à son possesseur l'accès à des pouvoirs dont même le Dominateur, peut-être, ne disposait pas.

» Notre mission, notre sainte mission, commandée à la Rose Blanche par le Vieil Arbre Ancêtre en personne, consiste à récupérer la pointe d'argent et à la lui ramener pour qu'il veille sur elle, quel qu'en soit le prix pour nous-mêmes, avant qu'un sorcier d'envergure s'en empare, s'en serve dans un noir dessein et se transforme à son tour en une ombre si opaque que plus jamais le monde ne pourrait s'en libérer. »

La précision « quel qu'en soit le prix pour nous-mêmes » a recueilli des applaudissements. Le vautour parlant a sorti sa tête de sous son aile, ouvert un œil et s'est mis à pousser des cris pour faire du chahut. Ça a fini par distraire le vieux sorcier de son verbiage.

« Vautour, si tu étais comestible, je me mettrais en quête de petit bois sur-le-champ ! » a-t-il crié. Puis il est revenu à ses moutons. « L'arbre-dieu soupçonne à raison que la pointe se trouve pour l'heure à Aviron. La Rose Blanche, Silence, les Torque et quelques-uns de nos petits compagnons seront déposés dans la ville. Avec l'aide de nos alliés clandestins, ils établiront une base sûre puis partiront en chasse. Corbeau, Casier et moi, étant connus là-bas, nous poursuivrons le voyage jusqu'aux Tumulus pour y apprendre ce qu'on pourra. »

Ça a été le tollé. Corbeau ne voulait pas qu'on l'envoie où Chérie n'était pas. J'estimais que ces types n'avaient pas à me mouiller dans leur aventure. J'ai piqué une belle rogne.

Chérie m'a attiré à l'écart, puis calmé et enfin convaincu que, même si je restais de cœur dévoué à l'Empire, je n'aurais pas à m'en vouloir en lui apportant mon aide. Peut-être avait-elle raison quand elle a dit que le mal qu'elle voulait détruire ne respecterait ni serment ni morale. Qu'il diviserait le monde en deux catégories de gens : ses ennemis et ses esclaves.

J'ai trouvé la pilule un peu difficile à avaler en une fois, mais j'ai fini par me dire d'accord. Ayant suivi Corbeau depuis le début, je pouvais bien rester cramponné à ses basques encore un peu.

Voilà. Une fois de plus mené par le bout du nez. Après ça, je me suis mis à repenser à une carrière de cultivateur de patates. Aucune pomme de terre n'a jamais convaincu personne de faire le mariole.

XLI

Smed a franchi le seuil du Pavillon noir avec l'intention d'aller tailler une bavette avec Poisson, mais il s'est aperçu que la seule chaise encore libre se trouvait entre son objectif et le caporal Traquenuit.

Il aurait voulu tourner les talons, mais il s'est senti obligé de ne pas se dérober.

Il s'est avancé à pas pesants. « Alors, caporal, vous passez votre temps assis là à siroter de la bière ?

— Si je peux, oui.

— La belle vie. Je devrais m'engager.

— Ouais ? M'étonnerait que ça vous botte. Où que vous étiez, tous les trois, à trois heures du mat' ?

— Au lit, à pioncer.

— Veinards. Demandez-moi où que j'étais, moi, à trois heures du mat'.

— Alors, où que vous étiez, vous, à trois heures du mat' ?

— Avec deux cents autres types dans la zone, là où ils ont tout rasé et encore rien reconstruit. On cherchait un monstre. Un type a rapporté avoir vu une bête plus grosse que le Palais Civil.

— Et il y en avait une ?

— Même pas une petite.

— Le type était beurré ?

— Est-ce qu'un type sobre traînerait dans des coins pareils à cette heure de la nuit ?

— Voilà quelque chose d'intéressant », est intervenu Poisson en pointant le menton vers la rue.

Smed a découvert quatre hommes et une femme. Ce n'était pas une beauté et elle n'avait plus l'âge de l'intéresser de toute façon. Mais elle affichait un air implacable. Elle portait des armes comme un homme. D'ailleurs tous ceux de sa clique avaient une allure patibulaire. Des coriaces comme Smed en avait rarement vu. Mais ce qui les a levés de leur chaise, c'était la ménagerie que les étrangers transportaient.

La femme avait un furet vivant enroulé autour du cou et des écureuils blottis dans les poches. Le grand ténébreux vêtu d'habits sombres qui

marchait à sa droite portait un faucon décapuchonné sur l'épaule gauche. Les trois hommes derrière eux – Smed leur a trouvé un air de famille – portaient un groupe de singes et un gros serpent.

« Vous allez les arrêter ? a demandé Smed. Avec l'arsenal qu'ils trimballent, ils pourraient déclencher leur propre guerre.

— Ça vous ferait un peu de spectacle, hein ? Bah, les rejetons crétins de ma mère n'ont pas survécu assez longtemps pour devenir caporaux. » Malgré cette réponse, il a glissé les doigts dans sa bouche et poussé un sifflement. Quand les étrangers se sont retournés, il leur a fait signe d'approcher.

Le grand l'a regardé les yeux mi-clos un moment, puis il a esquissé un petit geste à l'attention de l'homme au serpent. Celui-ci s'est approché. Le serpent avait l'air de les jauger pour choisir son dîner. Smed en a eu la chair de poule.

« Juste un petit conseil amical, mon gars, a dit le caporal. La loi martiale a été proclamée en ville. Personne n'est censé se balader avec une lame de plus de vingt centimètres de long. À moins de porter le paletot gris. »

L'homme au serpent est allé transmettre le message au grand type qui a regardé le caporal d'un air dur un moment, puis a acquiescé.

« Vous avez vu ? a dit Smed. Y a un putain de singe qui vient de nous faire un doigt d'honneur.

— J'ai déjà vu ce grand type quelque part, a murmuré le caporal. Au bout de mon épée, j'ai l'impression. Hmm, bon. Le godet est vide. Gardez-moi ma chaise le temps que j'aille pisser un coup et me refaire le plein. » Il est rentré.

« Qu'est-ce que tu penses de cette bande ? a demandé Smed à Poisson.

— Moi aussi, j'ai déjà vu le grand. Dans les mêmes circonstances que le caporal. Il y a longtemps. Pas de problème pour me rappeler où et quand, par contre, vu que je n'ai participé qu'à une bataille. »

Cette réponse a troublé Smed. Il a demandé : « Tu crois qu'ils sont venus pour le machin, eux aussi ? » Il s'autorisait à poser la question car désormais tout le monde en ville commençait à être au courant de ce qui se passait.

« Ils sont là pour ça, oui. Ils vont mettre un peu de piment.

— Qu'est-ce que t'as en tête, Poisson ?

— T'occupe, mon gars. Je ne suis qu'un vieux qui radote. Ha ! Je m'en doutais. Il n'est plus là, pas vrai ? »

En bas de la rue, le groupe à la ménagerie s'était arrêté devant une bâtisse, une ancienne boucherie selon Timmy, qui n'était plus maintenant qu'une ruine habitée de squatters. Le grand type a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule comme s'il avait entendu Poisson. Puis la petite troupe s'est remise en marche, indifférente aux regards.

Le caporal est ressorti, la chope pleine et la vessie vide. « Je devrais arrêter cette pisse d'âne. Elle me barbouille l'estomac. » Il a avalé une gorgée. « On en était où ?

— J'allais vous demander quand les portes de la ville rouvriront, a dit Poisson. On va commencer à crever la dalle ici, maintenant que les fermiers ne viennent plus approvisionner.

— On ne me consulte pas pour les grandes décisions, pépère. Mais j'vais vous dire quelque chose : j'ai bien l'impression que les deux chiennes se fichent pas mal qu'on crève de faim à Aviron. Elles auront toujours de quoi remplir leur assiette. »

Smed commençait à se fatiguer d'écouter le caporal. « Je vais me chercher à boire. » Il est rentré et, tandis qu'on lui servait sa bière, s'est demandé combien de temps les réserves tiendraient. Idem de la patience des habitants d'Aviron. Sûr, ça n'allait pas dégénérer tout de suite. Rares étaient ceux qui pâtissaient vraiment des circonstances pour l'instant. Mais, si elles n'évoluaient pas, une explosion serait inévitable à terme.

Timmy Locan est entré, a commandé une bière et est venu s'installer près de Smed sans dire un mot. Au bout d'un moment, il a proposé : « On ira faire un tour quand on aura sifflé celles-là.

— D'accord. Ça ne me fera pas de mal de me dégourdir les jambes. »

Loin du Pavillon noir, comme ils traversaient un quartier en chantier où ils couraient peu de risques d'être entendus, Smed a demandé : « Alors ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu te souviens de ce médecin qui avait examiné ma main à notre arrivée ?

— Ouais. » La culpabilité lui a brièvement noué la gorge. Poisson et lui n'avaient pas mis les autres au courant de leur forfait. Tully était si indifférent qu'il n'avait pas remarqué que le médecin et le sorcier n'étaient plus de ce monde. Timmy s'en était aperçu, en revanche, et Smed avait la quasi-certitude qu'il soupçonnait l'identité des auteurs de ces deux meurtres inopinés qui les arrangeaient si bien. « Quel est le problème ?

— On dirait qu'il a transmis son mal à tous ceux qui sont venus le consulter. Et qu'ils l'ont transmis à leur tour. Pas comme une peste, sans quoi tout le monde l'aurait attrapé à l'heure actuelle. Mais au moins deux cents personnes en sont atteintes. Ceux qui l'ont depuis le plus longtemps… ben, c'est pire pour eux que ça l'était pour moi. Ce matin, un type dont tout le bras avait noirci a tué ses quatre gosses contaminés avant de se suicider.

— C'est terrible. C'est vraiment abominable. Mais il n'y a rien qu'on puisse faire.

— Je sais. Mais le truc, tu vois, c'est que les Gris s'y intéressent. Ils font passer des interrogatoires serrés à ceux qu'ont le mal noir. Vu les questions qu'ils posent, ils se doutent qu'il y a un rapport entre cette saloperie et la pointe. Ils se démènent pour trouver des types qui l'ont chopée et qui ont su réagir, des types comme moi.

— À mon avis, faut pas t'en faire, Timmy. Ils ne peuvent pas remonter jusqu'à toi.

— Ah ouais ? Ces chiennes sont sérieuses, Smed. Qu'est-ce qu'elles feront une fois qu'elles auront compris que toutes les pistes aboutissent à ce médecin qui a trouvé la mort au tout début de l'épidémie ? Elles vont conclure qu'il s'est fait régler son compte Par un patient qu'il avait soigné et qui voulait se faire oublier. Elles savent déjà que la seule chose à faire contre le mal, c'est l'ablation de ce qu'il grignote. Alors, d'ici peu, la consigne circulera que les Gris veulent interroger les amputés. Surtout de la main.

— T'as peut-être pas tort. Peut-être qu'on devrait demander à Poisson ce qu'il en pense. »

Poisson partageait l'opinion de Timmy. Il n'y avait pas de raison de penser que Filandre et Finetisse se retiendraient de commander l'arrestation de tous les manchots. Elles étaient déterminées.

Poisson a réfléchi intensément. « M'est avis qu'il est temps de brouiller les cartes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? a demandé Smed.

— Cette situation – la population entière bloquée dans la ville comme dans une bouteille – ne pourra pas durer éternellement. Ça finira par péter. À ce moment-là, on fichera le camp avec tout le monde. En attendant, on va gagner du temps en les lançant sur des pistes bidons ou en tirant parti du chaos qui couve par leur faute. »

Smed n’en est pas revenu. Et son ahurissement a redoublé quand Poisson a dit : « Débarrassez-vous de tout ce que vous avez en argent. Gardez l’or, le laiton, les pierres précieuses et le reste, mais débarrassez-vous de l’argent. Smed, passe la consigne à Tully et ne le laisse pas t’emmerder.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Fais-le, c’est tout. »

Tous ont donc obtempéré, y compris Tully, devenu bien plus sérieux, raisonnable et attentif depuis la démonstration de Poisson sur le pouvoir mortel des paroles en l’air.

XLII

On a débarqué dans les Tumulus en nous laissant glisser le long de cordes avec nos possessions ficelées sur le dos. Quelques créatures de la plaine se sont jointes à nous. D'autres viendraient encore quand nous aurions établi un camp sûr. Le chef menhir voulait nous adjoindre une paire de ses congénères à cœur de silex pour nous garder à l'oreille. Le mieux pour rester facilement en communication, qu'il disait. Soit.

Le mieux pour être sûr qu'on ferait comme l'arbre-dieu le voudrait.

« Nous voilà revenus au point de départ », a grommelé Corbeau dès qu'on a eu posé le pied à terre. Il était redevenu plus vivable depuis Opale. Presque à nouveau le vieux type que j'avais rencontré il y avait bien longtemps.

« Retour dans la froidure et la pluie », ai-je grogné. C'était la toute fin de l'été quand nous étions partis. On s'acheminait maintenant vers l'hiver de nouveau. Les feuilles étaient tombées. La neige menaçait. « On ne lambine pas, hein ? On fait ce qu'on doit et on dégage. »

Corbeau a gloussé. « On ne veut plus rester à la ferme une fois qu'on a vu la grand-ville ?

— Moins fort, les bavardages, s'il vous plaît, nous a rabroués Bomanz. On ne sait pas encore s'il y a des impériaux dans le coin. »

Il n'avait qu'à moitié raison. On ne l'avait pas encore constaté *de visu*, mais les créatures de la Plaine avaient opéré des reconnaissances et rapporté qu'il n'y avait pas un bestiau plus gros qu'un lapin dans un rayon de cinq kilomètres. Là-dessus, je leur faisais confiance.

Il a fallu que Bomanz fasse des trucs de sorcier avant de se déclarer satisfait. Ensuite il nous a laissés effectuer les tâches ménagères et allumer un feu.

On a traînaillé à discuter jusqu'aux lueurs de l'aube et on a mangé une infâme tambouille froide. Ensuite on s'est séparés.

On m'a collé la ville et la caserne parce je les connaissais le mieux. Corbeau a eu les bois. Bomanz a gardé les Tumulus proprement dits. Entre nous, je le voyais bien se contenter d'aller piquer un somme dans un coin tranquille.

Les créatures de la Plaine avaient carte blanche et devaient nous alerter si elles trouvaient quelque chose.

Je n'ai eu qu'à déambuler dans la ville pour comprendre ce qui s'y était passé. Il n'y restait plus rien à part des ossements. Fouiner s'avérait moins pénible que ç'aurait pu l'être. J'ai fait de mon mieux pour dénicher quelque chose d'intéressant et je suis retourné au campement. Bomanz se trouvait à peu près où je l'avais laissé. Les yeux toujours clos, il esquissait sur place de petits pas de bébé sur la pointe des pieds.

Au moins, il bougeait.

Corbeau est revenu. « T'as déjà fini ?

— Ouais.

— T'as trouvé quelque chose ?

— Un paquet d'ossements. Assez pour construire une armée de squelettes.

— Ça t'a foutu un coup, on dirait.

— Je connaissais tous ces gars.

— Ouais. » Il n'a rien ajouté, il s'est contenté d'attendre. Il sait parfois se conduire, quand il n'est pas trop occupé à s'apitoyer sur lui-même.

« À mon avis, ai-je repris, le massacre est signé du Boiteux et de Saigne-Crapaud le Chien. Mais quelqu'un d'autre est venu après eux. Quelqu'un a épluché le terrain comme une mère épouillant son gosse. Il ne reste plus rien qui ait tant soit peu de valeur. »

Ça a donné à réfléchir à Corbeau. « Plus rien du tout ?

— Le site est nettoyé aussi proprement que les os.

— Ce sera peut-être une piste à creuser, à Aviron. Même s'ils ne se sont sans doute encombrés que de ce qu'ils pouvaient porter, autrement dit rien qui saute aux yeux. À moins qu'ils n'aient commis une boulette. Mais, dans ce cas, ils seraient déjà aux mains des impériaux. »

Bomanz nous a rejoints. Il s'est affairé auprès de nous à préparer le thé pendant que Corbeau rapportait avoir découvert deux bivouacs sans doute établis par les gars qu'on cherchait – bref, rien qui puisse nous aider.

« S'il y avait des indices ici, les impériaux les ont trouvés avant nous.

— Et, s'ils en avaient trouvé, a dit Bomanz, ils auraient récupéré la pointe à l'heure actuelle. »

On avait eu des nouvelles d'Aviron par les pierres. Elles n'étaient pas bonnes. À ce qu'il semblait, deux grosses huiles impériales cherchaient à s'emparer de la pointe et à détourner la machine militaire à leur profit.

« Vous avez appris du nouveau ? a demandé Corbeau.

— Pas beaucoup, a répondu Bomanz. Ils étaient quatre. Probablement. Ils ont réussi à s'en tirer parce qu'au moment où ils ont fait leur coup l'arbre s'inquiétait de Saigne-Crapaud le Chien et ne les a pas perçus comme une menace. Il a cru qu'ils lui lançaient des branches par défi.

— Des branches ? ai-je demandé.

— Ils ont bombardé l'arbre d'un tas de branches qui l'a presque recouvert. Une fois le bûcher dressé, ils y ont mis le feu.

— Y a pas forcément besoin d'être bien finaud pour faire un dieu, a murmuré Corbeau.

— Alors on les tient maintenant, ai-je dit.

— Quoi ? » Sacré Bomanz, il prenait toujours tout au sérieux.

« Tout ce qui nous reste à faire, c'est chercher des types avec des échardes dans les doigts. »

Bomanz s'est renfrogné. Corbeau s'est marré. Il a demandé : « Est-ce qu'on a des renseignements quelconques sur ces types ?

— On n'est même pas sûrs qu'il s'agissait d'hommes, a grommelé Bomanz.

— Génial.

— Puisqu'on n'avance à rien avec les *qui*, a repris Corbeau, pourquoi ne se pencherait-on pas sur la question du *quand* ? Peut-on situer les dates ? Même approximativement. Et à partir de là chercher qui est parti en voyage pendant la période. »

Cette piste me semblait sans espoir et je l'ai dit. « Même si Aviron n'avait pas été attaquée, même si une moitié de sa population n'avait pas été exterminée et l'autre rendue à moitié dingue depuis…

— Oublions donc. Bon, sorcier, est-ce la peine qu'on traîne dans le secteur ? Est-ce qu'on ne devrait pas descendre à Aviron pour essayer de les débusquer ?

— Pour l'instant – et à moins que nos alliés de la plaine ne découvrent quelque chose –, j'aurais tendance à dire qu'on perd notre temps ici. »

Les bizarroïdes de l'équipe n'ont pas apporté d'élément nouveau. Au crépuscule, nous sommes retournés sur le dos de notre odorant coursier volant, décidés à prendre notre petit-déjeuner à Aviron.

J'avais hâte de savourer un repas correct, le premier depuis des mois.

XLIII

Smed n'en revenait pas. Pas à dire, ce bâtard de Poisson pouvait semer une belle pagaille. Le bruit s'est mis à courir qu'un certain orfèvre de la rue Sedar – la rue de tous les orfèvres et bijoutiers – avait reçu la visite d'un type qui lui avait apporté un clou d'argent géant et donné cent oboles pour le transformer en calice dans le plus grand secret. Seulement l'orfèvre, qui avait fêté cette bonne opération en buvant plus que de raison la veille, s'était vanté de son aventure auprès de ses amis après leur avoir fait jurer de garder le silence.

En cette période, la vie d'un homme concerné de près ou de loin par le travail des métaux précieux ou des bijoux ne valait pas grand-chose. Ceux qui cherchaient la pointe perdaient patience. Ils n'arrêtaient pas de se croiser et chaque rencontre provoquait des dégâts. En général de part et d'autre.

Les Gris sont entrés sur le tard dans la partie, mais alors ils n'y sont pas allés avec le dos de la cuillère Ils ont passé la ville au crible et confisqué tous les objets d'argent sous prétexte qu'il pouvait s'agir de la pointe, potentiellement coulée en n'importe quoi. Ils ont voulu distribuer des reçus pour les réclamations ultérieures, mais la population n'était pas dupe. Ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait spolier par des militaires.

Il y a eu des mouvements de résistance, des émeutes localisées, des morts et des blessés parmi les citadins et les soldats. Mais il y avait trop de soldats et le sentiment de colère n'était toujours pas assez vif pour motiver une rébellion solide.

« C'est sournois, Poisson, a dit Smed au vieil homme tandis qu'ils empruntaient une rue où il se sentait libre de parler. Drôlement sournois.

— Ça a marché. Ça ne veut pas dire que j'en suis fier.

— Pour marcher, ça a marché. Mais combien de temps durera le répit ?

— Je dirais trois, quatre jours. Peut-être cinq si j'alimente judicieusement la rumeur. À quoi il faut ajouter le temps que mettront Filandre et Finetisse pour vérifier que la pointe n'est pas dans les objets d'argent collectés par les soldats. On peut tabler sur une semaine de tranquillité. À moins qu'un des chercheurs de trésor ne nous démasque je ne sais comment. Mais à long

terme, on reste coincés. Ils nous auront d'une façon ou d'une autre. À moins que le blocus ne cède. Que seulement dix personnes sortent de cette ville et prennent la poudre d'escampette, et c'est le monde entier qui s'ouvre à l'investigation. Parce que, si jamais une évasion réussit, c'est sûr que le détenteur de la pointe fera partie des premiers en cavale.

— Ah bon ?

— Ce n'est pas ce que tu penserais à la place des jumelles ?

— Sans doute.

— Chaque jour, la garde se renforce sur le chemin de ronde. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression qu'elles sont pressées par une échéance. Si c'est le cas, on pourrait s'en servir contre elles.

— Une échéance ? Comment ça ?

— Ces deux-là ne figurent pas en haut du panier dans la hiérarchie impériale. Tôt ou tard, leurs supérieurs vont soupçonner ce qu'elles mijotent. À moins que l'un d'eux ne décide de venir ici prendre la pointe pour lui-même.

— On aurait dû laisser cette saloperie où elle était et se faire oublier.

— On aurait dû. Mais on ne l'a pas fait. Il faudra qu'on vive et peut-être qu'on meure avec ça. Et qu'on ne commette pas d'impair, Smed. On se bat pour notre peau. Toi, moi, Timmy, Tully, on est morts s'ils parviennent à nous.

— Si tu racontes ça pour me foutre les grelots, je peux te dire que c'est réussi.

— J'essaie de t'effrayer parce que je suis pétrifié moi-même et que je te considère comme le seul assez posé pour pouvoir m'aider. Tully n'a rien dans le bide et Timmy vit dans une espèce de brouillard depuis qu'il a perdu sa main.

— J'ai comme l'impression que je ne vais pas aimer ce que tu t'apprêtes à me dire. À quoi tu penses ?

— Il faut qu'un de nous deux vole de la peinture blanche. Pas qu'il l'achète, qu'il la vole, parce que le marchand pourrait se souvenir de notre tête.

— Ça, je peux m'en charger. Je sais où en trouver. Si les Gris n'ont pas fait main basse dessus. À quoi nous servira-t-elle ?

— À essayer de changer le centre d'attention de ce merdier. Essayer de le politiser. »

Sur ce, il est redevenu mystérieux. Smed ne comprenait pas, mais il a jugé que ce n'était pas nécessaire puisque Poisson savait ce qu'il faisait.

Ce soir-là, pour la première fois, Tully a demandé à emprunter de l'argent. Une petite somme qu'il a remboursée le lendemain matin, en sorte que Smed n'y a pas prêté attention.

Cette nuit-là, pour la première fois, Smed s'est endormi en pensant à Pépé le Poisson et, à bien y regarder, à sa totale absence de scrupules. Il semblait que le vieil homme avait décidé de sortir du pétrin avec sa part du prix de la pointe coûte que coûte, quitte à sacrifier toute la population d'Aviron. Ça ne ressemblait pas au Poisson qu'il avait toujours connu. Mais le Poisson qu'il avait toujours connu n'avait jamais eu gros à perdre.

Lui-même, d'ailleurs, ne savait plus trop où il en était. Il n'avait jamais été un penseur ni un battant. Il avait passé sa vie à se laisser ballotter, faisant le nécessaire pour surnager à peu près.

Il savait qu'il ne voulait pas mourir jeune ni se faire interroger sur le chevalet impérial. Il savait aussi qu'il ne voulait pas redevenir pauvre. Il l'avait été. Avoir de l'argent, c'était agréable. Avoir beaucoup d'argent, par exemple en vendant la pointe, ce serait mieux encore.

Il ne voyait aucune alternative aux méthodes de Poisson pour garantir leur salut, donc il continuerait de les suivre. Mais au prix d'un tourment constant.

XLIV

Paupières plissées, Saigne-Crapaud le Chien observait l'éveil. En vieille créature qu'il était, il avait eu affaire à des sorciers plus qu'à son tour. Des fourbes pour la plupart. Et un relent de trahison empestait l'atmosphère de la cave du monastère.

Il avait trouvé l'aide nécessaire plus vite qu'il n'aurait cru, à cent cinquante kilomètres à l'ouest, dans une région appelée Arase qu'une querelle entre familles de sorciers déchirait depuis trois générations et isolait du reste du monde. Il avait passé en revue chaque famille et jeté son dévolu sur les Nacré, dont les compétences convenaient mieux à ses besoins. Il avait établi le contact et proposé un marché : son aide pour vaincre leurs ennemis en échange de la leur pour remettre sur pied son « compagnon ».

Il ne leur avait rien dit au sujet du Boiteux.

Le clan des Ombré avait cessé d'exister, branche et racine, sorciers, épouses et rejetons susceptibles de revenir en lice une fois adultes.

Les douze meneurs Nacré se trouvaient là dans la cave, rassemblés autour de l'abreuvoir rempli d'huile où la tête pourvue de son nouveau corps d'argile attendait l'ultime stimulus d'éveil. Ils discutaient à voix basse dans une langue qu'il ne comprenait pas. Ils savaient qu'une trahison à ce stade se paierait cher.

Ils avaient vu le monstre à l'œuvre pour éliminer les Ombré. Sans compter qu'il était à l'époque infirme.

Il avait veillé avant toute chose à ce qu'on lui refasse une prothèse.

Il a émis un petit grognement, juste en manière d'avertissement, d'invite à se mettre à l'œuvre.

Ils ont fait ce qu'ils avaient de mieux à faire. L'un de ces idiots de moines qui étaient restés pour restaurer le monastère a servi pour le sacrifice.

Un flot de couleur s'est diffusé à la surface de l'argile grise qui s'est mise à frissonner comme un épiderme véritable.

Le corps s'est assis brusquement, ruisselant d'huile. Les sorciers Nacré ont bondi en arrière, surpris. Le Boiteux a palpé d'une main qui n'était plus d'argile un corps qui n'était plus d'argile non plus. Son sourire s'est mué en

expression extatique. « Miroir ! » a-t-il lancé d'une voix tonnante. Il s'est admiré, a caressé amoureusement un visage bien plus beau que l'original à la meilleure époque.

Un mugissement de rage a failli faire écrouler le plafond.

Saigne-Crapaud a entrevu ce que le Boiteux voyait dans le miroir.

Le masque somptueux se dissolvait. La vérité. Le visage redevenait ce qu'il était avant de recevoir la couche de cosmétique.

Le Boiteux s'est expulsé de son bain d'huile, a empoigné l'abreuvoir et l'a vidé partout dans la cave. Les Nacré ont battu en retraite, poussant des cris, improvisant hâtivement leur défense. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait.

Saigne-Crapaud le Chien, lui, comprenait. Il connaissait les crises du Boiteux. Celle-ci était presque entièrement feinte.

Il s'était trompé de cible quand il avait soupçonné les Nacré de traîtrise. Les relents nauséabonds provenaient du Boiteux.

Saigne-Crapaud le Chien a attaqué. Et, en plein bond, il a reconnu son erreur.

Le Boiteux s'est servi de l'abreuvoir pour parer l'assaut et s'est précipité vers la porte que la bête bloquait jusqu'alors de sa masse puis, avec un éclat de rire, a gravi l'escalier avant que les sortilèges des Nacré fassent effet. Saigne-Crapaud le Chien s'est élancé à sa poursuite, mais trop tard.

L'escalier s'était écroulé.

Saigne-Crapaud le Chien s'est mis à creuser. « Ce ne sera pas facile, mon toutou. Tu pensais pouvoir m'utiliser, hein ? Hein ? Moi ! Je t'ai laissé le croire jusqu'à ce que tu aies accompli ce que je voulais. Profite bien de ce tombeau. Tu ne le mérites pas, mais je n'ai pas le temps de t'offrir le sort qui te revient. » Rire halluciné. Des tonnes de terre se sont déversées dans le corridor déjà éboulé.

Saigne-Crapaud le Chien a creusé furieusement mais s'est interrompu au bout d'un moment et a ricané de la panique qu'il entendait derrière lui, dans l'obscurité. Dans le silence qui s'est établi, il a tendu l'oreille très attentivement.

Le nord ! Le Boiteux partait au nord ! Bien que plus dément que jamais, il se détournait de sa folle quête de vengeance.

Il n'y avait qu'une explication à cette énigme : il l'oubliait provisoirement, le temps d'acquérir davantage de pouvoir.

Saigne-Crapaud le Chien a poussé un petit grognement presque amusé. L'écran commençait maintenant à se disloquer sous ses griffes.

XLV

En imbibant un tampon de tissu dans la peinture, puis en l'incurvant et en l'appliquant par pressions successives autour d'un point central, il était possible de composer l'imitation passable d'une rose, avait découvert Smed.

Poisson, une fois retombée l'excitation suscitée par la recherche de son orfèvre fantôme et n'ayant pas réussi à faire croire qu'une des jumelles détenait la pointe à l'insu de sa sœur, avait décidé d'utiliser sa dernière arme. De tirer parti du potentiel chaotique de la situation. D'ajouter une nouvelle fausse piste à l'imbroglio.

En vertu de quoi Smed se retrouvait dehors pour la troisième nuit consécutive, un seau de peinture à la main. Poisson l'avait envoyé marquer certains édifices précis du signe de la Rose Blanche pour donner l'impression qu'une partie de la population, en colère, menaçait de répondre aux excès impériaux.

Poisson visait cette fois un effet plus lent mais plus profond. Il voulait que la ville entière prête l'oreille à sa rumeur, puis se prenne à espérer et à croire. Il voulait que les Gris s'inquiètent. Le reste, disait-il, s'ensuivrait.

Smed a terminé ses trois roses et s'est mis en route pour rentrer. Dans un autre secteur de la ville, Poisson en avait peint lui aussi. Smed avait marqué deux murs la nuit précédente et trois celle d'avant, chaque fois dans des quartiers où une réaction partisane serait sincèrement appréciée de la majorité des habitants. Pas de précipitation, disait Poisson. Laissons agir.

Le vieil homme avait joué de chance la veille. Il était tombé au hasard de sa déambulation sur les corps de deux Gris tués on ne savait comment et il leur avait peint une rose sur le front, comme si le mouvement de fronde qu'il entendait créer revendiquait leur mort.

Smed n'aimait pas ce jeu. Trop dangereux. Il y avait assez de monde à les chercher déjà de tous les côtés. Ils avaient assez de soucis avec les chasseurs de la pointe.

Mais ce n'était pas à cela qu'il songeait en se faufilant vers le Pavillon noir. Pour l'heure, il s'inquiétait davantage de l'attitude étrange de Tully. Plus tôt dans la soirée, son cousin lui avait emprunté de l'argent pour la

quatrième fois en huit jours, en l'occurrence une coquette somme, et ce avant d'avoir remboursé sa dette précédente.

Smed se gardait bien de marcher vite en approchant du Pavillon noir. Ce caporal Traquenuit lui chercherait des poux dans la tête, sûr, si jamais il s'y laissait aller.

Un coup d'œil l'a dissuadé d'entrer par la porte principale. Le caporal et ses collègues occupaient le porche. Il lui fallait opter pour le long détour par l'arrière.

Tout aussi mauvais. Il a rencontré des ennuis en chemin. Et les ennuis ont failli le trouver aussi.

Deux hommes traînaillaient au creux de l'étroite allée embroussaillée qui longeait l'arrière-cour du Pavillon noir. Il leur serait rentré dedans si l'un d'eux n'avait pas toussé et l'autre exigé le silence.

Que fichaient-ils là ? Smed n'avait aucune envie de le leur demander. Il s'est coulé dans un recoin obscur en attendant qu'ils s'en aillent.

Une demi-heure s'est écoulée. Bientôt une heure. Rien ne se passait, à part une nouvelle toux suivie d'une nouvelle réprimande. Smed commençait à piquer du nez.

Un troisième homme est arrivé au pas de course. « Le voilà », a-t-il lancé avant de foncer se cacher à moins de trois mètres de Smed, maintenant bien réveillé.

Nul doute, quelqu'un arrivait et, à en juger par le bruit de ses pas, dans un état d'ébriété avancé. On l'entendait aussi marmotter dans sa barbe.

Smed est resté pétrifié de stupeur l'instant où il a reconnu l'arrivant, mais déjà Timmy tombait dans l'embuscade. Les agresseurs avaient bondi sur lui si vite qu'il n'avait pas eu le temps de pousser un cri.

Smed a failli s'élancer. Il s'est redressé, dégainant à demi son couteau. Alors il s'est rendu compte que ce serait vain, qu'il se ferait probablement tuer par deux des trois hommes qu'il ne pourrait assaillir.

Alors que faire ?

Les suivre. Voir où ils emmèneraient Timmy, puis prévenir Poisson et… et écouter Poisson lui dire qu'il n'avait rien dans le bide.

Mais, sûr, il était trop tard pour intervenir maintenant. Il devait les suivre.

Il ne savait pas de qui il s'agissait, mais il s'en doutait fortement : des malfrats à la solde d'un chercheur de pointe qui avaient décidé d'interroger les citoyens amputés d'une main.

Les suivre s'est révélé moins ardu qu'il ne l'avait redouté. Timmy s'est débattu tout le long du parcours. Du coup, ses ravisseurs n'ont guère eu le loisir de prêter attention au reste. En outre ils ne sont pas allés loin, seulement à cinq cents mètres, dans un quartier ravagé par un incendie et promis à une démolition prochaine, en si piteux état que les squatters ne l'avaient pas investi.

Ils ont emmené Timmy dans une bâtisse croulante. Smed s'est tapi dans une ombre et s'est demandé que faire. Il entendait Poisson le morigéner, lui répéter qu'ils se battaient pour leur peau.

Il n'avait jamais été bon à la bagarre. Il avait toujours pris la tangente quand il avait pu et des rossées quand il n'avait pas pu. Il avait toujours manqué de cet esprit combatif ou teigneux nécessaire pour se rebiffer.

Ce qui, de fil en aiguille, l'a amené à se rappeler toutes les fois où il s'était fait botter le train, bousculer et molester par des costauds en se demandant ce qui lui valait ce traitement quand il n'avait strictement rien fait pour le mériter. Les vieilles rancœurs se sont remises à bouillonner dans son chaudron intérieur, mêlées d'obsédants fantasmes de vengeance et de miasmes de haine pure.

Un des hommes est sorti de la bâtisse, a uriné dans la rue, puis a reculé et s'est adossé au mur. Son attitude paraissait dénuée d'intention, il s'accordait juste une pause. Il n'était pas suffisamment aux aguets pour monter la garde.

Smed s'est avancé d'un pas chancelant, sans avoir la moindre fichue idée de ce qu'il faisait. À part trembler si salement que ses ongles d'orteils produisaient des bruits de grelot.

Il a trébuché, s'est reçu le genou sur une brique cassée. De douleur, il a laissé échapper un gémissement et une inspiration convulsive.

Il s'est relevé, boitillant, titubant, grommelant dans sa barbe. Il s'est dirigé vers l'homme, chantonnant à demi « C'est la fille du tailleur, qui n'avait pas d'pudeur ».

Le malfrat était aux aguets, maintenant. Mais il n'a pas bougé.

Smed est tombé sur les fesses, s'est mis à quatre pattes et a mimé un haut-le-cœur d'homme soûl, puis il s'est relevé et est reparti de l'avant. Il a donné tête la première dans le mur à dix pas du gaillard qui l'observait. Il s'est reculé et a contemplé l'obstacle comme s'il ne comprenait pas d'où il avait bien pu surgir. Puis il s'y est appuyé d'une main et a entrepris de le longer d'un pas mal assuré en direction du malfrat. Parvenu à quatre pas de

lui, il a fait mine de le découvrir. L'individu le dévisageait avec davantage de mépris amusé que de méfiance.

Smed a hoqueté un petit « Hou ! » qui, a-t-il espéré, sonnait surpris et effrayé. En son for intérieur il a remercié les dieux – s'ils existaient – de n'avoir pas été reconnu. Maintenant, si le type restait dans son rôle, il y avait des chances qu'il veuille lui faire les poches en prétextant l'aider…

Smed a trébuché et est retombé à quatre pattes.

« On dirait que t'en as sifflé une de trop, l'aminche. » Le type s'est approché.

Smed éructait des gargouillis. Intérieurement, il écoutait Pépé le Poisson lui dire : « Comme prendre une femme, Smed. Faut que tu l'enfonces. Pas de coup heurté. »

L'homme lui a tendu la main. Il n'a pas vu le couteau dans son poing. Smed s'est appuyé contre lui et lui a enfoncé la lame entre les côtes, vers le cœur.

Une partie de Smed restait extérieure et guidait sa main. Le reste, noyé d'un mélange de terreur et d'horreur, oubliait le monde. Seule une pensée cohérente surnageait dans le chaos. Dire que tuer devenait plus facile à chaque meurtre était un mensonge.

Quand il a émergé du brouillard et recouvré sa conscience, il se trouvait à cent mètres et traînait un corps encore animé de soubresauts.

« Putain, qu'est-ce que je suis en train de… ? » De l'acheminer hors de vue, bien sûr. Parce qu'il ne s'agissait que du début.

Il a entendu un cri étouffé et s'est rendu compte *a posteriori* que c'était un premier cri comme celui-là qui l'avait tiré de sa brume d'hébétude.

Smed s'est introduit dans la bâtisse avec la prudence et l'intense concentration d'un matou en territoire étranger. Il refoulait ses émotions, refusait de se laisser atteindre quand Timmy hurlait. Il profitait du bruit pour avancer de quelques pas rapides à chaque fois. Mais, bons dieux, qu'était-il en train de faire ? Les cris provenaient du sous-sol. Smed s'est engagé dans l'escalier, si attentif qu'il avait l'impression d'agir sous la contrainte. Il a descendu six marches ramassé sur lui-même, puis a posé la tête par terre pour risquer un coup d'œil.

Le pied de l'escalier se trouvait à quelques pas d'un chambranle dépourvu de porte. La lumière et les cris provenaient de cette ouverture. Smed a descendu encore deux marches, puis s'est doucement laissé glisser

par-dessus le bord de l'escalier et s'est niché dessous pour observer les alentours.

Il ne distinguait pas grand-chose, mais il semblait que l'incendie avait épargné les parages. Cette partie du sous-sol était intacte. Il n'y flottait aucun relent de fumée froide.

Il comprenait l'essentiel des paroles qui s'échangeaient dans la pièce d'à côté. Quelqu'un pressait Timmy de questions. Deux autres se prenaient le bec à propos de l'homme que Smed avait tué. L'un des deux s'inquiétait de son escapade prolongée, l'autre s'en fichait complètement.

Il ne ferait pas bon se trouver sous l'escalier si quelqu'un se décidait à monter voir. La lumière de la pièce d'à côté le trahirait. Tout doucement, Smed s'est faufilé derrière un tas de vieilleries à gauche de la porte.

Et là, il s'est tenu immobile, incapable de prendre l'initiative suivante.

Timmy s'était évanoui sans doute. Il ne criait plus. Un type est parti à râler à ce propos pendant que les deux autres continuaient au sujet de leur collègue de la rue. Le râleur a aboyé : « Maintenant c'est clair, il tarde à redescendre. Foutez-moi la paix. Allez le chercher tous les deux. »

Les deux hommes sont sortis d'un pas lourd et ont pris l'escalier, toujours en se disputant. C'étaient les deux autres complices qui avaient capturé Timmy.

Smed s'est relevé, étiré puis avancé jusqu'au seuil de l'autre pièce et a risqué un œil.

Timmy était ligoté à une chaise, affaissé en avant, inconscient. Un homme se penchait sur lui, dos à Smed. Trop beau pour être vrai. Il a giflé Timmy. « Allez ! Réveille-toi. Me claque pas entre les doigts. On est trop près de la vérité. »

L'enfoncer d'un coup, l'enfoncer d'un coup, se répétait Smed en se glissant vers lui.

L'homme a senti le danger, commencé à se retourner, ouvrant tout grand les paupières et la bouche…

Trop tard. Le couteau de Smed lui a transpercé le cœur. Il a émis un son sinistre qui n'était pas vraiment un cri, essayé de s'agripper à Smed, plié en deux.

Peut-être que ça devenait plus facile, en fin de compte… La sensation de détachement s'est dissipée. Son cœur s'est mis à tambouriner, ses mains à trembler. Sa respiration s'est faite haletante. Il a trébuché jusqu'à Timmy, tranché ses liens… Dieux ! Ils lui avaient brûlé un œil ! Ils lui avaient…

Timmy s'est écroulé face contre terre. Smed s'est agenouillé et a tenté de le ranimer. « Hé ! Timmy ! Ho ! C'est moi, Smed. Ho ! Il faut qu'on sorte avant que les autres rappliquent. »

Puis il l'a giflé. « Merde ! » Timmy avait rendu l'âme. « Fils de pute ! Je descends jusqu'ici, je risque ma peau… pour que dalle… » Sauf peut-être pour ce que Timmy avait avoué à ses tortionnaires avant de passer l'arme à gauche.

Alors Smed s'est senti vraiment minable, à en vouloir à Timmy d'être mort au mauvais moment. Puis l'affolement a repris le dessus : il était dans ce sous-sol, devait en sortir et sans doute faire quelque chose des corps.

« Hé, Abel ! a crié quelqu'un dehors. Venez voir un peu. Quelqu'un a suriné Citerne. »

Smed a lâché la main de Timmy, arraché frénétiquement son couteau du cadavre d'Abel – le sorcier ? – et s'est plaqué contre le mur près du chambranle tandis que la voix reprenait : « Vous m'entendez, Abel ? » Staccato de pieds dans l'escalier, *tap-tap-tap-tap.*

« On est peut-être dans une belle merde. Quelqu'un a étendu raide Citerne… Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? »

L'homme s'est figé juste après le seuil. Smed a pivoté autour de lui, prêt à frapper au jugé à hauteur de sa poitrine… et s'est aperçu que la plus grosse des deux voix était celle du plus petit des malfrats. Il a infléchi son mouvement, redressé la lame à la verticale sous le menton de l'homme et la lui a enfoncée avec toute la force de la panique jusqu'au cerveau.

Il n'avait pas regardé les deux autres dans les yeux pendant l'instant de l'agonie. Dieux ! une vision d'épouvante. Il s'est reculé vivement, a trébuché sur Abel et Timmy, et basculé en arrière tandis que sa victime s'effondrait en avant.

Avant que Smed se soit relevé, quelqu'un d'autre criait une question vers le sous-sol. Il s'est précipité pour reprendre possession de son couteau. L'homme continuait de bouger, une de ses jambes pompait lentement. Pendant un instant, Smed a pensé à un chien essayant de se gratter. Folie.

La saloperie de lame était coincée dans un os. Elle refusait de venir. Il a promené alentour un regard aux abois, cherchant désespérément une arme, n'importe laquelle, tandis que retentissaient d'autres questions depuis le haut de l'escalier. Finalement, Smed a dû se résoudre à prendre le couteau du mort lui-même, qu'il a tiré de son étui avec une sorte de terreur superstitieuse.

Il est retourné se poster près du seuil et a attendu. Et attendu. Et attendu.

Avec le temps, ses tremblements se sont atténués. Ses nerfs se sont détendus. Il s'est rendu compte que sa dernière victime était visible depuis l'escalier.

Il a attendu encore.

Il fallait qu'il agisse. Tergiverser, c'était laisser grandir le risque que quelque chose tourne mal.

Ses muscles restaient tétanisés. Les conséquences éventuelles de tout mouvement le terrifiaient.

Pourtant, il s'est finalement résolu à bouger et s'est décalé de façon à pouvoir jeter un coup d'œil vers la sortie.

La lumière du matin se déversait dans la cage d'escalier. Elle ne lui révélait rien de louche. Il s'est hissé d'une marche sur la suivante. Au rez-de-chaussée, il ne lui est rien arrivé. Depuis le seuil, il n'a rien vu sinon le champ de désolation, le quartier en ruine sans âme qui vive. Il brûlait de fuir à toutes jambes jusqu'au Pavillon noir.

Il s'est contenu, a fait ce qu'il devait, à savoir ramener le cadavre dehors au sous-sol où on le découvrirait sans doute plus tard. Puis il a pris le chemin de l'auberge. Mais sans courir, contre l'avis de ses jambes.

XLVI

On est descendus à Aviron au milieu de la nuit, mais c'est seulement le lendemain midi qu'on a retrouvé Chérie et les autres, et encore, parce qu'on avait avec nous Bomanz pour flairer leur piste. Ils n'étaient pas où ils auraient dû. Pendant ce temps, je suis tombé par hasard sur deux types que je connaissais du temps où, Corbeau et moi, on habitait Aviron. Ils avaient envie de causer, causer et causer.

Personne en ville n'avait grand-chose d'autre à faire.

« Sale situation, a dit Corbeau pendant qu'on enfilait les rues derrière le nez magique de Bomanz. Tous ces gens parqués ici avec l'interdiction de sortir, les stocks de vivres qui commencent sûrement à diminuer, une épidémie de peste qui couve peut-être. Les circonstances s'y prêtent. Elle aurait éclaté depuis belle lurette si on était en plein été avec une grosse chaleur pour entamer les résistances de tout le monde. Vous savez quelque chose sur ces jumelles ? »

Je ne me sentais pas concerné par la question. Quand il s'agit de sorciers et de sorcellerie, je ne sais rien de rien à part une chose : j'aime mieux me tenir à l'écart.

« Jamais entendu parler d'elles, a répondu Bomanz. Mais ça ne veut rien dire. La Dame nous préparait toute une génération d'administrateurs.

— À ton avis, qu'est-ce que tu vaudrais contre elles ?

— Je n'ai pas l'intention de le découvrir. »

J'ai remarqué une rose blanche peinte sur une porte. « Regardez, là. » Ils ont regardé. D'autres gens regardaient aussi, en essayant de ne pas se faire remarquer.

« Ce foutu connard de Silence, a grommelé Corbeau. Il l'a convaincue de faire une bêtise.

— À qui t'essaies de faire gober ça ? ai-je demandé. Depuis quand Chérie se laisserait-elle convaincre de faire quelque chose contre son gré ? »

Il a marmonné et marmonné de plus belle.

Le flair de Bomanz lui a permis de déceler leur cachette à ce moment précis et, après avoir montré patte blanche, on a pu descendre dans la cave

où Chérie tenait séance avec les derniers membres de ce qui avait été à son apogée le grand mouvement rebelle d'Aviron. Les types ne m'ont pas fait forte impression.

Corbeau a grogné. Il n'était pas épaté non plus. Il a rapporté l'essentiel de notre visite aux Tumulus. Ça n'a pas pris une minute, même en langue des signes. Puis Chérie nous a mis au courant de la situation à Aviron, ce qui a duré nettement plus longtemps.

Corbeau a voulu savoir ce qu'elle cherchait en faisant peindre des roses blanches dans la ville. Elle a répondu n'avoir commandé rien de tel. En vérité, elle a dit qu'aucun sympathisant du mouvement n'avait admis être l'auteur des graffitis. Puisque aucune de ces roses n'avait été vue avant son arrivée, elle concluait que quelqu'un l'avait reconnue dans la rue et essayait de provoquer du grabuge.

Elle n'avait pas le moindre soupçon de preuve. Personnellement, je ne croyais pas à la thèse. Ceux qui l'auraient reconnue, à moins d'être investis personnellement par sa cause, auraient plutôt cherché à empocher la prime, à mon avis. Elle devait valoir son pesant d'or, Silence une belle somme lui aussi, et même les frères Torque rapporteraient de quoi se la couler douce un moment.

Corbeau pensait comme moi. Mais, comme il ne voulait pas se disputer avec Chérie, il a demandé si la recherche de la pointe avait progressé.

« Négatif, a-t-elle répondu d'un signe. Nous avons perdu notre temps à explorer les pistes déjà connues des autres chasseurs que nos frères du mouvement ont identifiés pour nous. »

Bomanz a voulu les noms. Il les a eus. Une longue liste, dont une demi-douzaine avaient été biffés comme morts.

« Tu en connais certains ? a demandé Corbeau.

— Non. Mais j'étais hors du coup. Ce qui me paraît bizarre, c'est que la question n'ait pas paru intéresser la Tour. Ce bout de ferraille attire tous les sorciers louches et les cartomanciens minables avec un tantinet d'ambition. Ces jumelles sont bien l'illustration du genre de lascars qu'on s'attend à trouver face à une opportunité pareille. Les nouvelles comme celles-là circulent plus vite que l'éclair. Fatalement, ils sont au courant, à la Tour. Comment se fait-il qu'aucun vrai poids lourd ne soit encore arrivé ici pour s'asseoir sur ces deux-là ?

— Parce qu'ils n'ont pas de baleine de vent pour les transporter et que tous leurs tapis volants se sont fait ratatiner il y a déjà un moment.

— Ils ont d'autres ressources. »

Ce n'était pas la peine d'épiloguer puisque la question resterait sans réponse.

Corbeau voulait savoir comment les autres chasseurs s'y prenaient pour chercher la pointe. Selon lui, peut-être le problème venait-il de ce qu'ils abordaient la question par le mauvais bout.

Chérie a déclaré par signes : « Filandre et Finetisse ont procédé à plusieurs grands ratissages systématiques. D'autre part, elles stimulent et surveillent d'autres chasseurs qui recherchent les types qui ont volé et ramené la pointe à Aviron.

— Comment sait-on seulement que cette saloperie est en ville ? ai-je demandé.

— Ça se sent, a dit Bomanz. Comme une mauvaise odeur.

— Mais il n'y a pas moyen de la localiser ?

— Seulement très vaguement. En ce moment précis, je dirais qu'elle se trouve quelque part au nord de nous. Mais dans une fourchette directionnelle que je ne peux pas restreindre à moins de cent trente degrés. » Il a écarté les bras pour illustrer ses paroles. « Par nature, cette chose exacerbe le mal autour d'elle. Si on pouvait la flairer si facilement, elle aurait peu de chance de susciter le chaos. Elle n'est pas à proprement parler intelligente, mais elle envoie des stimuli, elle nourrit les émotions et les ambitions négatives autour d'elle. Une façon de trouver les hommes qui l'ont rapportée des Tumulus serait de chercher les citadins qui se sont absentés de la ville pendant la période fatidique et qui ont depuis changé de comportement. En l'occurrence, on peut supposer qu'il s'agirait d'une aggravation des vices qu'ils ont toujours manifestés. »

Chérie s'est fait traduire par Silence. Par signes, elle a répondu : « Cette méthode a été explorée. Sans succès. Le raid du Boiteux a tué tant de monde et causé tant de bouleversements qu'on n'arrive pas à recueillir les informations nécessaires.

— Il y a forcément un moyen », s'est insurgé Corbeau.

Un des autochtones a dit : « Filandre et Finetisse l'ont trouvé : mettre tant de gros durs dans le coup que les voleurs finiront par paniquer et se trahir d'eux-mêmes. Tôt ou tard.

— Ce serait idiot », a commenté Corbeau. Il a ricané : « Ils savent pourtant bien que leur vie tient à leur discrétion, s'ils ont effacé les pistes qui menaient à eux.

— Et c'est le cas. On le suppose. » Le type s'est alors mis à parler d'une épouvantable maladie baptisée la « main noire » et apparue, selon une enquête, chez un médecin qui s'était fait liquider juste après que les jumelles eurent décidé de fermer la ville. La question suscitait encore des polémiques, mais beaucoup de gens pensaient que la main noire avait commencé le jour où quelqu'un avait touché accidentellement la pointe à main nue, puis avait transmis le mal au médecin en allant le consulter. Le médecin l'avait transmis à son tour, et ainsi de suite jusqu'à ce que les soldats arrêtent tous les malades.

« Les jumelles adhèrent à cette thèse, a fait Chérie. Des témoins ont assisté au meurtre du médecin. Les assassins étaient deux. Ils n'ont pas été identifiés ni même décrits correctement. »

L'autochtone a continué d'exposer des théories comme quoi aucun des malades contaminés par la main noire n'était mouillé dans le vol de la pointe. Les jumelles s'en étaient assurées. Donc il y avait quelque part un type qui se baladait après avoir reçu un traitement du docteur, et ça, c'était la piste qu'exploraient beaucoup de chasseurs.

« Peut-être, ai-je objecté. Mais qui nous dit que ses potes n'ont pas été assez malins pour le planquer six pieds sous terre ? »

Il semblait que personne n'avait pensé à ça. Les gens convenables ont tendance à considérer que tout le monde est comme eux.

« Et ces roses ? ai-je demandé. Si c'est pas ceux de votre camp qui les barbouillent, alors qui ? Et pourquoi ?

— Une diversion, faut croire, a dit Corbeau. Si on chopait un des barbouilleurs, on aurait peut-être un début de quelque chose.

— Sans blague, traite-nous franchement de nigauds, l'ami, a dit l'autochtone. On a envoyé tous nos effectifs dans la rue pour interroger et calmer la population. Ce soir, il y aura du monde à guetter les lieux stratégiques qui pourraient recevoir d'autres graffitis. Si on repère quelqu'un, il se retrouvera en moins de deux ici à répondre à nos questions. »

Je me suis assis un peu à l'écart et j'ai pris mes aises pour piquer un roupillon.

« On parie qu'ils ne tomberont pas dans le panneau ? »

XLVII

L'argile fatigue-t-il ? Et la glaise ? Non. L'homme d'argile remontait vers le nord, heure après heure, kilomètre après kilomètre, nuit après jour, s'arrêtant rarement et alors seulement pour restaurer la pellicule graisseuse enrichie par sortilège qui préservait l'humidité et la souplesse de sa matière.

Les kilomètres défilaient. Les carcasses de villes dévastées s'éloignaient dans son sillage. Les levers et les couchers de soleil se succédaient.

Un matin de bonne heure, il a traversé la frontière méridionale de l'empire du Nord.

Peu après, il s'est rendu compte qu'il était suivi par un groupe de cavaliers impériaux. Il a ralenti. Ils ont ralenti aussi. Il s'est arrêté. Ils se sont égaillés à couvert et ont patienté.

Ils l'avaient attendu. On était donc au courant de son retour.

Comment ? Qui ? Depuis combien de temps ? Qu'avait-on cette fois encore ourdi contre lui ?

Il a repris sa marche, mais plus lentement, les sens aux aguets.

Les cavaliers se relayaient, aucun escadron n'accomplissant plus de sept ou huit kilomètres avant de se faire remplacer. S'il se tournait vers eux, ils battaient en retraite. Quand il restait sur la route, ils se rapprochaient lentement, comme pour tester prudemment sa force. Ils cherchaient à l'entraîner à leur poursuite, soupçonnait-il. Il s'y refusait. Il suivait la route. Il s'est mis à presser le pas. Un esprit subtil s'opposait à lui. À un moment donné, la présence des cavaliers s'est faite plus menaçante, comme s'ils s'apprêtaient à charger…

L'attention rivée sur eux, il a failli manquer cette légère décoloration, cette infime dépression du sol devant lui. Mais il a réagi au dernier moment. Une chausse-trappe. Il s'est jeté en avant, effectuant un bond prodigieux.

Une grêle de projectiles a volé. Plusieurs l'ont percuté, l'envoyant dinguer d'un côté puis de l'autre. Il a compris qu'on l'avait berné. Les petites flèches des cavaliers ont sifflé à ses oreilles avant qu'il ait retrouvé l'équilibre. Les assaillants sur sa gauche en prenaient un peu trop à leur aise. Il s'est tourné vers eux avec l'intention de les décimer.

Une pierre de deux cent cinquante kilos lui a râpé l'épaule droite, la dénudant de sa couche de graisse protectrice. Il a sursauté, fait volte-face. S'il l'avait reçue de plein fouet… Il ne percevait pas de présence, ne voyait pas sur qui passer son courroux. Il s'est tourné de nouveau. La cavalerie s'éloignait au galop, déjà hors d'atteinte.

Il a ôté les flèches de son corps, scruté les alentours. Il n'y avait pas de fosse. La chausse-trappe était un leurre, en revanche une planche bien camouflée sous la poussière avait été placée dans la zone d'atterrissage s'il tentait de l'éviter d'un saut. La grosse pierre avait été expédiée par une machine actionnée à distance, et la chance seule l'avait fait sortir au dernier instant de sa ligne de mire.

Il s'agissait du premier guet-apens. Le second était un pont qui enjambait une petite rivière indolente. Des tonneaux de naphte avaient été arrimés sous le tablier avec un dispositif pour les percer et les enflammer quand il poserait le pied sur le pont.

Une pierre de trois kilos l'a frappé en pleine poitrine et projeté en arrière. Il s'est relevé d'un bond, furieux, et s'est précipité vers ses persécuteurs.

Retenue seulement par une petite cheville, la poutre faîtière du pont s'est éboulée sous son poids. Les madriers en tombant ont fracassé les tonneaux de naphte. Une nuée de flèches incendiaires a fendu les airs avant qu'il ait touché l'eau.

Ils l'avaient berné une seconde fois.

Il n'y en aurait pas de troisième, ils allaient tous le payer de leur vie.

Il est sorti écumant de l'eau, a gravi la berge sous le pont en feu pour se redresser pile dans l'axe d'une nouvelle grêle de projectiles. Il s'est mis à hurler…

Il a déclenché quelque chose. Un grand filet a jailli, s'est envolé dans sa direction. Les câbles qui le constituaient étaient aussi résistants que de l'acier, mais gluants et flexibles comme des fils d'araignée. Plus il se débattait, plus il s'enferrait. Et quelque chose resserrait le filet et le traînait à reculons vers la rivière. Il aurait du mal à articuler les formules de sorcellerie une fois sous l'eau.

L'idée qu'il risquait d'être vaincu par des créatures subalternes l'a transpercé comme d'un dard de glace. Il se trouvait face à un adversaire qu'il ne pouvait pas soumettre par la force brute.

Cette bouffée de peur – qu'il s'interdisait de s'avouer – a jugulé sa rage et l'a incité à prendre le temps de réfléchir pour réagir efficacement.

Il a essayé deux passes de sorcellerie. La seconde a ouvert un trou dans le filet juste avant qu'il soit happé sous la surface.

Il est ressorti de la rivière avec circonspection, concentré, et a ainsi échappé à un nouveau mécanisme actionnant une faux qui l'aurait coupé en deux. En sécurité relative, il s'est examiné. On l'avait un peu esquinté, mais ça ne prêtait pas à conséquence. Toutefois une douzaine d'échauffourées comme celle-là feraient de nouveau de lui un impotent.

Était-ce leur stratégie ? Le laminer à l'usure ? Sans doute, même si chaque élément de chaque traquenard se révélait bien vicieux.

Il est reparti en montrant davantage de prudence, en tenant fermement la bride à ses émotions, à sa folie. Sa vengeance pourrait attendre qu'il obtienne un succès déterminant dans le Nord. Quand il détiendrait cette clé de pouvoir, il pourrait faire payer au monde ses cruautés et ses sévices.

Il y a eu d'autres guet-apens. Certains diaboliques. Il n'en est pas sorti indemne malgré sa vigilance. Ses ennemis n'usaient pas de sorcellerie. Ils lui préféraient la mécanique et les stratagèmes psychologiques, auxquels il avait bien plus de mal à faire face.

Pas une fois il n'a vu d'autres adversaires que les cavaliers qui le harcelaient. Il a trouvé les portes de la grande cité portuaire de Béryl ouvertes et ses rues désertes. Rien n'y bougeait à part les feuilles mortes et les détritus poussés par les vents marins. Les foyers étaient froids et jusqu'aux rats s'étaient enfuis. Nul pigeon, nul moineau ne traversait le ciel.

Le chuchotement du vent faisait l'effet d'un froid murmure sépulcral. Dans cette désolation, même lui se sentait seul, sans âme sœur.

Il n'y avait pas un navire dans le port, pas un bateau le long des quais. Pas même une barque. La silhouette déformée par la brume de chaleur d'une quinquérème noire ondoyait au large, bien au-delà du port éclatant de lumière. C'était une forme de déclaration. On lui interdisait de traverser la mer. Certainement, d'un côté comme de l'autre, il longerait une côte dépourvue d'embarcations.

Il a envisagé de partir à la nage. Mais ce vaisseau noir n'attendait sans doute que cela. Son corps était si massif qu'il aurait besoin de toute son énergie pour rester en surface. Il serait vulnérable.

En outre l'eau salée s'insinuerait entre ses sortilèges protecteurs et abîmerait la graisse puis l'argile…

Donc il n'avait guère le choix. Il devait se plier à leur volonté et contourner l'obstacle. Il s'est imaginé la carte, a opté pour l'itinéraire *a*

priori le plus court. Il est parti en courant vers l'est.

Les cavaliers l'ont suivi le reste de la journée. À l'aube, ils avaient disparu. Au bout de quelques heures, il s'est senti assez confiant pour presser l'allure. Maudits soient-ils ! Il courbait la tête aujourd'hui, mais il les massacrerait bientôt.

Les kilomètres se sont remis à défiler comme avant son entrée dans l'Empire.

Tout en courant, il se demandait pour quel motif caché on l'avait détourné sur ce long parcours. Le sens de la tactique lui échappait.

XLVIII

Smed est allé trouver Pépé le Poisson dès qu'il a eu pris un peu de repos. Poisson l'a écouté attentivement, l'observant par la fente de ses paupières pendant qu'il racontait son histoire. « J'aurais pas cru que t'avais les nerfs aussi solides, Smed.

— Moi non plus. Je crevais de trouille tout du long.

— Mais tu as réfléchi et tu as fait ce qu'il fallait. C'est bien. Tu crois que tu reconnaîtrais le type qui s'est enfui si tu le croisais ?

— Je n'en sais rien. Il faisait sombre et je ne l'ai pas bien distingué.

— On se souciera de lui plus tard. Ce qui urge, c'est qu'on se débarrasse de ces corps. Où est Tully ?

— Qui sait ? Sans doute en train de roupiller. Pourquoi ne pas les laisser sur place ? Vu où ils sont, il y a peu de risques qu'on les découvre de sitôt.

— Parce qu'un autre que toi et moi sait où ils sont et pourrait vendre la mèche à quelqu'un qui irait jeter un coup d'œil et reconnaîtrait Timmy Locan comme étant le type qui traînait souvent avec toi, Tully et moi. Pigé ?

— Pigé. » Et peut-être aussi Poisson voulait-il s'assurer que Timmy était bien mort comme Smed le prétendait. Smed était de la famille de Tully Stahl et Poisson avait pris le réflexe de ne jamais croire sur parole le cousin.

« Bon, va chercher Tully et on s'y colle. »

Smed est rentré au Pavillon noir et a adressé un hochement de tête au caporal Traquenuit en passant. L'hôtelier, qui ne les portait pas particulièrement dans son cœur, a posé sur lui un regard noir tandis qu'il traversait la salle. Smed devait passer près de lui. L'homme l'a apostrophé : « Quand est-ce que vous me payez la chambre, les gars ? Vous avez deux jours de retard.

— Tully était censé s'en occuper. C'est son tour.

— Surprise, l'ami. Tully ne l'a pas fait. Et il se tape une belle ardoise de bières, en plus. D'ici un jour ou deux, je pourrais bien en toucher un mot à votre copain le caporal. » Le tenancier a esquissé un sourire perfide. Rien ne lui ferait davantage plaisir que les expédier au peloton de travaux forcés.

Smed a soutenu son regard qui a fini par fléchir, puis il lui a donné une pièce. « Voilà pour le loyer. Je vais dire à Tully de régler son ardoise. »

Tully ne dormait pas. Peut-être avait-il entendu une partie de la conversation. Il faisait semblant. « Allez, viens, a lancé Smed. On a du boulot. » Comme Tully ne bougeait pas, il a ajouté : « Je vais compter jusqu'à cinq, ensuite ce sera mon pied dans les côtes. »

Tully s'est assis. « Merde, Smed. Tu te mets à ressembler de plus en plus à ce trouduc de Poisson. Qu'est-ce qu'il y a donc de si important que tu me tires du lit ?

— Dans la rue. » Sous-entendu, il ne dirait rien, les murs ayant des oreilles. « En passant, tu donneras au tavernier ce que tu lui dois. Il commence à être à cran. Il envisage de causer de toi au caporal. »

Tully a frissonné. « Merde. Le fumier. Et si tu réglais la note pour moi tout de suite, Smed ? Je te rembourserai dès que j'aurai eu l'occasion de me faufiler à la planque pour me remettre en fonds. »

Smed l'a regardé. « D'accord. On t'attend dehors. Ne lambine pas. » En sortant, il a lancé une grosse pièce au tavernier en lui disant : « Ne lui faites plus crédit. » Il a rejoint Poisson à l'extérieur. « À notre retour en ville, je me figurais qu'avec ma part de liquide je pourrais me la couler douce pendant quatre ou cinq ans. Et toi ?

— Largement. Je suis un vieil homme. Mes besoins sont simples. C'est quoi, le problème ?

— Tully. Tu crois que même une sous-merde comme lui pourrait avoir déjà flambé toute sa part ?

— Explique.

— Il n'arrête pas de me taper du pognon. Les deux premières fois, il m'a remboursé, mais je n'ai pas revu la couleur de mon fric les trois dernières. Et voilà que je viens d'apprendre qu'il n'avait pas payé le loyer et qu'il avait une ardoise de bières.

— Ah ouais ? » Pendant une seconde, une expression vraiment mauvaise s'est peinte sur le visage de Poisson. « J'ai un truc à faire. Quand il sortira, tu l'emmèneras là-bas. Je vous rattraperai en chemin. » Il est parti d'un pas raide.

Une minute après, Tully est sorti lourdement. « C'est bon. Me voilà. Alors, qu'est-ce qu'il y a de si important ? Où sont Poisson et Timmy ?

— Poisson avait un truc à faire. » Smed pensait savoir quoi. « Il nous rejoindra. Timmy est mort. On va l'enterrer. »

Tully l'a dévisagé, décomposé, sans plus regarder où il posait les pieds. « Tu déconnes ?

— Non. » Smed a raconté par bribes, quand personne ne pouvait entendre. Il y avait beaucoup de gens dans les rues à déambuler sans cesse, à traîner, désœuvrés. On percevait de la tension dans l'air et Smed estimait que les Gris auraient du mal à maintenir le couvercle en place bien longtemps. Avec encore un peu de patience, une prudence accrue d'un soupçon, ils pourraient réchapper au siège.

Où qu'ils aillent, ils ne voyaient nul Gris mais des badauds qui évoquaient à voix basse des roses peintes, colportaient la rumeur que la Rose Blanche en personne était arrivée à Aviron et attendait le moment opportun pour déclencher une insurrection.

Les Gris avaient des espions partout, Smed le savait. On avait dû rapporter ces bruits à Filandre et Finetisse moins d'une demi-heure après qu'ils avaient commencé à circuler. Elles seraient contraintes de réagir, pour absurdes que soient ces fables. Sans quoi la population y verrait un aveu de faiblesse et n'importe qui brandirait le flambeau de la rébellion.

Une autre rumeur, plus sinistre, se répandait parallèlement à l'espoir naïf d'une délivrance rocambolesque par la Rose Blanche. Cette rumeur-là était plus secrète, car on ne la propageait que sous le manteau, avec d'infinies précautions.

Les jumelles, prétendait-elle, étaient pressées par le temps. Elles préparaient des exécutions de masse, elles projetaient d'éliminer les hommes d'Aviron jusqu'à ce que l'un d'eux échange la pointe contre sa vie.

Le mystère s'était éventé à Aviron. Tout le monde avait entendu parler de la pointe d'argent. Et ce secret divulgué résonnait dans la ville comme le prélude d'un sombre opéra d'épouvante.

En chemin, Tully n'a pas cessé de se lamenter au sujet de cette menace de massacre. Quand ils sont arrivés près du quartier ravagé par l'incendie où reposaient les corps, sa complainte a changé d'objet. « Je n'entre pas là, Smed. Ils sont morts, qu'on les laisse sur place.

— Vérole, pas question ! Tout ce merdier, c'est à une idée sortie de ta tête de pioche qu'on le doit. Tu vas venir et tu vas nous aider à sauver notre peau. Ou je me chargerai personnellement de te fracasser le crâne.

— Merde, a ricané Tully.

— Peut-être pas. Mais tu peux croire que j'essaierai de mon mieux. Avance. »

Tully a obtempéré, surpris par cette détermination. Poisson les a rejoints une minute plus tard. Il a échangé un regard avec Smed et déclaré : « Y a personne derrière. N'avancez pas trop vite, le temps que j'aille voir devant. » Il est parti. Deux minutes plus tard, il a fait signe que la voie était libre et Smed s'est introduit dans la maison aux morts.

Une odeur de cadavre, pas encore trop prononcée, flottait dans l'air. Dehors, Poisson a vitupéré. Tully a répondu par un juron, mais il a suivi son cousin en traînant les semelles. Smed a descendu les marches du sous-sol et, à son étonnement, a trouvé la salle des morts toujours éclairée par ce qui restait des chandelles.

Rien n'avait changé, à part que les corps s'étaient raidis puis avachis de nouveau, et qu'un essaim de mouches vibrionnait sur leurs yeux, leurs narines, leur bouche et leurs plaies.

« Oh, merde, a hoqueté Tully avant de se vider l'estomac.

— J'ai vu pire, a dit Poisson depuis l'encadrement de la porte. Et il y a une petite chance pour que le tableau continue de noircir. Assieds-toi sur la chaise, Tully.

— Hein ?

— Assieds-toi. Avant qu'on se mette au boulot, faut qu'on ait une petite discussion sur celui qui tapait dans l'argent que Timmy planquait dans sa paillasse. »

Tully s'est crispé, a pâli, voulu s'indigner. « Qu'est-ce que c'est que cette insinuation merdeuse, Poisson ?

— Pose ton cul sur la chaise, Tully. Et raconte-nous comment ça se fait que tu piquais du pognon à Timmy et que tu m'en tapais alors que t'as jamais été aussi riche de ta vie.

— Bordel, mais qu'est-ce que vous… ? »

D'une bourrade sur le torse, Poisson l'a fait choir sur la chaise. « On ne rigole pas, Tully. On est très sérieux. Peut-être que tu ne t'en rends pas compte. Peut-être que tu n'as pas fait attention à ce qui se passe en ce moment. Regarde autour de toi. Allez. C'est le gamin. Tu vois ça ? C'était notre pote Timmy Locan. Un brave gars jovial que t'as embobiné en lui faisant miroiter des richesses. Voilà ce que lui ont fait les autres types. Des lascars gentils comme des oiselles comparés à certains qui nous recherchent. Regarde-les, Tully. Et ensuite raconte-nous ce que tu boutiquais dans ton coin, trop bouché pour avoir peur, trop con pour faire le gros dos en attendant que l'orage passe. »

Une rage mauvaise embrasait le regard de Tully. On aurait dit qu'il avait l'intention de s'obstiner tout en ayant conscience que ce serait vain.

« T'es une vraie tache, cousin, a dit Smed. T'as eu la bonne idée de ta putain de vie et, sitôt qu'on s'est attelés à la concrétiser, toi, tu t'es acharné à tout faire foirer. Allez. Qu'est-ce que t'as fait ? On est tous dans la panade ? »

Lueur de ruse, vite masquée. « J'ai fait quelques paris perdants, c'est tout.

— « Quelques » ? Et t'as perdu tant de fric qu'il a fallu que t'ailles en voler à Timmy ? »

Tully a affiché son expression butée. Poisson la lui a ôtée d'une gifle. « T'as donc joué, pauvre loque ? T'as sans doute pris des paris avec des types que tu connaissais d'autrefois et qui savaient que tu ne possédais même pas un pot de chambre. Raconte. »

Les paroles sont sorties en cascade et n'ont pas rassuré Smed, bien au contraire. Tully a raconté une histoire affligeante de pari perdu, de mise doublée, puis doublée encore et perdue de nouveau, dont il résultait que Tully Stahl se retrouvait non seulement sur la paille mais criblé d'un paquet de dettes totalisant une belle somme et harcelé par des créanciers qui n'étaient pas du genre à prendre à la légère un manquement à ses promesses. Donc il n'avait pas eu le choix. Et puis, de toute façon, il aurait remboursé Timmy sur sa part dès qu'ils auraient eu vendu la pointe, donc…

Poisson l'a interrompu avant qu'il commence à justifier son comportement imbécile. Smed le sentait venir. Et il savait que, si Tully s'y mettait, il serait capable de tourner les choses pour leur coller la faute sur le dos. Il a demandé : « Combien leur dois-tu encore, Tully ? »

Nouvelle fugitive lueur de ruse. Tully comprenait qu'ils allaient le tirer d'affaire.

« Dis la vérité, a aboyé Poisson. On va te la régler, ta note, ouais. Mais un de nous sera là pour te regarder payer rubis sur l'ongle. Après quoi on ne te donnera plus un fifrelin. Et tu nous rembourseras tout avec intérêts.

— Vous ne pouvez pas me traiter ainsi.

— Si tu ne veux pas qu'on te traite comme un trouduc, t'as qu'à pas te comporter comme un trouduc.

— T'as réagi en gamin gâté, a rajouté Smed.

— Et tu ne t'en tireras pas comme ça si jamais tu déconnes de nouveau, a repris Poisson. Allez, viens. Au boulot. »

Tully s'était ratatiné tant la voix de Poisson s'était faite menaçante. Il s'est tourné vers Smed en quête d'allié. Smed lui a dit : « Je ne me ferai pas tuer parce que tu ne piges pas pourquoi tu dois te tenir à carreau. Attrape Timmy par les jambes et aide-moi à le monter. Et pense à son sort la prochaine fois qu'il te prendra la lubie de faire quelque chose. Genre : tout ce qui pourrait te passer par la tête. »

Tully a baissé le regard sur Timmy. « Je ne peux pas.

— Si, tu peux. Imagine seulement que quelqu'un d'autre le trouve et se souvienne de ceux qu'il avait l'habitude de fréquenter. Allez, soulève. »

Ils ont monté les cadavres au rez-de-chaussée puis attendu la tombée de la nuit. Poisson connaissait un site parfait non loin, une dépression de terrain qui se muait en marécage par temps de pluie et où couvaient des maladies. Les terrassiers impériaux y déversaient les gravats. Un beau jour, de nouvelles rues se construiraient quinze pieds au-dessus de ces corps.

Ils ont emporté Timmy le premier, naturellement. Il représentait le plus grand danger. Le type qui avait mené l'interrogatoire a suivi, puis les hommes de main, le petit en dernier. Tully et Smed assuraient le transport tandis que Poisson furetait alentour, guettant l'éventuelle patrouille de Gris ou le rôdeur importun.

Tout s'est déroulé sans anicroche. Jusqu'au dernier.

« Voilà du monde, a chuchoté Poisson. Grouillez. Je les distrairai s'ils nous repèrent. »

XLIX

Saigne-Crapaud le Chien s'amusait de ses compagnons d'infortune, si empressés pour gaspiller leurs forces à creuser mais si peu disposés à faire le nécessaire pour les restaurer.

Après quatre jours de faim grandissante, il a tué le plus faible. Il s'est nourri et a laissé le reste de la dépouille aux autres. Il ne leur a pas fallu longtemps pour surmonter leurs réserves et leur répugnance. En outre, l'initiative a eu le mérite de stimuler leurs efforts. Personne ne voulait être le suivant au menu.

Mais les travaux de creusage ont duré huit jours encore.

Seul le monstre est sorti de terre. Cela dit, il en eût été de même si le percement du tunnel n'avait duré qu'une heure.

Il est passé des ténèbres souterraines aux ténèbres nocturnes. La piste était évidente. Il n'avait pas plu depuis la perfidie du Boiteux. Ha ! Il était reparti vers le nord.

Il s'est mis en route au trot. Il s'est d'abord dérouillé les pattes puis, ses muscles s'échauffant, il s'est bientôt élancé pour de bon, couvrant douze lieues à l'heure en cavalant comme un loup. Il n'a ralenti l'allure qu'après la frontière de l'Empire, dans des parages où le Boiteux avait manifestement rencontré un obstacle majeur. Il s'est arrêté. Il a rôdé alentour, reniflé et fini par comprendre ce qui s'était produit.

On n'avait pas accueilli le Boiteux avec des larmes de joie.

Il a humé une odeur dans la brise et, cherchant son origine, a remarqué un cavalier noir au loin, armé d'une lance enflammée. Le cavalier a lancé cette arme incandescente vers le nord.

Déconcerté, Saigne-Crapaud le Chien a repris son voyage.

Il a trouvé un nouveau site où le Boiteux avait connu des déboires. Derechef il a vu un cavalier noir avec au poing une lance de feu qu'il a projetée vers le nord.

Quand cette scène s'est réitérée pour la troisième fois, il a compris qu'on l'encourageait à rattraper le Boiteux, qu'on le guiderait vers cette inévitable confrontation et qu'on tendrait des embûches à son ancien maître tout au long de son périple vers le nord.

Mais que se passerait-il au moment du face à face ? Il ne ferait pas le poids contre cette engeance des ténèbres.

Un cavalier noir était assis devant la porte de Béryl. Il a propulsé une lance enflammée vers l'est. Saigne-Crapaud le Chien a obliqué. Il a vite retrouvé la trace.

Bon. On avait forcé la vieille calamité à prendre le chemin le plus long, en contournant la mer. Il est reparti de plus belle, courant deux fois plus vite que son ancien maître. Il a franchi à la nage la rivière Bigotes et les Hyclades, puis il a traversé cent cinquante kilomètres d'une étendue morte gris argent, plate comme un miroir, qu'on appelait le désert de Rani Poor. Il a filé entre les innombrables monticules funéraires du Barbara pour gagner les grandes routes oubliées de Laba Larada. Il a évité les ruines hantées de Khun, passé les pyramides de Katch qui montaient la garde au-dessus des gorges des Zombis. À une allure moins soutenue, il a contourné les ruines de la ville sanctuaire de Marsha la Sanglante, où l'air vibrait encore des cris des sacrifiés à qui l'on avait arraché le cœur sur l'autel d'une déesse hautaine et méprisante.

La piste se réchauffait d'heure en heure.

Il a atteint la province de Karsus, dépassé les avant-postes de l'Empire où des auxiliaires recrutés parmi les tribus d'Orain gardaient la frontière contre les incursions de leurs voisins avec davantage de détermination et de férocité que des légions impériales. Un cavalier noir armé d'une lance enflammée l'a regardé traverser la plaine de Dano-Patha, où au moins cent armées s'étaient disputé le droit de passage du nord vers le sud ou l'est et où, selon les légendes, se déroulerait un jour la dernière bataille de tous les temps opposant l'Ombre et la Lumière.

Les montagnes de Sinjian se dressaient au-delà. Dans leurs vallées sauvages, il a trouvé des vestiges prouvant que le Boiteux avait de nouveau été attaqué et retardé, et qu'encore une fois il n'avait réchappé que de justesse à des pièges féroces.

La trace, lourde et chaude, était souillée de tombes fraîchement creusées.

Il a débouché sur une éminence qui surplombait les détroits d'Angine, où les jeunes cours d'eau issus des lacs Kiril allaient se jeter dans le flot salé de la mer des Tourments. Ce belvédère se trouvait non loin d'un étranglement du détroit que les marins appelaient la Porte de l'Enfer et que les voyageurs terrestres avaient quant à eux baptisé le Pont du Paradis.

L'enfer s'y déchaînait.

Le Boiteux se trouvait sur la rive sud et voulait traverser. Mais, sur la rive nord, quelqu'un s'y opposait.

Saigne-Crapaud le Chien s'est couché sur le ventre, a posé son museau sur ses pattes et a regardé. Ce n'était pas le lieu pour se révéler. Peut-être interviendrait-il à la Tour, si le Boiteux obliquait à l'ouest et cherchait à s'y venger.

Comme s'ils l'avaient senti arriver, les défenseurs de la rive nord ont lâché pied et se sont repliés. Le Boiteux a déchaîné un feu d'artifice de sortilèges sur eux. La distance était trop grande pour qu'ils soient efficaces.

Le Boiteux a traversé dès qu'il a pu. Aussitôt, il a dû faire face à de nouveaux pièges. Saigne-Crapaud le Chien a opté pour une traversée plus difficile. De nuit.

Il n'avait plus de raison de se dépêcher. Sa proie était en vue désormais. Il pouvait attendre le bon moment.

Il pourrait même le devancer, se tapir et guetter. Ou s'en prendre aux ennemis de son ennemi pour découvrir quel jeu ils jouaient.

L

Une piste s'est déclarée. Corbeau s'est engouffré dans la chambre où j'étais plongé dans un bouquin que j'avais emprunté à notre logeur. « On tient une piste. Amène-toi, Casier. »

J'ai posé le bouquin et je me suis levé. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Je te dirai en route. » Il a passé la tête dans la chambre d'à côté, a braillé et invoqué Chérie jusqu'à ce qu'un des Torque nous rejoigne. On est sortis. On a commencé à causer. « Une des petites bestioles de la plaine a décroché le gros lot. Elle a entendu un type raconter à ses potes une histoire qui ne pouvait concerner que les voleurs de la pointe.

— Moins fort, lui ai-je dit. Tu vas attirer l'attention des soldats. » Et c'était le cas. Il était pressé à ce point d'obtenir sa première mission de Chérie. « Et que disait ce gus ?

— Lui et deux autres étaient embauchés pour enlever un type et le faire parler. Ce qu'ils ont fait. Mais quelqu'un d'autre est venu mettre son grain de sable. Notre bonhomme est le seul qui en ait réchappé. On va le capturer et lui faire raconter son aventure. »

Soit.

C'était peut-être la meilleure piste qu'on ait eue, mais elle ne me paraissait pas mirobolante. « Si ce type est une pipelette, on risque de faire la queue pour lui parler.

— On l'a entendu en premier. Presque instantané. On devance le reste de la meute. Mais c'est pour ça que je presse le mouvement. »

J'ai remarqué qu'il ne boitait plus qu'à peine. « Ta hanche guérit enfin ?

— À force de rester le cul posé. Sans rien à faire que me retaper.

— En parlant de ça. Je suis allé siffler une bière, cet après-midi. J'ai entendu causer d'un foyer de choléra près de la porte sud. »

Nous avons marché en silence un moment. Puis le Torque – je ne connaissais toujours pas leurs prénoms – a fait remarquer : « Ça va peut-être tout flanquer par terre, non ? Avec une épidémie de choléra en plus, la marmite va déborder, sûr. »

Corbeau a grommelé.

Cette piste, bien modeste, serait peut-être la seule que nous aurions. Il fallait en tirer le meilleur parti.

On est allés dans une taverne avec un nom à la noix : Le Vieux Loup de Mer. Corbeau a survolé la salle du regard. « Voilà notre homme. Juste où on l'attendait. » Sa voix était devenue dure comme du jaspe. Il avait changé pendant que nous marchions. Il s'était mué en un drôle de type, héritier du Corbeau qui avait accompagné la Compagnie noire.

Notre homme était seul. Et soûl. Décidément la chance nous souriait, aujourd'hui.

« Allez prendre une bière et ouvrez l'œil, nous a dit Corbeau. Je vais lui toucher deux mots. »

Chacun a vaqué à ce qu'il devait faire. Je ne sais pas ce qu'il lui a raconté, mais je n'ai pas eu le temps de me mettre à égalité avec Torque en lui faisant payer la seconde tournée. Corbeau s'est levé. Notre homme aussi. Une minute plus tard, nous étions tous dans la rue. La nuit était presque tombée. Notre ami n'était pas d'humeur très causante. Il n'avait pas l'air enchanté de notre compagnie.

Corbeau nous a dit : « Toto a estimé qu'il valait mieux empocher cinquante oboles pour faire le guide plutôt que l'autre alternative. »

Toto nous a emmenés dans une ruelle. « C'est là qu'on a capturé le gars. »

Corbeau lui a posé des questions pendant qu'on marchait. « Et vous ne saviez rien de lui ? D'où il venait, où il allait, tout ça ?

— Je vous l'ai dit. C'est l'autre, Abel, qu'avait tout manigancé et qu'a donné les instructions à Puce. Puce nous a embauchés, Citerne et moi, pour l'aider à coincer le gaillard avec la main en moins. Peut-être que Puce savait de quoi il retournait. Moi pas.

— Comme c'est commode.

— Ouais. Plus j'y pense, plus je me dis que, s'ils nous ont demandé de rester dans les parages, Citerne et moi, après qu'on a descendu le gars au sous-sol, c'est pour l'unique raison qu'ils ne nous auraient pas laissés repartir s'ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient.

— T'as sans doute raison. C'est comme ça que ça se passe pour cette engeance-là.

— Mais pas pour vous ?

— Pas quand on reçoit de la collaboration. Montre-nous ce sous-sol. »

J’avais le cafard. Notre belle piste tournait en eau de boudin. Les types qui pouvaient nous fournir des réponses avaient calanché.

Corbeau pensait qu’on récolterait peut-être des indices sur les cadavres. Moi je pensais qu’on récolterait une envie de vomir et c’est tout. « Merde, le quartier a morflé, ai-je dit comme on s’approchait. C’est encore loin ?

— À peu près un pâté de…

— Attendez ! a coupé Corbeau. Silence ! »

J’ai tendu l’oreille. Je n’ai rien entendu. Mais j’avais la vue exercée, de nuit. Du coin de l’œil, je distinguais des silhouettes. Trois, qui en portaient une quatrième. Elles allaient quelque part sans perdre une seconde. J’ai informé Corbeau. « Tu connais le coin ? m’a-t-il demandé.

— Vaguement.

— Essaie de les devancer. Ils ne pourront pas marcher bien vite s’ils trimballent un macchabée. Nous, on les coincera par-derrière. »

Toto a glissé : « Bon, moi je vous laisse.

— Tu vas venir avec nous, a rétorqué Corbeau. Et tu vas nous dire si tu reconnais des têtes. »

Toto s’est mis à pester.

Je suis parti. Je pensais qu’il fallait tenter le coup mais que ce serait une perte de temps. Je me voyais déjà, cinq minutes plus tard, perdu et les lascars envolés.

J’ai progressé d’environ trois cents mètres et je me suis retrouvé en terrain découvert. On aurait dit la zone où on avait atterri, vue sous un autre angle. Je ne distinguais personne à l’horizon. Considérant qu’ils étaient sur ma gauche au départ et qu’on avait avancé en parallèle, j’ai obliqué à gauche, le long de façades de bâtiments en ruine.

Rien. Rien. Rien. Exactement comme je le craignais. Où étaient les autres ? Je me suis fait du mouron. J’ai envisagé de les appeler mais j’ai décidé de ne pas le faire. Je ne voulais pas avoir l’air bête.

Je pensais être aux aguets, mais je ne l’étais sans doute pas assez.

Quelqu’un est sorti de nulle part et m’a décoché un coup de pied dans les valseuses. Joliment réussi. La douleur m’a terrassé. Je me suis plié en deux et j’ai vomi, sourd au reste au monde.

J’ai reçu un coup sur l’arrière du crâne. Je me suis affaissé, déterrant un petit pavé de la pointe du menton. Puis quelqu’un m’est monté dessus et m’a plaqué à plat ventre. Il n’y allait pas de main morte. J’ai tortillé des

doigts, c'était tout ce que je pouvais faire pour me débattre. Ça ne lui a fait ni chaud ni froid.

Il m'a tordu un bras dans le dos jusqu'au point de rupture et m'a chuchoté à l'oreille : « T'as pas à venir fouiner dans mes affaires, compris, mon gars ? »

Je n'ai pas répondu.

Il a forcé un peu plus. J'ai laissé échapper un cri, prouvant que je retrouvais mon souffle plus vite que je l'aurais cru.

« Tu m'entends, mon gars ?

— Oui.

— Si jamais j'ai le malheur de te revoir, toi ou tes potes, c'est à la petite cuillère qu'on vous ramassera. C'est compris ?

— Oui.

— Tu diras à la radasse que, si elle s'occupe pas de ses oignons, elle aura de quoi se faire des cheveux blancs jusqu'à la touffe. T'entends ?

— Oui.

— Bien. » Il m'a frappé sur la tête à nouveau. Je ne sais pas pourquoi – peut-être parce que j'ai la caboche aussi dure que mon père me le disait –, il ne m'a pas assommé complètement. C'est ainsi, conscient mais impuissant, que je l'ai senti dégainer son couteau et me balafrer la joue. Alors il s'est levé et est parti, me laissant seul avec la douleur, l'humiliation et la nausée.

Au bout d'un moment, je me suis levé et je me suis traîné avec les jambes en coton à la recherche de Corbeau. Je n'avais pas pris de pareille volée depuis que j'étais gosse. L'entaille me brûlait à mort, mais elle n'avait pas l'air aussi profonde que je l'avais craint.

Je les ai trouvés sans trop de peine, vu les circonstances. Ça ne m'a pris qu'un quart d'heure. Un gros feu qui brûlait plus loin au sud donnait de la lumière. Par la suite, j'ai appris qu'on incinérait les premières centaines de victimes du choléra. Les jumelles devaient avoir anticipé l'épidémie. Elles avaient fait récupérer par leurs terrassiers toutes les poutres et les boiseries des maisons démolies.

J'ai trébuché sur Corbeau, c'est comme ça que je l'ai découvert.

Il était complètement dans les choux. Il avait une balafre comme la mienne.

Le Torque, à dix pas, commençait à peine à remuer en émettant des râles. On l'avait tailladé aussi.

Ainsi que Toto. Deux fois. La seconde coupure, quelques centimètres sous la première, lui courait d'une oreille à l'autre et serait la dernière dont il souffrirait jamais.

Ils nous avaient marqués, et bien.

Corbeau n'avait pas écopé d'un coup dans les parties mais sur le crâne. Il était encore sonné en faisant son rapport. Ses mains tremblaient salement tandis qu'il essayait de dire à Chérie, par signes : « Un homme, je crois. Il nous a cueillis par surprise. » Il était embarrassé.

Je ne crois pas l'avoir vu vexé à ce point auparavant. Mais c'était aussi la première fois qu'il se faisait surprendre ainsi.

J'étais embarrassé moi aussi quand mon tour est venu, parce que je devais répéter les paroles de l'homme mot pour mot. Il y en a deux que je craignais de devoir expliquer.

Elle m'a surpris pour la centième fois en s'avérant moins ignorante que je l'aurais cru.

Silence a touché sa joue et déclaré par signes : « Le Pont de la Reine. »

Chérie a acquiescé.

Il fallait que je demande.

« Quand on a combattu les Traquenuit au Pont de la Reine, m'a expliqué Chérie, ils ont capturé dix-huit prisonniers. Ils leur ont tous marqué la joue gauche avant de les relâcher.

— Alors quoi ? Les soldats eux-mêmes détiendraient la pointe ? Ça expliquerait pourquoi personne ne l'a retrouvée ? Est-ce que la générale de brigade nous joue un tour à sa façon ? » ai-je demandé par signes. Il vaut mieux apprendre à se servir de ses mains quand on est appelé à fréquenter Chérie.

Elle m'a dévisagé drôlement pendant quelques secondes puis a déclaré : « Il faut qu'on parte d'ici tout de suite. Des soldats – pas les Traquenuit – vont arriver d'une minute à l'autre. »

C'est alors que j'ai pigé.

Un de nos agresseurs était un génie pervers, un vrai cerveau sur pattes. Pendant les minutes qu'il nous avait tenus à sa merci, il avait conçu un plan qui pouvait précipiter Aviron dans une spirale de chaos et de violence.

S’il nous avait épargnés, c’était uniquement pour qu’on déclenche un bain de sang.

Les soldats des jumelles nous captureraient avec nos marques sur la joue pour mettre un terme à la menace de la Rose Blanche. La nouvelle s’ébruiterait. Une bonne partie de la population commencerait à ruer dans les brancards. Pendant ce temps, les jumelles recueilleraient notre témoignage sur le chevalet de torture et se mettraient à soupçonner les Traquenuit et leur commandant. Ce n’était pas le grand amour entre eux. Les Traquenuit n’accepteraient sûrement pas sans broncher que leur générale soit arrêtée ou même relevée de ses fonctions.

Les Traquenuit seraient moins nombreux que les autres régiments de Gris réunis, mais il s’agissait de soldats d’élite, de coriaces qui l’emporteraient à tout coup, à moins que les jumelles n’interviennent en personne.

Un putain de cerveau génial. Qui garderait l’esprit rivé sur la pointe d’argent dans un foutoir pareil ?

Pendant que je réfléchissais, Chérie distribuait des ordres tous azimuts. Elle a envoyé les petites créatures de la plaine fureter dans les parages pour voir s’il y avait du monde et donner l’alerte en cas d’arrivée de soldats. Elle a envoyé les frères Torque prévenir nos amis rebelles. Elle a sommé Bomanz et Silence de ratisser le secteur où on avait pris notre dérouillée, des fois qu’ils pourraient détecter quelque chose avec leur talent.

Son regard a fait la navette entre Corbeau et moi plusieurs fois, le temps qu’elle décide qui leur servirait de guide. Elle a opté pour Corbeau. Avant qu’ils aient eu le temps de me foudroyer du regard – je crois que Silence était quand même content de ne pas la laisser seule avec Corbeau –, une des créatures de la plaine est apparue en coup de vent pour rapporter qu’il n’y avait personne dans le quartier, à part un sac-à-vin ivre mort dans une ruelle un pâté de maisons plus loin.

« Allons-y, maintenant », a dit Chérie par signes.

On est tous sortis.

La vague de descentes et d’arrestations a commencé moins d’une heure après.

LI

Smed a regardé Tully attablé face à lui. Son cousin buvait avec une détermination lugubre, mais l'alcool ne semblait pas avoir davantage de prise sur lui que sur un caillou. Ces cadavres. L'épouvante. Ces hommes qui les avaient pourchassés dans la nuit. Ces feux, au sud, où l'on incinérait les corps des victimes du choléra. Maintenant des patrouilles de soldats arpentaient les rues pour une affaire qui suscitait déjà beaucoup de rumeurs. L'heure n'était pas à se sentir en confiance.

Les soldats – certains d'entre eux – étaient troublés aussi. Quelques instants plus tôt, plusieurs Traquenuit étaient venus consulter le caporal résident. Maintenant, toute l'équipe s'apprêtait à partir. On aurait dit qu'ils s'attendaient à du grabuge.

« C'est le début de la fin », a dit Smed. Il avait le souffle court.

Frissonnant, Tully a acquiescé. « Si j'avais su dans quelle panade on allait se fourrer, j'aurais laissé tomber cette foutue pointe.

— Tu m'étonnes, mon pote. Je suppose qu'au moment où t'as cogité l'affaire tu ne t'attendais pas non plus à ce que ça soit du gâteau.

— Non, mais je ne l'ai jamais vraiment cogitée non plus dans les détails. Sans quoi je me serais douté que le monde deviendrait dingue. J'aurais deviné que ça attirerait une foule prête à tuer et à faire n'importe quoi pour s'en emparer. Bordel, mais qu'est-ce qu'elle a, cette bière ? Une vraie pisse d'âne.

— Savoure-la quand même. » Poisson venait de sortir de nulle part. Il avait l'air harassé, hagard. Il s'est attablé avec eux. « C'est peut-être la dernière que tu boiras en ville. » Il s'est laissé choir sur une chaise comme un sac. « J'ai fait mon possible. Il ne nous reste qu'à attendre. Et espérer.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dehors ? a demandé Smed. Avec les soldats.

— Ils arrêtent les rebelles. Ils vont en exécuter une bonne partie dans la matinée. Ça devrait servir de déclencheur pour la grosse explosion qui ouvrira les portes de la ville.

— Et si ça ne marche pas ? a demandé Tully.

— Alors on est foutus. Tôt ou tard, ils nous auront. En procédant par élimination. » Poisson a bu une gorgée de la bière de Tully. « Courage. Ils

galopent entre nous et le choléra. Peut-être qu'ils se feront rattraper avant de nous avoir.

— Merde !

— On devrait dormir un peu.

— Tu rigoles ?

— On devrait essayer. On devrait au moins disparaître. Moins on se montre, plus on se fait oublier, comme on dit. »

Smed s'est endormi en moins de deux minutes.

Il n'a pas trop su ce qui l'avait réveillé. Le soleil était levé. Tully et Poisson aussi. Levés et partis. Quelque chose l'a fait frissonner. Il s'est rendu dans la salle commune. Elle était déserte.

Il a pris conscience de l'origine de son désarroi en approchant de la porte. Le silence.

La matinée était plus silencieuse qu'une tombe. Sans le bruit de ses pas, il se serait cru devenu sourd. La porte a grincé quand il l'a ouverte.

Tout le monde était dans la rue et braquait le regard vers le centre d'Aviron, dans l'attente de quelque chose.

L'attente n'a pas été longue. Smed l'a ressentie dans le sol avant qu'elle parvienne à ses oreilles : une vibration monstrueuse suivie d'une onde de rage, une clameur qui faisait l'effet d'un coup de poing.

Poisson lui a glissé : « Elles ont commencé les exécutions. J'avais peur qu'elles se dégonflent. »

La clameur a enflé, s'est approchée, a gagné les alentours. Une ville entière, en cet instant, décidait qu'elle avait subi assez d'avanies et d'oppression.

La vague a déferlé dans les rues avoisinant le Pavillon noir. Les gens chancelaient sur son passage.

Puis les mères ont poussé leurs enfants dans le flot. Les hommes se sont mis en route vers le centre de la ville, en proie à une fureur redoutable. Peu d'entre eux portaient des armes car, au cours de leurs fouilles répétées, les Gris avaient fait main basse sur la plupart d'entre elles. Ils confisquaient tout à part les canifs.

Smed a décidé d'adopter une attitude froide et cynique. Il n'éprouvait pas la moindre envie de se mêler au mouvement.

Poisson non plus. Tully a hésité un instant, mais il est finalement resté sur place.

D’autres hommes dans la rue réagissaient de même. La fureur se propageait comme l’épidémie de choléra. Tout le monde n’était pas encore atteint. Mais l’une comme l’autre toucheraient encore bien des gens avant de s’éteindre.

Poisson a poussé Smed et Tully à l’intérieur du Pavillon noir et leur a demandé de s’asseoir. « On ne bouge pas. On laisse la rumeur venir jusqu’à nous. Si le vent tourne dans notre sens, on fonce vers les remparts dès qu’on estime avoir une chance de mettre les bouts. Smed, va préparer ton sac. Avec le nécessaire de voyage. »

Tully a chuchoté : « Et la pointe ?

— Qu’elle aille au diable.

— Où est-elle actuellement, à propos ?

— Smed, va boucler ton sac. J’en sais rien, Tully. Je ne veux pas le savoir. Tout ce qui m’intéresse, c’est que Smed lui a dégotté une cachette si bonne que personne ne l’a trouvée. »

Smed a senti sur ses épaules le regard furibond de Tully pendant qu’il s’éloignait.

La première vague de tumulte illustrait bien davantage la sauvagerie que la noblesse humaine.

Bien que prévenu de l’humeur massacrante de la foule, le régiment chargé de perpétrer les exécutions s’était fait déborder par la violence des réactions suivant les premières mises à mort. Les militaires étaient balayés par la fureur qu’ils avaient suscitée. Huit cents sont morts avant l’arrivée dans la panique de renforts désordonnés. Plusieurs milliers de civils et plusieurs centaines de soldats ont encore péri avant que la foule se disperse. Les citoyens en fuite ont emporté nombre d’armes.

De petites et de moyennes émeutes ont éclos ici et là dans Aviron, partout où les Gris paraissaient faibles.

Une foule a tenté de prendre d’assaut le Palais Civil. Elle s’est fait repousser, mais non sans avoir allumé dans l’édifice des foyers d’incendie dont le plus violent a fait rage plusieurs heures avant d’être enfin contrôlé.

Une grosse foule a attaqué le régiment venu en renfort pour défendre la porte sud. Beaucoup d’armes volées ont refait surface alors. La foule a encerclé le régiment, mais n’a pu ni repousser les gardes ni se rendre maîtresse du chemin de ronde. Des archers postés là l’ont bientôt dispersée.

À aucun moment Poisson n’a laissé Tully ni Smed sortir.

À la tombée de la nuit, la situation est devenue encore plus inextricable et sinistre. Les soldats, soumis à rude épreuve, ont commencé à relâcher la discipline, à s'autoriser des massacres aveugles. Des jeunes sont sortis pour allumer des incendies, vandaliser, piller. Des citoyens en ont profité pour régler des querelles privées. Et les sorciers, plus nombreux ici au kilomètre carré que n'importe où dans le monde, ont décidé de s'engager dans la partie. De se liguer pour éliminer leur plus coriace adversaire.

Ils ont rallié une foule et s'en sont pris à Filandre et Finetisse. Cette fois, l'assaut a débordé les défenses. Ils ont exterminé l'escouade de gardes du corps. Une des jumelles a été blessée, tuée peut-être. Le centre-ville entier paraissait en feu. Et un regain de folie s'est répandu avec la nouvelle. Dans ce climat paroxystique, il semblait que tout le monde en ville cherchait à tuer quelqu'un.

La multitude de sorciers a commencé à s'étriper.

Le chaos avait jusqu'alors plus ou moins épargné les abords du Pavillon noir. Mais on l'entendait maintenant approcher, avec son cortège de craquements, de heurts et de vociférations.

« Il faut foutre le camp », a dit Smed.

À sa surprise, Poisson s'est rangé à cet avis. « T'as raison. Tant qu'on peut encore. Allons chercher nos affaires. »

Tully était trop épuisé pour faire autre chose que suivre.

Les autres attentistes les ont regardés sortir d'un œil morne. Une demi-heure plus tard, sans contre temps majeur, ils s'étaient réfugiés dans l'obscurité protectrice d'un bâtiment à demi effondré, à cent mètres de celui où Timmy Locan avait rendu l'âme.

La folie n'avait pas faim de ces quartiers d'Aviron déjà rongés jusqu'à l'os depuis le passage du Boiteux.

LII

Bomanz était méchamment inquiet. « Il n'y a pas de limite à la folie, là-dedans. S'ils continuent, ils vont se massacrer jusqu'au dernier.

— Dans ce cas, autant que ce soient nous les derniers », a fait Corbeau.

On s'était postés dans le clocher d'un vieux temple à moins d'une portée d'arc du Palais Civil. Je pouvais regarder le bâtiment brûler à mon aise. Personne ne savait qu'on était cachés là. Jusqu'à présent, grâce au vieux sorcier, on avait échappé à toute visite importune.

« Vous pensez que c'est la faute de la pointe ? ai-je demandé.

— C'est son influence. Et plus il se commettra d'horreurs autour d'elle, plus les miasmes de folie épaissiront. »

Alors pourquoi n'étions-nous pas déjà dans la mêlée, à cogner au hasard ?

Chérie était toute chavirée par les événements. Autant que je pouvais dire, elle était la seule. Nous autres, on avait surtout peur. On voulait rester en dehors de cette démence jusqu'à ce qu'elle ait fini de se consumer.

Elle serait intervenue si elle l'avait pu.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé. On reste plantés là ? » J'étais en train de me dire que le déferlement de folie avait dû démantibuler le périmètre de quarantaine établi autour du foyer de choléra.

« T'as une meilleure idée ? a demandé Corbeau.

— Non. »

Ceux que Chérie avait envoyés en éclaireurs l'autre nuit n'avaient rien trouvé. Du coup, le seul point positif, c'est que j'avais pu passer deux heures à discuter avec elle sans Corbeau ni Silence à me poignarder du regard.

« Mais je me sens comme ce vautour si fatigué d'attendre la mort d'une proie qu'il avait fini par envisager d'en tuer une.

— Il faut qu'on décide ce qu'on fera si une brèche s'ouvre, a déclaré Bomanz. S'il y a des gens qui savent quelque chose sur la pointe, ils seront les premiers à mettre les bouts, j'en mets ma main au feu.

— Tout le monde sentira vite si la pointe se déplace, non ?

— Ils ne l'emmèneront pas. Pourquoi le feraient-ils ? Elle est à l'abri. Sans quoi elle aurait déjà été trouvée. Ils se contenteront d'essayer de sauver leur peau en attendant le jour où ils pourront la vendre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils voudront la vendre ? ai-je demandé.

— S'ils pouvaient l'utiliser, ils l'auraient fait. »

Logique. Une tactique de receleurs. « Pourquoi ne l'ont-ils pas mise aux enchères ?

— Parce que tous ces connards ici s'imaginent pouvoir la leur piquer et filer au nez et à la barbe de leurs collègues. »

J'ai décidé de piquer un roupillon. Parler ne nous avançait à rien. On ne ferait que jacasser vainement en attendant que les créatures de la plaine reviennent au rapport. Quand l'envie leur en prendrait. Elles ne réfléchissent pas comme nous. Certaines n'ont aucune notion du temps.

Ce qui explique peut-être pourquoi Machin-d'Âne Torque a eu l'air si foutrement surpris en jetant un coup d'œil dehors. « Hé, les gars, si j'étais vous, je viendrais voir. »

On s'est rassemblés autour de lui.

Ça nous a donné une autre perspective sur nos ennuis. Tout le monde l'a compris sur-le-champ.

Une nouvelle clique arrivait en ville.

Un carrosse noir venait de s'avancer au milieu de la place, devant le Palais Civil. Il était tiré par quatre chevaux noirs et entouré de six cavaliers en noir juchés sur six destriers noirs aussi. Un bataillon d'infanterie suivait. Surprise… ces gars-là étaient tous en noir aussi.

« Vérole, mais d'où sortent-ils ? ai-je demandé.

— Ton vœu se réalise, sorcier, a dit Corbeau.

— Hein ?

— La Tour s'intéresse. »

J'ai senti une main se poser sur mon épaule. Chérie. Je me suis décalé pour qu'elle puisse se glisser près de moi et regarder. Elle n'a pas retiré sa main. Vous pouvez vous imaginer combien d'ennemis ça m'a valu.

Quelqu'un est descendu du carrosse. Pas de noir pour ce zigoto-là.

« Un fat », a commenté Bomanz.

Et moi : « Je me suis toujours demandé ce que ça voulait dire. »

Le paon a regardé les cadavres, le palais endommagé, puis il a dit quelque chose à un homme de l'escorte. Le cavalier a gravi le perron et

s’est engouffré dans une partie intacte du bâtiment. Une minute plus tard, des gens sont sortis, hagards. Les autres cavaliers les ont rassemblés face au zigoto.

Filandre et Finetisse sont sorties. Un cavalier les a poussées sans ménagement devant son chef. « Sur la sellette, a dit Bomanz. Ce serait intéressant d’entendre ça. »

Il n’était pas difficile de voir qui avait le dessus, là-bas. Les jumelles ont fait tout ce qu’elles ont pu à part ramper. L’échange a duré à peu près dix minutes. Puis elles ont commencé à dépêcher au trot leurs gens un peu partout.

« Et maintenant ? » a murmuré Corbeau.

La mesure suivante qu’a prise le paon a consisté à envoyer son propre personnel de maison dans le seul bâtiment encore intact des alentours : le temple. Au rez-de-chaussée. On s’est retrouvés coincés.

Des gens ont afflué pour voir le nouveau potentat. La générale de brigade Folglaive parmi les premiers. Les Traquenuit n’avaient pris part à aucun combat pour l’instant.

Le chaos s’est tassé au bout de quelques heures, quand les cinglés d’Aviron ont eu digéré la nouvelle que le pouvoir avait changé de mains. Puis ça s’est embrasé de nouveau, comme si la ville chauffait à blanc.

Mais tout s’est apaisé, consumé avant le crépuscule.

On a eu la nouvelle bien après la tombée de la nuit, alors on a compris pourquoi le calme s’était rétabli.

Le Boiteux marchait sur Aviron, fermement décidé à s’emparer de la pointe.

Aviron ne la lui céderait pas. En tout cas selon Exil, le nouvel homme de la Tour.

« Merde, ai-je murmuré. Ce Boiteux a davantage de vies qu’un chat.

— Je savais qu’on aurait dû le finir dans les règles », a grogné Corbeau. Il a lancé un regard à Chérie. De sa faute. Par excès de confiance, elle n’avait pas vu le besoin d’argumenter contre l’arbre-dieu.

Exil avait l’ordre de défendre Aviron et de détruire le Boiteux. Nos espions le prétendaient prêt à sacrifier tous les habitants de la ville pour réussir.

Merde. Il fallait que la Tour envoie tôt ou tard un type qui prenne son boulot au sérieux.

LIII

Smed s'est réveillé le premier. Avant même d'avoir les idées bien claires, il a su que quelque chose allait de travers. Tully n'était pas là.

Peut-être une envie de pisser.

Smed est monté quatre à quatre vers la clarté brutale du matin. Pas de trace de Tully. Mais la rue proche, normalement désaffectée depuis que le quartier était en ruine, résonnait de toute une circulation. Chaque véhicule transportait des corps.

Smed a dégluti. Puis il est redescendu en se faisant tout petit dans la cave délabrée et a secoué Poisson par l'épaule jusqu'à ce qu'il grommelle : « Bordel, mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Tully n'est plus là. Quant à ce qu'il y a dehors, faut le voir pour le croire.

— L'imbécile. » La nouvelle avait réveillé Poisson d'un coup. « C'est bon. Prends tes affaires. Faut qu'on décanille, qu'il ne sache pas où nous retrouver.

— Hon ?

— Je ne fais plus confiance au cousin Tully, Smed. Je veux savoir où il est, lui. Pas l'inverse. Un type capable de perdre une fortune comme il l'a fait ? C'est bête au point d'en être suicidaire. Un type dont la crise de bon sens passe si vite que le voilà parti traîner ses guêtres dans la ville comme elle est ? Je suis à bout de patience. Chaque fois qu'il bouge le petit doigt, il nous met tous en danger. S'il a fait une boulette… Je ne sais pas.

— Va jeter un œil dehors. »

Poisson est allé voir. « Chiennerie ! » Il est revenu. « Faut qu'on découvre ce qui se passe.

— Ça se voit. Ils dépotent les victimes des émeutes dans le terrain vague.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Qui a pensé à prendre cette mesure et qui l'a mise en œuvre ? Quand on s'est terrés ici, tout le monde ne cherchait qu'à s'égorger. »

Ils ont bientôt découvert que le chaos n'était pas terminé mais plutôt mis en sourdine. Et encore, pas partout. Il restait des foyers de rébellion, dans la

plupart des cas autour de sorciers refusant de se soumettre à ce nouvel ordre institué du jour au lendemain.

Les jumelles de Charme étaient évincées, remplacées par un certain Exil. La ville d'Aviron devait prendre ses dispositions contre une nouvelle incursion du Boiteux.

« La situation dérape, a dit Smed tandis qu'ils approchaient du Pavillon noir.

— Bel euphémisme. »

L'hôtelier a paru déçu qu'ils n'aient pas trouvé la mort dans les émeutes. Non, il n'avait pas vu Tully depuis le matin : le lascar lui avait demandé un petit-déjeuner et avait pris la porte sur son refus de lui faire crédit. De toute façon, il n'aurait rien pu lui proposer.

« Vous n'avez plus rien ? a demandé Smed.

— Il me reste un malheureux quignon de pain dur que je vais tremper dans l'eau pour mon dîner. Si vous voulez fureter dans la cave, vous trouverez peut-être un ou deux rats. Je vous les rôtirai. »

Smed l'a cru. « Tully n'a pas dit où il allait, par hasard ?

— Non. Il a tourné à droite en sortant.

— Merci », a dit Poisson. Il s'est dirigé vers la porte.

« Vous avez entendu parler de la récompense ? a lancé l'hôtelier.

— Quelle récompense ? a demandé Smed.

— Pour cette pointe d'argent censément à l'origine de tout ce barouf. Le nouveau grand chef a dit qu'il donnerait cent mille oboles sans poser de question, pas de coup fourré, pas de risque. On amène la babiole et on empoche.

— Fichtre ! s'est exclamé Poisson. De quoi vivre à l'aise, hein ? Dommage que je ne l'aie pas.

— Si vous voulez mon avis, a grogné Smed, elle n'existe même pas. Sans quoi tous ces mages et ces sorcières auraient mis la main dessus depuis belle lurette. Allez viens, Poisson. Faut qu'on retrouve ma tête de nœud de cousin. »

Dehors, Poisson a demandé : « Tu crois qu'il tenterait quelque chose ?

— Ouais, s'il a entendu la rumeur. Il jugerait qu'on mérite de se faire planter parce qu'on l'a rudoyé. Seulement il ne sait pas où elle est. Alors va falloir qu'il décide s'il veut me livrer aux tortionnaires ou pas.

— Je l'en crois capable. Sans remords. Y a personne au monde qui compte vraiment pour lui à part Tully Stahl. Au début de cette affaire, il

pensait sans doute se servir de nous puis nous éliminer l'un après l'autre. Seulement tout ne s'est pas déroulé aussi simplement qu'il l'espérait.

— T'as peut-être raison, a admis Smed. Je suppose qu'il faut qu'on parte du principe qu'il va nous trahir, non ?

— On serait bien niais de lui laisser le bénéfice du doute. Tu connais ses habitudes et ses tavernes. Cherche-le. Je vais monter le guet là où Exil accueille les délateurs.

— Et s'il nous a déjà…

— Alors on est foutus. Pas vrai ?

— Ouais. Hé ! Et si c'était nous qui vendions la pointe à ce type ? Cent mille, c'est un beau paquet. Je ne sais même pas compter jusque-là.

— Un beau paquet. Mais, si la situation est telle qu'ils disent – si le Boiteux s'amène –, ils proposeront bientôt largement plus. Laissons grimper deux jours. »

Smed n'a rien dit, mais il aurait préféré s'abstenir de chasser la proie pour l'ombre. « Je te rejoins si je ne le retrouve pas. »

Poisson a poussé un grognement et s'est éloigné.

Smed a commencé sa tournée. Il a croisé la piste de Tully à plusieurs reprises. Où qu'il aille, toutes les conversations portaient sur la pointe. Tully avait donc entendu parler de la récompense. Il ne s'était pas précipité chez Exil. C'était bon signe. Quoique…

Une douzaine de particuliers avaient laissé entendre qu'ils paieraient davantage qu'Exil. Une sorcière du nom de Tibank avait offert cent cinquante mille.

Smed ne croyait personne à part Exil. Il les avait vus à l'œuvre, tous, quand la quête avait pris la tournure d'une foire d'empoigne. Ils ne changeraient pas. Ils feraient miroiter des montagnes d'oboles mais paieraient, le moment venu, en donnant la mort.

Tully avait le don de se bercer d'illusions. Il croyait sans doute qu'on le rémunérerait rubis sur l'ongle. Ou alors il se leurrait en imaginant pouvoir jouer au plus fin avec eux. Il surestimait largement ses capacités en la matière.

Smed a vite conclu, d'après son circuit, que Tully cherchait quelqu'un. Sans doute un de ces porte-monnaie fabuleux.

Il n'avait plus aucune estime pour son cousin.

À l'évidence, Tully ne rattrapait pas celui qu'il poursuivait. En revanche, Smed si. Il s'est demandé si Tully devenait nerveux, sachant que ses deux

associés se lanceraient à ses trousses dès qu'ils se seraient rendu compte de son départ.

Sans doute.

Smed a rattrapé sa proie, mais la situation ne s'est conformée à aucun des schémas auxquels il se préparait mentalement depuis des heures.

Il marchait dans une rue où régnait un calme incongru même après des émeutes – un calme qu'il jugeait d'ailleurs inquiétant – quand Tully a volé par une porte à cent pas devant lui et roulé sur toute la largeur de la chaussée dans son élan. Il n'avait pas fini de se mettre à quatre pattes que déjà des soldats en noir l'entouraient. Ils lui ont lié les mains dans le dos, passé une corde autour du cou et l'ont emmené vers le centre.

Ces soldats étaient six. Smed regardait, interdit, l'engrenage de son destin se mettre en marche. Que diable pouvait-il faire ? Aller chercher Poisson ? Mais, Poisson, que ferait-il de plus ? Pas question de prendre en embuscade six soldats en plein jour.

Il a suivi le mouvement. À chacun de ses pas grandissait une certitude sur la conduite qu'il devait tenir, une certitude qui lui donnait la nausée. Même si Tully était sur le point de les trahir.

Il a bifurqué dans une venelle et s'est mis à courir. L'énergie lui brûlait les veines. Il allait plus vite que nécessaire, essayant de refouler la peur mordante par une débauche d'activité frénétique.

Son sac lui battait les reins. Comme la moitié des habitants d'Aviron, il portait tous ses biens sur son dos. Il fallait qu'il s'en débarrasse. Qu'il l'entrepose quelque part en sûreté. Il contenait l'essentiel de ses trésors des Tumulus.

Il a trouvé un tas de décombres dans un recoin ombreux. Personne alentour. Il a enfoui son sac à la diable et s'est hâté vers le point où il voulait intercepter Tully et les soldats.

Ils n'étaient pas en vue. Son cœur s'est serré. Avaient-ils décidé d'emprunter un itinéraire plus long ?

Non. Ils arrivaient. Il avait seulement pris trop d'avance. Il a traversé la chaussée et s'est glissé dans la gueule d'une ruelle sombre. Il repartirait en courant par le même chemin jusqu'à son sac, par des rues sans témoins et noyées d'ombres dissimulatrices.

L'attente s'est étirée interminablement. Il a eu le temps de reprendre peur. De se convaincre qu'il ferait mieux d'en rester là, presque.

Et puis ils sont passés devant lui. Une paire de soldats en tête, puis un menant Tully par la longe et un derrière lui pour le stimuler s'il ralentissait. Le couteau de Smed s'est glissé dans sa main. C'était l'arme qu'il avait volée à sa victime dans la cave.

Il s'est rué en avant à toutes jambes. Ils ont à peine eu le temps de se tourner et de le voir venir. Les yeux de Tully se sont agrandis quand il a vu la lame pointée vers sa gorge.

Smed a touché la corde et l'a entaillée. L'instant d'après, il s'enfonçait dans l'ombre, le poing serré sur son couteau dégoulinant d'un sang familial. Les soldats ont crié. Une cavalcade s'est déclenchée dans son dos.

Il n'a guère éprouvé de contrecoup physique ou émotionnel. Son esprit était tout entier concentré sur la poursuite. Deux hommes, a-t-il estimé. Et déterminés, les salopards. Il ne parvenait pas à les semer.

Il n'avait pas envie de les affronter, mais il semblait qu'il n'aurait pas le choix.

Il voyait où agir : à quelques mètres du tas de gravats où il avait enfoui son sac, dans le recoin le plus obscur de la ruelle. Il allait tenter le truc qu'avait essayé le médecin. S'ils passaient sans le voir, il s'enfuirait dans leur dos.

Il s'étonnait lui-même. Smed Stahl, la peur au ventre, parvenait tout de même à réfléchir.

Il s'est introduit dans la fissure d'un mur de briques, vestige du passage du Boiteux. Elle avait été élargie pour donner accès au bâtiment, sans doute par un voleur ou un squatter. Il pouvait se faufiler et fuir. Mais quelque chose qui n'était pas seulement le souci de son sac l'a retenu.

Il s'est armé d'un bout de planche.

Ils ont cessé de courir à fond de train sitôt qu'ils n'ont plus vu ses traces. Ils ont échangé des paroles haletantes dans une langue inconnue. Smed s'est crispé. S'ils restaient ensemble…

Il lui restait la possibilité de fuir par le bâtiment.

Un des soldats a piqué un galop qui l'a emmené cent mètres plus loin. Il a crié quelque chose à son collègue. Ils se sont mis en marche l'un vers l'autre.

Celui qui n'avait pas couru était beaucoup plus près.

Il n'a remarqué la fissure qu'au moment où Smed en a jailli, le couteau en avant. Il a émis un bruit étrange de surprise se muant en douleur.

Smed a essayé de dégager sa lame tandis que l'homme s'effondrait et que l'autre soldat s'égosillait. Impossible de la décoincer. Bordel ! Encore.

Martèlement de pieds droit vers lui.

Il a empoigné sa planche et a décoché un coup à toute volée sur le soldat qui arrivait. L'impact a plaqué le type contre le mur. Smed l'a frappé de nouveau. Et encore, et encore. Il sentait les os se briser mais ne s'est pas arrêté avant que le corps amorphe ait cessé de gémir.

Il est resté là, hors d'haleine, avec aux lèvres un rictus involontaire, jusqu'à ce qu'il entende du monde approcher. Alors il a fait deux pas vers son sac puis, comprenant qu'il n'aurait pas le temps de le déterrer, il a battu en retraite et tenté à nouveau de récupérer son arme. En pure perte. Une fois de plus. Maintenant il n'avait plus le temps de s'emparer de celle d'une de ses victimes. Il s'est faufilé par la fissure dans l'obscurité du bâtiment.

Quelques instants plus tard, une clameur de rage retentissait dans la ruelle.

Smed a gardé les yeux rivés au sol en sortant dans la rue. Il y avait quelques piétons à circuler. Personne ne s'est soucié de lui. Il est parti d'un pas vif mais pas trop, pour ne pas attirer l'attention.

Et maintenant ?

Il n'osait pas aller retrouver Poisson. Un de ces maudits soldats pourrait le reconnaître.

Mais Poisson entendrait parler de Tully. Il comprendrait. Le mieux était de retourner au Pavillon noir et d'attendre. Sûr, Poisson passerait y faire un tour.

Comme son pouls reprenait un rythme normal, il a senti le vide dans son estomac. Il n'avait pas mangé depuis la veille. Le cellier du Pavillon noir était vide. Où se procurer quelque chose ? Avec la pénurie, peut-être qu'il ne trouverait rien à acheter…

C'était un repas. Enfin, façon de dire. Un bol de mauvaise soupe avec un quignon de pain rassis pour lesquels le tenancier adipeux de la gargote n'avait pas essayé de l'escroquer.

Il avait presque terminé quand un gamin a fait irruption en criant : « Filez, m'sieur ! Racolage ! » Puis il a déguerpi par l'arrière.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Racolage, a répondu le gros aubergiste. Dans le quartier, les Gris embarquent tous les jeunes gars qu'ils peuvent trouver… »

Deux Gris ont franchi le seuil d'un pas lourd. L'un d'eux a souri et dit : « En voilà un qui m'a tout l'air d'un futur patriote. »

Smed a esquissé un rictus méprisant et s'est remis à manger. Il ne se sentait pas troublé.

Une matraque de bois lui a tapoté l'épaule. « Allez, suis-nous.

— Priez pour qu'il n'y ait pas d'écharde sur votre machin. Parce que, si vous me touchez à nouveau, je vous le carre dans le cul.

— Ho, un coriace, Cord. On les aime bien, les coriaces, pas vrai ? Comment tu t'appelles, mon gars ? »

Smed a soupiré, réentendant d'un coup toutes les voix de tous les argousins qui l'avaient tourmenté au cours de sa vie. Il s'est tourné, a regardé le soldat dans les yeux et a répondu : « Tueur. »

Peut-être l'homme a-t-il vu les sept meurtres dans ses yeux. En tout cas, il a reculé d'un pas. Smed a jugé que le plus taciturne des deux était sans doute le plus dangereux.

Il n'avait plus peur du tout. À vrai dire, il se sentait invulnérable, invincible.

Il s'est levé lentement, a jeté son pain au visage du bavard et lui a décoché un coup de pied dans l'entrejambe. Un gendarme lui avait fait ce coup-là, une fois. Puis il a envoyé dinguer sa chaise dans les jambes de son second adversaire et, sans lui laisser le temps de s'en dépêtrer, lui a jeté sa soupe à la figure. Alors il a arraché la matraque au premier et s'est mis à cogner.

Il les aurait peut-être tués si une demi-douzaine de leurs confrères n'avaient accouru à la rescousse.

Ils ne l'ont pas molesté plus que nécessaire pour le maîtriser. Ils avaient l'air de prendre l'affaire comme une bonne blague aux dépens du fort en gueule.

Ils ont traîné Smed dehors et l'ont poussé vers un groupe composé d'une trentaine de jeunots intimidés. Quelques-uns ont reçu l'ordre de soutenir les types que Smed avait rossés.

C'est ainsi que Smed Stahl est devenu un Gris. En quelque sorte.

LIV

Les petites bestioles faisaient tant d'allées et venues que ceux d'en dessous allaient nous découvrir d'un moment à l'autre, j'en aurais mis ma main à couper. Bomanz et Silence se donnaient un mal de chien pour tenir à l'écart les phénomènes de foire qui ne manqueraient pas d'attirer l'attention du nouveau gros bonnet.

Corbeau avait l'air de jubiler. « Punaise, mais qu'est-ce qui te fait sourire ? lui ai-je demandé.

— Ces types avec la pointe. Ils ont des couilles et pas qu'un peu.

— Hein ? » Était-il possible qu'il apprécie leur culot ?

« Reconnais-le, Casier. Écoute. L'un d'eux décide de couper l'herbe sous le pied des autres et se fait colleter par les gars d'Exil pour sa peine. Alors que font ses potes ? Grosse tentative de sauvetage désespérée ? Que nenni. Avant que les gardes aient emmené le lascar sur la moitié du chemin, un type traverse incidemment l'escorte au pas de course et lui ouvre la gorge d'une oreille à l'autre. Il réussit son coup si vite que personne n'arrive à se mettre d'accord sur son signalement, quel que soit le nombre de témoins interrogés. Et quand les soldats se mettent en boule et partent aux trousses du tueur, il en liquide deux et fait la nique aux autres.

— Le genre de bon vivant que t'apprécies, hein ?

— Ils ont du style, Casier. J'apprécie le style. C'est une façon d'apporter une touche artistique aux entreprises les plus basses, voire les plus sordides. Je te parie un truc. Si le type qui vient de nous faire ce coup avait disposé de cinq minutes supplémentaires, il aurait revêtu un uniforme Traquenuit, rien que pour semer la confusion dans les esprits. Ce n'est pas l'acte en soi. C'est la façon de faire. »

Là s'exprimait l'ombre du Corbeau d'autrefois. Peut-être la carapace était-elle sur le point de se briser ? « Tu crois que ces types se paient du bon temps, à jouer au chat et à la souris avec le monde entier ?

— Non. Tu ne comprends pas. Ils se terrent sans doute pour l'heure dans un trou pire qu'une porcherie. Ils ont sans doute faim et peur, ils sont sûrement crasseux et persuadés qu'ils ne s'en tireront pas vivants. Mais ils

ne fléchissent pas. Ils continuent de griffer la gueule des loups et des vampires qui veulent les bouffer. Tu vois ? »

J'ai acquiescé, en partie parce que je savais que, si j'exprimais mon désaccord, j'aurais droit à des sermons toute la journée sur le thème : il faut tenir jusqu'au bout, ne jamais baisser les armes, même quand c'est pour défendre des idées stupides ou mauvaises.

Ma stratégie d'acquiescement a fonctionné. Il s'est éloigné et s'est absorbé dans une discussion avec Chérie et Silence. Pour le boulot uniquement, je suppose, puisque ça n'a pas produit d'étincelles.

Je suis allé causer avec Bomanz qui s'efforçait d'appréhender le pétrin de la pointe sous un angle moral. Il se posait des questions auxquelles personne ne pouvait répondre. Je n'étais d'ailleurs pas sûr qu'il y avait des réponses. Cette pointe était comme une dose de teinture noire qui se diffusait dans une mare déjà bourbeuse. Elle avait empoisonné Aviron. Nous autres avions résisté parce qu'on la connaissait et qu'on pouvait lutter consciemment contre son influence. Mais que se passerait-il si une clique, par un coup de chance, venait à mettre la main dessus ?

De quoi faire froid dans le dos.

Et nous, que ferions-nous de cette saloperie si jamais on la retrouvait ? Je n'avais pas entendu un de nos zozos évoquer l'éventualité. Ils n'avaient qu'un objectif : empêcher les autres de la rafler et de faire le mal.

C'était maintenant clair, elle n'avait pas été mise à l'abri des voleurs précédemment.

Je n'avais pas d'idée. D'idée opérationnelle, en tout cas. Nulle part au monde on ne pourrait avoir la certitude que personne ne viendrait s'en emparer, à part peut-être au plus profond d'un océan. Mais ça ne suffirait sans doute pas pour être tranquille.

À tous les coups, un poisson à la noix viendrait la gober avant qu'elle ait coulé de dix mètres et irait ensuite s'échouer ou se faire prendre dans les filets d'un maudit pêcheur avec un talent caché pour la sorcellerie et un appétit de pouvoir ne demandant qu'à s'exprimer.

C'est toujours comme ça, avec les talismans maléfiques.

Mon élucubration la plus aboutie, c'était de rassembler une équipe de sorciers capables de l'élever dans les sphères supérieures et de la planter dans une comète de passage, ou de percer un petit trou dans une autre dimension, d'y dépoter la pointe et de le reboucher.

Une façon comme l'autre revenait à se défausser du problème sur quelqu'un. Les gens du futur quand la comète repasserait ou les habitants de l'autre dimension.

J'avais relevé des indices de changement entre Corbeau, Chérie et Silence, sans y avoir pourtant prêté attention, de même qu'on ne peut s'empêcher d'entendre certaines phrases d'une conversation rasoir mais à portée d'oreille. Corbeau se faisait des cheveux. Il ronchonnait avec ses doigts qu'on passait trop de temps assis à attendre qu'il se passe quelque chose au lieu d'agir pour que la situation évolue.

Il était sur la voie du retour, aucun doute. Ça, c'était du Corbeau l'ancien. En cas de problème, on liquide le fauteur de troubles ou, au moins, on lui rentre dans le lard.

Je me suis retenu de crier « Hé ! » quand je l'ai vu faire signe qu'il nous déclarait volontaires, lui et moi, pour aller fureter là où s'était déroulé l'incident notable du matin. Je me suis retenu. Pourquoi prévenir les types en dessous de notre présence quand Chérie l'enverrait paître elle-même ?

La sale garce.

Elle a trouvé l'idée extra. Elle nous adjoindrait Bomanz, juste au cas où on aurait besoin d'un sorcier.

Silence souriait d'une oreille à l'autre. Le salopard se voyait déjà sortir son grand numéro pendant qu'on aurait le dos tourné.

J'ai décidé que je deviendrais recruteur en chef si jamais je restais dans le camp des rebelles toute ma vie. Le mouvement gagnerait à compter quelques femmes de plus. Et aussi quelques soldats qui ne soient pas des crétins.

Avec l'aide de Bomanz, qui a créé une illusion, on a descendu l'escalier et on a franchi la porte principale d'un pas nonchalant, comme si on sortait de chez nous. Ainsi que l'a dit Corbeau, si on n'avait pas été ici chez nous, comment expliquer qu'on s'y soit trouvés ?

Des couilles et du panache. Voilà bien comme était mon pote Corbeau.

Ils avaient emporté le corps avec les autres, mais on a retrouvé les lieux sans aucun problème. Il y avait du sang partout et une ribambelle de gamins à ressasser entre eux ce qui s'était passé.

Corbeau n'a jeté qu'un coup d'œil aux traces. Bomanz ne s'est pas arrêté là-dessus non plus. Ce n'étaient pas les morts qu'il cherchait.

Nous avons enfilé la ruelle que le tueur avait empruntée pour s'enfuir. J'ai constaté avec surprise qu'on n'avait pas posté de sentinelles, quoique je ne voyais pas bien à quoi elles auraient servi, à vrai dire. Ça m'apparaissait comme une mesure à prendre par un officier comme il faut. Si tant est que les officiers puissent avoir de la jugeote.

À cause de l'obscurité, on a eu davantage de mal à trouver le lieu où les deux soldats s'étaient fait dessouder. Cette ruelle était lugubre. On aurait dit qu'aucune clarté n'y descendait jamais. Comme une sorte d'antichambre à l'abandon. Un domaine revendiqué par d'autres créatures que notre intrusion dérangeait.

Drôles de considérations. J'ai frissonné.

Peut-être les âmes des soldats assassinés rôdaient-elles dans les parages.

Alors Bomanz a fait apparaître une boule de lumière et l'a suspendue au-dessus de nos têtes. « C'est mieux, a-t-il dit. Ça commençait à ficher le bourdon, ici. »

Il rendait quand même des services, en fin de compte.

« Ouais », a dit Corbeau. Ils se sont mis à fouiller. Ce serait vite réglé. Je me suis assis sur un tas de gravats en les attendant. Un rat grassouillet a trottiné devant nous sans afficher aucun signe d'effarouchement. Je lui ai lancé négligemment un bout de brique.

Il s'est figé, m'a regardé par-dessus son épaule, l'œil rougeoyant. Satanée bestiole bouffie d'arrogance ! J'ai saisi un autre bout de brique et l'ai lancé cette fois avec davantage de force.

Le rat m'a chargé.

La rage ! ai-je pensé tout en me hissant sur mon tas de gravats et en empoignant un bout de planche en guise d'arme. Le tas s'est éboulé. J'ai dégringolé jusqu'au pied du monceau les quatre fers en l'air en poussant des jurons. Le rat a obliqué, pris la tangente et disparu. Tu parles d'un exploit pour rouler des mécaniques auprès de ses copains.

La scène a fait marrer Corbeau comme un bossu. « Hardi, ô grand chasseur, cauchemar des rongeurs.

— Va te faire voir. » Alors que je me retournais, j'ai remarqué un coin de toile élimée qui saillait des décombres. J'ai eu envie de jouer le coup en douce. Je me suis relevé, épousseté et rassis au même endroit. Ils sont repartis à fouiller. J'ai exhumé l'objet. J'ai vu qu'il s'agissait d'un sac à dos et supposé que c'était peut-être à cause de lui que notre malfrat avait affronté ici les soldats au lieu de leur fausser compagnie par la fissure.

« Qu'est-ce que tu as trouvé ? » m'a demandé Corbeau quand il a remarqué. Bomanz n'a rien dit, mais ses petits yeux chafouins se sont illuminés.

Ils ont vite pigé. Corbeau voulait ouvrir le sac séance tenante. Bomanz lui a dit : « Ce n'est pas le lieu. N'importe qui pourrait surgir. »

Corbeau a proposé qu'on s'installe dans le bâtiment que le type avait traversé pour fuir. Une idée magnifique, sauf que quelqu'un avait condamné la fissure avec des planches depuis l'intérieur. « Bon, je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à ramener le butin au temple », a-t-il conclu.

Les soldats nous attendaient au bout la venelle. Ils étaient une douzaine, prêts à en découdre. Sans notre sorcier personnel pour les renifler, on se serait précipités entre leurs pattes.

On a rebroussé chemin pour discuter. Bomanz supposait que toutes les issues de ce pâté de maisons labyrinthique étaient maintenant gardées. D'ici peu, on se lancerait à notre recherche. Bomanz pouvait nous tirer de là, mais au prix de tellement d'éclairs et de spectacle qu'Exil ne l'ignorerait pas longtemps.

« Par les toits, alors », a proposé Corbeau. Comme si c'était l'évidence et la facilité mêmes.

« Belle idée. Mais je suis un vieil homme. Je vais sur mes cinq cents ans. Sorcier je suis. Pas singe.

— Donne-lui le sac, Casier. Il saura protéger sa peau et le ramener à maman. Nous, on va jouer au chat avec ces soldats.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ah, ouais. J'oubliais, t'as la classe. Tu joues au chat avec eux. » J'ai quand même ôté le sac. Bomanz a enfilé les bretelles. Il était trop grand pour lui.

Doucement il m'a dit : « Ne fais pas le bravache. Elle tient à toi. »

Frissons le long du dos. À nouveau je me suis demandé quel genre de cinglé je faisais, pour être venu me fourrer ici. Plus que jamais, j'ai trouvé de l'attrait à la culture des patates.

Je ne sais pas si Corbeau a entendu. Il n'a pas réagi. On est partis et on a trouvé un accès aux toits qui formaient un drôle de paysage hétéroclite, tantôt en pans inclinés, tantôt en terrasses, avec des cheminées, de l'ardoise, du cuivre, des tuiles, du chaume et des bardeaux. Comme si chaque constructeur avait voulu se démarquer du voisin.

On a joué les équilibristes à la manque, faisant de notre mieux pour nous casser une jambe ou la tête, mais il s'est toujours trouvé quelque chose pour nous servir de filet.

Il aurait peut-être mieux valu que je me rétame.

Pendant un moment, il m'a semblé qu'on allait crapahuter sur les toits en vain. Chaque fois qu'on se penchait pour voir si la voie était libre au-dessous, on apercevait des soldats. Mais, juste comme je disais à Corbeau « T'aimes la viande de pigeon ? Parce qu'apparemment on va finir notre vie là-haut », une espèce de clameur a retenti où on avait laissé le vieux sorcier, et tous les soldats en vue se sont rués dans la direction.

« Cette vieille baderne nous a encore réalisé un truc en finesse, genre transformer quelqu'un en crapaud, ai-je dit.

— Faut toujours que tu sois négatif, Casier ?» Pour sa part, Corbeau s'amusait bien.

« Moi, négatif ? Les dieux me soient témoins ! Je n'ai jamais eu une pensée négative de ma vie. Où est-ce que tu vas chercher des idées pareilles ?

— La voie est libre. Saute là-dessus. »

Là-dessus, c'était un bâtiment de deux étages éboulé en un monceau de caillasses. « Tu rigoles ?

— Non.

— Alors vas-y d'abord, que tu puisses me servir de matelas.

— T'es d'humeur contrariante, hein ? Allez.

— Non, merci. Je préfère trouver un coin qui s'escalade pour descendre. »

Peut-être que j'en rajoutais un peu. Il m'a lancé un regard noir : « Parfait. À ta guise. Mais je ne resterai pas à battre le pavé en attendant que tu me rejoignes. » Il s'est glissé par-dessus le rebord du toit, s'y est suspendu, puis s'est repoussé du mur et a lâché prise.

Je sais qu'il l'a fait rien que pour m'emmerder. Et il a eu ce qu'il méritait, à vouloir frimer. Il s'est foulé une cheville. Quand il a juré et pesté un peu moins fort, je lui ai dit : « Reste ici. J'arrive dans une minute. »

Un vœu pieux, bien sûr.

J'ai traversé deux toits pour couper court et j'ai trouvé un mur par où descendre dans une rue parallèle à celle où j'avais laissé Corbeau. J'ai remonté ma culotte d'un coup sec et je suis parti au pas de course vers le

carrefour le plus proche. Alors, tournant à l'angle de la rue, je suis rentré de plein fouet dans une escouade de Gris.

Leur sergent a rigolé. « Nom de d'là ! En voilà un qu'a tellement hâte qu'il accourt au galop. »

Faut croire que je n'ai pas eu la bonne réaction. Je suis resté comme deux ronds de flan cinq secondes de trop. Quand mes jambes ont finalement décidé qu'il était temps de se prendre à mon cou, il était trop tard. Cinq d'entre eux me cernaient. Ils avaient des matraques et un mauvais rictus aux lèvres. Ils ne plaisantaient pas. « Va te ranger avec les autres recrues, soldat », m'a dit le sergent.

J'ai regardé le groupe, une dizaine de types avec un air hébété quand ce n'était pas de chien battu. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? »

Il a gloussé. « Tu viens de t'engager. Second régiment, second bataillon, troupes de défense d'Aviron.

— Sûrement, tiens.

— Tu veux revenir là-dessus ? »

J'ai observé ses potes. Ils étaient prêts. Et il ne fallait pas compter obtenir d'aide des autres « recrues ». « Pas tout de suite. On en reparlera plus tard, rien que nous deux. » Je lui ai donné ma meilleure imitation du regard de Corbeau *Je vais faire un collier de tes orteils.* Il a saisi l'idée.

Il a eu envie de fanfaronner, mais il a juste ordonné : « Dans le rang. Et fais pas chier. Tout ça nous amuse autant que toi. » Et c'est ainsi que j'ai réintégré l'armée.

LV

Corbeau a attendu un moment puis, inquiet, est parti clopin-clopant à la recherche de Casier. Pas la moindre trace. Casier aurait pu tout aussi bien basculer par-dessus le rebord du monde.

Il pouvait consacrer des heures à une recherche vaine mais néanmoins dangereuse ou rentrer et laisser Silence et Bomanz s'en charger plus efficacement.

La douleur de sa cheville avait réveillé son vieux mal de hanche, en sorte qu'il était handicapé des deux jambes et se déplaçait avec l'agilité d'un vieillard arthritique de quatre-vingts ans. Ce n'était plus l'heure des héros.

Il a, sans autre mal que la douleur physique, pénétré dans le temple, gagné le clocher, gravi l'escalier. On veillait sur lui de là-haut. Silence couvrait sa progression par un rideau discret d'aveuglement sélectif.

Bomanz lui a demandé avant même qu'il ait franchi la porte : « Où est Casier ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas. Il a disparu. Et si vous faisiez quelque chose pour ma cheville pendant que je vous raconte ? »

Il s'est assis, adossé à un mur, jambe dépliée. Il a dit ce qu'il avait à dire.

Bomanz a palpé, appuyé, forcé. Corbeau a grimacé. « Je ne peux pas faire grand-chose, a déclaré le sorcier, à part endormir la douleur. Silence, tu es meilleur guérisseur que moi. »

Silence s'est interrompu dans sa traduction pour Chérie et s'est penché sur la cheville sans grand enthousiasme. Bomanz est reparti vaquer à ses occupations, grommelant : « Faut que je trouve un truc qu'il possède depuis longtemps. » Continuant de ronchonner, il a fourragé dans les maigres affaires de Casier et en a sorti son journal. « Ça devrait faire l'affaire. » Il l'a posé dans un coin et s'est mis à murmurer dans son jargon tout en s'agitant.

Silence n'a pas pu soigner la cheville de Corbeau mieux que Bomanz. La douleur avait disparu mais elle refusait toujours de le soutenir quand il se levait. Il ne piquerait pas de sprint les jours à venir.

Tout le monde attendait, anxieux, les résultats de Bomanz. Personne n'exprimait la crainte générale que Casier se soit fait capturer par les

soldats d'Exil.

Le sorcier a finalement relevé les yeux. « J'ai besoin d'une carte de la ville. »

Silence en a demandé une à Chérie. Bomanz s'est concentré dessus une minute avant de déclarer : « Il se trouve quelque part dans cette zone.

— C'est le coin où la baleine de vent nous a largués, a fait remarquer Corbeau.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il fiche là-bas ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Le mieux serait que quelqu'un aille voir. Et merde. Moi et ma grande gueule. »

Chérie l'a pointé du doigt, a claqué la langue et cligné d'un œil. Il était élu.

Corbeau a fermé les yeux, s'est relaxé quelques minutes pour se vider de sa douleur et de sa fatigue, puis il a demandé : « Qu'y avait-il dans le sac ? »

Un des Torque a répondu : « Plus de pognon que le commun des mortels n'en trimballe habituellement. Il est là, dans l'angle, tu veux voir ?

— Je ne sais pas si j'ai ce courage. » Il s'est tout de même levé. « Rien qui puisse nous servir ?

— Je vais te dire, je ne me souviens pas d'une époque de ma vie où de l'argent trouvé ne me servait à rien. »

Piètre bilan. Corbeau a fouillé le sac puis, déçu, s'est tourné vers Chérie.

Elle a demandé par signes : « Rien ? »

Il a secoué la tête mais répondu : « Ça prouve que l'assassin, et donc sa victime, étaient liés au vol de la pointe. Ce pactole provient des Tumulus. Certaines pièces sont d'un type qui n'est plus en circulation depuis des siècles. Mais Bomanz t'a déjà mise au courant de tout cela. »

Elle a acquiescé.

« Est-ce qu'il ne pourrait pas utiliser un de ces objets pour le localiser approximativement, comme pour Casier ? »

Elle a secoué la tête, puis s'est levée et s'est mise à faire les cent pas, s'arrêtant de temps en temps pour regarder dehors. Au bout d'un moment, elle a attiré l'attention de Silence et lui a dit par signes : « Faufile-toi à l'extérieur et espionne Exil. Sans imprudence. Je ne veux pas qu'il nous devance de trop. »

Bomanz n'est revenu qu'après minuit. « Où étiez-vous ? a grondé Corbeau. On commençait à craindre de vous avoir perdu aussi.

— Ce n'était pas de la promenade, pour aller là-bas. Ils patrouillent partout pour s'efforcer de tuer dans l'œuf toute nouvelle insurrection. Il y avait des combats sporadiques. Exil, Filandre et Finetisse travaillent sans relâche pour arrêter tous les sorciers et consorts venus ici s'emparer de la pointe. C'est ce qui causait l'effervescence ce soir. À l'avenir, ce sera plutôt le choléra. Des cas se déclarent partout maintenant. »

Tout le monde a rivé son regard sur lui. « Et Casier ? a demandé sèchement Corbeau. Au fait, vieil homme. »

Bomanz a souri. Mais ce sourire était glacial. « Il est de retour à l'armée.

— Quoi ? »

Chérie a effectué quelques signes rapides à l'adresse de Corbeau. « Elle a raison, a-t-il déclaré. Cessez de tourner autour du pot et racontez.

— Ils ont dressé un camp dans la zone en friche. Entouré d'une palanque. Et ils enrôlent de force tous les hommes âgés de quinze à trente-cinq ans sur lesquels ils mettent la main. Ils les parquent là pour former ce qu'ils appellent la brigade de défense d'Aviron. Ils les entraînent peut-être un peu pour les envoyer à la boucherie en cas d'attaque, mais je crois que la raison principale, c'est qu'Exil veut boucler les forces vives de la population pour que les Gris aient les mains libres.

— Comment le tirer de là ? a demandé Chérie par signes.

— Je ne sais pas si c'est possible. Il faudra peut-être qu'il s'échappe tout seul. » Bomanz a esquissé un geste modérateur avant que tout le monde lui tombe dessus. « J'ai essayé. Je suis allé à la porte et j'ai raconté aux gardes tout un boniment pleurnichard comme quoi ils m'avaient pris mon unique petit-fils, la seule personne qui pourvoyait à mes besoins. Tant qu'ils ne sortaient pas de leurs gonds, ils m'ont déclaré que personne ne quitterait le camp et que, d'autre part, ils ne se souvenaient pas avoir recruté de Philodendron Casier. M'est avis que le nom leur serait resté.

— Il est officiellement déserteur, même s'il est le seul homme de la Garde dans les parages, a fait remarquer Corbeau. Il n'aura pas donné son vrai nom.

— Je suis parvenu à cette conclusion en cours de discussion. Alors j'ai laissé tomber avant de les énerver pour de bon. Ils sont restés corrects, considérant qu'on les avait sollicités toute la journée. »

Tout le monde s'est tourné vers Chérie. Elle a dit par signes : « On va le laisser où il est pour l'instant. Il est plus en sécurité là-bas que nous ici. Nous avons les moyens, en cas désespéré, de communiquer avec lui. Il y a d'autres problèmes plus urgents. Je propose qu'on s'y consacre. Le temps nous est compté. À nous comme à tout le monde. »

LVI

Pépé le Poisson avait d'abord conçu de l'inquiétude, puis pris peur en ne voyant pas Smed revenir. Smed avait résolu le problème posé par Tully Stahl vivant, mais par Tully Stahl mort ? Les Gris détenaient son corps. S'ils l'identifiaient, combien de temps mettraient-ils à remonter jusqu'à ses anciennes fréquentations ?

Peu. Smed avait gagné un petit délai, certes, mais le sable continuait de s'écouler et les hommes de tomber.

Et là blessait le bât. Ils retardaient seulement l'inévitable et ne grappillaient d'une fois sur l'autre qu'un répit plus restreint. Le prix à payer pour reculer l'échéance grimpait, celui d'un échec devenait plus effrayant tandis que la récompense ne s'améliorait pas.

Poisson n'éprouvait aucun remords à l'égard de Tully Stahl. Tully l'avait cherché. À se demander pourquoi cela avait pris tant de temps. Mais le cas de Timmy Locan le perturbait beaucoup. Des quatre, Timmy était celui qui avait le moins mérité une mort pénible.

Il était sur le point de laisser tomber Smed et de filer se cacher dans les ruines quand il a entendu dire que les Gris enrôlaient de force tous les citoyens en âge de porter les armes. Son intuition lui a soufflé ce qui s'était produit. Smed se trouvait maintenant à l'armée. Et c'était là, sans aucun doute, qu'il serait le plus à l'abri. S'il avait eu le bon sens de leur donner un faux nom.

Mais ce gars-là en avait.

Pépé le Poisson s'est dirigé vers les ruines pour se nicher à l'abri des chasseurs et, chemin faisant, une inspiration lui est venue. Pourquoi ne pas se cacher au grand jour lui aussi ? Les militaires renâcleraient un peu à cause de son âge, mais ils finiraient par l'accepter. Et ce serait une sacrée bonne façon d'échapper aux privations du siège à venir. Les soldats, même miliciens, seraient mieux nourris que les vagabonds terrés dans des sous-sols en ruine. Sans compter que les sorciers qui dirigeaient Aviron protégeraient sûrement leurs soldats avec davantage de zèle que la population ordinaire.

Il a obliqué vers le camp érigé par les Gris sur le terrain vague.

Tout s’est déroulé plus ou moins conformément à ses prévisions. Ils l’ont laissé entrer après avoir fait quelques manières sur son âge et vérifié qu’il n’avait pas le choléra. Il s’est présenté sous le nom de Forto Reibas, un pied de nez à son propre égard et à celui des Gris. C’était le nom qu’on lui avait donné à la naissance, mais personne ne l’avait prononcé depuis deux générations.

LVII

Les cavaliers noirs avaient certes harcelé sans répit le Boiteux, le mettant dans une fureur noire à force de traquenards, de feintes et d'embuscades, mais sans guère recourir à la magie. Cette tactique lui échappait. Il en était déconcerté, même s'il refusait de l'admettre. Il avait foi dans sa force brute et restait persuadé que personne en ce monde n'était de taille à l'affronter sur ce terrain.

Ils le savaient. Et c'était justement ce qui le déconcertait. Ils ne faisaient pas le poids et pourtant le traquaient, l'aiguillonnaient avec une ostensible confiance en leur stratégie. Autrement dit, il fallait qu'il s'attende à rencontrer une terrible chausse-trappe plus loin.

Ils avaient employé si peu de sorcellerie qu'il avait cessé de chercher à la détecter. Son style à lui, c'était d'écraser à grands coups de marteau. La subtilité était bien ce qu'il attendait le moins de la part de quiconque.

C'est en passant pour la quatrième fois devant cet arbre tronqué qu'il a pris conscience de l'avoir déjà vu : on l'avait dérouté dans sa longue course effrénée sur une boucle d'environ quatre-vingts kilomètres, et il courait après lui-même depuis des centaines de kilomètres. Encore une maudite perte de temps !

Il a réprimé sa rage et trouvé une issue à cette piste sans fin. Puis il s'est arrêté un moment pour faire le point sur lui-même et sur son environnement.

Il se trouvait au nord de la Tour. Il la sentait confusément, par là-bas, qui le titillait, le narguait, le défiait, l'appelait presque à venir se mesurer une fois de plus à ses défenses. Un véritable affront.

Il semblait que ses ennemis ne souhaitaient rien de mieux que de le voir gaspiller son temps à se heurter tête la première contre cette forteresse adamantine. Il a donc repoussé la tentation. Il s'attaquerait à la Tour une fois en possession de la pointe d'argent, quand il l'aurait transformée en arme suprême pour dominer le monde.

Il s'est remis en route vers le nord, vers Aviron.

Il allait d'une foulée vive et gloussait tout en courant. Bientôt, maintenant. Bientôt. Le monde paierait ses dettes.

LVIII

Saigne-Crapaud le Chien s'est rapproché au trot de la Tour sans vraiment s'expliquer consciemment cette impulsion. Il sentait le Boiteux qui tournait en rond à fond de train au nord. Il s'en amusait. Ces nouveaux seigneurs de l'Empire n'étaient pas aussi terribles que les anciens, mais ils étaient malins. Peut-être plus malins qu'aucun des anciens, exceptés la Dame en personne et sa sœur. Il se félicitait que le pouvoir soit passé en des mains compétentes.

Cela lui rappelait d'ailleurs un adage qu'il avait entendu quelque vieux sage professer. À propos des trois étapes d'un empire, les trois générations. D'abord surgissaient les conquérants, irrépressibles dans la guerre. Puis venaient les administrateurs qui cimentaient les acquis en un édifice apparemment inébranlable et éternel. Ensuite arrivaient les gaspilleurs dépourvus de tout sens des responsabilités, qui dilapidaient le capital de leur héritage en futilités et vices. Et se faisaient remplacer par d'autres conquérants.

Cet empire-ci opérait sa transition entre l'âge des conquérants et celui des administrateurs. Il ne restait plus qu'un ancien : le Boiteux. Les héritiers de l'Empire s'efforçaient de le sortir du jeu pour tourner la page. Les conquérants étaient trop mauvais coucheurs et imprévisibles pour qu'on les tolère dans un empire bien ordonné. Saigne-Crapaud le Chien allait devoir réfléchir à sa propre place dans cet avenir sans chaos.

Il s'est approché de la porte de la Tour et, parvenant en bordure d'un périmètre de sécurité, s'est assis pour attendre.

Quelqu'un en est sorti presque aussitôt. Quelqu'un qui envisageait un avenir avec une place pour une vieille calamité sans âge comme Saigne-Crapaud le Chien.

Ils ont conclu une alliance.

LIX

Smed a poussé un grognement, écarté sa couverture et roulé sur le flanc. Il était perclus de bleus et de douleurs. À croire qu'aucun muscle, aucune articulation n'avaient été épargnés. Dormir par terre n'arrangeait rien.

C'était son troisième réveil sous cette tente qu'il partageait avec quarante hommes. Cette nouvelle journée qui s'annonçait au sein de la milice ne lui disait rien qui vaille.

« Ça va, Ken ? » lui a demandé un compagnon de tente. Il se faisait appeler Kenton Anitya.

« Je suis concassé, moulu. J'espère que j'aurai le temps de remettre les morceaux en place avant la fin de la journée.

— Pourquoi est-ce que tu t'acharnes à jouer les fortes têtes ? Tu ne peux pas gagner. »

Quelqu'un a jeté un coup d'œil dehors. « Hé ! Il a neigé. Y en a au moins trois centimètres. » Lazzis et boutades sur leur bonne fortune. « Depuis que je suis gosse, tout le monde me maltraite, a répondu Smed. La coupe est pleine. Je répondrai coup pour coup jusqu'à ce qu'ils décident que le plus simple, c'est de me foutre la paix. » Il s'était déjà battu quatre fois avec les Gris chargés d'encadrer et de former leur section.

« Ça, tu leur portes sur le système, est intervenu un voisin. Mais ta tactique est un peu primaire. Faudrait voir à utiliser un tantinet ta cervelle aussi. »

C'était Cy Bleu. Déjà il s'affirmait comme le meneur sous cette tente. Tout le monde doutait que Bleu fût son vrai nom. Il le portait mal. De l'avis général, il avait déjà fait de l'armée. Il se débrouillait à l'entraînement comme un poisson dans l'eau et débordait toujours de conseils pour rendre les exercices moins pénibles – pour ceux qui voulaient les entendre.

La plupart des gars l'appréciaient et l'écoutaient volontiers.

Smed restait sur la réserve. Ce gars-là était trop à l'aise à son goût. Il pouvait s'agir d'un mouchard. Ou peut-être d'un déserteur qui s'était fait ramasser par les recruteurs Gris. Smed se doutait qu'ici au moins, à Aviron, un déserteur avec un long passé militaire avait de fortes chances d'avoir

servi dans les Gardes aux Tumulus. « Je suis ouvert aux suggestions, Cy. Mais je ne courberai pas l'échiné.

— Observe ce qui se passe, Ken. Pour commencer, ils s'en sont pris à toi à titre d'exemple, pour nous inciter à filer doux. Ensuite, c'est parce que tu les as provoqués qu'ils n'ont pas cessé de te retomber dessus.

— Encore et encore. Et sans doute une nouvelle fois aujourd'hui. Mais je ne m'écraserai pas cette fois non plus.

— Du calme. T'as raison. On n'est plus dans le domaine du rationnel. Mais, à chaque fois que tu vois rouge, tu t'en prends au caporal Royal.

— Seulement parce que je n'arrive pas jusqu'au sergent.

— Mais le sergent et le caporal sont plutôt de pauvres bougres qui essaient de faire un boulot qu'ils jugent sans espoir ni intérêt. Ton vrai problème, c'est Caddy. Caddy attend que les autres soient sur le point de te maîtriser, alors il intervient pour te tabasser. »

Plusieurs hommes ont acquiescé. « Caddy influence les autres, a dit l'un d'eux.

— Et il peut tout se permettre tant qu'il ne te tue pas », a ajouté Bleu.

Smed n'avait pas vraiment envie d'en parler, mais il devait reconnaître qu'ils avaient sans doute raison à propos de Caddy. « Donc ?…

— Attaque-toi à lui s'il faut que tu te battes avec quelqu'un. C'est lui la racine du mal. C'est lui qui veut t'en faire baver. Fais-le-lui payer. Et tâche de brider un peu tes pulsions. Si tu dois te défouler, fais-le quand ça se justifie et pas seulement parce que la tournure des événements te déplaît. Aucun d'entre nous n'a envie d'être ici. Si on garde la tête froide, on s'en sortira peut-être tous. »

Smed aurait voulu éclater à cet instant, mais il s'est retenu parce qu'une réaction intempestive et irraisonnée lui aurait coûté le respect qu'il s'était acquis.

Il se faisait beaucoup de souci pour Smed Stahl. Smed Stahl avait tendance à se laisser aller. Il fallait qu'il se reprenne. Sans quoi il s'engagerait sur la même pente que Tully. Il s'est demandé si c'était l'influence de la pointe. Sa résolution de mieux se conduire s'est confortée lors de l'appel du matin.

La chance lui a souri. L'appel de la tente à gauche a commencé avant la leur, en sorte qu'il a entendu le caporal crier « Locan, Timmy » et qu'il avait eu le temps de se préparer à la ruse quand le caporal Royal est venu à

eux. Il a juste promené alentour un regard vaguement surpris en s'abstenant de répondre, comme tout le monde, quand Royal a tonné : « Smed Stahl ! »

L'étau se resserrait. Ils connaissaient leurs noms, maintenant.

Il a eu un nouveau choc une heure plus tard. Ils pataugeaient dans la boue, s'exerçant à manœuvrer en ordre serré. Sa section en a croisé une autre qui allait en sens inverse, et là, au milieu de la colonne de flanc, se trouvait Pépé le Poisson.

Poisson lui a adressé un clin d'œil et a pressé le pas pour rester dans le rang.

LX

Surveiller Exil était devenu l'occupation à plein temps de Silence. Et il semblait maintenant que ses efforts portaient leurs fruits. Il s'est faufilé dans le clocher du temple, tout excité, et a déclaré par signes : « Ils ont trouvé les noms de trois hommes qui fréquentaient régulièrement le type assassiné. Timmy Locan. Smed Stahl. Pépé le Poisson.

— Poisson ? a demandé Corbeau à voix haute.

— Oui, a fait Silence. La description était vague, mais il pourrait s'agir du gars qui vous a rossés tous les trois.

— *Pépé ? »*

Silence a esquissé un sourire narquois et a repris par signes : « On les avait vus dans une auberge appelée le Pavillon noir où personne ne loge plus maintenant sauf des squatters. Les Traquenuit avaient un caporal à demeure jusqu'au soir où les émeutes ont éclaté. Ils le recherchent. Il sera en mesure, selon eux, de les identifier. Exil se sent très près du but. Il fait feu de tout bois. D'autre part, on attend le Boiteux demain. »

Chérie était fébrile. On aurait dit qu'elle venait d'obtenir une réponse inattendue. Elle a frappé dans ses mains pour attirer l'attention. « Vous allez empêcher qu'on présente ce soldat à Exil. Je le veux. Amenez-le à l'écurie de Lambert Gartsen. »

Elle avait travaillé dur, avec l'aide de ses alliés de la plaine, pour rallier les quelques partisans encore acquis à la cause rebelle. Gartsen était de ceux-là.

« Vous aussi, identifiez et ramenez le patron du Pavillon noir. Et tous ceux qui seront restés un moment dans cette auberge pendant la période concernée. Soyez prudents. Ils n'ont pas fait beaucoup d'efforts pour nous capturer, mais ils sont au courant de notre présence. Ils passeront à l'action à la première occasion. On va se déguiser en gardes d'Exil. Allons-y. »

Ils ont essayé de protester. Mais protester contre Chérie, c'était comme protester contre le vent. N'ayant pas d'alternative, ils l'ont accompagnée pour veiller sur elle.

Ils ont quitté le temple un par un, incognito dans la foule. Chérie les a rassemblés deux pâtés de maisons plus loin, a pris connaissance du rapport

des créatures de la plaine qu'elle avait envoyées en éclaireurs. Par signes elle a dit : « Les gardes d'Exil sont cantonnés dans l'annexe du Trésor. Ils sont douze en ce moment, au repos. Silence, toi et Bomanz, vous les neutraliserez. »

Pas « vous essaierez » ou « si possible ». Faites et c'est tout.

Les hommes n'en menaient pas large. Ils n'étaient pas préparés pour un face-à-face avec une ville aux mains d'autant d'impériaux.

Cette fois ils n'ont pas regimbé, pourtant.

Silence connaissait un sortilège soporifique mais il fallait le prononcer à voix haute. Vert de dépit, il l'a confié à Bomanz. Les sorciers se sont éloignés. Chérie leur a accordé cinq minutes d'avance.

Silence attendait à porte de l'annexe. « Ils dorment », a-t-il annoncé par signes.

Chérie a rétorqué : « Plongez-les dans un sommeil assez lourd pour qu'ils ne se réveillent pas pendant plusieurs jours. Ensuite cachez-les où on ne les trouvera pas de sitôt. »

Silence s'est rembruni mais a acquiescé. Peu après, quand chaque membre de l'équipe a eu revêtu une tenue qui le ferait passer inaperçu dans les rues d'Aviron, Bomanz a déclaré : « Pas de boulette. Plus ils tarderont à comprendre ce qui se passe, plus nous profiterons de l'avantage de ces uniformes. »

Corbeau a grogné. Silence a opiné du chef. Un des Torque a demandé : « C'est quoi, ces broches avec les têtes grenat ? Des écussons d'allégeance ? » Silence en a examiné un et a fait aussitôt des signes à l'attention de Bomanz. Le vieux sorcier a regardé à son tour. « Des écussons d'allégeance, oui, mais également un moyen pour Exil de suivre ses hommes à la trace. Il faut qu'on en fasse quelque chose. Peut-être ce crétin de vautour pourrait-il les emporter en dehors de la ville. » Chérie a exécuté des signes impatients. « C'est bon, c'est bon, a grommelé Bomanz. Je me dépêche autant que je peux. »

Une nouvelle demi-heure s'est écoulée avant qu'ils quittent l'annexe. Chérie, Corbeau et Bomanz montaient des chevaux, déguisés en cavaliers noirs. Les autres se faisaient passer pour des fantassins. Partout où ils allaient, on s'écartait de leur chemin.

Une fois sortis du centre-ville, Chérie et le Torque blessé ont pris le chemin de l'écurie de Gartsen. Une pierre parlante s'y trouvait. Chérie voulait rester en contact avec le Vieil Arbre Ancêtre. Les autres sont partis

avec la mission d’empêcher les impériaux de s’emparer de quiconque en mesure d’identifier les voleurs de la pointe d’argent.

LXI

Quand j'ai eu pigé que je courais sans doute moins de risques dans la milice qu'à traîner dans l'entourage de Chérie, je me suis posé un peu, comme si je revenais aux pénates. Une sorte de retour confortable à la vieille routine. Je n'avais pas à réfléchir ni à me tracasser.

Mais il faut croire que j'avais passé trop de temps libre de mes mouvements. Je me suis vite fait vieux. La première fois que j'ai eu envie de sortir siffler une bière et que je me suis rendu compte que je ne pouvais pas, j'ai compris que j'étais bon pour refaire le mur, et définitivement.

Mes dernières réticences se sont envolées l'après-midi où le sergent nous a rassemblés pour notre premier exercice au maniement des armes. On restait plantés dans la boue à se geler dans le vent. La moitié des gars n'étaient pas habillés assez chaudement. Mais la goutte d'eau, ç'a été le discours que nous a tenu le. sergent :

« Écoutez, messieurs. On vient de nous faire savoir que nos ennuis arrivent demain. Tout ce que vous apprendrez, vous l'apprendrez aujourd'hui. Si vous voulez avoir une demi-chance de sauver votre peau, écoutez bien. La seule arme qu'on peut vous donner, c'est une lance. Alors c'est avec ça qu'il faudra vous démerder. » Il a désigné des soldats chargés chacun d'une brassée de lances. Des manchons de bois coiffaient les fers pour que personne ne se pique ni ne se coupe. « Ces deux nouveaux sont des experts. Ce sont les Traquenuit qui nous les délèguent. Ils vont diriger les exercices. Vous avez intérêt à leur obéir comme à moi, sinon vous vous ferez secouer les puces. » Il a esquissé un geste à l'attention d'un des Traquenuit.

Ils apprennent tous leur bla-bla dans la même école, à mon avis.

Le Traquenuit a dénudé le fer d'une lance. « Ça, c'est une lance. » Il prenait le risque de nous aveugler par la lumière de son information. Mais j'avais manipulé ces joujoux tant et plus. Les autres gars, non. Peut-être n'était-ce pas superflu pour certains. On rampe avant de marcher, et on marche avant de courir. Exception faite de mon petit frère Radis, le tout dernier, qui galopait déjà la première fois qu'il a touché terre.

« Ce tranchant est assez affûté pour qu'on se rase avec. Cette pointe transpercera une armure si vous y mettez du muscle. La lance est une arme polyvalente. On peut frapper d'estoc, de taille, faucher, assommer. On peut s'en servir de poteau de tente ou de canne à pêche. Mais il y a un truc que vous ne devrez jamais faire, c'est la lancer. Ce n'est pas un javelot. Si vous la lancez, vous restez comme un con. Vous n'êtes plus que de la viande pour le premier type qui s'attaque à vous. »

Bon. Règle numéro un.

Et ainsi de suite. Pendant qu'on se caillait les miches.

Est venu le moment de commencer l'entraînement proprement dit, les mouvements de base. Les Traquenuit ont demandé à sept gars de venir s'apparier aux instructeurs professionnels. Je me suis senti fier. Les recrues m'avaient écouté. Personne ne s'est porté volontaire. Les Traquenuit ont empoigné sept types et leur ont fait répéter les mouvements. Le sergent supervisait quatre paires et son acolyte trois.

Comme je m'en doutais, quand l'exercice s'est accéléré, l'instructeur dénommé Caddy s'est arrangé pour blesser « accidentellement » le type qu'il était chargé d'entraîner.

Le Traquenuit a séparé les paires. « Sept autres. Allez. »

L'autre tête brûlée, là, Ken quelque chose, était prêt à voler dans les plumes de Caddy et à se faire casser la tête pour de bon. J'ai soufflé à deux gars : « Retenez-le. Calmez-le. Et ne le laissez pas se colleter avec Caddy. »

Je suis allé ramasser la lance du gars que Caddy avait esquinté. Il avait le nez en sang.

Balourd comme Caddy m'avait paru, je pensais pouvoir sans trop de problème m'empêtrer dans mes mouvements et lui placer un coup « malchanceux » qui le calmerait le reste de la séance pour les gars qu'on lui désignerait comme adversaires. J'étais rouillé, mais j'avais été plutôt fortiche avec la lance d'infanterie de base. C'avait toujours été mon arme de prédilection.

Le corps trahit parfois. Je me suis mis en garde machinalement. Caddy a paru perplexe. Je crois que ce gars-là était hargneux parce que tout le rendait perplexe.

Le Traquenuit est venu rectifier la position de mes mains, de mes pieds et de mon cul pour, de son point de vue, améliorer ma garde. Quand il a eu fini de s'occuper de tout le monde, il a commencé à nous faire bouger. Ça m'est

devenu difficile de garder l'air pataud. Mes os et mes nerfs se souvenaient et entendaient bien procéder convenablement.

Caddy a voulu me casser le nez. Quand il est passé à l'action, j'ai esquivé son attaque en trébuchant et, accidentellement, je l'ai frappé au tibia. Il a beuglé. Quelqu'un dans les rangs a crié : « Ouais ! » Un autre a rigolé.

Ç'a été trop pour Caddy. Il a décidé de me faire ma fête.

J'ai reculé en chancelant, mimant un gosse apeuré sur la défensive. Si on avait joué notre peau, j'aurais pu le tuer vingt fois.

Alors il m'a donné une ouverture que même un aveugle n'aurait pu manquer. Je lui ai empoigné l'oreille gauche et, un croche-pied aidant, l'ai envoyé s'aplatir dans la boue. Je me suis reculé, essayant d'afficher un air effaré, incrédule et apeuré.

« Ça suffit ! a aboyé le sergent. Donne-moi cette lance et rentre dans le rang, Bleu. Caddy ! Va te laver. Et soigne-moi cette oreille. »

J'ai rendu la lance et je me suis éloigné. Les gars se mordaient les joues pour ne pas sourire.

« Bleu ! » C'était le sergent Traquenuit. « Venez ici. » J'ai rebroussé chemin. Je me suis mis au garde-à-vous. Il m'a regardé dans les yeux avec dureté. Puis il a touché la balafre sur ma joue. Il a reculé, pris une lance à l'un des Gris, ôté le manchon qu'il a jeté par terre. « Donnez-lui une lance. »

Un calme total s'est établi. Tout le monde se demandait quelle mouche le piquait, à part notre sergent. Je pensais savoir. Le Pont de la Reine. Mais ça n'avait pas de sens. C'était si vieux. Notre sergent a essayé de protester. Le Traquenuit s'est contenté de gronder : « Passez-lui une lance. »

Je lui ai donné ma meilleure imitation du regard de Corbeau et je me suis efforcé de ne pas trop trembler en retirant la protection de la lance qu'on me tendait. Je n'ai pas jeté le manchon. Ce salopard était sérieux. Je n'allais pas pouvoir jouer les maladroits et lui sortir un coup de derrière les fagots.

Il a exécuté quelques mouvements dans le vide pour se mettre en jambes.

J'avais la bouche affreusement sèche.

Quand il s'est tourné vers moi, je suis passé en position de gaucher, ce qui perturbe toujours l'adversaire pendant une ou deux minutes. Je tenais le manchon de ma main droite.

Il m'a testé d'un coup d'estoc à hauteur d'yeux. Je l'ai détourné souplement, maniant la lance de ma seule main gauche. J'ai lancé la droite en avant et lui ai frappé les phalanges avec le manchon. Vu le froid ambiant,

ça devait faire un mal de chien. Profitant de la seconde où la douleur l'a distrait, toujours d'une main, j'ai imprimé à ma lance un balayage, lame dirigée vers sa gorge. Il s'est jeté en arrière pour l'éviter. J'ai repris l'arme de ma main droite et je me suis précairement remis en position de droitier, le pied de ma lance en avant. Dans le même mouvement, je me suis précipité sur lui et je l'ai touché du bout rond de mon arme sous les côtes. Ça lui a coupé le souffle.

Alors, en deux coups de cuillère à pot je l'ai désarmé et plaqué dos dans la boue avec la pointe de ma lance sous le menton. Le combat entier n'avait pas duré plus de dix ou douze secondes.

« Vous avez tort, lui ai-je dit. Je n'étais pas là-bas. Mais, si vous aviez eu raison, vous auriez dû vous souvenir que les Traquenuit ne se classent qu'en second en combat singulier. »

J'ai relevé ma lance, reculé, remis le manchon sur la pointe, puis rendu l'arme au caporal Royal et réintégré ma place dans le rang. Je priais tout ce que je pouvais. Tout le monde fuyait mon regard. Tous les gars chiaient dans leur froc de trouille.

Le Traquenuit a pris son temps pour se relever. Il était pâle comme je n'avais jamais vu personne à part certains blessés exsangues – ce qu'il avait failli devenir, il le savait. D'un geste, il a indiqué qu'il ne voulait pas d'aide. Il a ramassé sa lance, son manchon et mis un point d'honneur à nettoyer son arme pendant que quarante-sept types attendaient la suite dans l'angoisse.

Il a promené son regard autour de lui et a déclaré : « On en apprend tous les jours. Quand on est malin. Les six suivants, sortez du rang. »

Tout le monde a soupiré. Moi compris. L'abcès de merde crèverait plus tard.

J'ai remarqué que la tête brûlée, Ken, regardait ma joue comme s'il n'avait jamais remarqué ma cicatrice. Peut-être que le froid la rendait plus apparente.

LXII

Avec l'aide d'un peu de sorcellerie et d'un peu de chance, Bomanz a appris que les hommes qu'Exil avait envoyés à la recherche du précieux caporal s'étaient rendus au quartier général des Traquenuit pour exiger qu'on le leur remette.

« Se défausser du boulot sur quelqu'un d'autre, une vieille pratique, a dit Corbeau.

— L'idée ne me paraît pas mauvaise, a répondu Bomanz. Pourquoi ne pas se poster quelque part en attendant qu'ils nous l'amènent ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il n'y avait censément qu'un seul itinéraire, une rue toute droite menant du quartier général Traquenuit au centre d'Aviron.

« Les voilà enfin, a déclaré Bomanz. Silence, répands ta brume maintenant. Pas trop densément, sans quoi ils se méfieront. »

Silence s'est écarté un peu et s'est tenu immobile. Les passants le regardaient en s'efforçant de rester aussi loin de lui que possible. Bientôt, une odeur de feu de bois plus forte que la normale a empli l'atmosphère. L'air s'est fait nébuleux.

« Ce sont eux », a déclaré Bomanz à propos d'un petit groupe qui approchait en ordre serré.

Quand le groupe est parvenu à leur niveau, la brume s'est soudain épaissie. Bomanz s'est attaqué à l'escorte de quatre hommes, les a terrassés, a appelé son vautour favori pour qu'il s'occupe de leurs broches d'allégeance.

Les quatre soldats escortaient un homme et une femme. Silence, dévisageant celle-ci, s'est mis à enchaîner des signes à une cadence si rapide que seul Corbeau pouvait le suivre. « La générale de brigade Folglaive. Il faut l'emmener aussi. On ne refuse pas un cadeau des dieux. »

En dépit de leur uniforme, ils sont entrés dans l'écurie de Gartsen sans attirer l'attention. Comme quoi, les sorciers, ça pouvait rendre des services. Corbeau a demandé à l'homme venu à leur rencontre, le dénommé Gartsen : « Où est-elle ?

— Au grenier. »

Corbeau a contourné un petit menhir puis est monté, a exécuté des signes d'une main.

Ni le caporal ni Folglaive n'avaient prononcé un mot pour l'instant. La situation leur échappait pour l'essentiel. Jusqu'à ce que Chérie descende les voir. Folglaive l'a reconnue. « Oh merde ! c'était vrai, a-t-elle laissé échapper.

— Dites à Chérie qu'on est en mesure de récupérer les autres », a demandé Bomanz.

Les mains de Silence papillonnaient. Il ignorait le vieux sorcier. Il demandait à Chérie : « As-tu communiqué avec l'arbre ?

— Oui, a-t-elle répondu à ses signes. Il est inquiet. Il suggère qu'on délivre Casier de ce camp. Il s'y est passé quelque chose et Casier est mouillé dans l'affaire, d'après ce que lui rapportent ses créatures. On va ligoter ces deux-là et les laisser à Gartsen. »

Silence a commencé à récriminer. Elle a enfilé l'uniforme d'un des gardes d'Exil. Parfois elle savait aussi tirer profit de son handicap. Par exemple quand elle n'avait pas envie de discuter.

Silence et Corbeau sont devenus blêmes. Ni l'un ni l'autre ne croyaient que l'arbre avait mentionné Casier.

LXIII

Smed est venu mettre son grain de sel dans la conversation. « J'ai pas faim, j'suis pas malade et ça vaut le coup, même si on encaisse des gnons et qu'on se fatigue. » La journée avait été dure.

« Ouais, a renchéri quelqu'un. Je parie que maintenant c'est l'enfer, là-bas.

— Moi je me demandais… a fait un autre. Supposons qu'on batte le Boiteux. Qu'est-ce qui se passe ensuite, on retourne dans le même train-train merdique jusqu'à ce qu'ils mettent la main sur leur clou d'argent ? »

Le groupe s'est fait silencieux. C'était la première fois que quiconque évoquait l'avenir. Nul ne voulait y penser.

Smed a jeté un coup d'œil à Bleu. La tente avait beau être pleine, il faisait le vide autour de lui. Nul n'avait compris ce qui s'était passé cet après-midi-là, mais tous redoutaient une vilaine mouscaille. Aucun ne voulait se faire éclabousser. Quelqu'un a dit : « Quand le Boiteux arrivera, ça va flanquer une belle pagaille et ils seront trop occupés pour me surveiller. À la première occase, je taille la route. Au besoin en liquidant Caddy ou un autre. »

Le sergent a poussé le rabat de la tente. « Rompez, à vos rangs ! »

Allons bon, s'est dit Smed. Encore des exercices ? N'en avaient-ils pas effectué suffisamment pour la journée ? Misère ! Il était trop vidé pour s'énerver.

Au moins, on ne les avait pas isolés du lot. Toutes les tentes vomissaient du monde. Ils se sont rangés, puis le sergent les a alignés dos à la palanque. Des Gris cavalaient en tous sens avec des lampes et des torches.

Smed a entraperçu Poisson dans un rang, à l'arrière de la section deux, sur sa gauche. Le vieil homme avait fait quelque chose pour assombrir ses cheveux.

Le sergent a ordonné le garde-à-vous.

Trois cavaliers noirs sont arrivés du portail. Un homme en noir aussi marchait aux côtés de chacun d'eux. Ils avançaient lentement, inspectant chaque section. Une revue. Les hommes d'Exil venaient jauger la milice pouilleuse…

L’estomac de Smed s’est noué. On aurait plutôt dit qu’ils cherchaient quelqu’un.

Mais ils ont défilé devant la section de Poisson sans s’arrêter. Peut-être s’inquiétait-il pour rien, dans le fond.

Les cavaliers noirs sont passés à la section suivante, celle de Smed, et ont entamé leur inspection…

Le cavalier de tête s’est arrêté. Son bras s’est levé, index tendu. Des doigts ont dansé. Le fantassin près du cavalier s’est frayé un chemin parmi les hommes.

Smed a failli souiller son pantalon.

Le soldat en noir a empoigné Bleu.

Smed a soupiré. Bleu ! Évidemment ! La mouscaille était à prévoir, non ?

Il était tellement plongé dans ses pensées qu’il n’a pas vu le bras se lever une seconde fois. Il n’a remarqué les deux soldats que lorsqu’ils sont arrivés tout près de lui.

Son sang s’est glacé.

Ils l’ont empoigné et traîné hors du rang.

Les cavaliers sont repartis vers le portail. Smed avançait d’un pas lourd derrière Bleu, un cavalier à sa gauche et un fantassin à sa droite. Passé le premier choc, il a commencé à recouvrer le contrôle de lui-même. Il s’était déjà sorti de plusieurs mauvais pas. Il fallait juste qu’il garde son sang-froid, les yeux ouverts, et qu’il bouge vite le moment venu.

Une minute plus tard, ils déambulaient entre les bâtiments, masqués à la vue des sentinelles du camp. Alors Bleu a éclaté de rire.

« Vous avez plus d’estomac que de cervelle ! » Il a gratifié un cavalier d’une claque sur la cuisse. « Merci.

— Ne me remercie pas. Si ça n’avait tenu qu’à moi, tu serais resté là-bas. L’idée est de Chérie.

— Ah ouais ? » Bleu a rigolé de plus belle. « Je m’en souviendrai quand ce sera ton tour d’être dans la merde. Pourquoi avez-vous emmené mon pote Ken ?

— Selon elle, c’est un des gars qui ont volé la pointe. »

Bleu l’a regardé. « Sans blague ? »

Smed s’est contenu de son mieux. Ce n’était pas en paniquant qu’il s’en sortirait.

LXIV

Poisson a compris ce qui se passait au moment où il a vu les soldats d'Exil sortir Smed du rang. Il n'a pas vraiment réfléchi mais seulement réagi. Tout le monde gardait les yeux rivés sur ce que faisaient ces types en noir.

Il a reculé de quelques pas, s'est retourné et hissé au faîte d'une partie basse de la palanque. Quelques-uns de ses compagnons de section l'ont remarqué mais ont gardé le silence. Mieux : aucun d'entre eux n'a eu l'idée lumineuse de se joindre à lui.

Il s'est laissé tomber au sol, est parti au trot, maudissant sa carcasse d'avoir passé l'âge de ce genre de plaisanterie. Raide, courbatu des pieds à la tête par les exercices de la journée, il doutait de récupérer un jour sa souplesse. Mais, saperlotte, il n'allait certainement pas rendre les armes, ni devant ces vampires impériaux ni devant la faiblesse de ses muscles.

Il a gagné les ruines en friche face au portail de la palanque quelques minutes avant que les cavaliers en sortent. Il s'est tapi dans l'obscurité, a attendu, fait le point.

Il avait deux couteaux. Comme il était arrivé en tant que volontaire, les Gris ne l'avaient ni fouillé ni désarmé, contrairement aux conscrits. Mais, avec deux couteaux, il n'irait pas loin contre cette bande.

Ruser, il n'y avait que cela. Comme pour chasser ou tendre des pièges dans la Grande Forêt. Tabler sur la ruse, la discrétion et l'effet de surprise.

Il y avait des solutions qu'il rejetait, comme réserver à Smed le sort que Smed avait infligé à Tully. Smed ne le méritait pas. D'ailleurs ça n'aurait servi à rien puisqu'ils savaient qui chercher. En outre, Smed était le seul à savoir où était cachée la satanée pointe.

Il a regardé sortir les silhouettes noires.

Avant qu'elles aient quitté le quartier, il avait acquis la certitude qu'il y avait anguille sous roche. Le groupe ne prenait pas le chemin du quartier général qu'Exil s'était établi au temple de la déesse, dans la ville haute. Ou alors ils avaient décidé d'emprunter des chemins de traverse.

Bon, que faire ?

Pensant qu'ils allaient filer tout droit chez Exil, il s'était embusqué près du chemin le plus direct. Il lui fallait faire diligence pour ne pas les perdre.

Il s'est hâté entre les ruines comme un fantôme crasseux, plus silencieux qu'un être immatériel. Il savait à merveille se déplacer sans bruit. Ce qui l'inquiétait davantage, c'était que ses proies puissent le repérer à l'odeur. Il avait été trop bousculé avant son incorporation pour se laver, et les journées passées dans l'enceinte militaire avaient encore accentué les effluves.

Dans la Grande Forêt, pour survivre là où rôdaient les primitifs, il fallait veiller à son odeur.

Il a rattrapé le groupe sans peine et observait à une vingtaine de mètres quand deux d'entre eux ont commencé à se féliciter.

Le mot clé a résonné dans son crâne : Chérie.

Il en est resté abasourdi.

Il n'avait pas vraiment cru que le groupe de la Rose Blanche avait pris la fuite par peur de ses menaces, mais il ne les avait pas non plus imaginés intrépides au point de voler des uniformes de soldats d'Exil pour aller récupérer l'un des leurs dans le camp d'entraînement.

Voilà qui modifiait en partie ses perspectives. D'abord, le temps pressait moins. Ensuite, le rapport des forces serait moins écrasant. Ils ne pouvaient pas être si nombreux que cela, après les purges commencées la semaine précédente. Ce qui demeurait un souci, c'était le degré de violence qu'ils emploieraient pour interroger Smed.

Il les a suivis de si près qu'il aurait pu passer pour une de leurs ombres, et si discrètement qu'aucun d'eux n'a éprouvé ce frisson dans le cou que procure la sensation d'être observé. En outre, surprise des surprises, ils l'ont mené dans des lieux connus.

Il n'était venu à l'écurie de Gartsen que de rares fois, à l'époque où il flirtait avec la cause rebelle. Mais connaître même vaguement la topologie de l'établissement valait mieux qu'avancer en aveugle.

Il a eu une frousse peu avant que les rebelles gagnent leur repaire.

Un gros oiseau est tombé de nulle part et s'est perché sur l'épaule d'un des cavaliers. Celui-ci a poussé un juron et lui a administré une tape. Le volatile a caqueté de rire et entrepris de décrire la fureur d'Exil qui ne parvenait pas à trouver l'un de ses gardes.

Poisson s'est souvenu que la Rose Blanche se prétendait chez elle dans la plaine de la Peur, une région, disait-on, infestée d'animaux doués de la parole.

La chance continuait de lui sourire. L'arrivée de l'oiseau, sans aucun doute, était un heureux présage.

Un point de vue que le cavalier qui lui servait de perchoir était loin de partager. Lui voulait que l'oiseau fiche le camp. Le vautour ne l'entendait pas de cette oreille. « À partir d'ici, je me laisse porter. J'y vois comme dans un four, avec cette obscurité. »

Poisson s'est rappelé le zoo ambulant qui accompagnait le groupe le jour où il l'avait vu dans la rue, devant le Pavillon noir. Il faudrait composer avec ces bestioles-là aussi.

Ils sont entrés dans la cour de l'écurie. Poisson a contourné le bâtiment précautionneusement. Il n'a pas vu de sentinelle, ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y en avait pas, à l'abri du froid.

La température dégringolait vite. Et, s'il en croyait le ciel bouché, il neigerait avant l'aube. Avec une couche de neige, rôder alentour sans se faire remarquer deviendrait une gageure.

Il s'est éclipsé dans l'ombre et s'est mis en quête du trou entre les planches par lequel il comptait se faufiler en rampant pour déboucher sous l'appentis branlant adossé à la palissade, à l'arrière de la cour.

Il était encore là, après toutes ces années, et il semblait que personne n'était passé par là depuis ce temps-là. Il a dégagé son accès avec mille précautions. L'opération produisait moitié moins de bruit qu'il l'avait craint, mais des ondes glaciales lui parcouraient néanmoins l'échine. Il s'est insinué aussi souplement qu'un serpent en reptation.

Quelque chose comme un chat, qui n'en était pas un, s'est réveillé. Il a réagi le premier, refermant ses mains autour de sa gorge.

Il a vu un autre animal, comme une souris ou un petit écureuil, qu'il a écrasé d'un coup de talon en se faufilant vers l'écurie principale et l'échelle extérieure desservant le grenier à foin. La petite bête a rendu l'âme sans un bruit. Il a gravi l'échelle comme une ombre sirupeuse.

La porte du grenier était fermée par un loquet intérieur. Il a introduit une lame entre les battants, a soulevé la clenche et s'est glissé à l'intérieur. Puis il a replacé le loquet.

De la lumière et des voix montaient du rez-de-chaussée.

Et, à moins de dix pas de lui, il a découvert un homme et une femme ligotés et bâillonnés. La femme regardait dans sa direction sans le voir. Il s'est rapproché…

Grands Dieux ! Des huiles, à en juger par l'uniforme ! C'était la générale de brigade Folglaive en personne. Et ce caporal du Pavillon noir. Ça tombait sous le sens. Les impériaux et ces gens connaissaient les noms mais pas les visages. Ce caporal était probablement le meilleur témoin disponible.

Au-dessous, quelqu'un s'est mis à crier sur Smed. Smed n'a rien répondu en retour. Quelqu'un est intervenu pour tempérer le premier, arguant que le voisinage allait croire à un foyer de choléra s'il ne baissait pas le ton.

Poisson s'est approché un peu plus, tout doucement. « Caporal », a-t-il murmuré en restant derrière une balle de foin. Le soldat a sursauté puis grogné. Folglaive a cherché l'auteur du murmure. Il aurait pu s'agir d'un fantôme, pour ce qu'elle en voyait. « Vous voulez sortir d'ici ? »

Nouveau grognement, affirmatif.

« Ils vont vous demander d'examiner un homme et de l'identifier. Dites-leur qu'il s'appelle Ken quelque chose. Si vous respectez la consigne, vous serez comme libre quand ils vous remonteront ici. Sinon, adieu la générale. »

L'homme a tourné le regard vers sa générale. Elle a acquiescé.

Poisson a reflué vers une meule de foin, dans un angle, pour attendre. La suite ne dépendait plus de lui désormais.

LXV

Corbeau et Bomanz se sont énervés l'un contre l'autre et contre mon ancien compagnon de tente, Ken. Il était assis sur la chaise – la seule dont on disposait – et ne pipait mot. Il bouillait et ça le rendait si buté qu'on ne lui aurait pas arraché un gémissement, à mon avis, même avec un tison. Il se bornait à les regarder comme s'il allait leur trancher la gorge la minute d'après. Il a même refusé son repas.

Pas moi. Je suis resté un moment à me remplir le gosier en me demandant ce qui se passait puisque personne ne s'était donné la peine de me mettre au courant.

Chérie est entrée à pas pesants, a fait mettre tout le monde au garde-à-vous puis a ordonné par signes : « Descendez le soldat. »

Allons bon.

Corbeau et Silence sont montés au grenier. Une minute après, ils sont redescendus avec un Traquenuit bâillonné et, vu comme il se massait les poignets, libéré de ses liens depuis peu. Ils l'ont amené au milieu de la salle. Il a posé un regard indifférent sur Ken qui n'a pas réagi du tout.

Silence lui a ôté son bâillon. « Est-ce que tu connais le type sur cette chaise ?

— Ouais », a croassé le Traquenuit. Il s'est raclé la gorge pour l'humecter. « Ouais. Il s'appelle Ken quelque chose. Il venait à la taverne où j'étais cantonné, des fois, pour siffler quelques mousses avec nous. »

Silence et Corbeau se sont dévisagés en fronçant les sourcils à qui mieux mieux. « Tu es sûr que son nom n'est pas Smed Stahl ?

— Garanti. »

Silence lui a décoché une claque sur un côté du crâne qui l'a envoyé à terre.

« T'es sûr ? a redemandé Corbeau. Ce type et cette femme, là, étaient au Pont de la Reine. Ils n'ont pas tout digéré. »

Le Traquenuit a relevé le regard vers lui : « Mon gars, je l'appellerai Tom Dugenou, Roi Barbenpointe ou Smed Stahl si ça peut vous faire plaisir. Mais c'est pas ce qui le transformera en Smed Stahl.

— Il correspond au signalement. »

Le soldat a regardé Ken. « Peut-être. Vaguement. Mais, logiquement, Smed Stahl devrait avoir au moins dix ans de plus que ce type.

— Merde ! » a grondé Corbeau. C'était la première fois, à ma connaissance, que ce mot lui échappait.

Ce n'était pas le moment, mais je n'ai pas pu me retenir. « Et voilà, lancé dans le dernier virage à la corde, menant d'une tête à l'amorce de l'ultime ligne droite, le maudit canasson nous pète une guibolle. » Oh, que ça leur a plu. Pendant un instant, j'ai cru que Silence allait parler. Pour m'envoyer des réflexions désagréables, aucun doute là-dessus.

Chérie a tapé du pied, demandé ce qui se passait. Elle lisait sur les lèvres mais elle avait du mal à suivre.

Corbeau et Silence ont fait des signes à toute allure. En retour, elle en a fait un qu'elle ne m'avait pas appris. Un genre de juron, manifestement. Puis elle leur a commandé de ramener le Traquenuit au grenier. Corbeau et Silence l'ont traîné comme s'il était responsable de la mauvaise tournure des événements. Chérie a déclaré par signes à qui voulait bien la regarder que c'était de sa faute si on avait tiré des conclusions hâtives à propos de types qu'elle avait aperçus sous un porche un certain jour. Je ne comprenais pas du tout de quoi elle causait. Quand Silence et Corbeau sont revenus, chacun y est allé de sa jérémiade. Le pote vautour de Bomanz a bien failli se faire étrangler par tout le monde.

Des heurts dans le grenier nous ont interrompus. Tout le monde s'est précipité pour découvrir l'origine du raffut.

Les portes du grenier par où les ouvriers montaient les balles de foin à l'intérieur claquaient au vent. Le Traquenuit et la générale Folglaive, dont ils ne m'avaient pas encore parlé, avaient disparu. Silence et Corbeau ont regardé les liens au sol, les bâillons, et se sont pris le chou, s'accusant mutuellement d'avoir mal ligoté le Traquenuit.

Je suis redescendu mettre Chérie au courant. Elle m'a demandé de leur crier d'arrêter leurs couillonnades et de rattraper les fuyards. Ils sont descendus, toujours en se chamaillant. Elle a distribué des ordres pour qu'on empêche les Traquenuit de regagner leur base. « Pied Palmé reste ici. Il n'est pas en état. » Le Torque pionçait dans une stalle depuis mon arrivée. « Casier, tu restes aussi et tu surveilles notre invité. »

Ça a fait de l'effet. Corbeau et Silence ont dardé sur moi leur fameux regard assassin, comme si peut-être j'avais tout manigancé pour rester seul

avec elle. Bordel. Après trois jours dans ce camp, je n'aurais rien pu faire, de toute façon.

Nous étions coincés. Vu ce que disait Chérie par signes, j'ai deviné que nous manquions de sites de repli. On ne pouvait même pas retourner au temple parce que Folglaive et le caporal nous avaient sûrement entendus raconter qu'on s'était cachés dans la poche d'Exil.

Même le vautour est sorti pour une reconnaissance aérienne. J'étais content. Il ne s'en était pas pris à moi, mais j'en avais ras les oreilles de l'entendre tarabuster Bomanz. Le vieux bonhomme ne méritait pas ça.

Je n'avais jamais vu Chérie dans tous ses états. Elle faisait les cent pas, ébauchait des gestes et s'interrompait ou m'adressait des signes sans finir ses idées. Elle n'avait pas peur, elle s'inquiétait seulement de notre sort, de la tactique à adopter si les gars ne réussissaient pas à rattraper les Traquenuit à temps.

Je ne sais pas à quoi j'ai pensé au juste, mais sur le coup ça m'a paru une bonne idée que d'attacher le vieux Ken. Puis je me suis campé derrière sa chaise pour discuter avec Chérie, comme si j'éprouvais soudain le besoin de me cacher derrière quelque chose.

Je ne sais pas vraiment combien de temps s'est écoulé, sans doute une ou deux minutes seulement, quand j'ai vu quelqu'un bouger derrière Chérie. J'ai pensé que Pied Palmé Torque se réveillait enfin. J'ai commencé à me mordre les doigts d'avoir été trop trouillard pour saisir l'occasion quand elle se présentait…

Ce n'était pas Torque ! C'était quelqu'un d'autre…

À la seconde où je l'ai compris, avant que j'aie pu avertir Chérie, le type lui a plaqué un couteau sur la gorge.

« Détache-le », m'a-t-il ordonné. Et, vu que je restais comme deux ronds de flan, bouche bée, il l'a fait saigner un peu. « Obéis. »

J'ai commencé à trifouiller les nœuds.

C'est alors que Torque a décidé de se réveiller.

Je ne crois pas que le pauvre niquedouille ait compris ce qui se passait. Il a fait irruption en traînant les pieds et se frottant les yeux. Le type qui tenait Chérie a fait volte-face, l'a frappé avec le couteau qu'il tenait dans la main gauche, puis a pivoté et frappé son otage avec le même surin tandis qu'elle se tournait vers lui, et, presque dans le même mouvement, m'a lancé celui avec lequel il la menaçait.

Je l'ai reçu dans la hanche. Je l'ai senti s'enfoncer profondément et toucher l'os. Alors le sol crasseux de l'écurie m'a ouvert les bras et sauté à la figure.

Le type a arraché son couteau de Chérie et s'est élancé pour libérer notre prisonnier. Puis il s'est penché sur moi, prêt à m'ouvrir la gorge.

« Hé ! a braillé Ken. Laisse-le ! Ils n'avaient pas l'intention de me zigouiller.

— C'est la seconde fois qu'ils fourrent leur nez dans nos affaires. Ils veulent nous éliminer. Je les avais prévenus…

— Non, retrouvons mon sac et fichons le camp avant que les autres rappliquent. »

Je l'aurais embrassé si j'avais été en état. Je manquais un peu d'entrain, comme qui dirait.

L'autre m'a toisé. « Dis à la chiennasse que c'était sa dernière chance. Prochaine fois, scouic ! » Il a fait passer sa lame ensanglantée devant sa gorge. Puis Ken a retrouvé ce sac que j'avais déterré dans la venelle. Il l'a mis sur son dos et s'est éloigné.

Quand la porte de l'écurie s'est refermée derrière eux, j'ai serré les dents et arraché cette saleté de couteau de ma hanche. Je ne me vidais pas de mon sang à mort, donc j'ai conclu qu'aucune artère n'était touchée. J'ai rampé jusqu'à Chérie. Elle était blême et avait l'air de douiller, mais elle a voulu que j'ausculte le Torque d'abord.

Il était encore en vie, mais je doutais qu'il y ait grand-chose à faire pour l'y maintenir. J'en ai informé Chérie. Par signes, elle m'a dit qu'il fallait qu'on fasse quelque chose.

La bonne blague. Restait à savoir quoi.

Corbeau a fait irruption. « On les a eus ! On est tranquilles pour… Bons dieux, que s'est-il passé, Casier ? »

À ce moment-là, nous étions tous à l'intérieur, prisonniers repris inclus. J'ai raconté. Pendant que je parlais, un de nos petits espions de la plaine est venu du temple pour nous rapporter qu'Exil avait lancé une vaste opération pour rechercher la générale Folglaive et des inconnus grimés en soldats de sa garde.

Bomanz et Silence ont soigné de leur mieux nos blessures et puis tout le monde est ressorti dans la rue. Il commençait à neiger, dehors.

« On se marre, hein ? » ai-je demandé aux Traquenuit. Le comique de la situation leur échappait.

Pour être franc, à moi aussi.

LXVI

« Putain, qu'est-ce qu'on va pouvoir faire ? a grogné Smed à Poisson quand ils ont ralenti leur course pour reprendre haleine. On n'est plus à l'abri nulle part.

— Sais pas, a répondu Poisson. J'ai usé toutes mes facultés pour te sortir du pétrin.

— Ils connaissent nos noms, Poisson. Et cette bande connaît notre trombine.

— C'est toi qu'as pas voulu que je les finisse. En fin de compte, c'est ce qu'on va payer, alors arrête de pleurnicher.

— Il y a eu assez de morts et de souffrance. Tout ce que je veux, c'est foutre le camp. » Smed s'est efforcé de caler son sac confortablement. « Je me fiche même qu'on vende la foutue pointe. Je veux juste me réveiller de ce cauchemar. »

Quelques flocons de neige tourbillonnaient autour d'eux. Poisson a grommelé qu'il faudrait prendre garde à ne pas laisser d'empreintes, puis il a demandé : « Tu saurais où on pourrait se planquer, même pour peu de temps ? Douze heures, ce serait déjà pas si mal. Vingt-quatre, ce serait mieux. Dès que le Boiteux sera là, on aura moins la pression, vu que tous les soldats seront occupés. »

Une seule cachette est venue à l'esprit de Smed : un système de drainage construit du temps où il était gosse pour l'écoulement de l'eau de pluie de son quartier. Avant ces travaux, chaque tempête se soldait par de petites inondations. Certaines tranchées étaient recouvertes. Avec les autres marmots, il avait joué à cache-cache dans le réseau. Mais il y avait bien dix ans qu'il ne l'avait pas inspecté. Or les aménagements publics qui ne servaient pas les riches et les puissants avaient une fâcheuse tendance à tomber en ruine faute d'entretien.

Ce ne serait pas le refuge idéal. Le froid, l'humidité y régneraient. Il serait infesté de rats et sans doute, en ces jours troubles, de vermine humaine. Mais il ne voyait aucune autre cache, même pour une heure.

« Quand j'étais gosse, on…

— Ne raconte rien. Moins j'en saurai, moins je pourrai parler. Montre-moi seulement un coin où tu puisses me voir sans que ni moi ni quelqu'un qui me surveillerait puissions te voir, toi. »

Smed a réfléchi et parlé d'un endroit qu'il connaissait pour être passé devant tous les matins avec son groupe de travaux forcés, du temps où il purgeait sa peine. Il en a fait la description, puis il a demandé : « Qu'est-ce que tu manigances ?

— Je veux savoir si Exil est prêt à parler affaires.

— Oh, non, merde. Il va te réduire en bouillie.

— Possible, a admis Poisson. Mais on sait que ça nous pend au nez, maintenant. Il est le seul à avoir fait une offre sérieuse pour l'instant.

— Je crois que, si ça ne tenait qu'à moi, j'aimerais autant que ce soient les rebelles qui récupèrent cette saloperie. Les impériaux sont assez pourris sans ça.

— Peut-être, a grommelé Poisson. Mais ils ne veulent pas mettre la main au porte-monnaie. Ils veulent qu'on les aide pour la beauté du geste. Je suis une morue trop vieille et attachée à ses habitudes pour ne pas réclamer de salaire pour sa peine.

— Je suppose que, pour des gars comme nous, ça ne fait pas beaucoup de différence de savoir qui dirige. Dans un cas comme dans l'autre, c'est nous qui trinquerons. »

Les nuages ont crevé et déversé une neige si abondante qu'elle est devenue leur alliée.

Poisson a entrepris d'expliquer son plan à Smed.

LXVII

Le groupe est entré, fouetté par le blizzard. « On les a perdus, a grommelé Corbeau.

— On n'y voit pas à deux pas, a rajouté Maous Torque.

— T'as pourtant pisté Fureteur dans une tempête de neige à Roseraie, pas vrai ? ai-je demandé à Corbeau.

— Les circonstances étaient différentes. » Il était doublement vexé maintenant, à cause de ce qu'il avait cru voir en s'engouffrant par la porte. Comme si on avait pu faire quoi que ce soit, entaillés comme on l'était.

Chérie a imposé le silence. Elle a démontré qu'elle n'avait pas la tête à la bagatelle en leur annonçant tout de go ce qu'on ferait si ces types nous vendaient aux Gris. Elle se sentait presque désolée pour ces deux-là.

Elle en rajoutait parfois, question mansuétude. Je ne verserai pas une larme pour des lascars qui me plantent des couteaux dans le corps.

On est devenus fébriles quelques heures plus tard, quand deux de nos petits espions de la plaine sont revenus du temple pour nous annoncer qu'un type qui avait tout l'air de mon agresseur avait déboulé chez Exil pour marchander quelque chose. En gage de bonne foi, Il lui avait indiqué où nous trouver avec la générale Folglaive. Il lui avait aussi dévoilé que son quartier général était tellement truffé d'espions qu'il ne pouvait pas éternuer sans qu'une créature de la plaine nous le rapporte.

Ç'a été le gros branle-bas. Une poignée de nos petits alliés n'ont pas été prévenus à temps pour fuir. Filandre et Finetisse avaient pris la tête des sections d'éradication. Parallèlement, elles nous envoyaient une escouade. Elles se doutaient qu'on la verrait venir mais comptaient qu'on ne pourrait pas circuler dans la ville en état d'alerte sans se faire prendre.

Je les jugeais un brin optimistes sur ce point, considérant que Bomanz et Silence avaient accompli un bon boulot jusqu'alors pour nous faire passer inaperçus. Mais sans doute Exil ignorait-il qu'on disposait de ces atouts. De Bomanz en tout cas. Je m'imaginais sa panique quand il commencerait à subodorer les ressources que Chérie pouvait appeler de la plaine.

Elle mijotait quelque chose avec l'arbre-dieu. Quoi ? mystère. Mais ce ne serait pas de la gnognote.

Rien de pire que d'être attaché à la grande roue de l'histoire en train de tourner sans comprendre ce qui se passe. Ce n'est pas contre toi, Casier, mon vieux, mais on ne te fera pas avouer ce que tu ignores.

Chérie a demandé à Silence et aux Torque d'aller chercher les chevaux pour qu'on ne nous les capture pas. Ils devaient les cacher dans un bâtiment désaffecté non loin. Soit. Et que feraient-ils des empreintes ? Encore un tour de sorcellerie, je suppose.

Les chevaux faisaient partie de son plan. Quel qu'il soit. J'avais surpris Chérie en train d'insister auprès de Silence pour qu'ils en volent quelques autres.

Un petit singe de roche héroïque était resté dans le temple jusqu'au dernier moment, prenant le risque d'être grillé vif par les jumelles pour collecter autant d'informations que possible sur le marché d'Exil pour obtenir la pointe.

Car un marché avait été conclu. Selon le singe, Exil était décidé à jouer franc jeu et à ne se dédire qu'au cas où son partenaire lui ferait faux bond. Selon le singe toujours, le négociateur ignorait totalement où était cachée la pointe et où se trouvait le gars qui le savait.

Ça me paraissait sensé. À Exil aussi, j'ai supposé. Il n'a pas perdu de temps à faire suivre l'intermédiaire, il s'est contenté de lui demander comment il voulait procéder.

On avait tenu le type qui savait ! J'avais vécu sous la même tente que lui pendant des jours ! J'avais envie de sauter à pieds joints sur les Traquenuit pour nous avoir menti.

Corbeau était à cran lui aussi. « Bordel, comment voulez-vous qu'on rallie le peuple à notre cause contre l'Empire si ces salauds-là se mettent à devenir honnêtes ? Qui a entendu parler d'un sorcier correct en affaires ? »

Bomanz l'a regardé obliquement mais n'a pas eu le temps d'entamer une dispute car à cet instant le mot a circulé que les soldats d'Exil approchaient.

Quand ils ont fait irruption, ils ont découvert la générale Folglaive et son pote assis par terre près de notre menhir avorton. Nous autres étions toujours là, mais Bomanz nous avait déguisés en un tas de fumier ou autre chose après qu'on avait laissé aux Traquenuit des indices pour qu'ils croient à notre fuite.

La pierre parlante a tonné : « Salut, les gars ! Vous arrivez encore trop tard. Comme d'hab'. Il serait temps de vous réveiller et de rejoindre le camp des vainqueurs, non ? La Rose Blanche n'est pas rancunière. »

Les troupiers étaient tous membres de la garde personnelle d'Exil, autrement dit peu susceptibles de retourner leur veste, mais la pierre a continué de les narguer.

Ils se sont dispersés. Certains sont montés en trombe au grenier où il n'y avait personne. D'autres se sont affairés à libérer les Traquenuit. Et d'autres ont réfléchi à un moyen de faire taire cette grande gueule de menhir.

La pierre a disparu. Et, juste comme ils cessaient de battre des cils en écarquillant les yeux, elle a réapparu. « Dites, les gars, vous feriez bien de vous secouer un peu. C'est presque l'aube et, avant le crépuscule de demain, la Rose Blanche a promis de guérir ce bled de son infection impériale. » Et elle a continué dans cette veine.

Ça en a perturbé certains.

Et la pierre est revenue pour leur débagouler d'autres moqueries. Ça les a tant énervés qu'ils ont cessé de se concentrer sur leur boulot de fouille.

Du bruit a retenti dehors. Trois d'entre eux sont sortis au pas de charge dans le blizzard. Il y a eu un éclair, un cri. Un des types est rentré en titubant. « Ils sont tous morts, dehors. On a pris les chevaux. »

Ce satané Silence en faisait des caisses pour Chérie. Elle lui reprocherait ces morts, qu'elle jugerait inutiles. Pour ma part, je ne lui jetais pas la pierre, pourtant. Je m'étais pas mal contenu. Ces types étaient de ceux qu'il pouvait faire payer.

Un autre groupe est sorti au trot pour venger les copains. La pierre parlante a resurgi, rigolé et continué son cirque.

Ils n'ont pas capturé Silence, bien entendu. Mais il en a éliminé d'autres. En désespoir de cause, ils sont partis en emmenant la générale Folglaive avant d'y laisser tous leur peau.

Un peu plus tard, Silence est rentré en amenant dix chevaux. Les Torque et lui étaient vraiment contents d'eux. D'ailleurs, je crois que Chérie était peut-être la seule à n'être pas satisfaite de leur prestation.

LXVIII

La chute de neige s'était arrêtée. Le ciel s'était dégagé. Une clarté presque insupportable baignait le monde quand le Boiteux est parvenu au sommet de cette éminence qui lui offrait sa première vue sur sa destination. Le silence l'inquiétait vaguement. Il aurait dû y avoir au moins des chants d'oiseaux, faute d'autre chose. Et pourquoi le vent charriait-il toute cette fumée depuis Aviron ? Car il y en avait davantage que n'auraient dû en produire tous les âtres et cheminées de la ville.

Ça n'importait guère. Ou, plutôt, ça n'importait pas du tout. Il sentait cette petite masse d'argent hantée l'appeler comme s'il était né pour la manier, et elle forgée pour lui et lui seul. Son destin reposait là, droit devant, et ceux qui voulaient le contrecarrer ne sauraient, par leurs pauvres tentatives, l'empêcher de s'emparer de ce pouvoir qui lui revenait de droit.

Il s'est avancé en marchant, maintenant que plus rien ne pressait, confiant malgré ce malaise né du silence et du soupçon persistant que tous les horizons étaient des masques portés par ses ennemis.

LXIX

Saigne-Crapaud le Chien n'était que l'un des monstres de la meute qui courait dans le sillage du Boiteux. Mais il courait en tête, en meneur, et il était le seul à ne pas servir de monture à quelque redoutable seigneur ou dame de la Tour. Il était l'éclaireur, le champion, et, avant la fin de la journée, il espérait entrer dans les annales de l'histoire comme l'exécuteur du dernier des Dix qui étaient Asservis, celui qui fermerait la porte des temps jadis.

Parvenant sur la crête d'une colline, il a découvert Aviron pour la première fois. Il a compris en considérant les piétinements dans la neige que le Boiteux s'était arrêté ici aussi. Et il l'a aperçu là-bas, petite tache isolée traçant son sillon solitaire sur le tapis vierge.

Il s'est couché à plat ventre pour se rendre moins visible et a écouté le silence. Il a regardé la fumée dériver depuis la ville et remarqué qu'on avait rasé tout ce qui se trouvait naguère hors les murs. Les abords de la ville étaient plats. Mal à l'aise l'espace d'un moment, il a scruté l'horizon, oppressé par le sentiment que les bois distants se composaient des casques et des lances de légions en formation serrée.

Ses compagnons se sont massés derrière lui. Ils ont attendu que la tache lointaine du Boiteux se fonde dans l'arrière-plan sombre des murailles de la ville. Puis ils sont repartis de l'avant vers leur destin en se déployant en arc de cercle.

LXX

Smed, assis dans l'ombre glaciale, grelottait irrépressiblement. Son estomac vide l'élançait. Il avait peur. Il espérait que c'était dû au froid et à la faim, mais il craignait de ressentir la première morsure du choléra.

L'air était saturé de fumée et de la puanteur des cadavres qu'on incinérait. La mort avait fauché une belle moisson pendant la nuit. Peu de civils mangeaient à leur faim depuis bien des jours. La maladie n'avait aucun mal à contaminer ces organismes déjà affaiblis.

Il a levé les yeux vers la passerelle qui enjambait le fossé et s'est demandé quand Poisson viendrait enfin et ce qu'il devrait faire s'il ne venait pas. Puis il en est venu à penser qu'il était le dernier des quatre, en possession du plus grand trésor du monde et forcé de se terrer dans un égout comme un rat.

Il a farfouillé dans son sac pour la douzième fois, cherchant un résidu comestible qui aurait pu venir s'y nicher, allez savoir comment. À nouveau, il n'a rien trouvé d'autre que l'or et l'argent qu'il avait ramenés des Tumulus. Une fortune qu'il aurait échangée sans hésiter contre un bon repas, un lit douillet et l'assurance que la plus grande des terreurs du monde avait oublié son nom.

Il a sursauté. Distrait par ses rêvasseries, il n'avait pas remarqué les deux hommes qui s'étaient avancés sur la passerelle. L'un d'eux, qui ressemblait à Poisson, a exécuté le signal convenu avant de s'éloigner de l'autre qui est demeuré sur place.

Smed a glissé son sac dans une crevasse du mur ouverte par l'éboulement d'un bâtiment en surplomb et évidée par une montée des eaux. Puis il s'est précipité au trot vers la clarté de l'autre extrémité du conduit, à une centaine de mètres.

À mi-chemin, il a trébuché sur un corps dont les rats s'occupaient depuis un moment. Il s'était tellement blindé contre l'horreur qu'il a continué sans guère y accorder d'attention.

Il a couru jusqu'à l'issue, a gravi à quatre pattes les congères de neige et s'est hâté vers le lieu où il devait retrouver Poisson, masqué au regard de

l'homme du pont par un monceau de terre de six mètres de haut. Poisson portait un gros sac de toile bleue. « Y a pas de danger ? a haleté Smed.

— On dirait qu'ils veulent jouer franc. Voilà le tiers, avec de quoi manger, des fringues, des couvertures et des trucs susceptibles de te servir, à ce que j'ai pensé. »

Smed a salivé. Mais il a demandé : « On fait quoi, maintenant ?

— Tu montes sur la passerelle, tu prends le deuxième tiers et tu lui dis où trouver la pointe. J'observe à couvert. S'il essaie de t'entourlouper, je le pourchasse et je le zigouille. Va. Qu'on en finisse. »

Smed a dévisagé le vieil homme un moment, puis a haussé les épaules et est parti à la rencontre de l'homme sur la passerelle. Il se sentait plus calme qu'il s'y était attendu. Peut-être s'habituait-il à l'angoisse. Il restait fier de ne pas avoir fléchi un instant quand il s'était trouvé aux mains des rebelles.

L'homme sur la passerelle, accoudé au garde-fou, avait les yeux dans le vague. Il a regardé Smed approcher sans manifester de curiosité. Un autre sac bleu reposait contre sa jambe. Smed est venu se camper près du sac et a posé lui aussi les avant-bras sur la rambarde.

L'homme, plus jeune qu'il l'aurait imaginé, était d'une ethnie qu'il n'avait jamais rencontrée. Facile de deviner pourquoi il avait pris le nom d'Exil. « Smed Stahl ?

— Oui. Pourquoi jouez-vous le coup loyalement ?

— J'ai trouvé à l'honnêteté des vertus à long terme. Le second tiers est dans le sac. Vous avez quelque chose pour moi ?

— Dans la muraille de la ville. À cent quatre-vingt-deux pas à l'est de la porte nord, sous le vingt-sixième créneau, dans le mortier sous le moellon saillant qui soutient l'entretoise d'une poutre de la passerelle.

— Compris. Merci. Bonne journée. »

Smed a empoigné le sac et déguerpi sans demander son reste.

« Ça s'est bien passé ? a demandé Poisson.

— Ouais. Et maintenant ?

— Maintenant je le rejoins et on va voir si tu as dit la vérité. Si oui, il me donne le dernier tiers. Sinon, il me tue et part à ta recherche.

— Merde. Pourquoi ne ficherait-on pas le camp maintenant ? Ce qu'on a devrait suffire.

— Il a joué le coup réglo. Je crois que ce serait malin d'en faire autant. On ne pourra pas quitter Aviron d'ici un moment. Ce serait toujours les

impériaux qu'on n'aurait plus sur le dos. Retourne à ta planque, moi je retourne sur la passerelle.

— Bon. »

Smed était sur le point de sauter dans sa canalisation quand les trompes d'alerte ont retenti dans toute la ville.

Le Boiteux arrivait.

LXXI

Corbeau s'est fourré une lubie en tête. Il irait voler la pointe et ce serait comme glisser un pied dans l'entrebâillement de la porte de Chérie. Le gaillard ne tournait plus très rond. Il n'a parlé de son projet à personne à part Frère Ours Torque qu'il a embobiné pour qu'il l'accompagne.

Ils ont été vernis au départ. Ils n'ont croisé aucune patrouille de Gris. Comme ils entraient dans le centre-ville, voilà qu'ils ont aperçu Exil et un type plus âgé : on aurait dit que tout avait été minuté pour servir Corbeau. Ils les ont suivis.

Exil et son compagnon se sont arrêtés et accoudés au garde-fou d'une passerelle qui enjambait un conduit de drainage. Les abords du fossé étaient découverts. Ils n'ont pas pu s'approcher autant que Corbeau l'aurait souhaité.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? a demandé Torque.

— Ils attendent, on dirait. »

Le plus vieux des deux est reparti et a disparu entre les bâtiments au-delà du fossé. Cinq minutes plus tard, un autre homme est arrivé sur la passerelle, a échangé quelques paroles avec Exil et est reparti chargé d'un sac.

« Tout est par terre, a dit le Torque. On aurait intérêt à ramasser nos cliques et nos claques et à ficher le camp.

— Il n'a encore rien en main, a grogné Corbeau. On reste et on observe la suite. Regarde, là. » Le vieil homme venait rejoindre Exil.

« Regarde ! » Corbeau tendait le doigt.

Leur poste d'observation surplombait la passerelle de quelques mètres. Une hauteur suffisante pour révéler la tête et les épaules d'un homme qui marchait dans la neige plus au nord, derrière une petite butte qui devait le masquer aux deux autres. Il portait deux sacs bleus.

Les trompes d'alerte ont déchiré le silence.

Les hommes sur la passerelle ont filé.

« On ferait mieux de revenir… a commencé Torque.

— Attends ! » Les yeux de Corbeau brillaient d'une lueur mauvaise. « Exil va être monopolisé par le Boiteux. Si on fait avouer à ce type où est

cachée la pointe, peut-être qu'on pourra s'en emparer les premiers. »

LXXII

Smed était revenu à son point de départ. Il a glissé les deux sacs avec le sien dans la cache, ne conservant qu'une paire de couvertures de l'armée, un gros manteau, un couteau, de la nourriture et une bouteille d'eau-de-vie. Il a camouflé le tout, s'est réchauffé les veines et a écouté les trompes. Ils devenaient cinglés, là-bas.

Un bruit venu de son fossé l'a surpris. Il a dressé l'oreille, estimé qu'il provenait à peu près de l'endroit où reposait le cadavre et trahissait quelque chose de plus gros qu'un rat.

Il s'est redressé doucement, a rempli ses poches de vivres, posé les couvertures sur ses trésors dans la fissure et s'est pétrifié.

La silhouette d'un homme se découpait près de l'issue la plus proche du conduit. Un de ces rebelles. Poisson avait raison. Les salopards ne voulaient pas lâcher.

L'homme s'avançait vers lui. Smed s'est hissé dans le trou avec son butin. La cachette était exiguë et le masquait pitoyablement mais il espérait que l'homme aurait besoin d'un laps de temps pour récupérer toute sa vision après l'aveuglante clarté du dehors.

Bon calcul.

L'homme se déplaçait encore gauchement quand il est passé à hauteur de Smed, qui a tendu les bras et lui a tranché la gorge.

L'homme a émis un bruit de lapin blessé et s'est convulsé par terre. Smed est sorti de sa fissure et s'est rendu à la bouche du conduit. Il n'a pas prêté attention au bruit de pas claudiquants derrière lui. Il a scruté au-dehors, clignant des yeux. Il se déplaçait avec précaution, prêt à tout. Mais il s'est rendu compte qu'il était seul.

La paroi du fossé, presque verticale ici, se composait d'un mur en pierre de trois mètres cinquante de haut recouvert de givre par endroits. Le vent avait charrié beaucoup de neige dans le conduit. Smed pataugeait dans la poudreuse.

Un rugissement de colère montant de la canalisation l'a incité à bien assurer ses prises de mains et de pieds pendant l'escalade.

Il a entendu l'homme surgir du couvert au moment où il se hissait par-dessus le rebord du fossé. Il s'est levé pour l'attendre.

Un visage furieux s'est haussé par-dessus le faîtage du mur. Smed a décoché le coup de pied le plus violent qu'il a pu et frappé l'homme pile au milieu du front, le faisant basculer en arrière. Puis il s'est penché au-dessus du vide et a toisé la silhouette presque ensevelie dans la neige. Il a caressé son couteau dans la poche de son manteau mais, plutôt que de redescendre, a jugé plus opportun de déguerpir car deux femmes et quelques enfants s'étaient arrêtés près de la passerelle et l'observaient. « Crève donc de froid, fils de pute. » Du pied, il a poussé un peu de neige dans le trou et s'est éloigné.

Il se sentait mieux qu'il ne s'était senti depuis des semaines et se fichait pas mal pour l'heure de ce que lui réserverait l'avenir.

LXXIII

Chérie écumait quand les trompes d'alerte ont mugi. Elle venait de découvrir l'absence de Corbeau et d'Ours et piquait une colère comme je ne l'en aurais pas crue capable. J'ignorais ce qu'elle avait en tête et dans quel but elle nous demandait de nous grimer, mais elle avait espéré pouvoir compter sur davantage de monde.

Pour l'heure, elle n'avait que Silence, Bomanz, Maous Torque et moi. Pied Palmé Torque était mort une demi-heure plus tôt. Elle a tapé du talon et déclaré par signes : « Je me passerai de lui. J'ai survécu sans lui jusqu'à présent. On y va. Préparez les chevaux. »

Elle a enfilé une cotte de mailles qui lui descendait jusqu'aux genoux, puis un tabard blanc. Tout en bouclant les sangles d'une épée franchement peu féminine, elle a poussé un grognement accompagné d'une grimace, histoire de faire passer à quiconque l'envie de lui faire une remarque.

Bomanz nous a aidés à monter en selle. Maous Torque a tendu à Chérie une lance qu'il avait confectionnée à la diable avec du bois récupéré dans l'écurie. Une bannière était enroulée et ficelée au bout de la hampe. Si sa blessure la gênait, elle ne le montrait pas.

Silence s'est enfin senti assez solide pour essayer de résister à la tornade. La tornade a failli le jeter à terre et il s'est vu contraint d'enfourcher son cheval pour suivre le mouvement.

Une fois dehors, Chérie s'est arrêtée un peu plus bas dans la rue. Elle a observé le ciel et paru satisfaite de ce qu'elle a vu. Quand j'ai levé le nez, j'ai aperçu un faucon qui planait très haut, ou peut-être un aigle encore plus haut.

Elle est repartie. Elle ne s'était pas donné la peine de nous mettre au courant de ses intentions, sans doute parce qu'elle se figurait qu'on l'aurait attachée pour l'arrêter.

Elle avait raison.

On faisait maintenant de notre mieux pour la suivre et garder un ordre tel que nos deux sorciers soient au plus près d'elle pour la protéger de leurs talents.

Elle se dirigeait vers les alarmes, vers la menace. La folle.

Les impériaux comptaient plusieurs minutes d'avance sur nous, mais on comblait le retard. En nous enfonçant dans les quartiers proches du rempart méridional, on dépassait des centaines de soldats qui se dépêchaient. Silence ou Bomanz avait, par magie, créé un bruit horrible qui nous précédait et flanquait la trouille aux types devant nous, qui se rangeaient de notre chemin. On a débouché sur une esplanade derrière la muraille. Chérie a filé tout droit vers une longue rampe qui servait pour monter des engins lourds sur le chemin de ronde. Elle s'est engagée dessus, forçant les soldats à sauter pour lui céder le passage.

Je me suis dit que j'avais vécu une dernière année très excitante mais que l'heure était venue de mourir.

Les soldats ont détalé quand on est parvenus en haut. J'ai entrevu le Boiteux qui s'avançait vers Aviron, seul.

Chérie a cabré sa monture et l'a fait hennir. Puis elle a déroulé sa bannière vermillon ornée d'une rose blanche tissée de soie.

Silence absolu. Les impériaux ouvraient de grands yeux, sidérés. Même le Boiteux a interrompu sa marche inexorable pour l'observer.

Puis le cri d'un aigle – c'en était bien un – a déchiré les airs. L'oiseau de proie est descendu en criaillant. Avant qu'il se pose sur son épaule avec une légèreté à rompre les os, Chérie a tendu le bras vers les terres par-delà les murailles.

Toutes les têtes se sont tournées. Trois, cinq, six, sept, huit ! Les baleines de vent s'élevaient dans le ciel. Des sections, des escadrons, des bataillons de centaures sortaient du couvert et les heurts de leurs sabots produisaient un tonnerre continu malgré le tapis de neige qui étouffait les sons. Des portions entières du bois se mettaient en mouvement vers la ville. Des mantes sautaient des baleines de vent et cherchaient les courants ascendants. D'autres arrivaient au-dessus des toits dans notre dos, juste pour faire savoir au monde que la ville était cernée.

Chérie s'est dressée sur ses étriers et a balayé les alentours du regard, sondant la foule pour savoir si quelqu'un s'opposait à ce que cette journée soit celle de la Rose Blanche.

Le champ de neige s'est d'un coup parsemé de protubérances. Des pierres parlantes apparaissaient, prenant place en rangs selon un ordre préétabli, formant le squelette d'un mur destiné à coincer le Boiteux.

Pétard ! L'arbre-dieu devait avoir commencé à cogiter la tactique bien avant qu'on soit seulement arrivés à Aviron.

Chérie s'est rassise sur sa selle. Elle bichait. Tout le monde gardait les yeux rivés sur elle, attendant qu'elle donne un signal, même le Boiteux.

Bomanz s'est campé face au nord, sentinelle résolue, ne laissant jamais les événements dans son dos le distraire de sa surveillance attentive. Silence gardait l'œil rivé sur le chemin de ronde sud, tandis que Torque et moi nous efforcions de surveiller tout le reste à la fois. « Casier, a dit Bomanz, annonce-lui qu'Exil arrive. »

J'ai fait reculer mon cheval jusqu'à ce que Chérie puisse voir mes mains sans avoir à détourner son attention du Boiteux et des dispositions qu'elle avait à prendre. Elle a acquiescé. Je lui ai dit aussi que j'avais vu Filandre et Finetisse rôder respectivement au nord et au sud de nous. Elle a acquiescé de nouveau sans se laisser perturber.

Exil approchait en marchant d'un pas mesuré, prenant garde à n'offenser personne avant d'avoir saisi toute l'ampleur de ses problèmes. Sa jeunesse m'a surpris, même si j'avais eu l'occasion de voir la Dame, qui avait au moins quatre cents ans et n'en paraissait que vingt. J'ai remarqué que le vieux type qui nous avait surinés, Chérie et moi, marchait dans son ombre.

Exil est monté et a embrassé la situation des yeux. Pour toute réaction, il a lancé un regard à Filandre et Finetisse, comme pour leur conseiller de se tenir.

Il est venu vers nous. « Tout à fait impressionnant. » Il ne paraissait pas impressionné. « Vous m'avez pris par surprise. Je suis Exil. Qui êtes-vous, auquel d'entre vous dois-je m'adresser ? » Comme s'il avait été un étranger rencontré par hasard, faisant les présentations d'usage.

Bomanz et Silence étaient occupés. Torque ne maîtrisait pas suffisamment la langue. Restait donc ce vieux Casier. J'étais tout désigné. « Je vais faire l'interprète », ai-je indiqué par signes à Chérie. Puis à voix haute : « Voici la Rose Blanche.

— Ah, je vois. »

Il ne me paraissait pas opportun de divulguer les noms des autres, mais Bomanz n'était pas de cet avis. « Bomanz, le Réveilleur », a-t-il déclaré pour se présenter.

Exil a manifesté un peu de surprise. Bomanz jouissait d'une certaine réputation. D'autre part, on le croyait mort.

J'ai désigné Silence. « Silence. Ancien soldat de la Compagnie noire. Je suis Philodendron. » Je n'ai pas cité le nom de Torque. Ça me semblait une bonne idée d'en garder certains secrets pour qu'ils titillent l'imagination

d'Exil. « Je suppose que vous êtes ici pour la même raison que tout le monde ? » Il gardait un œil sur le Boiteux, ai-je remarqué. À cet instant, l'Asservi faisait le point et s'efforçait d'élaborer une tactique.

J'ai fait des signes à Chérie. Elle a répondu sur le même mode. J'ai dit à Exil : « La pointe d'argent. L'arbre-dieu ne la laissera pas tomber entre des mains avides de son pouvoir. Quel qu'en soit le prix.

— Ah, je vois », a fait Exil. On aurait dit que la plaine avait éructé toutes ses bizarreries. Je me suis demandé qui demeurait là-bas pour maintenir la réputation inquiétante de la région. « Cette créature qui approche nous fera peut-être entendre un autre son de cloche à ce propos. »

Chérie a fait d'autres signes. « Nous le réduirons à néant si possible, ai-je dit. L'arbre a conclu qu'il avait bien assez tourmenté le monde et lui-même. Il faut le tuer. »

Exil a commencé à répondre mais n'a pas pu finir. Je crois que le Boiteux nous avait fort bien entendu et enrageait que tout le monde veuille parler de lui au passé.

Il avait préparé une arme. Mais, au moment où il allait s'en servir, Filandre l'a devancé, frappé au flanc et envoyé bouler cul par-dessus tête. Son sortilège a fusé en l'air en hurlant, produisant un vacarme comparable au plus gros mugissement de l'univers. Finetisse a fait feu de son côté. Une grêle de projectiles l'a percuté de plein fouet. Des boules rouges éclatantes sont montées en chandelle depuis les prairies au sud et, pour la première fois, j'ai remarqué un groupe de cavaliers noirs là-bas, tous chevauchant les montures les plus abominables qu'il m'ait été donné de voir. J'ai cru reconnaître notre vieux copain Saigne-Crapaud le Chien. Finissant leur trajectoire, les boules rouges ont percuté le sol comme autant de coups de talons gigantesques, creusant des trous noirs fumants dans la neige et la terre au-dessous.

Exil regardait le spectacle, mains dans les poches.

Personne ne s'activait davantage au sein de mon groupe.

Les Traquenuit sont entrés en formation dans la zone rasée aux abords de la muraille, briqués comme des sous neufs, marchant bien au pas, en fanfare. Ils ont pris leur position comme s'il ne s'agissait que d'une relève de la garde routinière. La générale Folglaive, d'un pas qui couinait le cuir propre, est venue faire son rapport à Exil.

L'effervescence est retombée. Personne n'avait causé beaucoup de tort au Boiteux. Ni réciproquement.

Folglaive a tourné le regard vers nous. Je lui ai adressé un clin d'œil. Ça l'a surprise, alors j'ai décidé de pousser le bouchon, petit coquin que je suis. « Qu'est-ce que tu fais après le boulot, beauté ? »

Elle m'a snobé. Je n'étais pas assez bien pour elle, sans doute. Tant mieux. Elle était trop vieille pour moi.

Une ombre s'est étendue sur nous quand elle et Exil se sont mis à parler stratégie. Une baleine de vent balèze se plaçait en position pas très haut. Je n'en menais pas large.

Exil et Folglaive ont levé le nez pour l'observer. Il a paru plus perturbé qu'elle. Puis ils se sont replongés dans leurs tactiques. J'ai regardé ce qui se passait à l'extérieur. Le Boiteux semblait vouloir passer à l'action. Les cavaliers noirs avaient mis pied à terre. Leurs montures avaient disparu. Saigne-Crapaud le Chien était du nombre des absents. Les cavaliers approchaient *pedibus*. J'ai remarqué que les pierres parlantes, les arbres marcheurs et les centaures s'étaient rangés derrière eux.

Le Boiteux a chargé contre la muraille et un nuage sombre s'est formé autour de lui. Les tirs de barrage se sont déclenchés aussitôt. Sans aucun effet. Il a sauté en l'air et donné un coup de pied dans la muraille, y creusant un trou de quatre mètres de circonférence. Exil s'est joint à la partie et a déversé sur l'assaillant – allez savoir comment – une averse torrentielle de feu.

Le Boiteux n'avait pas paru apprécier le feu, lors de notre dernière rencontre. À présent, ça ne semblait plus le déranger, le facteur aveuglant excepté. Il voulait abattre la muraille là où nous nous trouvions. Il l'a frappée deux fois encore, une fois sur notre gauche, une autre sur la droite, puis il a battu en retraite pour envisager la suite. Exil a mis un terme à son déluge de flammes. Elles n'avaient pas causé beaucoup de dommages.

Les Traquenuit s'affairaient déjà à combler les brèches.

Je savais ce que j'aurais fait si j'avais été le Boiteux. J'aurais profité d'une de ces brèches pour me précipiter sur mes principaux ennemis.

Étant presque aussi malin que moi, il est parvenu aux mêmes conclusions.

La neige était bien salie là-bas, mais il s'est écarté sur une zone encore vierge le temps de décider de la brèche sur laquelle foncer. Une cinquantaine de tentacules verts et visqueux ont brusquement jailli du sol et se sont collés à lui pour le déchiqueter. Le manteau de neige tout autour est entré en éruption. Une ribambelle de monstres se sont jetés sur le Boiteux.

Saigne-Crapaud le Chien a coincé sa tête entre ses mâchoires et essayé de croquer. Une autre créature a fourré un sabot dans sa bouche pour l'empêcher de formuler des sortilèges. Les cavaliers de ces monstres ont couru vers le tumulte.

Exil et les jumelles n'y accordaient plus aucune attention. Ils s'étaient tournés vers la ville, à présent, et exécutaient des gestes d'invocation complexes. Ce qui ressemblait à une nuée d'oiseaux s'est élevée du fin fond de la ville et dirigée vers nous. De plus près, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'oiseaux mais d'une quantité de morceaux de bois.

Cette nuée s'est posée devant la muraille, dressant bien proprement un bûcher monumental. Pensaient-ils pouvoir griller le Boiteux ? Ils avaient pourtant déjà essayé le feu.

Non.

Une immense marmite a suivi le bois en tanguant et s'est posée au milieu du bûcher. Un gros couvercle est venu la rejoindre. Il est resté en suspens au-dessus d'elle, en attente.

Les cavaliers noirs sont arrivés sur les lieux de la bagarre. Tout le monde et chacun mettait tout son cœur à entailler, découper le Boiteux. J'ai demandé à Torque : « T'aurais pas un oignon à jeter dedans ?

— C'est ça l'esprit », a déclaré la générale. Elle m'a adressé un clin d'œil quand je me suis tourné vers elle.

L'esprit ? Comme si je m'en souciais, de l'esprit ! Ce n'était même pas mon combat, à bien y réfléchir. Et ma hanche me faisait si mal que je m'attendais à m'effondrer d'un instant à l'autre.

Le Boiteux a déchiqueté le sabot que la créature lui avait fourré dans la bouche et l'a recraché. Puis il a poussé un hurlement à glacer les sangs. Des corps et des morceaux de corps ont voltigé. Seul Saigne-Crapaud le Chien tenait bon. Le Boiteux et lui ont roulé en poussant des grognements et des cris pendant que les autres essayaient de réintégrer le combat.

Exil a fait le point des dégâts. Il m'a regardé. « Il est trop fort pour nous. Il n'y avait pas grand espoir, de toute façon. Voulez-vous contribuer à notre effort ? »

J'ai dit à Chérie, par signes : « Il veut de l'aide. » Elle a acquiescé, concentrée sur l'action. Pendant un moment, j'ai cru qu'elle n'allait pas répondre. Puis elle s'est lancée dans une succession de gestes compliqués. L'aigle a sauté de son épaule et pris son envol à grands battements d'ailes.

Je comprenais ce que voulait dire Exil quand il déclarait le Boiteux trop fort pour eux. L'un des monstres a recommencé le truc du pied dans la bouche pour réduire sa sorcellerie au silence. Saigne-Crapaud le Chien le plaquait au sol, cramponné sur son dos des quatre membres, la mâchoire toujours serrée sur sa tête presque complètement retournée. Mais les autres ne parvenaient à lui immobiliser ni les bras ni les jambes. Il s'en servait avec une efficacité dévastatrice.

L'ombre de la baleine de vent s'est faite de plus en plus profonde. Elle descendait. Déjà on pouvait humer son odeur.

Elle a plongé des tentacules dans la mêlée, a ceinturé le Boiteux sans chercher à l'isoler de la mêlée. Saigne-Crapaud le Chien ainsi que deux autres monstres et une paire d'humains se sont retrouvés dans le paquet, trop comprimés pour crier. Une baleine de vent a suffisamment de force pour briser comme fétus des chênes de cinq cents ans. Contrairement au Boiteux. La baleine a broyé son fardeau et l'a largué dans la marmite géante.

Comme quoi la force brute a du bon parfois.

Le couvercle s'est abattu sur la marmite. Des crochets l'ont verrouillé. Le feu a rugi dans le bûcher.

Je me suis demandé comment le Boiteux allait se tirer de ce guêpier-là. Il avait survécu à pire tant de fois.

Je me suis tourné vers Exil. « Et la pointe d'argent ? »

Il faisait une drôle de tête.

« Vous ne pouviez pas venir à bout du Boiteux, vous ne pourrez pas nous vaincre non plus », ai-je ajouté.

Il a regardé successivement les baleines de vent, les pierres parlantes, les arbres marcheurs, les centaures et les mantes, et il a dit : « Vous marquez un point. D'un autre côté, pourquoi donner une arme dont vous pourriez vous servir pour abattre l'Empire ? J'ai de bons soldats ici. Nous pourrions livrer bataille tout autant que nous en abstenir. »

Je n'ai rien trouvé à répondre. J'en ai référé à Chérie. Tout le monde alentour nous regardait et attendait un signal pour la suite.

La tension ne retombait pas parce que le Boiteux était hors jeu.

Quand j'ai eu fini mes signes, Chérie m'a tendu son étendard pour se libérer les mains et me répondre. Ça m'a fait drôle, un peu comme si je prenais parti pour une cause que je ne soutenais pas vraiment. Elle m'a tenu un long discours.

J’ai dit à Exil : « La pointe ne servira à personne. Nous y veillerons quel qu’en soit le prix. Une retraite a été préparée par l’arbre-dieu dans l’abysse entre les univers, dont seule une force puissante et maléfique à l’extrême pourrait l’arracher. » Ce qui signifiait, je suppose, que celui qui serait assez redoutable pour récupérer cette saloperie n’en aurait pas besoin de toute façon.

Exil a laissé vaguer son regard, haussé les épaules et répondu : « Ça me va. Nous avions prévu de l’isoler nous aussi, mais notre méthode offrait moins de garanties. »

Une détonation accompagnée d’un éclair a couvert ses derniers mots.

Bomanz faisait des siennes. Un peu plus loin, Filandre a titubé quelques pas et est tombée du chemin de ronde. « Elle n’était pas d’accord avec la décision », a déclaré le vieux sorcier.

Exil s’est tourné vers Finetisse, pétrifiée dans son mouvement. Elle s’est détendue lentement, a baissé le regard et, une minute plus tard, est descendue voir sa sœur.

J’ai jeté un coup d’œil à Bomanz. Le vieux bonhomme paraissait tout fier de son coup.

À propos de vieux bonshommes, où diable était passé celui qui accompagnait Exil à son arrivée ?

Disparu. Et je ne l’avais pas vu filer.

Ce vieux salopard était moitié fantôme.

LXXIV

Corbeau est revenu à lui lentement, grelottant, désorienté. Souvenir d'une botte en gros plan, d'un coup terrible. Prise de conscience d'un mal de crâne épouvantable. Du réveil de sa douleur à la hanche. D'un froid tel qu'il éprouvait une sensation de chaleur à l'extrémité des membres.

Moment de panique. Il s'est efforcé de se dépêtrer de la neige, a trouvé ses muscles assez peu coopératifs. Crise de panique intense avant que la raison reprenne le dessus.

Il s'est traîné hors de la neige, s'est levé avec précaution. Il s'est palpé, a décollé de son visage des caillots de sang gelé. Le salaud ne l'avait pas raté. À son corps défendant, il trouvait que ces types forçaient l'admiration, à tenir bon en faisant la nique au monde entier. Douloureusement, il s'est traîné hors du fossé et a scruté les alentours, les jambes en coton, des élancements dans la hanche. Il y avait du nouveau. Des monstres flottaient dans le ciel et des lueurs de sorcellerie illuminaient le lointain.

Le Boiteux était arrivé. Chérie était sûrement dans le feu de l'action. Et lui pas.

Elle penserait qu'il avait pris la tangente une fois de plus.

Corbeau est arrivé sur les lieux de l'échauffourée juste à temps pour voir Filandre basculer dans le vide. Tout le monde a paru se détendre après l'incident. Le Boiteux n'était sans doute plus une menace.

La foule est descendue du chemin de ronde. Des soldats ont amené des chevaux pour Exil et la générale Folglaive. Une section de Traquenuit les ont encadrés en escorte et ils se sont mis en route vers le nord. Corbeau se demandait ce qui s'était passé. Tout portait à croire que Chérie et Exil avaient conclu un accord. Il ne pouvait pas les rattraper, dans son état de faiblesse.

Les jumelles complotaient toutes les deux. Elles dardaient des regards noirs sur la troupe qui s'en allait. Elles irradiaient une aura d'énergie malfaisante prête à se déchaîner.

Autant rester à proximité.

LXXV

Quand les monstres ont commencé à se mouvoir dans le ciel, Smed s'est fait une crise de prudence. Ne voyant pas où s'abriter, il est retourné à son fossé. Le type qu'il avait assommé s'y trouvait toujours et frissonnait par intermittence. Smed s'est caché, dans l'expectative. Au bout d'un moment, le type s'est réveillé, hissé à l'extérieur et éloigné en chancelant. Bien. Maintenant il disposait d'une planque pour attendre Poisson. Il a fureté alentour et s'est engagé dans la partie couverte du conduit, par l'extrémité nord, puis l'a traversée et s'est assis patiemment.

Poisson est arrivé une éternité plus tard, là-haut, sur la passerelle… Il n'avait pas le troisième sac bleu. Chiasserie. Smed a poussé un sifflement juste assez fort pour atteindre Poisson puis lui a prudemment adressé un signe.

« Que s'est-il passé ? a-t-il demandé quand Poisson est arrivé. Où est l'autre sac ? »

Poisson a expliqué.

Smed a raconté son histoire.

« Il faut qu'on déguerpisse, alors. Allons prendre les affaires. On pourra peut-être filer par une des brèches si ça se remet à barder. Avec la pointe toujours à prendre, on peut compter là-dessus. »

Ils ont empoigné les sacs bleus et les ont, ainsi que celui de Smed, barbouillés de terre. Puis ils se sont mis en route pour le quartier aux abords de la muraille éboulée. La ville ne semblait habitée que par des zombies. Les vivants, terrorisés, se barricadaient, priaient leurs dieux de les protéger contre les monstres dehors et le choléra.

Les cris sporadiques des victimes de l'épidémie évoquaient davantage à Smed des fantômes damnés que des vivants en souffrance.

LXXVI

Exil ne voulait pas divulguer où la pointe était cachée. Ce n'était pas pour nous entourlouper et la garder pour lui, apparemment, mais plutôt pour s'assurer qu'il serait associé à l'affaire jusqu'au bout. Il voulait au moins jeter un coup d'œil à ce qui avait causé tout ce chambardement. Ce n'est pas moi qui le lui aurais reproché. Je l'avais vue, pour ma part, du temps où ce n'était qu'un gros clou. Je voulais savoir en quoi elle avait changé.

Il nous a emmenés vers la porte nord d'Aviron. On est montés sur le rempart et on a arpenté le chemin de ronde. On ne se lâchait pas d'une semelle.

Hors les murs, les troupes de notre camp entamaient un mouvement vers le nord. Sous le coup d'une inspiration, Exil a demandé à la générale Folglaive de boucler les abords intérieurs de la muraille. Nous avions eu assez de déboires avec ce bout de métal. Puis il a demandé qu'on lui amène des maçons avec des outils, des cordes et des palans.

La saleté de pointe était dans la muraille ! Pas étonnant si personne ne l'avait trouvée.

Folglaive a envoyé ses messages. Les Traquenuit sont venus. J'étais inquiet. Je l'aurais été davantage sans tous ces monstres dans le ciel.

Deux heures se sont avérées nécessaires pour faire venir les machines et les monter, une de plus pour que les ouvriers soient à pied d'œuvre. Comme de juste, la tension s'est relâchée un peu pendant tout ce temps.

À un moment donné pendant l'attente, Bomanz a demandé à Exil : « Qu'est-ce que vous avez prévu pour alimenter votre feu ? Mitonner le Boiteux n'est pas une mauvaise idée, mais il faudra maintenir la chaleur pendant des jours. Le brasier a l'air de faiblir. »

Exil s'est tourné vers le sud. Bomanz avait raison. Le légat a froncé les sourcils, grommelé, murmuré à l'oreille de la générale Folglaive. Quand j'ai regardé de nouveau par là-bas, j'ai vu certains de mes anciens compagnons d'infortune de la milice qui apportaient au pas de course du bois à la marmite. Et s'acquittaient plutôt mal de leur tâche.

Une fois que tout a été prêt et un périmètre de sécurité établi dans la ville et au-dehors, Exil a demandé à Chérie si elle voulait bien qu'on exhume la

pointe.

Elle lui a dit d'y aller.

Il y avait un regain de tension, maintenant. Comme si tout le monde était sur les dents et attendait que quelqu'un commette une faute inexcusable pour pouvoir se passer les nerfs sur lui.

Des types sont partis à cogner avec des masses, des coins, des barres à mine et, dix minutes plus tard, ils descellaient le premier moellon.

C'est en fin d'après-midi que les ouvriers ont exposé l'agglomérat de mortier censé contenir la pointe. Pendant un moment, tout le monde a oublié son camp et s'est amassé pour contempler la moitié noircie de la pointe qui émergeait. Chérie a demandé à Silence de la dégager.

Il a emprunté le marteau d'un maçon, enfilé de gros gants de cuir, pris aussi un sac de cuir rembourré et une vieille chemise pour l'envelopper et l'empaqueter. Il ne voulait prendre aucun risque avec cette saleté.

Chérie avait préparé un coffret de bois.

Le temps que Silence s'affaire, j'ai regardé la marmite géante. Ce qui fait que j'ai raté le début du tohu-bohu autour de moi, mais non du côté de la marmite où les hommes chargés d'alimenter le feu se sont soudain dispersés comme un banc de vairons à l'approche d'un prédateur.

Le couvercle a sauté.

Une créature hybride, composée d'éléments de toutes celles qui avaient été précipitées dans la marmite, dotée de membres en trop grand nombre et placés n'importe où, s'est hissée par-dessus le rebord du récipient et s'est laissée choir dans le feu.

Quelqu'un a poussé un cri derrière moi. J'ai fait volte-face.

Un Traquenuit de petite taille avait poussé la générale Folglaive dans le vide. Un autre avait poignardé Exil. Le premier s'en prenait maintenant à Bomanz.

Filandre et Finetisse !

Bomanz a basculé en arrière, moulinant des bras, et s'est reçu tête la première dans un amas de neige accumulée par le vent au pied de la muraille.

Seule Chérie a conservé un peu de sang-froid. Elle a lâché sa bannière à la rose blanche, dégainé son épée et frappé violemment l'agresseur de Bomanz avant de le suivre dans le vide.

La meurtrière d'Exil a poussé un hurlement strident.

Ce cri a mis tout le monde hors de combat. On s'est tous effondrés.

Alors elle a sauté au sol et bourré Silence de coups. Elle s'est emparée de la pointe, est remontée sur le chemin de ronde et l'a brandie au-dessus de sa tête en mugissant de triomphe.

Corbeau a surgi de nulle part, l'a frappée à la poitrine et a tenté de lui arracher la pointe des mains. Il a fini par réussir en s'y reprenant à deux fois. Elle est tombée dans la neige du côté de la campagne.

Corbeau et la jumelle – j'ignorais laquelle des deux – ont suivi le même chemin l'instant d'après. Corbeau lui enfonçait son couteau dans le ventre tandis qu'elle hurlait en essayant de l'étrangler.

Et, hors les murs, la créature de la marmite claudiquait vers nous, moitié se poussant, moitié se traînant, sans se soucier de la résistance des créatures de la plaine.

LXXVII

« C’est le moment », a dit Poisson à Smed. Ils sont sortis de couvert et se sont hâtés vers la brèche la plus proche comme s’ils étaient investis d’une mission divine. Les témoins roulaient des yeux paniqués et ne leur ont accordé aucune attention. Ils ont gravi les décombres, sauté dehors et filé vers le sud.

Smed redoutait la catastrophe à chaque pas. Ce n’est qu’après avoir franchi la première crête qui leur masquait la ville qu’ils ont commencé à souffler. « On a réussi, nom d’un chien ! On a mis les bouts !

— Ne crions pas victoire trop vite », a dit Poisson. Puis, avec un sourire, il a ajouté : « Mais faut reconnaître que notre avenir paraît plus rose que depuis des mois. »

LXXVIII

Les impressions de Corbeau se bousculaient dans son crâne tandis qu'il tombait du parapet avec la sorcière hurlante : le sol tournoyant qui se précipitait vers eux, une baleine de vent éructant une protestation tonitruante devant l'échec de sa tentative pour saisir la créature de la marmite.

Impact ! Il a senti sa lame atteindre la colonne vertébrale et se glisser entre les vertèbres. Il a senti sa jambe gauche ployer sous son poids et se briser. Ils ont hurlé en voyant leurs deux visages s'aplatir l'un contre l'autre.

Il s'en est tiré mieux qu'elle. Il a repris conscience et même recouvré un fragment de volonté. Il s'est traîné sur un mètre ou deux, a tenté d'évaluer l'état de sa jambe. Ça ne ressemblait pas à une fracture multiple. Mais il souffrait salement quand même.

Les alentours étaient jonchés de corps. Seul Bomanz avait l'air de respirer.

Il a tassé de la neige autour de sa jambe pour atténuer la douleur.

On criait au-dessus. Il a vu Casier qui s'agitait, gesticulait, tendait le bras. Il a regardé dans la direction.

La créature de la marmite approchait. Elle était à moins de cent mètres. Et rien ne paraissait pouvoir l'arrêter. Des mantes la mitraillaient de leurs éclairs. Elle n'en avait cure. Une seule idée l'obsédait : la pointe d'argent.

Casier essayait de lui faire comprendre qu'il devait prendre la pointe et la remonter avant que la créature s'en empare.

Bomanz s'est retourné, a posé les mains sur ses genoux, s'est ébroué, a regardé alentour avec un air hagard et, découvrant le péril, est devenu plus pâle que la neige. « Je vais essayer de retenir le monstre, a-t-il croassé. Trouve la pointe, rends-la à Chérie. » Il s'est relevé tant bien que mal, a trotté vers la créature.

Du point de vue de Corbeau, cette abomination ne pouvait plus être appelée le Boiteux, même si la folie, l'ambition et la fureur de l'Asservi l'habitaient.

Il s’est mis en quête de la pointe. Il n’avait pas autant souffert de la jambe depuis que Toubib l’avait transpercé avec la flèche de la Dame.

LXXIX

Corbeau a fini par se rentrer dans le crâne ce qu'on voulait qu'il fasse. Je m'étais déjà porté volontaire pour descendre. Chérie n'avait pas voulu me laisser y aller. J'ai dit par signes : « On dirait qu'il a la jambe cassée. »

Elle a acquiescé.

Bomanz a frappé la créature de la marmite avec un sortilège de son cru. Ça l'a arrêtée net. Elle s'est couchée sur le ventre, immobile, jetant des lueurs bilieuses et poussant des geignements atroces.

Deux Traquenuit ont remonté la générale Folglaive sur le rempart. Elle avait un bras amoché, des côtes en bouillie et une mine de cadavre ambulant, mais elle était prête à se battre. « Je crois que vous êtes la plus haute responsable des impériaux qui restent », lui ai-je soufflé.

Elle a observé le cafouillage et répondu « Oui », mais elle paraissait à court d'idées.

Une pierre parlante est tombée du ciel et s'est plantée sur le chemin de ronde. C'était mon vieil ami à la balafre. Il voulait des ordres de la Rose Blanche. La Rose Blanche n'en avait pas à donner.

Corbeau fouillait la neige à tâtons. La créature de la marmite s'est remise en marche. Des centaures couraient autour d'elle, lui lançaient leurs javelots. Le sortilège de Bomanz avait affaibli ses défenses. La plupart des javelots passaient à travers. La créature ressemblait à un porc-épic. Mais elle n'avait pas l'air de s'inquiéter de ces traits ni même de les remarquer.

C'est dire si elle était obsédée par son but !

Bomanz a frappé de nouveau. Et l'a arrêtée net une nouvelle fois. Elle s'est mise à fumer. Les javelots ont pris feu. Mais elle n'était pas hors d'usage : en panne seulement. Bomanz a levé les yeux et haussé les épaules. Que pouvait-il faire de plus ?

Corbeau continuait de tâtonner dans la neige en traînant sa jambe cassée. Il ne perdait pas de temps à regarder autour de lui pour voir qui risquait de le prendre de vitesse. Soit il trouverait la pointe à temps, soit non.

J'ai dit à Folglaive : « Plutôt que de rester les bras ballants, on pourrait peut-être dérouler des cordes pour hisser mes compagnons ? » Silence

s'était remis debout, mais il n'avait l'air qu'à dix pour cent dans ce monde. À franchement parler, on aurait dit un fou, l'écume aux lèvres.

Folglaive m'a dévisagé comme si elle pensait que je ne tournais pas rond si je me figurais qu'elle lèverait le petit doigt pour sauver un rebelle. « On a une escadre de baleines de vent affamées là-haut », lui ai-je rappelé. Balafré a disparu pour toucher deux mots à la plus proche. Elle a commencé à perdre de l'altitude. Balafré a reparu, gloussant.

Folglaive m'a adressé un regard noir classique et a donné l'ordre à certains de ses soldats de se mettre au travail sur l'un des palans qui avaient servi au démontage de la muraille.

« Prépare-toi à remonter ! » ai-je crié à Silence. Il m'a ignoré. Il s'absorbait pour préparer une surprise au néo-Boiteux.

Le vieux Bomanz a poussé un cri, décoché son meilleur coup et tenté de plonger hors d'atteinte tout à la fois. Ça ne lui a pas porté bonheur.

La créature s'est jetée sur lui, l'a plaqué au sol, submergé. Il a hurlé, plus de dépit et de colère que de douleur ou de terreur, puis il a essayé de combattre.

Silence a levé les yeux vers Chérie, souriant à travers ses larmes. Il a esquissé une petite révérence de la tête… et s'est précipité à l'attaque.

Foutu cinglé !

Il a frappé le dos de la créature. La chair a giclé comme de l'eau et brûlé comme du naphte, quoique les flammes étaient vertes. Le monstre s'est mis à rouler sur lui-même, encore et encore, semant des débris de son corps dans son sillage.

Corbeau continuait de chercher la pointe.

Chérie s'est mise à frapper le parapet du poing, refoulant des larmes silencieuses. J'ai eu peur qu'elle se casse quelque chose tant elle était violente… Elle s'est arrêtée puis retournée, et elle a dit par signes : « Que la baleine lui règle son compte maintenant. Il ne sera jamais plus faible. »

Je n'ai pas eu besoin de traduire à Balafré. Il lisait les signes. Il s'est évaporé. Quand il a reparu, la baleine émiettait déjà la créature.

« Vous pensez pouvoir maintenir la marmite en ébullition, cette fois, si on remet ce qu'il en reste dedans ? » ai-je demandé à Folglaive.

Elle m'a dévisagé comme une poissarde cherchant querelle. « Faites votre part, je me chargerai de la mienne. Comment comptez-vous remettre le couvercle en place ? »

Ça, c'était facile. « Balafré, demande à une grosse baleine de replacer le couvercle sur la marmite. Fais apporter quelques tonnes de bois, tant que tu y es. »

Folglaive m'a foudroyé du regard, puis elle a maîtrisé sa rogne et déclaré : « Peut-être que vous n'êtes pas si bêtes. » Ensuite elle a requis l'aide de ses hommes pour descendre dans la rue.

Plus loin au sud, au niveau des brèches dans la muraille, régnait un beau tumulte. Une foule cherchait à sortir et une armée de Gris n'aurait rien empêché, à supposer qu'elle se soit donné la peine d'essayer.

La créature a chu une nouvelle fois dans la marmite. Le couvercle s'est refermé avec un fracas lourd et définitif.

Corbeau a hurlé.

Il avait trouvé la pointe d'argent. Ou peut-être la pointe l'avait-elle trouvé, lui.

Quand j'ai tourné le regard vers Chérie, j'ai vu qu'elle martelait le mur de nouveau, les poings en sang.

Il avait saisi l'objet à main nue.

Il s'est mis debout. Sur sa jambe cassée ! Il a brandi la pointe dans notre direction. Je l'ai appelé.

Il m'a regardé. Je ne l'ai pas reconnu. Un terrible changement s'était opéré en lui. Il avait un rire horrible. « Elle est à moi ! »

Ses yeux étaient ceux du Dominateur. Les yeux fous avides de pouvoir que j'avais vus dans les Tumulus le jour où la Dame avait terrassé son époux. C'étaient les yeux du Boiteux, prêts à se divertir de l'agonie d'un monde qui ne lui avait rien offert que de la souffrance. C'était le regard de tous ceux qui nourrissent des rancunes et se découvrent soudain en mesure d'assouvir leur vengeance sans risque de représailles.

« À moi ! » Il riait.

J'ai regardé Chérie, étreint de désespoir comme jamais je ne l'avais été.

Retenant ses larmes, elle s'est mise à faire des signes. Elle était blanche comme du papier. J'ai secoué la tête. « Je ne peux pas faire ça. »

Les larmes ont strié ses joues. « Il le faut. » Elle ne voulait pas le faire non plus. Mais il fallait en passer par là, sans quoi l'enfer que nous nous étions imposé n'aurait servi à rien.

Corbeau avait étudié la sorcellerie voilà longtemps. Juste assez pour salir son âme, et cette souillure aidait la pointe à s'ancrer dans son esprit et à

l'utiliser comme un outil pour commettre ses horreurs.

« Fais-le ! » a-t-elle commandé par signe.

Qu'elle aille au diable ! C'était mon meilleur ami. Au diable aussi Balafré, maudit caillou. Il aurait pu donner l'ordre n'importe quand, mais il attendait qu'on se charge de la besogne pour qu'aucun reproche ne puisse être adressé par la suite à son précieux arbre-dieu.

« Tuez-le, ai-je ordonné. Avant qu'il soit possédé complètement. »

Autant que j'ai pu en juger, Balafré n'a rien fait du tout.

Mais un centaure rôdait pas bien loin. Un javelot a fusé. Le trait a fracassé une tempe de Corbeau pour ressortir par l'autre.

Cette fois il ne reviendrait pas d'entre les morts. Cette fois il ne faisait pas semblant.

Je me suis assis et recueilli. Je me suis demandé ce qui serait advenu si je n'avais pas tant traîné les pieds lors de notre descente vers le sud, à la poursuite de Toubib. Aurions-nous pu éviter d'échouer ici ? Ce poids monstrueux me pèserait sur les épaules le restant de mes jours.

Chérie m'a montré comment elle savait faire la moue.

Seul Torque gardait la tête froide. Il a pris le coffret en bois de Chérie, s'est laissé descendre avec la corde du palan et a repris la pointe à Corbeau. Il est remonté, a déposé le coffret près de la Rose Blanche puis il est venu me déclarer : « Dis-lui que je jette l'éponge, Casier. Dis-lui juste que je ne suis plus en état de rien encaisser. » Il s'est éloigné, peut-être pour rechercher le frère parti avec Corbeau qui n'était jamais revenu.

Je ne le blâmais pas de s'en aller.

LXXX

Smed a posé la dernière pierre sur le cairn du vieil homme. Ses larmes s'étaient taries. Sa colère demeurait sourde. Ce n'était pas seulement que Poisson ait succombé au choléra après avoir réussi à tenir tête aux pires crapules. Mais il n'y avait pas de justice en ce bas monde.

Sans quoi c'est Timmy Locan qui se serait trouvé là, et non Smed Stahl.

Smed a poursuivi sa route jusqu'à la ville de Roseraie. Un an plus tard, il était devenu un citadin respectable, propriétaire d'une brasserie dynamique. Il vivait bien mais sans ostentation pour ne pas susciter de curiosités importunes. Il n'a raconté son histoire à personne.

ÉPILOGUE

J'ai eu beau en faire le tour à plusieurs reprises, l'ouverture de l'arbre-dieu sur son « abysse » m'apparaissait à chaque fois comme un morceau de soie noire suspendu à un mètre au-dessus du sol. Elle refusait de montrer plus de deux dimensions.

Chérie a apporté le coffret contenant la pointe d'argent et l'a jeté dedans. Il a fallu qu'on se mette à deux pour construire un cercueil assez grand pour recueillir le contenu de la grosse marmite quand, après une cuisson d'une semaine, on a obtenu l'autorisation de dessécher ce qui restait. Le disque noir a disparu comme si un magicien de foire avait gobé le tissu dans sa manche.

On est allés faire ce qui m'a paru notre première toilette depuis des années, puis Chérie m'a fait visiter la tanière qui avait servi de base à la Compagnie noire et au mouvement rebelle pendant si longtemps. Fascinant. Et répugnant. Dire que des gens avaient pu se terrer dans cette horreur de leur plein gré… J'espérais qu'ils avaient depuis vécu des expériences plus agréables que les miennes, où qu'ils soient.

Je ne sais pas trop comment, on a fini par faire ce qui paraît inéluctable entre les hommes et les femmes. Après quoi, elle s'est vêtue en paysanne, sans aucune cotte de mailles ni le plus petit poignard dissimulé.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je demandé.

— La Rose Blanche est morte. Il n'y a plus de place pour elle. Plus de besoin. »

Je n'ai pas protesté. Je n'avais jamais été de ce camp-là.

Faute de mieux à faire, on a convaincu l'Arbre Ancêtre de nous offrir un voyage quelque part où je pourrais juger des progrès de la culture des patates.

Rien n'avait beaucoup changé à part l'âge des gens que je connaissais.

Les petits-enfants ne croiraient pas un mot de nos histoires, mais ils flanqueraient la volée à tous ceux qui oseraient prétendre qu'on ne racontait pas les mensonges les plus excitants du monde.